





HISTOIRE
DES
EMPEREURS ROMAINS,
DEPUIS AUGUSTE JUSQU'A CONSTANTIN.

Par M. CREVIER, *Professeur Emérite de Rhétorique au Collége de Beauvais.*

TOME IX.





A PARIS,

Chez DESAINT & SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais, vis-à-vis le Collége.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

EMPEREURS

Contenus dans ce Volume.

PERTINAX régna deux mois & vingt-huit jours. An de Rome 944. de J. C. 193.

DIDIUS JULIANUS régna soixante-six jours. Même année.

SÉVÉRE régna dix-sept ans, huit mois, & trois jours. Ans de Rome 944-962. De J. C. 193-211.

CARACALLA régna six ans, deux mois, & deux jours. Ans de Rome 962-968. De J. C. 211-217.

MACRIN régna quatorze mois, moins trois jours. Ans de Rome 968. 969. De J. C. 217. 218.

HÉLIOGABALE régna trois ans, neuf mois, & quatre jours. Ans de Rome 969-973. De J. C. 218-222.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier le neuviéme Tome de l'*Histoire des Empereurs*, par M. Crevier ; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 3. Février 1753.

SECOUSSE.

Fautes à corriger.

PAG. 61. *en marge* An. R. 691. *lisez*	An. R. 961.
P. 64. lig. 4. n'exécute	n'exécuta.
P. 89. l. 17. lui	leur
P. 101. *en marge* n'exécute	n'exécuta.
P. 126. l. dern. pouuvoit	pouvoit.
P. 141. l. 4. dabord	de bord.
P. 151. lig. 1. *après ce mot* Albin *ajoutez*	Sévére fait César son fils aîné, que nous appellons Caracalla,
P. 152. l. 6. Mot *lisez*	Mur.
P. 157. l. 23. vouloit	voulut.
P. 260. *en marge* LXIV.	LXXVI.
P. 292. l. 16. deux Consuls	les deux Consuls.
P. 299. l. 7. contre lesquels	dans le pays desquels;
P. 311. l. 23. Appollonius	Apollonius.
P. 313. l. 2. Garibomarus	Gaiobomarus.
P. 325. not. col. 2. *Çates*	*Cattes.*
P. 339. cit. col. 2. τὸν	τῶν,
P. 345. l. 13. Tygre	Tigre.
P. 355. l. 1. pouvoit-elle	pourroit-elle;
P. 358. l. 19. témoigna	témoignât.
P. 417. l. 21. Ce reproche	Ce dernier reproche.
P. 422. l. 8. traitérent	traitoient.
P. 450. l. 1. autorise	autorisent.
P. 453. *en marg.* vis-à-vis de la l. 20. *effacez*	Herod.
P. 458. l. 4. un *lisez*	en.
P. 464. l. 8. l'enfermer	l'enfoncer.
P. 474. l. 20. Mot	Mur.
Ibid. l. 23. composé	composa.

HISTOIRE



HISTOIRE DES EMPEREURS ROMAINS, DEPUIS AUGUSTE JUSQU'A CONSTANTIN.



SUITE DU LIVRE VINGT-ET-UNIEME.

§. II.

PERTINAX.

Les Conjurés jettent la vûe sur Pertinax pour l'élever à l'Empire. Histoire abrégée & caractere de ce Sénateur. Le Préfet du Prétoire Lætus le présente aux Prétoriens, qui le proclament Auguste presque malgré eux. Pertinax est élû par le Sénat, qui lui confére tous les titres de la puissance Impériale. Mécon-

tentement des Prétoriens, qui éclate dès le troisiéme jour. Pertinax les calme par une largesse. Vente des meubles de Commode. Argent du tribut redemandé aux Députés d'une nation Barbare. Estime universelle pour la vertu de Pertinax. Il gouverne en bon & sage Prince. Sa modestie par rapport à sa famille. Il n'est pas moins modeste en ce qui le touche lui-même. Frugalité de sa table. Avantages publics qui résultent de l'œconomie de Pertinax. Nulle avidité en lui : les délateurs punis : les accusations de lese-majesté abolies. Il donne les terres incultes à ceux qui les mettront en valeur. Son zéle pour la justice, & pour la réparation des maux que Commode avoit faits. Haine des Prétoriens & de la vieille Cour contre Pertinax. Conjuration formée par Lætus Préfet du Prétoire. Pertinax est tué par les Prétoriens. Taches sur sa vie. Beau témoignage rendu à Pertinax par la conduite de Pompeïen. Eloge de Pompeïen.

Q. SOSIUS FALCO.
C. JULIUS ERUCIUS CLARUS.

AN. R. 944.
De J. C. 193.



PRE'S la mort de Commode, le premier soin de ceux qui l'avoient tué fut d'assurer leur vie en travaillant à lui donner un successeur, qui leur eût obligation de l'Empire. Ils jettérent les yeux sur Pertinax, qui de l'état le plus bas s'étoit élevé, par son mérite & par la protection de Marc-Auréle, à un rang où il ne voyoit plus audessus de lui que le trône. Il avoit été fait Consul par ce sage Prince, & revêtu successivement de divers gouvernemens de Provinces, ou commandemens militaires. Il fut longtems Sénateur & même Consulaire, sans avoir jamais vû le Sénat. Car les emplois dont on le chargeoit le tinrent continuellement éloigné de Rome, & il fut Consul sans y mettre le pied. Il entra donc au Sénat pour la premiere fois sous le régne de Commode; & bientôt après la haine & la jalousie de Perennis lui attirérent, comme on l'a vû, une disgrace, & un éxil de trois ans. Après la chûte de ce Ministre, Pertinax reprit faveur. La bassesse de sa naissance pouvoit bien

Les Conjurés jettent la vûe sur Pertinax pour l'élever à l'Empire. Histoire abrégée & caractere de ce Sénateur.

Dio, lib. LXXIII. Herod. l. II. Capit. Pert. 1-4.

être une recommandation pour lui auprès de Commode. Ce qui eſt certain, c'eſt que depuis ſon rappel il fut toujours employé ſous ce régne, & placé dans les poſtes les plus brillans : commandant des Légions de la grande Bretagne, enſuite ſurintendant des vivres, puis Proconſul d'Afrique, & enfin Conſul pour la ſeconde fois, & Gouverneur de Rome. Il exerçoit cette derniere charge lorſque Commode périt.

La gloire de Pertinax égaloit ou même ſurpaſſoit l'éclat de ſes dignités. Il s'étoit montré également propre aux emplois militaires & civils. Brave & habile guerrier, ſon nom étoit devenu la terreur des Barbares : & en même tems il avoit ſçu maintenir la diſcipline avec ſévérité parmi des troupes mutines & ſéditieuſes. Dans le gouvernement de Rome, il ſe conduiſit avec une douceur, une affabilité, une bonté, qui le firent aimer de tout le monde. Simple & modeſte juſqu'à reconnoître même alors pour ſon patron
Vict. Epit. Lollianus Avitus*, dont il étoit devenu au moins l'égal, mais qu'il reſpectoit

* *Ce Sénateur eſt nommé par Victor*, Lollius Gentianus. *Mais il eſt viſiblement le même que Capitolin dans la vie de Pertinax, n. 1. appelle* Lollianus Avitus.

toujours avec reconnóissance, comme le premier auteur de sa fortune; ennemi du luxe, amateur de la frugalité, l'Histoire ne lui reproche qu'une œconomie poussée trop loin, & l'habitude de promettre plus qu'il n'avoit dessein de tenir, pour payer en belles paroles ceux qu'il ne pouvoit satisfaire par les effets.

Personne donc n'étoit plus digne de l'Empire que Pertinax, & les Conjurés se faisoient un honneur infini en le plaçant sur le trône. Si nous en croyons Capitolin & Julien l'Apostat, il avoit été instruit de leur complot contre la vie de Commode. Dion & Hérodien supposent le contraire: & leur sentiment est plus probable, vû le peu de tems qui s'écoula entre le dessein & l'éxécution. *Jul. Cæs.*

Dès que Commode eût expiré sous la main de Narcisse, Lætus & Eclectus, qui sentirent la nécessité de se hâter, vinrent trouver Pertinax, le mirent au fait, & l'invitérent à s'emparer de la place vacante. Selon Hérodien, Pertinax, en les voyant entrer dans sa chambre, crut tout d'un coup qu'ils venoient pour le tuer par ordre de Commode, & il les prévint en leur disant que depuis longtems il s'attend-

Le Préfet du Prétoire Lætus le présente aux Prétoriens, qui le proclament Auguste presque malgré eux.

doit à n'être pas plus épargné que les autres amis de Marc-Auréle, & comptoit que chaque nuit seroit la derniere de sa vie; qu'ils pouvoient éxécuter leur commission. Lorsqu'ils se furent expliqués, il balança s'il accepteroit leur offre, mais seulement jusqu'à ce qu'il se fût bien assûré de la mort de Commode. Il envoya un homme à lui pour examiner & visiter le cadavre, & sur sa réponse, conforme au discours du Préfet du Prétoire & du Chambellan, il se laissa conduire par Lætus au camp des Prétoriens.

Il craignoit néantmoins, non sans fondement, de ne point trouver des dispositions favorables dans les gens de guerre, de qui Commode étoit aimé. Pour aider leur détermination, il résolut de se procurer l'appui du peuple. On étoit en pleine nuit, & par ses ordres quelquesuns de ceux qui se trouvoient autour de lui, se répandirent dans les différens quartiers de la Ville, criant à haute voix dans les rues que Commode étoit mort, & que Pertinax alloit au camp prendre possession de l'Empire.

Cette nouvelle produisit un mouvement étonnant dans Rome. On se léve

avec précipitation, on sort des maisons, on se félicite mutuellement, surtout les grands & les riches, d'être délivrés d'une tyrannie cruelle & insupportable. Les uns courent aux temples, pour rendre leurs actions de graces aux Dieux. Le plus grand nombre s'attroupent autour du camp ; pour imposer aux soldats, à qui ils pensoient qu'un gouvernement sévére, tel que celui qu'annonçoit le nom de Pertinax, conviendroit moins que la licence dans laquelle Commode les avoit entretenus.

Cependant Pertinax & Lætus arrivent au camp : & celui-ci, par l'autorité que lui dônnoit sa charge de Préfet du Prétoire, ayant convoqué les soldats, commença par leur notifier la mort de Commode ; mais en déguisant l'atrocité du fait, & faisant passer cette mort pour l'effet d'une subite apopléxie ; après quoi il ajouta : « Pour » remplir la place de l'Empereur que » la mort vous a enlevé, le peuple Ro» main & moi nous vous présentons » un homme d'un âge vénérable, (Per» tinax avoit alors soixante & six ans) » de mœurs pures, d'une valeur éprou» vée dans la guerre. Votre bonne for-

» tune vous donne, non un Empereur, » mais un pere. Vous le savez : son » élévation ne sera pas agréable pour » vous seuls; elle répandra la joie parmi » les Légions des frontieres, qui toutes » ont été témoins de ses exploits. Il ne » nous faudra plus acheter la paix des » Barbares à prix d'argent : l'expérien- » ce de ce qu'ils ont souffert de sa part » les contiendra par la crainte ».

Pertinax prit ensuite la parole, & promit aux Prétoriens * douze mille sesterces par tête. Cette largesse, l'estime qu'ils ne pouvoient refuser à celui qui leur parloit, la déférence pour Lætus leur chef, qui tout méchant homme qu'il étoit, paroît néantmoins avoir eu de la tête & de la vigueur, tout cela inclinoit les soldats à goûter la proposition qui leur étoit faite. Un mot de Pertinax leur déplut. Il leur dit qu'il s'étoit glissé bien des abus sous le gouvernement précédent ; mais qu'avec leur secours il espéroit les réformer. Cette annonce sembloit aux Prétoriens une menace qui les regardoit directement, parce qu'ils savoient que Commode leur avoit accordé une infinité de choses contre les régles. Ils balançoient donc, & gardoient le si-

* Quinze cens livres.

lence. Le peuple, qui étoit entré en foule dans le camp, leur donna le ton. Il proclama Pertinax Auguste, avec les plus vifs transports de joie : & les Prétoriens suivirent, plus par bienséance & par une espéce de nécessité, que par une sincére affection.

Pertinax est élû par le Sénat, qui lui confére tous les titres de la puissance Impériale.

Du camp Pertinax se transporta au Sénat, qui s'assembla pendant qu'il étoit encore nuit. Il y parut sans aucune des marques de la dignité Impériale, comme attendant de l'autorité de la Compagnie la décision de son état. Cette modestie étoit placée, & conforme aux vrais principes de l'ancien gouvernement. Mais de plus elle avoit pour motif une inquiétude sécrete, qui tourmentoit Pertinax. Il avoit craint de la part des soldats leur affection pour Commode : il craignoit de la part du Sénat le dédain pour l'obscurité de sa naissance. Il déclara même que nommé Empereur par les soldats, il renonçoit volontiers à l'éclat du pouvoir suprême, trop onéreux pour un homme de son âge, & trop difficile dans les circonstances ; & il invita dabord Pompeïen gendre de Marc-Auréle, ensuite Acilius Glabrio, le plus noble des Patriciens, à

prendre une place qui leur convenoit mieux qu'à lui. Cette déclaration & cette offre venoient trop tard. Pertinax avoit fait la premiere & la plus importante démarche, en se procurant le suffrage des soldats, & le Sénat étoit trop sage pour se commettre avec les gens de guerre. Glabrio prit la parole, & dit à Pertinax : « Vous me croyez digne de l'Empire, je vous le défére ; » & tout ce que nous sommes de Sénateurs, nous vous décernons tous » les honneurs, & tous les droits du » pouvoir suprême ». Le Sénat applaudit. Pertinax fut déclaré Auguste d'un consentement unanime, & Commode ennemi public : & c'est à ce moment que doivent se rapporter les acclamations dont j'ai parlé d'avance contre la mémoire de ce malheureux Prince. On conféra à son successeur tous les titres de la puissance Impériale à la fois, jusqu'à celui de Pere de la Patrie, que les Empereurs avoient coûtume de ne recevoir qu'après un certain tems ; & il souhaita lui-même qu'on y ajoutât celui de Prince du Sénat, qui étoit presque tombé en oubli & en désuétude, titre populaire, & qui rappelloit l'idée de l'ancienne République. Le

Capit. 5. 6. Dio, & Herod.

Sénat vouloit auſſi décorer l'épouſe de Pertinax, Flavia Titiana, du nom d'*Auguſta*, & ſon fils du nom de Céſar. Pertinax refuſa l'honneur que l'on déféroit à ſa femme; & par rapport à ſon fils, il déclara vouloir attendre un âge plus mûr, & des preuves de vertu qui l'en euſſent rendu digne.

Ce ne fut qu'après ces préliminaires, dans leſquels on reconnoît toutes les formalités d'une élection, que Pertinax monta au trône Impérial, comme forcé par le vœu de la Compagnie. Il rendit graces au Sénat, en faiſant ſentir néantmoins combien il craignoit les difficultés de la place ſublime à laquelle on venoit de l'élever. Il promit un gouvernement conforme aux loix, dirigé par les conſeils du Sénat, & qui tiendroit plus de l'Ariſtocratie qu'il ne ſeroit Monarchique. Enfin il témoigna ſa reconnoiſſance à Lætus, auteur de la mort de Commode, (car il n'y avoit plus de raiſon d'uſer de diſſimulation à cet égard) & à l'amitié duquel il étoit redevable de l'Empire.

Lætus, par bien des endroits, étoit aſſurément indigne d'être loué en plein Sénat: & Q. Soſius Falco, qui entroit en poſſeſſion du Conſulat ce jour là

même, premier Janvier, jeune ambitieux, dont les vûes se portoient très haut, crut trouver dans cet éloge une occasion de soulever les esprits contre Pertinax. « On peut juger, lui dit-il » avec audace, quel Empereur nous » aurons en vous, lorsqu'on vous entend » louer les ministres des crimes de » Commode ». Pertinax se posséda, & il se contenta de lui répondre : « Con» sul, vous êtes jeune : vous ignorez » ce que c'est que la nécessité d'obéir. » Ils ont exécuté malgré eux les ordres » qu'ils recevoient. Mais au premier » moment favorable, ils ont fait écla» ter leurs véritables sentimens ».

Si Pertinax parloit sincérement, il connoissoit mal Lætus, & il lui attribuoit des motifs plus nobles & plus purs que ceux qui l'avoient fait agir. Au reste, on voit que le meurtre de Commode étoit universellement approuvé. Personne ne doutoit chez les Payens, qu'il ne fût permis & même louable de tuer un tyran. La douceur de l'Evangile a seule la gloire d'avoir proscrit cette doctrine, qui met en péril la vie même des meilleurs Princes.

Ainsi finit l'assemblée du Sénat, au sortir de laquelle le nouvel Empereur

alla au Capitole offrir ses vœux, & fut ensuite mené en pompe au Palais Impérial. Le soir il invita les Magistrats & les prémiers du Sénat à souper avec lui, renouvellant un usage que Commode avoit interrompu : & dans le repas il montra une gaieté douce, & une familiarité, qui mettoient en liberté ses convives, & qui leur rendoient le nouveau Prince aimable, par la comparaison surtout avec les hauteurs & les dédains de son prédécesseur.

Le Sénat, le peuple, étoient donc dans la joie, & formoient les plus heureux présages sur le gouvernement d'un Empereur sage & modéré. Il n'en étoit pas de même des Prétoriens, à qui la licence plaisoit, & que la tyrannie de Commode, dont ils avoient été les instrumens, élevoit sur la tête de leurs concitoyens. Ils ne pouvoient douter que l'intention de Pertinax ne fût de rétablir le bon ordre parmi eux, & de les contenir dans le devoir. Le premier jour il donna pour mot au Tribun *, *Faisons le service* : laissant à entendre que par le passé la discipline s'observoit si mal dans leur corps, qu'ils avoient besoin d'un nouvel apprentissage. Il leur fit défense de maltraiter

Mécontentement des Prétoriens, qui éclate dès le troisiéme jour.

* *Militemus.*

les gens du peuple, de frapper aucun de ceux qui se présenteroient pour approcher de sa personne. Mécontens de ces commencemens, & inquiets pour la suite, les Prétoriens regrettérent Commode, & ils poussoient des soupirs lorsqu'ils voyoient abattre ses statues.

Dès le trois Janvier, jour auquel on faisoit tous les ans des vœux publics pour la prospérité des Empereurs, ils entreprirent de changer l'état des choses, & ils enlevérent un illustre Sénateur, nommé Triarius Maternus Lascivius, pour le mener au camp, & l'élever à l'Empire. Triarius n'étoit point complice de leur dessein: il résista, il se sauva d'entre leurs mains presque nud, & étant venu se rendre au Palais auprès de Pertinax, delà il se retira à la campagne.

Pertinax les calme par une largesse. Vente des meubles de Commode.

Pertinax conçut qu'il avoit besoin de ménager extrémement des troupes capables de tels excès, & il se mit en devoir de les satisfaire. Il confirma tous leurs priviléges, & tous les dons que Commode leur avoit faits; & il prit des mesures efficaces pour s'acquiter promptement de la largesse qu'il leur avoit lui-même promise. Il ne

trouvoit dans le trésor qu'un million * de sesterces. Sa ressource fut de vendre tout l'attirail du luxe insensé de son prédécesseur. Il mit donc en vente les statues & les tableaux du Palais, les meubles superbes, la vaisselle d'or & d'argent enrichie de pierreries, les chevaux, les esclaves destinés à la débauche, tout ce qui avoit servi à Commode pour ses combats contre les gladiateurs, ou pour la conduite des chariots. L'Histoire remarque en particulier des voitures fabriquées avec de singuliéres attentions de commodité : les unes, dont les siéges mobiles pouvoient se tourner à volonté, soit qu'il fallût éviter le soleil, ou profiter d'un vent frais ; les autres qui mesuroient le chemin qu'elles faisoient, & qui marquoient les heures. Le produit de cette vente suffit à Pertinax pour payer douze * mille sesterces par tête aux Prétoriens, & quatre ** cens aux citoyens du peuple.

* *Cent-vingt-cinq mille livres.*

Capit. 7. & 8. Dio.

* *Quinze cens livres.*

** *Cinquante livres.*

Outre ce premier & principal avantage qu'il retiroit d'un encan si précieux, il y envisageoit encore un autre point de vûe. Il étoit bienaise de décrier de plus en plus la mémoire de Commode en étalant sous les yeux du

Public les preuves de la folie monstrueuse de ce Prince. Lætus le servit parfaitement dans ce dessein. Il rechercha tous les indignes ministres des plaisirs de Commode : il fit afficher leurs noms, qui seuls & par eux-mêmes annonçoient l'infamie ; & dans les condamnations qu'il prononça contre eux, il eut soin d'exprimer les sommes ausquelles se montoient leurs biens qu'il confisquoit, & qui souvent se trouvérent excéder la fortune des plus riches Sénateurs, que Commode avoit fait périr pour s'emparer de leur dépouille.

Argent du tribut redemandé aux Députés d'une nation Barbare.

Il fit encore une démarche d'éclat qui tendoit au même but dans un autre genre. Des Députés d'une nation Barbare étoient venus à Rome recevoir la pension que Commode payoit à leurs Chefs, pour acheter d'eux la paix : ils n'étoient pas encore sortis des terres de l'Empire lorsqu'arriva la révolution. Lætus fit courir après eux, & leur redemanda l'or qui leur avoit été remis. « Portez dans votre pays, » leur dit-il, la nouvelle du change» ment dont vous étes témoins. Dites » à ceux qui vous ont envoyés, que » c'est maintenant Pertinax qui gou» verne l'Empire ». La différence en-

tre les deux gouvernemens ne pouvoit être rendue plus sensible, que par cette hauteur envers des peuples à qui précédemment on payoit tribut. Et l'effet y répondit. Les Barbares furent contenus par la crainte du nom seul de Pertinax. Herod.

L'estime pour sa vertu étoit universelle. Lorsque la nouvelle de la mort de Commode & de l'élection de Pertinax arriva dans les Provinces, on hésita à y ajouter foi. On craignit que ce ne fût un piége tendu par Commode pour avoir occasion d'exercer ses cruautés & ses rapines. Dans cette incertitude plusieurs Gouverneurs prirent le parti d'attendre la confirmation, & même de faire mettre en prison les couriers, sûrs que si la nouvelle étoit vraie, Pertinax leur pardonneroit aisément une faute qui ne venoit point de mauvaise volonté. Les peuples alliés de l'Empire n'avoient pas de lui une moins haute idée. Son élévation les combla de joie, & ils s'empressérent d'envoyer des Ambassadeurs pour en féliciter le Sénat & le peuple Romain.

Estime universelle pour la vertu de Pertinax.

Dio ap. Val.

Herod.

Au moyen des précautions que le nouvel Empereur avoit employées pour calmer les Prétoriens, il jouit de

Il gouverne en bon & sage Prince.

quelque tranquillité, & il fit paroître, pendant le peu de tems qu'elle dura, toutes les vertus d'un grand & ſage Prince.

Sa modeſtie par rapport à ſa famille.

J'ai déja touché l'article de ſa modeſtie par rapport à ſa famille. Il ne fit rien pour elle, ſinon qu'il nomma Préfet de la ville en ſa place Flavius Sulpicianus ſon beaupére. Mais ce Sénateur, au jugement de Dion, étoit digne de l'emploi, quand même il n'eût pas été beaupére de l'Empereur.

Dio. & Capit. 6. & 13.

J'ai dit qu'il refuſa pour ſa femme le titre d'*Auguſta*, & pour ſon fils celui de Céſar. Plus d'un motif le portoit à ne point honorer beaucoup une épouſe qui n'avoit elle-même nul ſoin de ſon honneur, & qui entretenoit une intrigue publique avec un joueur d'inſtrument. Pour ce qui eſt de ſon fils, il paroît que le goût de modeſtie influa ſeul dans la conduite qu'il tint à ſon égard. Ce fils étoit encore très jeune, & ſon pére craignoit que la ſimplicité de l'âge ne fût trop aiſément corrompue par le poiſon de la grandeur. Il ne le logea point dans le Palais, & après l'avoir émancipé, auſſibien qu'une fille qu'il avoit, il leur partagea tout ce qu'il poſſédoit comme particulier, &

les établit chez leur grandpére maternel Préfet de la ville. Delà le fils de l'Empereur alloit aux Ecoles publiques, ſans être en rien diſtingué de ceux de ſon âge. Pertinax le voyoit rarement, & toujours ſans faſte, en bon pere de famille. *Herod.*

Il obſerva la même modeſtie, autant que ſon rang le pouvoit permettre, en ce qui regardoit ſa perſonne. Loin de s'oublier dans une ſi haute élévation, il ſe rappelloit volontiers ſon premier état, & il faiſoit ſouvent manger avec lui Valérianus, qui avoit été ſon collégue & ſon confrere dans la profeſſion publique des Lettres. Il ſe rendoit acceſſible à tous, écoutant ce que chacun avoit à lui dire, & répondant avec bonté. Il vivoit familiérement avec les Sénateurs, & les traitoit dans le commerce ordinaire preſque comme ſes égaux. Aſſidu au Sénat, duquel il ne s'abſenta jamais, ſes maniéres à l'égard de la Compagnie alloient juſqu'au reſpect. Il rendoit de grands honneurs à Pompeïen & à Glabrio, dont un Prince moins judicieux que lui auroit peutêtre pris ombrage. Il ne voulut point que l'on marquât à ſon nom aucun des effets, ou des meubles, ou des

Il n'eſt pas moins modeſte en ce qui le touche lui-même.

Dio. Herod. & Capit. 8. 9. 12. & 13.

édifices dont il jouïssoit comme Empereur. Ce n'étoit pas à lui que tout cela appartenoit, selon sa façon de penser, mais à l'Empire.

Frugalité de sa table.

Sous Commode la dépense de la table de l'Empereur avoit été énorme. Pertinax la réforma, & la réduisit aux régles d'une honnête frugalité. Il y invitoit souvent des Sénateurs; & il envoyoit à ceux qui n'y venoient pas des plats de sa table, non comme des mets exquis, mais comme des marques de son attention. [a] La simplicité de ces présens apprêtoit à rire aux riches & aux somptueux. Mais ceux d'entre nous, dit Dion, qui estimoient plus la vertu que le luxe, les recevoient avec joie & avec admiration.

Capit. 12.

Capitolin a suivi le jugement de ces amateurs du faste que blâme Dion. Il accuse Pertinax d'une avarice sordide, & il en cite entre autres preuves ces envois d'une moitié de chapon, ou d'un fricandeau. Sans doute une telle simplicité n'a point de quoi frapper les yeux, & cet Empereur, en retran-

a Καὶ αὐτὸν ἐπὶ τούτῳ οἱ μὲν πλούσιοι καὶ μεγάλαυχοι διεγέλων· οἱ δὲ ἄλλοι, οἷς ἀρετὴ ἀσελγείας προτιμοτέρα ἦν, ἐπῃνοῦμεν. Dio.

chant tout d'un coup par la moitié la dépense de sa maison, fit disparoître une vaine pompe, qui plaît aux hommes vains. Mais que l'on compare à ce faux brillant les biens solides que produit une sage œconomie. Dans un régne qui dura moins de trois mois Pertinax acquitta les dettes qu'il avoit contractées à son avénement à l'Empire : il assura des récompenses pour les services militaires : il établit des fonds pour les ouvrages publics : il trouva de l'argent pour la réparation des grands chemins : il paya d'anciennes dettes de l'Etat. En un mot, il remplit le trésor Impérial, que son prédécesseur avoit épuisé, & il le mit au niveau de toutes les dépenses nécessaires. Une telle administration mérite les plus grands éloges, & marque un Prince qui connoît ses devoirs, & qui a le goût de la véritable grandeur.

Avantages publics qui résultent de l'œconomie de Pertinax. *Capit. 9.*

Parmi les avantages dont Rome fut redevable à la frugalité de Pertinax, je compterai encore la réforme du luxe des particuliers, qui eurent honte de ne pas imiter l'exemple du Prince. De là suivit un bien public, la diminution du prix des denrées, qui n'étant plus enlevées par ces hommes somptueux à qui rien

Capit. 8.

ne coute pour se satisfaire, demeurérent à la portée du commun des citoyens.

Nulle avidité en lui : les délateurs punis : les accusations de lése-majesté abolies.
Herod. & Capit. 7.

Il est important d'observer que les sommes immenses dont Pertinax eut besoin pour faire face à tous les objets différens que j'ai cités, n'étoient point le fruit de l'injustice ni d'une avidité tyrannique. Loin d'écouter les délateurs, il punit rigoureusement ceux qui dans les tems précédens avoient fait cet infâme métier. Il abolit les accusations pour cause de lése-majesté. Il déclara qu'il ne recevroit aucun legs testamentaire de ceux qui auroient des héritiers légitimes, & qu'au lieu d'envahir les successions sur le plus léger prétexte, comme avoit fait son prédécesseur, il n'en recueilleroit aucune à laquelle il ne fût appellé selon toutes les formalités des loix ; & il ajouta cette parole remarquable [a] : « Il est plus » beau & plus juste de laisser la République pauvre, que de l'enrichir par » les rapines & par des voies odieuses ». Il est vrai que Pertinax, contre la parole qu'il avoit donnée un peu

Instit. Justin. l. II. tit. 17.

a Sanctius est P. C. inopem rempublicam obtinere, quàm ad divitiarum cumulum per discrimina & dedecoris vestigia pervenire. *Capit.*

trop précipitamment, fut obligé de lever avec sévérité certains droits dont Commode avoit accordé la remise. Mais le bon usage qu'il faisoit de l'argent qui lui en revenoit, & la nécessité, doivent lui servir d'excuses. Les droits qu'il exigea étoient apparemment anciens & établis par un long usage. Car pour ce qui est des péages nouveaux, que la tyrannie des financiers avoit introduits, Hérodien assure que Pertinax les supprima, ne voulant point gêner la liberté du commerce.

Il songea à augmenter les revenus de l'Etat, non en grossissant les impôts, mais en mettant en valeur beaucoup de terres qui demeuroient incultes, soit dans les Provinces, soit même en Italie. Il fit don de toutes les terres qui étoient dans ce cas, même de celles qui faisoient partie du domaine Impérial, à quiconque entreprendroit de les cultiver; & afin d'en faciliter l'exploitation, il accorda aux nouveaux possesseurs une exemption d'impôts pour dix ans, sachant bien que, si son projet réussissoit, la République recueilleroit ensuite avec usure ce qu'elle sembloit perdre dans le moment actuel.

Il donne les terres incultes à ceux qui les mettront en valeur.

Son zèle pour la justice, & pour la réparation des maux que Commode avoit faits.

Herod. Dio. Capit. 8. 9. 13. 14.

Zélateur de l'équité & des loix, il rendoit souvent la justice par lui-même. Il rétablit la mémoire de ceux qui avoient souffert d'injustes condamnations sous Commode, ou, s'ils vivoient encore, il les rappella d'exil. Il rendit à ceux-ci, ou aux héritiers des morts, leurs biens confisqués : & je ne saurois croire, sur le témoignage du seul Capitolin, qu'il leur ait fait acheter cette justice. J'ai dit qu'il punit les délateurs. S'ils étoient esclaves, il leur fit expier leur crime par le supplice de la croix. Il restitua à leurs maîtres les esclaves qui s'étoient dérobés des maisons particulieres pour entrer dans celle du Prince. Il réprima la licence des affranchis du Palais, qui sous le régne précédent avoient disposé de tout avec un pouvoir tyrannique ; & il les dépouilla des richesses immenses qu'ils avoient acquises en achetant à vil prix les biens de ceux que Commode avoit condamnés. Ses anciennes connoissances, citoyens de la petite ville d'Alba Pompeia sa patrie, accoururent à Rome dès qu'ils le sçurent sur le trône, pleins d'une espérance avide d'être inondés de ses bienfaits. Ils furent trompés dans leur attente, &

& Pertinax ne crut point devoir employer les revenus publics à enrichir ceux que des liaisons privées attachoient à sa personne.

Par une conduite si parfaite dans toutes ses parties, il renouvelloit l'heureux régne de Marc-Auréle ; & faisant goûter à tous les douceurs d'un gouvernement équitable & modéré, il combloit d'une double joie ceux qui retrouvoient en lui le sage Prince dont la mémoire leur étoit infiniment chére.

Haine des Prétoriens & de la vieille Cour contre Pertinax.
Dio. Herod. Capit. 10. 11. 12.

Dans cette satisfaction universelle, deux ordres de personnes, dont l'insolence & l'avidité avoient profité sous Commode de la misére publique, étoient étrangement irrités contre Pertinax, les Prétoriens & la vieille Cour; & ils jurérent la perte d'un réformateur qui captivoit leurs injustes desirs. Pertinax n'avoit encore déplacé aucun de ceux à qui son prédécesseur avoit confié quelque partie du ministére. Mais ils savoient qu'il attendoit * le vingt-&-un d'Avril, jour anniversaire de la fondation de Rome, comme un jour de renouvellement, où il change-

* *Quelques-uns font tomber au vingt Avril la fondation de Rome. Cette différence n'est ici d'aucune conséquence.*

roit toute la face de la Cour. Ils prirent le parti de ne lui en pas donner le tems, & quelques affranchis eurent la pensée de l'étouffer dans le bain. Mais ce projet, trop hazardeux dans l'exécution, fut abandonné : & le Préfet du Prétoire Lætus se chargea de la manœuvre, en recourant à d'autres voies.

Conjuration tramée par Lætus Préfet du Prétoire. *Dio. & Capit.*

Cet Officier, qui avoit mis Pertinax sur le trône, s'en étoit bientôt après repenti. Il avoit espéré régner sous le nom d'un Prince qui lui seroit redevable du rang suprême : & il voyoit que Pertinax non seulement gouvernoit par lui-même, mais le consultoit peu, ne lui donnoit aucun crédit, & le taxoit souvent d'imprudence & de vûes fausses dans les affaires. Comme c'étoit une ame tyrannique, qui n'avoit ôté la vie à Commode que par des vûes d'intérêt particulier, & qui en lui choisissant un successeur vertueux, s'étoit proposé uniquement de donner à son attentat une couleur de zèle pour le bien public, son ambition frustrée le détermina à détruire son propre ouvrage par un second crime encore plus grand que le premier. Il trouvoit les soldats qui lui obéissoient, très disposés à seconder ses fu-

reurs, & il prit ſoin de nourrir & d'aigrir en eux ce levain d'animoſité & de révolte. Il forma donc ſon plan, & il réſolut d'élever à l'Empire Soſius Falco, de qui j'ai déja rapporté un trait audacieux, & que la ſplendeur de ſa naiſſance & ſes richeſſes ſembloient mettre à portée de la premiére place.

Lætus épia le moment où Pertinax étoit allé faire un petit voyage ſur la côte (vraiſemblablement à Oſtie), & là donner ſes ordres par rapport à l'approviſionnement de la ville, auquel il apportoit une extrême attention. Le Préfet du Prétoire comptoit profiter de cet intervalle pour mener Falco au camp des Prétoriens. Pertinax en fut averti, & revenant en diligence, il déconcerta l'intrigue avant qu'elle pût éclorre. Il ſe plaignit dans le Sénat de l'infidélité des ſoldats, à qui, malgré l'épuiſement du tréſor public, il avoit fait une très grande largeſſe. Falco fut accuſé, & il alloit être condamné par les Sénateurs, ſi Pertinax ne s'y fût oppoſé avec force. « Non, » s'écria-t-il, je ne ſouffrirai jamais que ſous mon gouvernement » un Sénateur, même coupable, ſoit » mis à mort ». Quelquesuns ont pré-

Capit. 7.

tendu que Falco n'avoit pas été inſtruit du complot formé pour l'élever ſur le trône. C'eſt ce qui n'eſt guéres probable, & le mot de Pertinax ſuppoſe manifeſtement le contraire. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il vécut depuis jouiſſant de toute ſa fortune, & qu'il mourut tranquillement laiſſant ſon fils pour héritier. Il eſt encore plus étonnant que Lætus ſoit demeuré en place. Il faut croire qu'il avoit ſi bien caché ſon jeu, que Pertinax ou ne le ſoupçonna pas, ou ne ſe crut pas en état de le convaincre. L'impunité ne changea pas ce perfide, & il abuſa du pouvoir qu'on lui laiſſoit pour pouſſer en avant ſon entrepriſe criminelle, & pour envenimer de plus en plus, ſous une fauſſe apparence de zêle, la haine des ſoldats.

Capitolin mêle dans ſon récit l'avanture aſſez mal débrouillée d'un eſclave qui ſe faiſant paſſer pour le fils de Fabia fille de Marc-Auréle, s'attribuoit à ce titre des droits ſur la ſucceſſion de la maiſon Impériale. Il fut reconnu, fouetté, & rendu à ſon maître. Lætus ſaiſit ce prétexte de ſévir contre pluſieurs ſoldats, qui furent punis de mort comme complices des

desseins insensés de ce misérable. Il avoit pour but de porter à son comble l'indignation des Prétoriens, qui voyoient sur la déposition d'un esclave verser le sang de leurs camarades.

Pertinax est tué par les Prétoriens. Dio. Herodi. Capit.

Ce noir projet réussit. Tout d'un coup * trois cens des plus forcénés partent du camp, traversent la ville en plein jour, & marchent l'épée nue à la main vers le Palais Impérial. Il falloit qu'ils fussent bien assurés de ne trouver aucun obstacle ni de la part de ceux qui faisoient la garde, ni de la part des Officiers de l'intérieur du Palais : sans quoi leur entreprise auroit été aussi folle que criminelle, & sans aucune espérance de succès. Pertinax averti de leur approche, envoya au devant d'eux Lætus, tant il étoit mal informé des intrigues de ce traître. Lætus, auteur du complot, mais qui ne vouloit se déclarer qu'à coup sûr, évita la rencontre des soldats, & se retira dans sa maison. Les assassins arrivent, & trouvent toutes les portes ouvertes, toutes les avenues libres. La garde leur livre les passages : les affranchis & les chambellans, loin de leur faire résistance, allument encore par

* *Dion ne dit que* deux cens.

des exhortations leur audace & leur fureur.

Dans un danger si pressant plusieurs conseilloient à Pertinax de mettre sa vie en sûreté par une prompte fuite : & Dion assûre que la chose étoit aisée, & que si ce Prince se fût dérobé à la premiere fougue des soldats, il auroit trouvé dans l'affection du peuple une sauvegarde & un rempart. Pertinax en crut trop son courage : il se persuada que tout sentiment n'étoit pas éteint dans le cœur des Prétoriens, & que la vûe de leur Empereur leur imposeroit. Il s'avança donc vers eux d'un air intrépide, d'une contenance fiére : & il eut d'abord lieu de s'applaudir de sa hardiesse : car il se fit écouter. « Quoi, leur dit-il, vous qui » par état devez veiller à la défense de » vos Princes, & écarter de leurs » personnes les dangers même du de- » hors, c'est vous qui vous en rendez » les meurtriers ! De quoi avez-vous » à vous plaindre ? Prétendez-vous » venger la mort de Commode ? J'en » suis innocent : & d'ailleurs, tout ce » que vous avez droit d'attendre d'un » bon & sage Empereur, je suis prêt » à vous l'accorder ».

Ce peu de paroles, prononcé avec majesté, faisoit son impression. Déja baissant les yeux en terre, la plûpart remettoient leur épée dans le fourreau. L'un d'entre eux, Tongrien de nation, plus féroce & plus intraitable que les autres, leur reprocha ce mouvement de repentir comme une foiblesse: & joignant l'exemple aux discours, il porta de sa pique le premier coup à l'Empereur. Il réveilla ainsi dans le cœur de ses compagnons toute leur rage, qui n'étoit qu'assoupie. Ils se préparérent à le suivre: & Pertinax voyant qu'il n'y avoit plus de ressource, s'envéloppa la tête de sa toge, & invoquant Jupiter Vengeur, il se laissa percer, sans faire une inutile résistance.

Un seul homme lui témoigna de la fidélité en ce funeste moment. Ce fut le chambellan Eclectus, l'un des meurtriers de Commode, qui plein de courage, combattit contre les assassins, en blessa quelquesuns, & se fit tuer auprès de son maître.

Les Prétoriens coupérent la tête de Pertinax; & l'ayant mise au bout d'une pique, ils emportérent à travers la ville cet horrible trophée dans leur camp.

Pertin. 15. Ce funeste événement arriva le vingt-huit Mars de l'an de J. C. cent quatre-vingts-treize. Pertinax étoit né le premier Août de l'an cent vingt-six. Ainsi il périt âgé de soixante-six ans & près de huit mois, n'ayant pas régné trois mois entiers. Il laissa un fils & une fille, qui vécurent dans la condition privée, sans que jamais personne leur ait attribué, ni qu'ils aient eux-mêmes revendiqué aucun droit au trône : & c'est une preuve, entre un grand nombre d'autres, que l'Empire n'étoit nullement héréditaire chez les Romains.

Dion avance que cet Empereur s'attira sa triste catastrophe pour s'être trop précipité de réformer l'Etat, & pour n'avoir pas sçû, quelque expérience qu'il eût dans les affaires, que la sagesse politique demande que l'on n'attaque pas tous les abus à la fois, & que l'on travaille lentement à les détruire, par parties, & les uns après les autres. Peut-être cette réfléxion est-elle fondée : peut-être aussi nous sera-t-il permis de dire qu'il est aisé de juger par l'événement, & que les hommes sont communément ingénieux à trouver les causes des malheurs, après qu'ils sont arrivés.

Il eſt certain que Pertinax a été l'un des plus grands Princes qui aient jamais occupé le trône des Céſars, quoique la courte durée de ſon régne ne lui ait pas permis de développer ſes talens. Le Sénat & le peuple eurent la liberté de témoigner leurs ſentimens à ſon égard ſous l'Empire de Sévére, & ils firent de lui un éloge parfait par des acclamations que le cœur dictoit, & dont la vérité eſt prouvée par les faits. « Sous a Pertinax, s'écrioient-ils à l'envi, nous avons vécu ſans inquiétude : nous avons été libres de toute crainte. Il a été pour nous un bon pére, le pére du Sénat, le pére de tous les gens de bien ». L'Empereur Sévére fit lui-même ſon Oraiſon funébre ; & voici, ſuivant un fragment de Dion, qui paroît tiré de ce diſcours, le tableau qu'il traça de Pertinax. « La valeur guerriere dégénére facilement en férocité, & la ſageſſe politique en moleſſe. Pertinax réunit ces deux vertus ſans le mélange des défauts qui ſouvent les accompagnent : ſagement hardi contre les

Eloge de Pertinax.

Vict. Epit.

Dio. ap. Val.

a. Pertinace imperante, ſecuri viximus, neminem timuimus. Patri pio, patri Senatûs, patri bonorum omnium.

» ennemis du dehors & contre les sé-
» ditieux, modéré & équitable envers
» les citoyens, & protecteur des bons.
» Sa vertu ne se démentit point au
» faîte de la grandeur, & soutenant
» avec dignité & sans enflure la ma-
» jesté du rang suprême, jamais il ne
» le déshonora par la bassesse, jamais
» il ne le rendit odieux par l'orgueil.
» Grave sans austérité, doux sans foi-
» blesse, prudent sans finesse maligne,
» juste sans discussions scrupuleuses,
» œconome sans avarice, magnanime
» sans fierté ».

Taches sur sa vie.

Cet éloge ne laisse rien à désirer. Mais nous devons nous souvenir que nous le tirons d'un panégyrique; & sur deux articles que j'ai déjà touchés, il exige quelque restriction. Ainsi il est difficile de laver entiérement Pertinax du reproche d'avarice, que Capitolin appuye de détails circonstanciés. Cet Ecrivain assure que Pertinax, après avoir fait paroître de l'intégrité & du désintéressement pendant la vie de Marc-Auréle, changea de conduite après la mort de ce vertueux Prince, & manifesta son amour pour l'argent; qu'il devint riche tout d'un coup, caractére des fortunes suspec-

Capit. 3. 9. 13.

tes ; & qu'il étendit ses domaines par des usurpations sur ses voisins, qu'il avoit ruinés par ses usures ; qu'étant Général d'armée, il vendit les grades militaires ; enfin qu'il exerça, & particulier & même Empereur, des trafics sordides, & plus dignes de son premier état que de celui auquel son mérite l'avoit élevé. Il semble qu'un témoignage de cette nature doive prévaloir sur l'autorité d'Hérodien ; qui dit seulement en général que Pertinax vécut pauvre sous le régne de Commode, & que ce fut même sa pauvreté qui fit sa sûreté.

On lui a reproché en second lieu d'avoir été plus libéral en paroles qu'en effets ; & plus attentif à conformer son discours aux besoins des circonstances, qu'à le régler sur une exacte franchise. Ce défaut, observé par Capitolin, pourroit bien en avoir imposé à cet Historien lui-même, qui rapporte sérieusement que Pertinax redouta la dignité Impériale, qu'il n'en portoit les ornemens qu'avec une sorte de saisissement & d'effroi ; & qu'il eut dessein de l'abdiquer dès qu'il le pourroit sans péril. La maniére dont Pertinax avoit accepté l'Empire, ne don- Capit. 13. 15.

ne pas lieu de croire que le poids lui en fût désagréable : on y remarque plûtôt du désir & de l'empressement. Ces démonstrations de crainte, & d'envie de retourner à la condition privée, n'étoient sans doute chez lui, comme chez Auguste, qu'un langage modeste, destiné à faire honneur à celui qui le tenoit.

Ses mœurs ne furent pas plus rangées que celles de sa femme, & l'Histoire nomme une Cornificia, qu'il aima passionnément, & aux dépens de sa réputation.

Malgré ces taches sur sa vie, Pertinax a mérité de grands éloges, & il est le dernier de cette chaîne de bons Princes, qui ayant commmencé à Vespasien ne fut interrompue que par Domitien & par Commode. Nous n'en trouverons plus qui mérite ce titre jusqu'à Aléxandre Sévére.

Beau témoignage rendu à Pertinax par la conduite de Pompeïen.

Je ne dois point finir ce qui regarde Pertinax, sans lui faire honneur du beau témoignage que lui rendit par sa conduite Pompeïen gendre de Marc-Auréle, l'honneur du Sénat, & le Caton de son siécle. Cet illustre Sénateur, ne pouvant supporter la vûe des horribles excès de Commode son beau-

frere, s'étoit retiré de Rome sous prétexte d'infirmités. Il y reparut, dès qu'il sçut qu'il s'agissoit de mettre Pertinax sur le trône, & il y demeura pendant toute la durée de son régne, trop court pour le bonheur de l'Empire. Quand Pertinax ne fut plus, les infirmités de Pompeïen revinrent, & on ne le revit plus dans la ville.

Il n'est plus guéres parlé de Pompeïen dans l'Histoire, où il fait le plus beau rôle de tous les particuliers ses contemporains : choisi pour gendre par Marc-Auréle à cause de sa vertu, grand homme de guerre, grand homme de bien, auteur des avis les plus sages tant que Commode daigna le consulter, ne prenant aucune part ni aux crimes de cet Empereur ni aux attentats tramés contre lui, & sensible aux droits de l'affinité jusqu'à verser des larmes sur la mort d'un Prince, sous lequel sa vie n'avoit pas été assûrée un instant.

Eloge de Pompeïen.

Capit. Pert. 4.



§. III.

DIDIUS JULIANUS.

L'Empire est mis à l'encan par les Prétoriens. Sulpicianus se présente pour l'acheter. Didius Julianus met l'enchére sur lui, & l'emporte. Il est confirmé par le Sénat. Dion le taxe mal-à-propos, ce semble, de luxe & de gourmandise. Le peuple manifeste par des clameurs tumultueuses son indignation contre lui. Soins de Didius pour se conserver l'affection des soldats, & gagner celle du peuple & du Sénat. Il est détruit par Sévére. Récit abrégé de sa chûte & de sa mort. Il méritoit son malheureux sort.

An. R. 944.
De J. C. 193.

Q. Sosius Falco.
C. Julius Erucius Clarus.

L'Empire est mis à l'encan par les Prétoriens.

Les soldats, après la mort de Commode, avoient disposé de l'Empire en arbitres & en maîtres; après la

mort de Pertinax, ils le vendirent. Le crime qu'ils avoient commis les rendant timides, ils se renfermérent dans leur camp, laissant le peuple & le Sénat exhaler soit leur indignation soit leur douleur par des plaintes aussi améres qu'impuissantes. Pour eux, insultant au malheur public, dont ils étoient la cause, & ne songeant qu'à le tourner au profit de leur avidité, ils firent monter sur le mur du camp ceux d'entre eux qui avoient la voix la plus forte, afin qu'ils proclamassent l'Empire à vendre au plus offrant, & à celui qui leur promettroit une plus grande largesse.

Dio. lib. LXXIII. Herod. l. II. Spart. Did. 1. 2.

Ils avoient au milieu d'eux Flavius Sulpicianus Préfet de la ville, beau-pére de Pertinax, Sénateur jusques-là estimé, mais qui fit en cette occasion un indigne personnage. Il avoit été envoyé par son gendre dans le camp des Prétoriens, au premier bruit de leur mouvement séditieux, pour tâcher de les appaiser. Pendant qu'il étoit dans le camp, Pertinax fut tué, & Sulpicianus n'eut pas honte de vouloir en recueillir la dépouille sanglante. Il fit donc son offre: mais bientôt il lui survint un concurrent.

Sulpicianus se présente pour l'acheter.

La nouvelle de la proclamation des

soldats s'étant répandue dans la ville ; les honnêtes gens en eurent horreur. Ils jugeoient que c'étoit le dernier dégré de l'opprobre pour le nom Romain, que l'Empire de Rome fût mis à l'encan, comme les choses qui se vendent au marché ; & que les assassins d'un Empereur chéri & respecté, loin de subir la peine de leur abominable attentat, vendissent la succession à l'Empire comme leur proie.

Didius Julianus met l'enchére sur lui, & l'emporte.

Didius Julianus pensa autrement. C'étoit un homme d'une naissance distinguée, surtout du côté maternel, puisque sa mére avoit pour ayeul le fameux Jurisconsulte Salvius Julianus, auteur de l'Edit perpétuel sous Adrien: son pére Petronius Didius étoit originaire de Milan. Didius Julianus fut élevé dans la maison & sous les yeux de Domitia Lucilla mére de Marc-Auréle. Il obtint successivement toutes les charges, & parvint au Consulat, qu'il géra avec Pertinax. Il lui succéda aussi dans le Proconsulat d'Afrique, & il eut encore divers autres emplois, dans lesquels il s'acquit quelque réputation. J'ai remarqué, lorsque l'occasion s'en est présentée, ce qu'il y fit de plus digne de mémoire. Sa vie ne se

passa pas sans traverses. On a vû qu'il fut impliqué dans l'accusation sous laquelle succomba son oncle maternel Salvius Julianus ; mais il en sortit à son avantage, Commode, si nous en croyons Spartien, ayant déja tant versé de sang illustre, qu'il en étoit las, & craignoit de se rendre trop odieux. Didius fut néantmoins relégué à Milan, origine de sa famille, soit pour cette affaire, soit pour quelque autre de même genre : &, suivant Dion, il méritoit bien l'éxil par son ambition inquiéte, & avide de nouveautés. Il possédoit de grandes richesses, & il en amassoit tous les jours par toutes sortes de voies. Dion prétend l'avoir souvent convaincu d'injustice dans des procès qu'il plaida pour ceux que Didius fatiguoit par ses véxations. Pour ce qui est de ses mœurs, je ne sais pas trop à quoi m'en tenir, entre les témoignages absolument contraires de Dion & d'Hérodien d'une part, & de l'autre de Spartien. Les deux premiers, ses contemporains, l'accusent de débauches, de luxe, d'intempérance, sans aucun égard aux bienséances les plus indispensables. Spartien tient un langage tout opposé. Il traite de Spart. 12.

calomnies les bruits répandus à ce sujet, & il assûre que la table de Didius étoit frugale jusqu'à une épargne qui peut paroître sordide. S'il falloit me déterminer, je me rangerois volontiers du côté de Spartien. Il est visible que Dion haïssoit Didius; & qu'il se plaît à en dire du mal: & d'ailleurs les excès d'une dépense voluptueuse ne s'allieroient pas aisément avec les trésors immenses qui le mirent en état d'acheter l'Empire. Mais s'il n'eut point ce vice, il est blâmable par bien d'autres endroits, & on ne peut le disculper de légéreté, d'avidité, d'ambition inconsidérée, de petitesse d'esprit, & de foiblesse de courage & de tête.

Il étoit à table, lorsqu'on vint lui dire que les soldats offroient l'Empire à celui qui les payeroit le mieux. Son caractére le portoit à ouvrir son cœur à cette espérance, & sa femme & sa fille l'y exhortoient. Il sort, & animé encore par deux Officiers qu'il rencontra, il se présente au pied du mur. Il y apprend quelle somme offroit Sulpicianus au dedans du camp, & sur le champ il couvre son offre par une plus forte enchére. Les deux contendans se piquent d'émulation, & combattent

fans fe voir. Avertis de leurs offres refpectives par des meffagers qui alloient & venoient de l'intérieur du camp à la muraille, & de la muraille à l'intérieur du camp, ils enchériffent à l'envi l'un fur l'autre, & enfin Sulpicianus promit aux foldats vingt mille fefterces par tête. Didius fit un effort, & en ajouta tout d'un coup cinq mille. Il l'emporta par cette énchére exorbitante, aidée de la réfléxion qu'il fit faire aux foldats, que Sulpicianus étoit beaupére de Pertinax, & voudroit fans doute venger fa mort. Pour lui au contraire, il promit de rétablir la mémoire de Commode, de relever fes ftatues, de laiffer les Prétoriens jouïr des mêmes droits, c'eft-à-dire, de la même licence dans laquelle cet Empereur les avoit entretenus. A ces conditions il fut reçû dans le camp, & proclamé Augufte par les foldats. Il prit donc poffeffion de l'Empire, en offrant les facrifices accoutumés en pareil cas. Il fit enfuite fa harangue de remerciment, dans laquelle il ratifia tout ce qu'il avoit promis. Il établit Préfets du Prétoire ceux que la multitude lui défigna elle-même par fes fuffrages, favoir Julius Flavius Génia-

lius & Tullius Crispinus : & il reçut ses priéres en faveur de Sulpicianus, qui lui avoit disputé l'Empire. En effet Didius ne fit aucun autre mal à son concurrent, que de lui-ôter la charge de Préfet de la ville, dont il revêtit Cornélius Repentinus son gendre.

Il est confirmé par le Sénat.

Tout ce que je viens de raconter se passa le jour même de la mort de Pertinax. Sur le soir le nouvel Empereur partit du camp pour aller au Sénat, environné d'un nombreux cortége de troupes, armées de toutes piéces, & qui marchoient au son des trompettes, & enseignes déployées, comme pour une action de guerre. La précaution étoit placée. Car l'indignation publique ne pouvoit être ni plus légitime ni plus vive. On savoit bien que le Sénat ne donneroit que par contrainte son consentement à une élection si vicieuse dans toutes ses circonstances ; & le peuple l'attaquoit ouvertement, ensorte que les Prétoriens étoient obligés en traversant la ville de mettre leurs boucliers sur leurs têtes, pour se garantir des tuiles qu'on leur lançoit de dessus les toits.

Dio. & Spart. 3. 4.

La crainte, qui dans ces sortes d'occasions a toujours plus de pouvoir sur

ceux qui ont plus à perdre, détermina les Sénateurs à se rendre en grand nombre à l'assemblée. Didius ouvrit la séance par un discours des plus singuliers, & que l'on a peine à croire véritable, même sur la parole de Dion, qui étoit présent. « Je vois, dit-il au » Sénat, que vous avez besoin d'un » chef; & je suis plus digne que tout » autre de vous commander. Je vous » en citerois les preuves, si vous ne » me connoissiez, & si je ne pouvois » en attester vos consciences. C'est ce » qui m'a enhardi à ne me faire accom» pagner que de peu de troupes, & à » paroître ici seul au milieu de vous, » pour vous demander la confirmation » de ce qui m'a été donné par les sol» dats ». S'il tint réellement ce langage, il falloit qu'il eût perdu toute pudeur. « Car, remarque l'Historien, il » se disoit seul, pendant que le lieu de » l'assemblée étoit tout environné de » gens en armes, & que dans le Sénat » même il se faisoit garder par des sol» dats; & il invoquoit en sa faveur la » connoissance que nous avions de lui, » qui ne produisoit en nous d'autres » sentimens que la crainte & la haine». Il obtint néantmoins un décret tel qu'il

pouvoit le souhaiter. On l'agrégea aux familles Patriciennes : on lui déféra tous les titres de la puissance Impériale : on décora sa femme Manlia Scantilla, & Didia Clara sa fille du nom d'*Augusta* : après quoi il congédia l'assemblée, & fut conduit au Palais par les Prétoriens.

Dion le taxe mal à propos, ce semble, de luxe & de gourmandise.

Ici nos Auteurs se partagent, conséquemment à la diversité de jugemens que j'ai déja observée entre eux au sujet de Didius. Si Dion doit en être cru, cet Empereur de quelques heures, trouva trop chétif & trop mesquin le souper qui avoit été préparé pour Pertinax, & il y substitua un festin également somptueux & délicat. Il joua aux dés pendant que le cadavre de son prédécesseur étoit encore dans le Palais, & il se donna le divertissement de la Comédie, ayant fait appeller des Histrions, & entre autres le Pantomime Pylade. Spartien réfute ce récit, comme fondé uniquement sur des bruits malignement répandus par les ennemis de Didius. Il soutient que le nouveau Prince ne mangea qu'après que le corps de Pertinax eût été enséveli ; que son repas fut fort triste, & qu'il passa la nuit, non en veilles de divertissemens & de dé-

bauches, mais occupé des embarras de la position où il s'étoit mis, & des mesures qu'il devoit prendre dans une conjoncture si difficile. Il faut avouer que cette derniére façon de raconter les choses a bien plus de vraisemblance : & Dion, comme je l'ai déja observé, paroît prévenu de haine contre Didius, avec qui il avoit eu des démêlés ; au lieu que Spartien, qui écrivoit cent ans après, n'avoit aucun intérêt à favoriser ce malheureux Prince. Enfin la circonspection dont usa Didius en ce qui regardoit la mémoire de Pertinax, ne porte pas à croire qu'il ait voulu lui insulter le jour même de sa mort. Il se fit une loi de n'en parler jamais en public, soit en bien, soit en mal. La crainte des soldats ne lui permettoit pas les éloges. Les censures & les invectives leur auroient fait plaisir : & il s'en abstint, par respect pour la vertu.

Le lendemain du jour où Didius s'étoit mis en possession de l'Empire, les Sénateurs & les Chevaliers vinrent lui rendre des hommages forcés, & d'autant plus empressés. « Nous composions nos visages, dit Dion, & » nous affections de faire paroître de

» la joie, pendant que nous portions » la tristesse au fond de l'ame ». Mais le peuple ne se contraignit point, & il manifesta librement toute son indignation. Lorsque Didius sortit du Palais, la multitude l'accabla d'injures: & pendant qu'il offroit, suivant l'usage, dans le vestibule du Sénat un sacrifice à Janus, elle témoigna par ses cris souhaiter qu'il ne trouvât point de présages favorables dans les entrailles des victimes, le traitant d'usurpateur & de parricide. Car on lui imputoit, sans fondement à ce qu'il paroît, d'avoir eu part au meurtre de Pertinax: & quelques Ecrivains des tems suivans ont consigné ce faux bruit dans leurs ouvrages. Didius voulut appaiser le tumulte par des paroles de douceur, & il promit même une largesse. On lui répondit: « Nous n'en voulons point: » nous ne recevrons rien ». Quelques-uns allérent jusqu'à lancer des pierres sur lui: ensorte qu'il se crut obligé d'ordonner à ses gardes de faire usage de leurs armes contre des séditieux. Il y en eut de tués: mais l'exemple de leur mort n'arrêta point les autres. Au contraire le peuple en devint plus furieux, & par des clameurs continuelles

Le peuple manifeste par des clameurs tumultueuses son indignation contre lui.
Herod. & Dio. & Spart.

Eutrop. Aur. Vict.

les il regrettoit Pertinax, il prodiguoit les injures à Didius, il invoquoit les Dieux vengeurs, il chargeoit les ſoldats d'imprécations.

Cependant Didius entra au Sénat, & il y parla avec prudence & avec douceur. Il remercia la Compagnie des honneurs qu'elle lui avoit déférés, auſſi bien qu'à ſa femme & à ſa fille. Il reçut le nom de Pére de la patrie, qui lui avoit ſans doute été offert dès la veille, & qu'il n'avoit pas voulu admettre dans le moment. Mais il refuſa une ſtatue d'argent qu'on propoſoit de lui dreſſer.

Au ſortir du Sénat il dirigea ſa marche vers le Capitole. Le peuple en foule ſe mit de nouveau audevant de lui, pour barrer le chemin : & il fallut encore employer la force & le fer pour écarter cette multitude irritée. Elle prit les armes, courut au Cirque, & y paſſa conſtamment une nuit & un jour ſans boire ni manger, appellant au ſecours de la ville & de l'Empire les divers Commandans des armées répandues dans les Provinces, & ſurtout Peſcennius Niger, qui gouvernoit la Syrie. Didius jugea avec raiſon que ſi l'on n'aigriſſoit point ces eſprits

échauffés, & qu'on les laissât à eux-mêmes, ils se rebuteroient enfin : & en effet le besoin de dormir & de repaître les força de se séparer. Chacun s'en retourna chez soi : & la tranquillité fut rétablie dans la ville.

Ces procédés de Didius ne donneroient pas une mauvaise idée de lui, si le vice de son entrée pouvoit se couvrir. Elle étoit d'autant plus criminelle & plus odieuse, qu'il avoit toujours été personnellement considéré de Pertinax, qui l'appelloit volontiers

Spart. 2.

son Collégue & son Successeur, Collégue dans le Consulat, comme je l'ai dit, Successeur dans le Proconsulat d'Afrique. L'événement fit tourner en un autre sens ces paroles, qui passérent pour un présage, lorsque l'on vit Didius succéder à Pertinax dans l'Empire.

Soins de Didius pour se conserver l'affectiondes soldats, & regagner celle du peuple & du Sénat.

Après l'orage des premiers jours, Didius jouit d'un calme de peu de durée, qu'il employa tout entier à tâcher de s'affermir. Son premier objet fut de satisfaire les Prétoriens, & il * sur-

* *Hérodien assure au contraire que Didius ne put point acquitter la promesse qu'il avoit faite aux soldats, & que leur espérance frustrée les indisposa contre lui. Comme je ne trouve ailleurs aucune trace de ce refroidissement des Prétoriens à l'égard de Didius, j'ai mieux aimé suivre Spartien.*

passa même sa promesse. Au lieu de vingt-cinq mille sesterces, il leur en distribua trente mille par tête. Sachant combien la mémoire de Commode leur étoit chére, il souffrit qu'ils lui en donnassent le nom : il rétablit plusieurs usages, ou plutôt abus, introduits par ce Prince, & réformés par Pertinax : enfin, pour mieux ressembler à cet indigne modéle, il ne rougit pas de se déshonorer dans un âge avancé par des combats & des exercices de gladiateur, ce qu'il n'avoit jamais fait dans sa jeunesse.

Pour regagner, s'il étoit possible, l'affection du Sénat & du commun des citoyens, il affectoit des maniéres extrémement populaires, se rendant assidu aux spectacles, flattant les puissans, se familiarisant avec les petits, souffrant avec patience les reproches & les injures, admettant les principaux du Sénat à son jeu & à sa table, qui étoit toujours magnifiquement servie. Mais on ne se laissoit point prendre à ses caresses basses & rampantes. Car, [a] suivant la remarque de Dion,

[a] Πᾶν γὰρ τὸ ἔξωθεν τοῦ εἰκότος, κἂν χαρίζεσθαι τί σε δοκῇ, δολερὸν τοῖς νοῦν ἔχουσι νομίζεται.

tout ce qui passe les bornes des convenances, quoiqu'agréable en soi, devient suspect aux personnes sensées. Didius ne réussit donc point à calmer les haines du Sénat & du peuple, trop justement méritées; & il ne fit qu'y ajouter le mépris par ses bassesses.

Il est détruit par Sévére.

Cependant ce ne fut point de cette cause que partit sa ruine. Il ne fut point non plus vaincu ni detrôné par Niger, dont le peuple avoit dans ses premiers mouvemens imploré le secours. Un ennemi plus prochain, & plus redoutable le renversa avant qu'il eût le tems de s'établir. Sévére, Commandant des Légions d'Illyrie, en se déclarant le vengeur de Pertinax, se fit proclamer Empereur par ses troupes, & marchant aussitôt vers Rome, il détruisit sans peine la fortune encore chancelante de Didius.

Dio. & Herod. & Spart. 5-9.

Récit abrégé de sa chûte & de sa mort.

Le détail de cette révolution appartient à l'Histoire du régne de Sévére, qui en fut l'auteur. Je me contenterai donc de marquer ici en peu de mots, que Didius dans le péril ne montra que foiblesse, timidité, & irrésolution perpétuelle; & qu'enfin abandonné des Prétoriens, que Sévére avoit sçû gagner, il fut déposé &

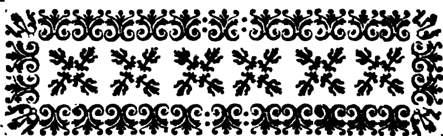
condamné à mort par le Sénat. L'Arrêt fut exécuté par un Tribun & quelques soldats envoyés pour tuer Didius dans le Palais même, où il se tenoit caché. Ce lâche & infortuné vieillard, qui avoit acheté si cher une fin si tragique, à la vûe du Tribun se répandit en plaintes, répétant plusieurs fois d'un ton lamentable, « Quel crime ai-» je commis? à qui ai-je ôté la vie »? Ses vaines doléances ne furent point écoutées: les soldats le massacrérent, & son corps, avec la permission de Sévére, fut remis à sa femme & à sa fille, qui l'inhumérent dans le tombeau de son bisayeul. Il périt âgé de cinquante-six ans, ou selon Dion, soixante, n'ayant régné que soixante-&-six jours. Ainsi sa mort tombe au premier ou au second du mois de Juin.

Il méritoit son malheureux sort.

Quelque funeste qu'ait été cette mort, on ne peut pas dire qu'elle ne fût pas méritée. L'exemple unique de l'enchére scandaleuse qui lui servit de voie pour parvenir à l'Empire, l'insolence des soldats nourrie non seulement par l'impunité, mais par la récompense, voilà des crimes qui noirciront à jamais la mémoire de Didius.

Et il ne se rachéte par aucun endroit, n'ayant eu aucune qualité personnelle, qui soit capable de lui attirer de l'estime.





LIVRE VINGT-DEUXIEME.

FASTES DU REGNE DE SE'VE'RE.

Q. Sosius Falco. AN. R. 944. De J. C. 193.
C. Julius Erucius Clarus.

Pescennius Niger est proclamé Empereur à Antioche, & reconnu dans tout l'Orient.

Sévére proclamé Empereur en Illyrie sur la fin d'Avril, ou au commencement de Mai, marche aussitôt vers Rome.

Didius tué le 2. Juin : Sévére reconnu dans Rome.

Il casse les Prétoriens, & fait son entrée dans Rome.

Funérailles solemnelles & apothéose de Pertinax.

Nouveaux Prétoriens, dont le nom-

bre devint quadruple de celui des anciens.

Avant que de partir pour aller faire la guerre à Niger, il s'accommode avec Albin Commandant de la Grande Bretagne, qu'il craignoit d'avoir pour rival, & il lui donne le titre de César.

Premier acte d'hostilité entre Niger & Sévére près de Périnthe dans la Thrace. Niger est déclaré par le Sénat ennemi public.

An. R. 945. De J.C. 194. L. SEPTIMIUS SEVERUS AUGUSTUS II.
D. CLODIUS ALBINUS CÆSAR II.

Combat près de Cyzique, où Emilien Général de Niger, est défait.

Commencement du siége de Byzance.

Seconde bataille, entre Nicée & Cius, où Niger commandant ses troupes en personne est vaincu par Candide Général de Sévére.

Il s'enfuit en Syrie, & fortifie le passage du mont Taurus, qui arrête pendant un tems l'armée victorieuse.

Après avoir enfin forcé ce passage, l'armée de Sévére entre en Cilicie. Troisiéme & derniére bataille près d'Issus, où Niger est vaincu sans ressource,

Il veut s'enfuir au delà de l'Euphrate. Il est pris & tué.

Rapines & cruautés exercées par Sévére sur le parti vaincu.

SCAPULA TERTULLUS. AN. R. 946.
TINEIUS CLEMENS. De J. C. 195.

Expédition de Sévére dans la Mésopotamie & les pays voisins. La possession de Nisibe assûrée aux Romains.

CN. DOMITIUS DEXTER II. AN. R. 947.
L. VALERIUS MESSALA THRASEA PRISCUS. De J. C. 196.

Prise de Byzance après un siége de trois ans.

Rupture entre Sévére & Albin, qui se fait proclamer Auguste.

Albin passe dans les Gaules.

Sévére revenu d'Orient, & arrivé à Viminacium sur le Danube, déclare César Bassianus son fils aîné, & lui fait prendre les noms de Marc-Auréle-Antonin. Nous le nommons Caracalla.

...... LATERANUS. AN. R. 948.
...... RUFINUS. De J. C. 197.

Bataille entre Sévére & Albin près de Lyon, le 19 Février. Sévére demeure victorieux. Albin se tue lui-

me, ou se fait tuer par un de ses esclaves.

Sévére se montre plus cruel encore après cette victoire, qu'il n'avoit fait après avoir vaincu Niger.

Ses emportemens contre le Sénat, dont plusieurs membres avoient paru pancher pour Albin. Il met Commode au rang des Dieux; se dit son frére, & fils de Marc-Auréle. Vingt-neuf, ou même quarante-&-un Sénateurs mis à mort.

Il retourne en Orient pour faire la guerre aux Parthes.

AN. R. 949. De J. C. 198.

TI. SATURNINUS.
C. GALLUS.

Il entre sur les terres des Parthes; & prend Babylone, Séleucie, & Ctésiphon.

Il déclare Caracalla Auguste, & Géta son second fils, César, lui faisant prendre aussi le nom d'Antonin.

Guerre de peu d'importance contre les Juifs.

Vers ce même tems Lupus achéte la paix des Méates dans la Grande Bretagne.

P. CORNELIUS ANULLINUS II. AN. R. 950.
M. AUFIDIUS FRONTO. De J. C. 199.

La ville d'Atra deux fois assiégée inutilement par Sévére.

TI. CLAUDIUS SEVERUS II. AN. R. 951.
C. AUFIDIUS VICTORINUS. De J. C. 200.

Nouvelles cruautés de Sévére, même contre les siens. Mort de Grispus & de Lætus.

L. ANNIUS FABIANUS. AN. R. 952.
M. NONIUS MUCIANUS. De J. C. 201.

Sévére donne la robe virile à Caracalla son fils aîné, & le désigne Consul avec lui.

L. SEPTIMIUS SEV. III. } AUGG. AN. R. 953.
M. AURELIUS ANT. } AUGG. De J. C. 202.

Edit de persécution contre l'Eglise. Sévére passe en Egypte, & visite tout le pays.

SEPTIMIUS GETA. AN. R. 954.
FULVIUS PLAUTIANUS II. De J. C. 203.

Le premier de ces deux Consuls étoit le frére de Sévere, & l'autre son Ministre.

Sévére revient à Rome, & il y célébre, par des jeux & des spectacles magnifiques, ses victoires, son retour, & la dixiéme année de son régne.

Il donne la robbe virile à son second fils Géta César.

Il fait épouser à son fils aîné Plautilla fille de Plautien.

An. R. 955. De J. C. 204. L. FABIUS SEPTIMIUS CILO II.
.... LIBO.

Eruption du Vésuve.

Disgrace & mort de Plautien. Son fils & sa fille éxilés à Lipari.

Jeux Séculaires.

An. R. 956. De J. C. 205. M. ANTONINUS AUGUSTUS II.
P. SEPTIMIUS GETA CÆSAR.

Consulat des deux fréres. Leur implacable inimitié.

An. R. 957. De J. C. 206. NUMMIUS ALBINUS.
FULVIUS ÆMILIANUS.

Condamnation & mort de plusieurs Sénateurs.

An. R. 958. De J. C. 207. .... APER.
.... MAXIMUS.

Mouvemens des Calédoniens &

des Méates dans la Grande-Bretagne. Sévére prend la résolution de se transporter sur les lieux.

Bulla Felix, voleur renommé, est pris.

M. ANTONINUS AUGUSTUS III. P. SEPTIMIUS GETA CÆSAR II. AN. R. 959. De J. C. 208.

Sévére passe dans la Grande Bretagne avec ses deux fils.

Géta est déclaré Auguste.

.......POMPEIANUS. AVITUS. AN. R. 960. De J. C. 209.

Expédition de Sévére dans le Nord de la Grande Bretagne. Il accorde la paix aux Barbares.

MAN. ACILIUS FAUSTINUS. TRIARIUS RUFINUS. AN. R. 691. De J. C. 210.

Mur de Sévére entre les Golphes de Clyd & de Forth.

Caracalla entreprend de tuer son pére.

.......GENTIANUS. ....BASSUS. AN. R. 962. De J. C. 211.

Maladie de Sévére.

Les Barbares reprennent les armes.

Sévére meurt à Yorck, le quatre Février.

Ses fils célébrent sur le lieu ses funérailles, & portent à Rome l'urne qui contenoit ses cendres.



§. I.

SE'VE'RE.

Renouvellement des guerres civiles dans l'Empire. Pescennius Niger appellé à l'Empire par les cris du Peuple. Ses commencemens. Sa fermeté à maintenir la discipline militaire. Incertitude sur ce qui regarde ses mœurs. Ses vûes de réforme par rapport au Gouvernement. Il se fait proclamer Empereur par ses troupes. Il est reconnu dans tout l'Orient. Il s'endort dans une fausse sécurité. Commencemens de Sévére. Il se fait proclamer Empereur par les Légions d'Illyrie, qu'il commandoit. Il se prépare à marcher vers Rome. Son discours aux soldats. Il part, & est reçu sans résistance dans l'Italie. Inutiles & misérables efforts de Didius pour se maintenir. Sévére engage les Prétoriens à abandonner Didius. Mort de Didius. Le Sénat reconnoît Sévére pour Empereur. Tout Rome craint Sévére. Députation de cent Sénateurs, qui vont le

trouver à Interamna. Il casse les Prétoriens. Il fait son entrée dans Rome. Il vient au Sénat, & fait de belles promesses, qu'il n'exécute point. Il honore la mémoire de Pertinax, & lui fait célébrer une pompe funébre. Sévére s'occupe de divers soins utiles pendant le séjour qu'il fait à Rome. Nouveaux Prétoriens. Sévére songe à s'assûrer du côté d'Albin. Commencemens d'Albin. Sévére le décore du titre de César. Il se prépare à attaquer Niger. Il part de Rome sans avoir notifié son dessein au Sénat & au Peuple. Motif de ce silence. Mouvemens passagers de sédition dans son armée. Niger passe en Europe. Combat sous Périnthe, premier acte d'hostilité. Niger déclaré ennemi public. Négociation peu sincére & inutile. Bataille de Cyzique, où Emilien Lieutenant de Niger est vaincu. Siége de Byzance par Sévére. Bataille de Nicée, où Niger est vaincu. Le passage du Mont Taurus fortifié par Niger, arrête d'abord les troupes de Sévére. Un orage affreux en renverse les fortifications. Troisiéme & derniére bataille près d'Issus. Défaite &

mort de Niger. Quel jugement l'on doit porter du mérite de Niger. Rigueurs exercées par Sévére après la victoire. Prise de Byzance après un siége de trois ans. Rigueurs exercées par Sévére sur les Byzantins. Guerre de Sévére contre divers peuples de l'Orient. Un brigand nommé Claude se joue impunément de Sévére. Armée de Scythes détournée par un orage affreux de faire la guerre aux Romains.

NOUS venons de voir trois Princes tués dans l'espace de cinq mois. Ici s'ouvre une nouvelle scêne, plus tragique encore & plus sanglante. Les guerres civiles, calmées depuis la victoire de Vespasien, ou qui du moins ne s'étoient fait sentir que par quelques nuages légers, aussitôt disparus que formés, se ranimérent avec fureur dans les tems dont j'ai à parler; & aux massacres des Princes elles joignirent les carnages des batailles.

Renouvellement des guerres civiles dans l'Empire.

Ces malheurs étoient la suite inévitable de la licence que s'arrogeoient les troupes de disposer de l'Empire à leur volonté. Les Prétoriens n'y

avoient pas plus de droit que les armées des Provinces : & dans le dernier choix ils avoient poussé l'abus à un tel excès d'insolence, qu'il n'étoit pas possible que les Chefs des Légions, & les Légions elles mêmes, se laissassent donner des maîtres par de si indignes électeurs.

Pescennius Niger appellé à l'Empire par les cris du peuple. Ses commencemens.

Dio, lib. LXXIII.
Spart. Did. 4. & Nig. 2. 3.

J'ai dit que dans le moment même où Didius se mettoit en possession de l'Empire qu'il avoit acheté, le peuple outré de colére, invoqua à cris redoublés Pescennius Niger, actuellement Gouverneur de Syrie, & l'invita à laver l'opprobre du nom Romain, en se plaçant lui-même sur le trône des Césars, dont un vil marchand s'étoit honteusement emparé. Niger méritoit à bien des égards l'estime que le peuple lui témoignoit avec tant d'éclat. Il ne dut point son élévation à sa naissance, qui étoit honnête, mais médiocre. Sorti d'une famille de Chevaliers Romains, né probablement à Aquinum, où son grandpére exerça l'emploi d'Intendant des Césars, après avoir pris dans sa jeunesse quelque teinture des Lettres, se sentant plus de courage & d'ambition que de fortune, il se jetta dans le service, & il se conduisit dans

Spart. Nig. 1.

les différens dégrés de la milice par lesquels il passa, de maniére à s'attirer les éloges de Marc-Auréle. Sous Commode, il se signala dans une guerre contre les Barbares voisins du Danube. Il fut aussi employé dans la guerre des Déserteurs qui avoient inondé les Gaules, & il y réussit si bien, que Sévére, alors Gouverneur de la Lyonnoise, lui rendit auprès de l'Empereur le plus glorieux témoignage, l'appellant un homme nécessaire à la République. Il parvint au Consulat par une voie bien honorable, c'est-à-dire sur la recommandation des Officiers qui servoient sous ses ordres : & Commode, à qui cette preuve d'estime & d'affection donnée par des gens de guerre à leur Général faisoit ombrage, n'osa néantmoins s'y refuser. Niger fut Consul la même année que Sévére, & il eut rang avant lui. Enfin il obtint le gouvernement de Syrie, & il fut redevable de cette place, l'une des plus importantes de l'Etat, au crédit de Narcisse, ce même athléte qui peu de tems après étrangla Commode. C'étoient de pareilles protections qui disposoient de toutes les faveurs.

Dio, lib. LXXII. p. 820. Spart. Nig. 3.

4.

12.

Entre ses qualités militaires, on a

Sa fermeté à

maintenir la discipline militaire. 3. & 10.

loué surtout sa fermeté à maintenir la discipline, que Sévére lui-même, son ennemi cruel & son vainqueur, citoit pour modéle à ceux à qui il donnoit le commandement des troupes. Jamais un soldat de Niger n'exigea d'un sujet de l'Empire, ni bois, ni huile, ni corvée : ou si quelquesuns violérent en ce point les défenses de leur Général, ils en furent séverement punis. Ainsi il ordonna que l'on tranchât la tête à dix soldats, qui avoient mangé une poule volée par l'un d'eux : & ayant été arrêté par les murmures de l'armée, qui se porta presque à une sédition, il voulut du moins que les coupables rendissent chacun dix poules pour celle qui avoit été enlevée ; & de plus il les condamna à ne point faire de feu de toute la campagne, à ne manger rien de chaud, & à se contenter d'eau & de nourritures froides, & il leur donna des surveillans qui les obligeassent à observer la loi qu'il leur imposoit.

Il se montroit ennemi déclaré de tout ce qui ressentoit le luxe & la mollesse dans une armée. Ayant remarqué des soldats qui, pendant qu'on étoit en marche pour aller à l'ennemi, bû-

voient dans une tasse d'argent, il interdit l'usage de toute piéce d'argenterie dans le camp, disant que la vaisselle de bois devoit suffire, & qu'il ne falloit pas que les Barbares, s'ils venoient à s'emparer des bagages, pûssent tirer vanité d'une argenterie conquise sur les Romains. Il ne souffroit point de boulangers dans l'armée durant les expéditions, & il réduisoit au biscuit & les soldats & les Officiers. Il proscrivit pareillement le vin, voulant qu'on se contentât de vinaigre mêlé avec de l'eau, suivant l'ancien usage.

On peut juger qu'une telle réforme déplaisoit beaucoup aux troupes: mais Niger tint ferme, & des soldats qui gardoient les frontiéres de l'Egypte lui ayant demandé du vin, « Que dites-vous? leur répondit-il: vous avez » le Nil, & le vin vous est nécessai» re »! Dans une autre occasion des troupes qui avoient été battues par les Sarrasins, prétendirent s'excuser sur l'épuisement de leurs forces. « Nous » n'avons point de vin, criérent-elles » avec insolence: nous ne pouvons pas » combattre ». Niger leur imposa silence par cette grave réprimande: « Rou-

» gissez de votre mollesse, leur dit-il. » Vos vainqueurs ne boivent que de l'eau ». Les Sarrasins, par disette & par rusticité, observoient alors l'abstinence du vin, dont leur faux Prophéte leur a fait longtems après un point de religion.

Si Niger fut un Général sévére à l'égard des soldats, il se rendit d'un autre côté leur protecteur contre l'injustice. Les soldats Romains étoient en quelque façon tributaires de ceux qui les commandoient, & l'usage s'étoit introduit qu'ils payassent certains droits prétendus qui dégénéroient en
3. véxations. Il supprima ces éxactions dans les armées dont il eut le commandement; il défendit aux Officiers de rien recevoir de leurs soldats, & il en fit lapider deux, qui s'étoient rendu coupables de cette sorte de concussion contre sa défense. Il avoit souvent dans la bouche à ce sujet un fort beau mot, cité dans une lettre de Sévére. Il disoit [a] qu'un Officier doit se faire craindre & respecter de ses soldats, & qu'il ne peut y réussir, s'il n'est sans ta-

a Scias id de Nigro, militem timere non posse, nisi integri fuerint tribuni & duces militum. *Spart. Nig.* 3.

che & ſans reproche en ce qui regarde l'intérêt.

Il montroit l'exemple, & jamais il ne ſouffrit que les ſoldats lui payaſſent aucune de ces redevances abuſives qu'il interdiſoit aux autres. En général, il ne preſcrivoit rien à ceux qui lui obéiſſoient, qu'il ne pratiquât lui-même. Quand il étoit en campagne, il faiſoit dreſſer ſa table, frugalement ſervie, à l'entrée de ſa tente en dehors, ſans chercher aucun abri ni contre le ſoleil, ni contre la pluie. Dans les marches, où le ſoldat Romain, comme tout le monde ſait, étoit extrémement chargé, portant non ſeulement le poids de ſes armes, mais des proviſions pour pluſieurs jours, Niger avoit l'attention de charger encore plus ſes eſclaves, afin de conſoler les troupes, & de ne leur pas donner lieu de ſe plaindre que leur condition fût pire que celle des derniers des hommes. En tout il ſe traitoit comme ſoldat : & il ne craignoit pas de proteſter avec ferment en pleine aſſemblée, que jamais il ne s'étoit diſtingué en rien de ceux qui occupoient le plus bas rang de la milice, & que tant qu'il ſeroit à la tête

Il montroit l'exemple. 3. & 11.

des armées, il tiendroit conſtamment la même conduite. Ce fut un vrai guerrier. Marius, Camille, Coriolan, Annibal, faiſoient l'objet perpétuel de ſon admiration & de ſes entretiens.
12. Les Scipions ne le ſatisfaiſoient pas, parce qu'ayant mêlé l'aménité & les graces aux vertus militaires, ils ne pouvoient plaire à un homme livré de toutes les puiſſances de ſon ame au métier des armes.

Incertitude ſur ce qui regarde ſes mœurs.

La qualité de ſes mœurs eſt un problême. Spartien ſe contredit ſur cet article. Dans un endroit il aſſûre que
1. Niger donnoit pleine licence à toutes
6. ſes paſſions : & dans un autre il le repréſente comme un modéle de chaſteté, à qui, du conſentement public, fut déféré l'honneur de préſider à des myſtéres réſervés par la loi & par l'uſage à ceux dont la vie ne connoiſſoit aucune ſouillure. Je compte pour rien le témoignage d'un ennemi tel que Sé-
3. vére, qui accuſoit Niger de corruption dans ſes mœurs. Il lui reprochoit auſſi la fourberie & l'ambition, lui qui étoit le plus fourbe & le plus ambitieux des hommes

Ses vûes de réforme par

Il paroît que Niger ſe piquoit d'avoir

voir des vûes par rapport au Gouvernement, & il étoit assez autorisé pour oser donner des conseils en ce genre, non seulement à Marc-Auréle, Prince aussi bon qu'il étoit sage, mais au brutal & sanguinaire Commode.

rapport au Gouvernement.

7.

La pensée qu'il avoit sur les commandemens soit militaires soit civils dans les Provinces, dont il vouloit que la durée fût étendue jusqu'à cinq ans, a deux faces. Il alléguoit pour l'appuyer, le tort que faisoit manifestement aux Provinces le fréquent changement de Gouverneurs & de Magistrats: & il disoit que ceux à qui l'on confioit l'autorité, se voyoient obligés de la quitter avant que d'avoir appris à en faire usage. Ces raisons ont de la force. Mais dans un Etat aussi chancelant que l'Empire Romain, où la premiére place étoit proposée comme un prix au plus audacieux, les commandemens de longue durée pouvoient aisément devenir dangereux pour le Prince.

Ses autres plans, rapportés par Spartien, sont incontestablement judicieux & bien entendus. Il souhaitoit que l'on ne confiât point les emplois

importans à des hommes qui fussent tout neufs * & sans expérience ; que les Magistrats suprêmes dans chaque Province fussent tirés du nombre de ceux qui y avoient servi comme Assesseurs ; que personne ne fût Assesseur dans la Province dont il étoit natif, & qu'au contraire dans Rome, à cause de l'éminente dignité de la Capitale, l'administration de l'autorité publique ne fût donnée qu'à des Romains d'origine. Enfin il assigna des gages aux Conseillers qui composoient les Tribunaux, au lieu de les laisser à la charge des Proconsuls ou Gouverneurs, se fondant sur cette belle maxime, qu'un juge ne doit ni donner ni recevoir.

Tel étoit Niger : & l'on voit par ce précis de son caractére & de sa conduite, que le peuple & le Sénat avoient raison de l'estimer, & de le désirer pour Empereur.

Il se fait proclamer Empereur par ses troupes. *Herod. l. II.*

Il se prêta à un vœu si flatteur : & ayant sondé les principaux Officiers,

* *C'est ainsi que je traduis le mot* novi *employé par l'Auteur original. Niger auroit eu mauvaise grace à prétendre exclure des emplois les hommes nouveaux, lui dont la naissance étoit médiocre. Il ne paroît pas non plus que le mot* novi *tout seul puisse signifier les nouveaux citoyens.*

& même plusieurs soldats de son armée, qu'il trouva favorablement disposés; sachant d'ailleurs qu'il étoit aimé des peuples de Syrie, pour qui ce Général si sévére à l'égard des troupes, n'avoit montré que de l'indulgence & de la douceur, il convoqua une assemblée de ses Légions près d'Antioche, pour leur proposer, ou plutôt pour consommer tout d'un coup, par leurs promptes acclamations, cette grande affaire. Là monté sur son Tribunal, il représenta aux soldats l'état déplorable de l'Empire indignement mis à prix, & acheté par un homme sans mérite & sans talens; la douleur amére du peuple Romain, qui appelloit à grands cris un vengeur, & qui désignoit nommément leur chef comme sa ressource & son espérance. Après quoi il ajoûta : « Je vous propose une grande entreprise. Mais s'il faut convenir qu'il y auroit de l'audace & de la témérité à la tenter sans motif & sans cause, d'un autre côté il n'est pas moins certain que de nous refuser aux priéres de ceux qui nous implorent, ce seroit lâcheté & trahison. Il m'a donc paru nécessaire de vous consulter, & de savoir votre

» sentiment sur ce qu'il convient de » faire en pareille circonstance. Je me » déciderai par votre avis, & vous » partagerez ma fortune. Car si le suc- » cès nous favorise, vous jouirez en » commun avec moi du bonheur & de » la gloire qui en résulteront ».

A ce discours de Niger, les soldats & la multitude des citoyens d'Antioche qui s'étoient mêlés parmi eux, répondirent par mille acclamations. Tous le saluérent sur le champ Empereur & Auguste, & le revêtirent de la pourpre & des autres ornemens de la dignité Impériale, en la maniére dont le permettoit une élection subite, & qui n'avoit été précédée d'aucuns préparatifs. Le nouvel Empereur alla en pompe rendre ses actions de graces aux Dieux dans les principaux temples de la ville, & il fut reconduit avec le même cortége à sa maison, que l'on décora de branches de lauriers, de couronnes civiques, & de tout l'appareil extérieur qui annonçoit & faisoit respecter la demeure des Césars.

Il est reconnu dans tout l'Orient.

Cet heureux commencement eut dabord les suites les plus brillantes. Toutes les Provinces de l'Asie mineure jusqu'à la mer Egée approuvérent

le choix des Légions de Syrie. Les Princes & les Satrapes audelà de l'Euphrate & du Tigre félicitérent Niger, & lui offrirent leurs ſecours. Des deux parts ſe rendoient à Antioche de continuelles Ambaſſades des Rois & des peuples, qui venoient faire hommage à leur protecteur & à leur maître. Niger reçut les reſpects, mais il refuſa les ſecours étrangers, ſe comptant ſolidement établi, & ne doutant point qu'il ne fût bientôt reconnu de tout l'Empire, ſans avoir beſoin de tirer l'épée.

Cette ſécurité fut la cauſe de ſa ruine. Il auroit dû aſſembler ſur le champ toutes ſes forces, entrer en marche, aller à Rome, & mettre le Sénat & le peuple en liberté de déployer leurs ſentimens à ſon égard, & de conſolider par une délibération ſolemnelle & autentique, ce que l'inclination ſecréte des uns, les mouvemens tumultueux des autres, avoient ſeulement ébauché. Au lieu d'uſer de cette diligence, abſolument néceſſaire dans le cas où il ſe trouvoit, Niger, par une faute inexcuſable dans un Chef de parti que l'on repréſente d'ailleurs comme homme de tête & d'expérience, s'endormit dans

Il s'endort dans une fauſſe ſécurité.

l'inaction, & s'amusa à célébrer des jeux & des fêtes avec les habitans d'Antioche, qui étoient fous de spectacles & de divertissemens. Nous en serions moins surpris, si nous nous en tenions au jugement de Dion, qui traite Niger d'esprit peu élevé & peu solide, que la prospérité enyvra, ensorte qu'il se laissoit donner le nom de nouvel Alexandre, & se vantoit de porter son droit à la pointe de son épée. Mais j'ai déja observé que Dion n'est point un Ecrivain sur l'impartialité duquel on puisse compter. Quoi qu'il en soit, par cette négligence Niger donna moyen à un rival actif & vigilant de le prévénir, & ensuite de le détruire. Ce rival étoit Sévére, que je dois maintenant faire connoître.

Dio. ap. Val.

Commencemens de Sévére.

Spart. Sev. 14.

L. Septimius Severus, que nous appellerons simplement Sévére, nâquit dans la ville de Leptis en Afrique le onze Avril de l'année de Rome 897. de J. C. 146. Son pére se nommoit M. Septimius Géta, & étoit d'une famille de Chevaliers Romains: ses deux oncles paternels, M. Agrippa & Septimius Severus, furent Consuls. Sévére fut élevé avec soin, & il acquit une grande connoissance des Lettres Lati-

nes & Grecques. A l'âge de dix-huit ans il fit preuve de ses progrès dans les études par des Déclamations publiques. Mais bientôt d'autres soins l'occupérent, & les Lettres furent sacrifiées à l'ambition & à l'amour du plaisir. Il vint à Rome sous l'Empire de Marc-Auréle, qui le fit dabord Avocat du Fisc, & ensuite Sénateur. Sa jeunesse fut licentieuse, & même remplie de crimes. On intenta contre lui une accusation d'adultére, dont il se tira plus heureusement sans doute qu'il ne méritoit : & il fut redevable du bon succès de son affaire au Président du Tribunal, Didius Julianus, qu'il priva dans la suite de l'Empire & de la vie.

Aurel. Vict. Spart.

Il obtint successivement du même Empereur Marc-Auréle les charges de Questeur, de Tribun du peuple, & de Préteur ; & il s'en montra digne par une grande activité, & par une attention exacte à tous ses devoirs. Il fut Lieutenant du Proconsul d'Afrique après sa Questure, & dans cet emploi il parut bien jaloux de son rang. Car un de ses compatriotes, homme du peuple, l'ayant rencontré précédé de ses Licteurs, & étant venu l'embrasser

comme un ancien camarade, Sévére le fit battre de verges, & ordonna au crieur public de lui reprocher son audace en ces termes : « Souvenez-vous[a] » de la modestie qui convient à ce que » vous étes, & n'ayez pas la témérité » d'embrasser un Lieutenant du peu- » ple Romain ».

Après sa Préture, il fut envoyé en Espagne, & ensuite établi Commandant d'une Légion. Il quitta cet emploi pour aller à Athénes, afin, dit l'Historien, de s'y perfectionner dans les Lettres, de visiter les antiquités dont cette ville étoit remplie, & de se faire initier aux mystéres de Cérès. Ce voyage pourroit bien cacher une disgrace, dans laquelle Sévére aura été enveloppé sous Commode avec tous ceux qui avoient eu part à l'estime de Marc-Auréle. Dans le séjour qu'il fit à Athénes, il éprouva ce qui arrive à ceux qui sont mal en Cour. Il fut négligé, & reçut même quelques injures des Athéniens. Il sçut bien s'en venger, lorsqu'il se vit Empereur, en diminuant leurs priviléges : trait remarquable de son caractére vindicatif & dangereux.

a Legatum populi Romani homo plebeius temere amplecti noli.

Comme il avoit beaucoup de ruse & d'intrigue, il vint à bout de reprendre faveur. Il étoit Gouverneur de la Lyonnoise pendant la guerre des Déserteurs : & l'on dit même que dans cette place il se fit aimer des peuples confiés à ses soins. Il s'éleva ensuite au Consulat, & parvint, par le crédit du Préfet du Prétoire Lætus, à l'un des plus beaux Commandemens de l'Empire. Il fut mis à la tête des Légions qui gardoient contre les Barbares la rive du Danube en Pannonie : & telle étoit sa position, lorsqu'arriva la mort de Commode, & les révolutions qui la suivirent.

Il reconnut Pertinax. Mais lorsqu'il vit l'Empire déshonoré par le honteux marché de Didius Julianus, & l'indignation publique allumée en conséquence, il crut que le moment étoit venu de satisfaire l'ambition qu'il avoit toujours nourrie dans son cœur. Car de tout tems il avoit aspiré au trône, & les écrits des Historiens sont remplis des prétendus présages de son élévation future, c'est-à-dire des preuves de ses désirs & de ses espérances. Je me contenterai d'en rapporter un seul trait. Sévére étant devenu veuf

Dio. lib. LXXIV. Herod. l. II. Spart. Sev. 1. & 3.

D v

de Marcia, qu'il avoit épousée en premieres nôces, alla chercher une femme jusques dans la Syrie, & il épousa la célébre Julie, par la raison que l'horoscope de cette Dame lui promettoit, disoit-on, le rang suprême.

Il se fait proclamer Empereur par les Légions d'Illyrie, qu'il commandoit. *Herod. l. II.*

Sévére voyant donc arrivée l'occasion qu'il attendoit depuis si longtems, résolut de ne la pas laisser échapper. Il avoit tout ce qui est nécessaire pour mener à fin une grande entreprise, audacieux & rusé tout ensemble, endurci à la fatigue, & supportant sans peine le froid, la faim, & les plus rudes travaux : ajoutez un coup d'œil perçant, &, pour exécuter ce qu'il avoit conçu, une activité que l'on peut comparer presque à celle de César.

Dans le fait dont il s'agit, il saisit tout d'un coup la face la plus avantageuse par laquelle il pouvoit se présenter. La mémoire de Pertinax étoit partout respectée & chérie, & singuliérement parmi les Légions d'Illyrie, au milieu desquelles il s'étoit signalé sous le régne de Marc-Auréle par de glorieux exploits, & par toutes sortes de vertus guerriéres & morales. Sévére, qui commandoit actuellement ces mêmes Légions, comprit que la plus fa-

vorable entrée qu'il pût se ménager auprès d'elles, c'étoit de témoigner un grand désir de venger la mort de Pertinax, qui avoit excité dans leurs esprits l'indignation & l'horreur. Ce fut suivant ce plan qu'il parla aux premiers Officiers, sans témoigner en aucune façon qu'il pensât à s'élever à l'Empire. Ceux-ci gagnés, communiquérent les mêmes impressions à leurs subalternes & aux soldats. Tous entrérent avec joie dans un si beau dessein, & ils tirérent aisément la conséquence, que pour mettre leur Chef en état de venger Pertinax, il falloit le faire Empereur.

Les hommes de ce climat, dit l'Historien, sont aussi épais d'esprit que de corps, grands de taille, robustes, excellens pour combattre; mais peu capables de démêler les ruses & les artifices. Sévére au contraire étoit le plus fin & le plus délié des mortels, insinuant, beau parleur, & ayant dans la bouche souvent tout le contraire de ce qu'il pensoit au fond de l'ame, ne ménageant ni les promesses ni les sermens, sauf à les tenir ou à les violer, selon que son intérêt le demanderoit. Il n'avoit pas besoin de toute son ha-

bileté pour amener à ſon but les Légions & les peuples d'Illyrie. Leur empreſſement fut extrême à proclamer Empereur le vengeur de Pertinax : & Sévére, pour les mieux perſuader de la ſincérité de ſes intentions, prit le nom de celui qu'il s'engageoit à venger. Il ſavoit que ce nom lui ſeroit une auſſi favorable recommandation dans Rome, qu'auprès de ſon armée.

Spart. 5. Vict. Epit.

Ce fut à Carnunte *, ou à Sabaria, qu'il fut déclaré Empereur, ſur la fin d'Avril, ou au commencement de Mai.

Herod.

Les Gouverneurs & les troupes des Provinces voiſines juſqu'au Rhin, ſuivirent l'exemple de l'Illyrie. Sévére leur avoit dépêché des couriers & des négociateurs pour ſe les concilier. Mais ſon plus puiſſant appui fut la diligence de ſa marche & la rapidité de ſes ſuccès.

Il ſe prépare à marcher vers Rome. Son diſcours aux ſoldats.

Car dès qu'il ſe vit élu, il prit la réſolution de partir ſur le champ pour aller à la tête de ſon armée ſe faire reconnoître dans Rome : & ayant aſſemblé les ſoldats, il leur parla en ces termes : « L'indignation qui vous anime » contre l'attentat commis dans Rome

* *Carnunte & Sabaria ſont des villes de la Pannonie. La derniére a été la patrie de S. Martin.*

» par d'indignes soldats, qui n'en mé-
» ritent pas le nom, est la preuve de
» votre fidélité pour vos Empereurs,
» & de votre religieux respect pour le
» serment que vous leur prêtez. J'ai
» toujours fait profession des mêmes
» sentimens. Vous le savez : attaché
» & soumis aux Chefs de l'Empire,
» je n'avois jamais pensé à l'élévation
» où vous m'avez placé par vos suffra-
» ges ; & maintenant je n'ai point de
» plus ardent desir que celui d'achever
» promptement une vengeance aussi
» légitime qu'elle vous sera agréable.

» L'honneur de l'Empire est pour
» nous un nouvel aiguillon. Il ne nous
» est pas permis de le laisser sous l'op-
» probre dont il est actuellement cou-
» vert. Autrefois gouverné par de
» grands & sages Princes, la majesté
» en étoit respectée dans tout l'Uni-
» vers. Sous Commode même, la no-
» blesse du Prince, & la mémoire de
» son pére, amortissoient l'impression
» des fautes que la jeunesse lui faisoit
» commettre : nous avions plus de
» compassion pour lui que de haine,
» & nous aimions à nous en prendre à
» ses ministres, & aux mauvais con-
» seils, de tout ce que nous blâmions

» dans sa conduite. Des mains de
» Commode l'Empire a passé en celles
» d'un vieillard vénérable, dont la ver-
» tu & les hauts faits sont intimement
» gravés dans vos cœurs. Et c'est un
» tel Prince que les Prétoriens n'ont
» pû souffrir, & dont ils ont eu hâte
» de se défaire par un meurtre digne
» des plus grands supplices.

» Celui qui a été assez insensé pour
» acheter cette place sublime, ne sera
» pas assurément capable de vous ré-
» sister, homme sans autre mérite que
» celui de son argent, haï du peuple,
» & n'ayant pour toute défense que
» des soldats liés avec lui par le crime,
» énervés par les délices de la ville, &
» que vous surpassez également en nom-
» bre & en valeur.

» Marchons donc avec confiance :
» allons délivrer Rome du joug hon-
» teux qui la dégrade : & maîtres une
» fois de la capitale & du sanctuaire de
» l'Empire, nous entraînerons sans pei-
» ne tout le reste de l'Univers ».

Ce discours fut reçu avec de grands applaudissemens. Les soldats donnant à leur Chef les noms d'Auguste & de Pertinax, se déclarérent disposés à le suivre. Sévére ne laissa pas refroidir

Il part, & est reçu sans ré-

leur bonne volonté, & il fit sur le champ les préparatifs du départ. Après avoir distribué des vivres & des provisions pour plusieurs jours, il mit son armée en mouvement, marchant lui-même à la tête, & se faisant accompagner d'une garde fidéle de six cens hommes d'élite, qui ne le perdoient point de vûe, & qui ne quittérent la cuirasse que lorsqu'ils furent arrivés à Rome. Sa diligence & son activité se seroient reproché un moment perdu. Il ne séjournoit nulle part : à peine accordoit-il aux troupes quelques haltes, quelques intervalles d'un repos absolument indispensable : & elles supportoient avec joie toutes les fatigues, parce qu'il leur en donnoit l'exemple. Il ne se distinguoit en rien du commun des soldats : il mettoit la main le premier à tout ce qu'il y avoit de plus pénible : sa tente étoit simple & sans ornemens, sa table servie des mets les plus vulgaires. Le soldat ainsi gouverné est capable de tout. Sévére eut bientôt traversé la Pannonie & franchi les Alpes, & prévenant la Renommée, il parut en Italie avant que l'on y eût reçu la nouvelle de sa marche.

sistance dans l'Italie. *Dio. lib. LXXIII. Herod. l. II. Spart. Did. 5-8. & Sev. 5.*

L'Italie étoit alors un pays tout ouvert. Depuis qu'Auguste avoit changé la constitution de l'Etat, toutes les forces de l'Empire étoient distribuées dans les Provinces frontiéres : & l'Italie au centre jouissant d'un plein repos & d'une continuelle tranquillité, avoit désappris la guerre & le métier des armes. Sévére en y entrant, n'y trouva donc aucune résistance. La terreur saisit & les villes & les peuples : & d'ailleurs la couleur qu'il avoit sçû donner à son entreprise lui gagnoit les cœurs : on étoit charmé de voir arriver celui qui devoit venger Pertinax. Ainsi il fut reçû partout avec joie, & les habitans des villes sortoient couronnés de fleurs, pour lui en apporter les clefs. Ravenne en particulier lui ouvrit ses portes, & le mit en possession de la flotte que l'on entretenoit dans son port.

Inutiles & misérables efforts de Didius pour se maintenir.

Didius, à qui la révolte de Niger avoit causé beaucoup d'effroi, fut encore plus allarmé lorsqu'il apprit la proclamation de Sévére, de qui il ne se défioit pas. Il prévit même tout d'un coup l'événement, si nous en croyons Spartien ; & il dit qu'il ne seroit donné ni à lui, ni à Niger, de ré-

Spart. Nig. 3.

gner long-tems : que le vainqueur seroit Sévére, qui mériteroit bien mieux que ni l'un ni l'autre la haine du Sénat & de tous les Ordres de l'Empire. Cependant résolu de se défendre jusqu'à l'extrémité, il se fortifia dabord de l'autorité du Sénat, dont il étoit le maître, & il fit déclarer par délibération de cette Compagnie Sévére ennemi public. Par le même Arrêt on prescrivit aux soldats qui le suivoient un terme, audelà duquel s'ils restoient dans ce parti ils seroient traités en ennemis. Pour les déterminer à abandonner un Chef rebelle, & à reconnoître l'Empereur qui avoit pour lui les suffrages du Sénat, on lui envoya une Députation solemnelle toute composée de personnages Consulaires. On nomma un successeur à Sévére, comme s'il eût été aussi aisé de le dépouiller du commandement, que de l'en déclarer déchû. Enfin, outre ces démarches publiques, Didius tenta la voie de l'assassinat, & il fit partir furtivement pour tuer son rival un Centurion nommé Aquilius, qui avoit déja fait ses preuves par le meurtre de plusieurs Sénateurs.

Il n'avoit point d'autres troupes à

ses ordres que les Prétoriens, & peut-être les cohortes de la ville, dont pourtant les Historiens ne font ici aucune mention, apparemment parce qu'elles suivoient les impressions des Prétoriens, supérieurs en nombre & par la dignité de leur corps. On doit y joindre encore les soldats de la flote de Miséne, qui n'étant point accoûtumés à combattre sur terre, ne pourroient pas rendre de grands services. Il n'étoit donc guéres possible à Didius de tenir la campagne contre l'armée de Sévére, & je ne vois pas qu'il y ait raison de lui reprocher comme une lâcheté la résolution qu'il prit de se renfermer dans la ville. Il travailla à la mettre en état de défense : il en répara les fortifications : il commença à dresser un camp dans l'un des faux-bourgs : il entoura même le Palais de tranchées & de barricades, voulant s'en faire une derniére retraite en cas de disgrace, & éviter de tomber dans le même malheur que Pertinax, qui n'avoit péri que parce que les assassins avoient trouvé toutes les entrées libres pour arriver jusqu'à lui. Didius prétendit aussi tirer parti des éléphans amenés à Rome pour les spectacles, &

il les arma en guerre, se flattant que leur forme insolite & leur odeur jetteroient le trouble parmi la cavalerie de ses ennemis.

Ces foibles ressources apprêtoient à rire au peuple & au Sénat, qui en remarquoient avec plaisir l'inutilité. Mais c'étoit surtout quelque chose de risible, que de voir faire l'exercice aux pitoyables troupes qui fondoient toute l'espérance de Didius. La mauvaise discipline & l'oisiveté avoient entiérement fait oublier aux Prétoriens les opérations de la milice, & si on les commandoit pour quelques travaux, aussi moûs qu'ignorans, ils se faisoient suppléer par des hommes à gages. Les soldats de marine transportés sur un autre élément, ne pouvoient faire un métier qu'ils n'avoient jamais appris. Cependant tout étoit en mouvement dans Rome, qui prit la face d'une ville de guerre : chevaux, éléphans, armes, soldats de différens corps & de différentes espéces : beaucoup de fracas, & peu d'effet.

Didius sentoit lui-même l'étrange inégalité de ses forces comparées à celles de son adversaire : & pour comble de malheur, il comptoit peu sur

la fidélité des Prétoriens, quoiqu'il leur prodiguât les largesses, & que pour tâcher de contenter leur avidité, il dépouillât jusqu'aux temples. Il crut aussi leur faire un sacrifice agréable, en mettant à mort Lætus & Marcia, principaux auteurs du meurtre de Commode. Il imputa à Lætus des intelligences avec Sévére, qui pouvoient être réelles; & il pensa en conséquence être dégagé de la reconnoissance qu'il lui devoit pour avoir autrefois évité par son crédit sous Commode le danger d'une accusation de lése-majesté. Mais quoiqu'il n'épargnât rien pour s'assûrer de l'affection des Prétoriens, il éprouva que la société du crime ne fait que des liaisons infidéles, & il fut abandonné, comme nous le verrons, de ceux dont il avoit acheté si chérement la faveur. Les Députés du Sénat, envoyés vers l'armée de Sévére, donnérent le signal de la désertion, en passant dans le parti de celui contre lequel ils devoient agir.

Didius ne pouvant se résoudre à renoncer à une fortune qui visiblement lui échappoit, se tourna en toutes sortes de formes. Il recourut aux impiétés de la magie, & il immola des en-

sans pour se rendre propices les Dieux des enfers. Il proposa au Sénat d'envoyer audevant de son ennemi les Vestales & les colléges des Prêtres de Rome. C'eût été une foible barriére pour arrêter des soldats plus Barbares que Romains. Encore ne lui fut-il par permis d'en faire usage, & l'un des Augures, personnage Consulaire, osa lui dire en face, « Que celui qui ne pouvoit pas résister par les armes à son concurrent, ne devoit pas être Empereur ». Didius, dans un premier mouvement de colére, eut, dit-on, la pensée de faire massacrer le Sénat entier, qui avoit paru approuver cette hardie remontrance. Mais, toute réfléxion faite, il aima mieux entrer en négociation avec Sévére, & lui proposer de l'associer à l'Empire.

Je ne puis omettre ici une rencontre assez singuliére, qui fut remarquée comme un présage. L'un des noms de Didius étoit *Severus*; & lorsqu'il fut proclamé Empereur, le héraut l'appellant simplement *Didius Julianus*, il voulut être nommé complétement, & il lui dit : « Ajoutez encore *Sévére* ». Ce mot revint en la pensée des Sénateurs, quand ils l'entendirent demander qu'on

lui donnât Sévére pour Collégue, & ils crurent que leur délibération actuelle en étoit l'accompliſſement. On ſent combien cette obſervation eſt frivole : mais elle paroiſſoit ſérieuſe à ceux qui la faiſoient.

Le Sénat déclara donc Sévére Empereur conjointement avec Didius, qui ſur le champ chargea Tullius Criſpinus l'un de ſes Préfets du Prétoire, d'en porter le Décret à ſon rival devenu ſon Collégue ; & en même tems il reconnut pour troiſiéme Préfet du Prétoire celui que Sevére avoit nommé à cette charge.

Un tel accord ne pouvoit avoir lieu. Sévére prétendoit régner ſeul, & une aſſociation n'étoit nullement de ſon goût. Il conſulta ſes ſoldats, bien ſûr de leur ſuffrage : & par leur avis il répondit qu'il ſeroit toujours l'ennemi de Didius, & jamais ſon compagnon. Il crut même, ou voulut croire que la propoſition couvroit un piége ; & que Criſpinus étoit envoyé à mauvaiſe intention, & pour trouver l'occaſion de l'aſſaſſiner : ſur ce ſoupçon, bien ou mal fondé, il le fit tuer.

Sévére engage les Prétoriens à a-

Cependant il approchoit de Rome, & ſemblable à Sylla, qui renard &

lion tout ensemble * étoit encore plus redoutable par la ruse que par la force, il attaqua son adversaire par les sourdes intrigues, & entreprit de corrompre la fidélité des Prétoriens, qui tenoit à peu de chose, pour parvenir à les réduire eux-mêmes sans combat sous sa puissance. Car son artifice étoit double, & dirigé d'une part contre Didius, qu'il vouloit dépouiller, & de l'autre contre les Prétoriens, qu'il se proposoit de punir. Dans ces vûes, il détacha plusieurs de ses soldats, qui se partageant entrérent dans Rome par différens chemins & par différentes portes, cachant leurs armes & en habit de paix. C'étoient autant d'émissaires, qui avoient ordre de promettre de la part de Sévére aux Prétoriens, que pourvû qu'ils lui livrassent les meurtriers de Pertinax, il feroit bonne composition à tout le corps. Ils s'acquittérent habilement de leur commission, & les Prétoriens gagnés par leurs discours saisirent ceux qui avoient tué Pertinax, les constituérent prisonniers, & en donnérent avis à Silius Messala alors Consul.

bandonner Didius.

* *C'étoit ainsi que Carbon définissoit Sylla.* Voyez Hist. Rom. T. X. p. 234.

Mort de Didius. Le Sénat reconnoît Sévére pour Empereur.

Didius dans ce péril extrême, fit encore quelques misérables tentatives. Il convoqua le Sénat, duquel il ne reçut aucune réponse : il voulut armer en guerre les gladiateurs que l'on dressoit à Capouë : il invita à revendiquer l'Empire le sage Pompeïen, qui n'eut garde de prêter l'oreille à une semblable proposition : enfin, rien ne lui réussissant, il s'enferma dans son Palais avec son Préfet du Prétoire & son gendre, las de lutter contre sa mauvaise fortune, & remettant à la volonté d'autrui la décision de son sort.

Le Sénat qui l'avoit toujours haï, voyant qu'abandonné de tous il s'abandonnoit aussi lui-même, s'assembla sur la convocation des Consuls, & d'un voeu unanime il déclara Didius déchû de l'Empire, le condamna à la mort, reconnut Sévére pour Empereur, & par le même Arrêt décerna les honneurs divins à Pertinax. J'ai dit ailleurs comment Didius périt. Ainsi Sévére vainqueur sans avoir tiré l'épée, fut proclamé Empereur dans Rome, lorsqu'il en étoit encore à une assez grande distance.

Tout Rome craint Sévére.

Quoique l'on témoignât dans la ville beaucoup de zéle pour honorer

Sévére,

Sévére, & pour célébrer son avénement à l'Empire, au fond l'inquiétude étoit plus vive que la joie. Tous les Ordres pouvoient craindre sa colére. Le Sénat peu auparavant avoit rendu contre lui un Arrêt sanglant : l'inclination du peuple s'étoit déclarée pour Niger : les Prétoriens se sentoient coupables des plus grands crimes. Et Sévére, de son côté, ne se conduisoit pas de maniére à diminuer les craintes, faisant avancer toutes ses troupes vers Rome, & continuant, même depuis que Didius n'étoit plus, à marcher comme en pays ennemi. Spart. Sev. 6.

Députation de cent Sénateurs qui vont le trouver à Intereramna.

Le Sénat lui envoya une députation solennelle de cent Sénateurs pour lui porter le décret de son élection à l'Empire. Ils le trouvérent à Intéramna *, & la réception qu'il leur fit fut mêlée de témoignages de bonté & de rigueur. Car d'une part il voulut qu'ils fussent fouillés avant que de se présenter devant lui : il leur donna audience au milieu de ses gardes en armes, étant lui-même armé. De l'autre, il leur distribua à chacun soixante & quinze piéces d'or : & en les congédiant, il permit à ceux d'entre eux qui le vou-

* Terni dans le Duché de Spoléte.

droient, de rester auprès de sa personne.

Il casse les Prétoriens. Dio, lib. LXXIV. Herod. l. II. Spart. Sev. 6. 7.

Pour ce qui est des Prétoriens, il résolut d'en faire justice avant que d'entrer dans la ville. Il commença par envoyer au supplice tous ceux qui avoient trempé leurs mains dans le sang de Pertinax. Ensuite il employa la ruse pour avoir tout le corps sous sa puissance, & pour s'en rendre l'arbitre & le maître sans qu'aucun osât résister. Il feignit d'avoir intention de les conserver & d'agréer leur service, & ordonna qu'ils vinssent sans leurs armes lui prêter serment. L'usage de la discipline Romaine n'armoit le soldat que dans les occasions où les armes étoient nécessaires. Ainsi l'ordre de venir sans armes n'avoit rien d'extraordinaire pour les Prétoriens, ni qui fût capable de les inquiéter. Ils obéïrent, & lorsqu'ils se furent rangés en face du Tribunal de l'Empereur, les Légions d'Illyrie bien armées les environnérent, & ils se trouvérent pris comme au filet.

Alors Sévére, d'un visage menaçant, d'un ton de fierté, leur reprocha tous leurs crimes, le meurtre de Pertinax, la vente de l'Empire, la lâche-

té même avec laquelle ils avoient abandonné & trahi Didius. Il conclut qu'il n'étoit point de supplices dont ils ne se fussent rendu dignes par ces forfaits, & que c'étoit par pure clémence qu'il leur accordoit la vie. Mais il les cassa ignominieusement, il leur ordonna de s'éloigner pour jamais de Rome, avec défense sous peine de la vie d'en approcher de plus près que la distance de cent milles.

Les Prétoriens furent frappés comme d'un coup de foudre, & se trouvant dans une impuissance absolue de résister, il se laissérent dépouiller par les soldats de l'armée d'Illyrie, qui leur ôtérent sur le champ leurs baudriers & leurs épées, & tout ce qui pouvoit leur rester de marques & d'ornemens militaires ; & ils s'en allérent couverts de honte, & à demi nûs.

Sévére pensoit à tout. Il avoit prévû qu'il pourroit arriver que les Prétoriens irrités voulussent retourner dans leur camp & reprendre leurs armes. Il fit occuper ce camp par des troupes d'élite, qui y entrérent dès que les Prétoriens en furent sortis, & qui les privérent ainsi de cette ressource, s'ils eussent eu dessein de la tenter.

Il fait son entrée dans Rome.

Après cet acte de justice & de politique en même tems, Sévére fit son entrée dans Rome avec un appareil bien propre à inspirer la terreur. Il est vrai qu'il quitta l'habit de guerre aux portes de la ville, & que descendant de cheval, il prit la toge & marcha à pied. Mais son armée l'accompagnoit en ordre de bataille, & enseignes déployées, comme s'il eût été question d'entrer dans une ville prise de force. Dion, qui étoit présent, assûre n'avoir jamais vû un plus beau spectacle. Les rues étoient tapissées magnifiquement, & jonchées de fleurs: des illuminations, des cassolettes de parfums: les citoyens habillés de blanc faisoient retentir les airs de mille cris de joie, & des vœux qu'ils adressoient au ciel pour le nouvel Empereur: l'armée marchoit en un très bel ordre, & portoit renversés les drapeaux enlevés aux Prétoriens. Les Sénateurs revêtus des ornemens de leur dignité environnoient le Prince: de toutes parts les regards avides d'une multitude infinie se fixoient sur lui seul. On se le montroit réciproquement: on examinoit si la fortune n'avoit rien changé dans ses procédés & dans son main-

rien. On louoit en lui l'activité, la noble confiance, & le bonheur singulier d'avoir fait de si grandes choses sans être obligé de tirer l'épée. Tout cela formoit sans doute une pompe brillante. Mais ce sont de terribles hôtes, que soixante mille soldats, (car l'armée de Sévére devoit aller au moins à ce nombre) qui prenoient sans payer tout ce qui se trouvoit à leur bienséance, & qui, si on leur résistoit, menaçoient de piller la ville.

Sévére ainsi accompagné monta au Capitole, visita quelques autres temples, & enfin vint prendre possession du Palais. Les soldats se logérent dans les temples, dans les portiques, surtout aux environs du quartier où habitoit l'Empereur.

Il vient au Sénat, & fait de belles promesses, qu'il n'exécute point.

Le lendemain Sévére se rendit au Sénat, environné non seulement de ses gardes, mais d'une escorte d'amis qu'il avoit fait armer, & qui entrérent avec lui. Son discours n'eut rien qui se ressentît de cet appareil de terreur. Il rendit compte des motifs qui l'avoient, disoit-il, déterminé à se charger du soin de l'Empire, & il allégua le désir de venger Pertinax, & la nécessité de mettre sa propre personne en sûreté

contre les assassins apostés par Didius. Il annonça son plan de gouvernement sous les idées les plus flateuses, promettant de consulter en tout la Compagnie, & de ramener les choses à la forme Aristocratique. Marc-Auréle devoit être son modéle, & il se proposoit de renouveller non seulement le nom, mais la conduite sage & modeste de Pertinax. Il témoigna surtout un grand éloignement pour les condamnations arbitraires & tyranniques. Il protesta qu'il n'écouteroit point les délateurs, & que même il les puniroit. Il s'engagea par serment à respecter la vie des Sénateurs, & comme s'il eût prétendu se lier les mains sur un sujet si important, il fit rendre, sur la réquisition de Julius Solo dont il a été parlé ailleurs, un Arrêt par lequel il fut dit qu'il n'étoit point permis à l'Empereur de mettre à mort un Sénateur sans le consentement de la Compagnie : & l'Arrêt ajoutoit qu'en cas de contravention, & l'Empereur, & ceux qui lui auroient prêté leur ministére, seroient traités, eux & leurs enfans, en ennemis publics.

C'étoit en dire & en faire trop pour être crû. Aussi Hérodien remarque-t-

il que les anciens & ceux qui connoissoient Sévére de longuemain, ne se fioient point à ses belles promesses, sachant combien il étoit dissimulé, fourbe, & habile à prendre dans chaque occasion le masque le plus conforme à ses intérêts. Et les effets vérifiérent leurs craintes. Nul Empereur n'a fait mourir un plus grand nombre de Sénateurs, que Sévére : & en particulier ce même Julius Solo, qui lui avoit servi d'interpréte pour provoquer l'Arrêt si favorable à la sûreté de la vie des Sénateurs, fut tué par ses ordres.

Il honore la mémoire de Pertinax, & lui fait célébrer une pompe funébre.

Un de ses premiers soins fut d'honorer la mémoire de Pertinax. Il s'étoit fait gloire de s'en déclarer le vengeur, & ses démonstrations de zêle pour une si belle cause avoient beaucoup contribué à lui frayer le chemin à l'Empire. Devenu Empereur, il suivit le même plan. Il fit exécuter le Décret du Sénat qui avoit mis Pertinax au rang des Dieux. Il lui consacra un Temple, & un collége de Prêtres. Il ordonna que son nom fût récité parmi ceux des Princes dont on juroit tous les ans d'observer les Actes. Il voulut que sa statue en or fût portée dans le Cirque sur un char tiré par

des éléphans, & que dans tous les jeux on lui plaçât un trône enrichi d'or. Comme on ne lui avoit point rendu solennellement les derniers honneurs, Sévére lui célébra une pompe funébre dont Dion nous a laissé la description, & qui semblable au fond à celle d'Auguste, que j'ai rapportée sous Tibére, en est néantmoins assez différente, pour que le détail que je vais en donner ne soit pas une pure répétition.

Dans la place publique de Rome, sur un tribunal de pierre on en éleva un de bois, & au-dessus une niche en forme de péristyle, ornée d'or & d'ivoire. Dans cette niche fut placé un lit de même goût, environné de têtes d'animaux terrestres & aquatiques, & couvert de tapis de pourpre relevés en broderie d'or. Sur le lit on coucha une représentation de Pertinax en cire, revêtue de la robe triomphale, auprès de laquelle se tenoit un enfant beau de visage, qui avec un émouchoir formé de plumes de paon écartoit les mouches, comme si le Prince n'eût été qu'endormi. Lorsque le simulacre fut exposé, l'Empereur arriva suivi des Sénateurs & de leurs femmes, tous en habit de deuil. Les Dames se placé-

rent sur des siéges dans les portiques qui régnoient tout autour de la place, & les hommes en plein air.

Alors commença la marche. Et d'abord on porta les images de tous les illustres Romains depuis les tems les plus reculés. Venoient ensuite des chœurs d'enfans & d'hommes faits, qui chantoient des hymnes plaintifs en l'honneur de Pertinax. Après eux parurent les représentations de toutes les nations soumises à l'Empire, caractérisées par les habillemens propres à chaque peuple. Suivoient tous les corps d'Officiers subalternes, tels que les huissiers, les greffiers, les hérauts & crieurs publics. La pompe avoit été ouverte, comme je l'ai dit, par les images des Rois, des Magistrats, des Généraux d'armées, des Princes : ici on portoit celles des hommes qui s'étoient rendu célébres par quelque endroit que ce pût être, par de belles actions, par des inventions utiles à la société, par leur doctrine. A la suite marchoient en ordre les troupes de cavalerie & d'infanterie, les chevaux employés dans les jeux du Cirque, & toutes les offrandes, soit en aromates, soit en étoffes précieuses, que l'Empe-

pereur, les Sénateurs & leurs femmes, les Chevaliers Romains d'un rang distingué, les villes & les peuples, & enfin les différens Colléges de la ville de Rome, avoient destinées à être consumées sur le bûcher avec le corps du Prince, ou sa réprésentation. Suivoit un autel porté sans doute sur un brancart, & où brilloit l'or, l'ivoire, & les pierreries.

Après que toute cette pompe eut traversé la place, Sévére monta sur la tribune aux harangues, & lut un éloge funébre de Pertinax. Il fut souvent interrompu par des cris qui exprimoient, soit les louanges du Prince mort, soit la douleur & les regrets de sa perte, & qui redoublérent avec encore plus de force lorsque le discours fut fini. Surtout au moment où l'on commença à remuer le lit funébre, les pleurs & les plaintes éclatérent sans mesure. Tout cela étoit du cérémonial, mais avoit dans l'occasion dont il s'agit un objet sérieux.

Les Pontifes & les Magistrats tirérent le lit de dessus l'estrade, & le remirent à des Chevaliers Romains pour le porter. Les Sénateurs marchoient devant le lit, l'Empereur le suivoit:

& durant la marche un concert de voix & d'inſtrumens faiſoit entendre des airs triſtes, accompagnés des geſtes de douleur les plus expreſſifs. On arriva dans cet ordre au champ de Mars.

Là étoit dreſſé un bûcher en forme de tour quarrée, décoré de ſtatues & d'ornemens d'or & d'ivoire. Au haut du bûcher étoit poſé le char doré dont Pertinax s'étoit ſervi pour les cérémonies. Dans ce char on rangea toutes les offrandes précieuſes dont j'ai parlé, & au milieu fut placé le lit funébre. Sévére y monta avec les parens de Pertinax, & ils baiſérent la repréſentation. Enſuite l'Empereur s'aſſit ſur un tribunal élevé, & les Sénateurs ſur des bancs, à diſtance commode, & néanmoins ſuffiſante pour prévenir tout danger. Les Magiſtrats & les Chevaliers Romains, dans les habits qui les diſtinguoient, les gens de guerre, cavalerie & infanterie, exécutérent autour du bûcher divers mouvemens, & des danſes variées ſelon la différence des profeſſions : après quoi les Conſuls mirent le feu au bucher, & en même tems on fit partir d'en haut l'aigle qui étoit ſuppoſée porter

au ciel l'ame de celui à qui on rendoit les derniers honneurs.

Sévére s'occupe de divers soins utiles pendant le séjour qu'il fait à Rome.
Spart. Sev. 8.

Sévére ne fit pas un long séjour dans la ville, étant appellé ailleurs par le besoin des affaires, & par les soins de la guerre contre Niger. Le peu de tems qu'il passa dans Rome, ne fut pas oisif. Il se délivra de la crainte que lui donnoient les amis de Didius, en les faisant proscrire & mettre à mort. Il travailla à se concilier le peuple & les troupes par des distributions d'argent. Il prit des mesures efficaces pour l'approvisionnement de la ville, qui couroit risque de manquer de vivres par la mauvaise administration des tems précédens. Il écouta les plaintes des sujets de l'Empire, qui avoient été vexés par leurs Gouverneurs, & il fit une sévére justice des coupables. Il maria ses filles à Aetius & à Probus, qu'il nomma Consuls l'un & l'autre, & qu'il combla de richesses. Il choisit parmi ses Légions d'Illyrie les plus braves soldats, & les plus beaux hommes, pour en former de nouvelles cohortes Prétoriennes en la place de celles qu'il avoit cassées. Il suivoit en ce point l'exemple de ce qu'avoit fait autrefois Vitellius après sa victoire sur

Nouveaux Prétoriens.
Dio, & Herod.

Othon, & l'on ſent aſſez qu'une politique prudente, & le motif de récompenſer ceux à qui il étoit redevable de l'Empire, lui dictoient cet arrangement. Cependant il ne fut pas approuvé, ſelon le témoignage de Dion. L'uſage étoit établi & avoit paſſé en loi de n'admettre dans le corps des Prétoriens que des ſujets nés en Italie, ou en Eſpagne, ou dans la Macédoine, ou dans le Norique, pays dont les habitans, par leur caractére, & même par leur figure, convenoient aux Romains, au lieu que des Pannoniens & des Illyriens demi-barbares, épouvantoient la ville par la hauteur démeſurée de leur taille, par leurs viſages hagards, & leurs mœurs féroces.

Tout ce que je viens de raconter, fut fait promptement par un Prince actif, & que les circonſtances obligeoient de ſe hâter.

Il avoit encore une autre précaution très importante à prendre, avant que de s'engager dans la guerre contre Niger. Il falloit qu'il s'aſſûrât de n'être point inquiété, pendant que ſes forces combattroient en Orient, par Albin * Commandant des Légions de

Sévére ſonge à s'aſſûrer du côté d'Albin.

Dio. lib. LXXIII. Herod. l. II.

** Dion place la nomination d'Albin au titre*

la Grande Bretagne, qui pouvoit avoir des vûes sur l'Empire. Je dois ici donner l'histoire des commencemens d'Albin, qui jouera un grand rôle dans la suite.

Commencemens d'Albin. *Capit. Alb.*

Decimus Clodius Albinus étoit né à Adruméte en Afrique, & il eut pour pére Ceionius Postumus, ou Postumius, homme de mœurs vertueuses, mais fort peu accommodé des biens de la fortune. Il fut nommé Albinus, parce qu'en venant au monde il étoit plus blanc que ne le sont d'ordinaire les enfans en naissant. Les noms que portoit son pére, & le sien, lui donnérent lieu de se dire issu de la famille Ceionia, qui avoit produit Vérus César, & l'Empereur Vérus collégue de Marc-Auréle; & même de l'ancienne maison des Postumius Albinus, illustres dès le tems de la République. Il est constant qu'il passoit pour homme d'une naissance distinguée. Mais dans les tems dont je fais actuellement l'Histoire, il n'étoit pas besoin, pour être

de César dès le tems des premiéres démarches de Sévére, & avant qu'il eût encore quitté la Pannonie. Je suis l'ordre d'Hérodien. Il est aisé de concilier ces deux Auteurs, en supposant que la négociation entre Sévére & Albin fut entamée au tems où Dion en parle, mais qu'elle ne fut consommée que lorsque Sévére étoit déja maître de Rome.

regardé comme fort noble, de remonter bien haut, parce qu'il ne restoit presque plus d'ancienne noblesse dans Rome.

Albin fut instruit dans les Lettres Grecques & Latines, & il n'y fit pas de grands progrès. Son goût dès l'enfance fut décidé pour les armes. Cependant l'Auteur de sa vie cite deux Ecrits de lui, l'un sur l'Agriculture, qu'Albin, dit-on, entendoit parfaitement : l'autre étoit un recueil de contes Miléfiens, ouvrage licentieux, & assorti aux mœurs de l'Auteur, qui étoit tout-à-fait adonné à la débauche avec les femmes.

Il aima passionnément la guerre, & nul vers de Virgile ne lui plut autant que celui-ci : *Arma amens capio, nec sat rationis in armis.* « Je prens les » armes tout hors de moi, & la fu» reur plûtôt que la raison gouverne » mes armes ». Il répétoit sans cesse avec ses camarades d'école la premiére partie de ce vers, & dès que l'age le lui permit, il s'engagea dans la milice.

Il y réussit, & mérita l'estime des Antonins. S'étant élevé par dégré, il commandoit les troupes de Bythinie lors de la révolte d'Avidius Cassius

contre Marc-Auréle. En cette importante occasion Albin se montra fidéle à son Prince, & il empêcha que la contagion du mal ne s'étendît, & ne gagnât l'Asie entiére. Sous Commode, il se signala dans des combats contre les Barbares & sur le Danube & sur le Rhin, & enfin il fut chargé du commandement des Légions de la Grande Bretagne.

Cet emploi qui ne se donnoit guéres qu'à des Consulaires, me persuade qu'il avoit alors été Consul. Il paroît qu'il fit le chemin de la Magistrature civile un peu tard, mais rapidement. On le dispensa de la Questure : il ne fut Edile que dix jours, parce qu'il fallut sur le champ l'envoyer à l'armée. Sa Préture fut illustrée par les jeux & les combats que Commode donna pour lui au peuple. Je ne puis dire en quelle année il géra le Consulat : mais la suite des faits conduit à croire que ce fut sous quelqu'une des derniéres années de Commode.

Pendant qu'il gouvernoit la Grande Bretagne, il reçut de Commode, si nous en croyons Capitolin, une faveur bien singuliére. Cet Empereur lui écrivit de sa propre main une let-

tre, par laquelle il lui permettoit, supposé que la néceffité l'exigeât, de prendre la pourpre & le nom de César. Capitolin rapporte la lettre prétendue originale de Commode, & deux harangues d'Albin à ses soldats, dans lesquelles ce Général fait mention de la permiffion qui lui avoit été accordée, & rend compte des raisons qui l'avoient empêché d'en user. Si ces piéces étoient avérées, on ne pourroit s'y refuser, quelque peu vraisemblable que le fait soit en lui-même, & malgré le silence de Dion & d'Hérodien. Mais elles sont liées à tant de fauffetés visibles, elles contiennent tant de choses qui ne peuvent se concilier avec l'Histoire, qu'elles sont devenues légitimement suspectes à M. de Tillemont. Tout ce qu'on peut supposer de plus avantageux pour elles, & de plus capable d'excuser Capitolin, c'est qu'Albin lui-même, lorsqu'il se vit en guerre avec Sévére, les fabriqua pour rendre sa cause plus favorable, & les répandit dans le Public. Mais quiconque étudiera exactement l'Histoire des tems dont il s'agit, & se donnera la peine d'en combiner les circonstances, ne pourra douter que ces piéces ne

soient l'ouvrage de quelque faussaire.

Sévére le décore du titre de César. *Dio. & Herod.*

Nous nous contenterons donc de dire avec Dion & Hérodien, que Sévére jugeant de ce que feroit Albin, par ce qu'il le voyoit en état de faire, considérant qu'un homme qui savoit la guerre, qui étoit à la tête d'une puissante armée, qui le surpassoit par la naissance & l'égaloit par la dignité des emplois, pourroit bien vouloir profiter de l'occasion de s'emparer de la ville de Rome & de l'Empire, pendant que lui & Niger se battroient en Orient; il entreprit de le leurrer par une association frauduleuse, & de lui persuader, en le décorant du titre de César, que leurs intérêts étoient communs. Il lui écrivit donc d'un ton d'amitié, le priant de partager avec lui le poids du Gouvernement. Il ajoutoit qu'étant vieux, fatigué de fréquens accès de goute, & n'ayant que des enfans en bas-âge, il avoit besoin d'un appui tel que lui, d'un aide illustre par sa naissance & par ses exploits, & dont l'âge encore vigoureux pouvoit soutenir les plus grands travaux.

Tout ce discours n'étoit qu'un tissu de fourberies. Il paroît qu'Albin n'étoit guéres moins âgé que Sévére, &

celui-ci grossissoit l'idée de ses infirmités, pour faire plus sûrement tomber sa dupe dans le piége. Albin s'y laissa prendre. Il étoit simple, crédule, peu défiant. Il se trouva heureux qu'on allât audevant de ses désirs, & que des offres prévenantes le missent en état de jouir sans peine & sans risque de ce qui, par toute autre voie, lui auroit coûté des combats & de grands périls. Il accepta donc avec joie la proposition de Sévére, qui de son côté n'oublia rien de ce qui pouvoit donner une solidité apparente à son bienfait trompeur. Il voulut que l'arrangement pris entre lui & Albin fût ratifié par un Décret du Sénat : il fit battre de la monnoie avec l'empreinte & le nom du nouveau César : il le désigna Consul avec lui pour l'année suivante : il lui fit ériger des statues : en un mot il lui accorda toutes les distinctions honorifiques qui devoient flatter un esprit vain & propre à se laisser éblouir. Au moyen de ces artifices qui lui réussirent, Sévére libre d'inquiétude de la part d'Albin, & n'ayant plus qu'une seule affaire, tourna toutes ses pensées & tous ses efforts contre Niger.

Il avoit fait de très grands prépara- Il se prépare

re à attaquer Niger.
Spart. Sev. 8. & Nig. 5. & Herod.

tifs. Toute l'Italie lui fournit des soldats. Les troupes qui étoient restées en Illyrie, eurent ordre de se rendre en Thrace. Les flotes de Ravenne & de Miséne furent employées pour transporter les armées d'Italie en Gréce. Des Légions furent envoyées en Afrique, pour garder le pays, & empêcher que Niger ne s'en emparât en y entrant par l'Egypte & la Cyrénaïque, dont il étoit maître, & ne se mît ainsi en état d'affamer Rome. Sévére ne négligea rien, sachant qu'il avoit affaire à un ennemi puissant, & qui, s'il s'étoit d'abord laissé endormir par l'attrait séduisant d'une fortune inespérée, avoit été bientôt tiré de son assoupissement par le danger, & se disposoit à faire la guerre avec autant d'activité que d'intelligence.

Il part de Rome sans avoir notifié son dessein au Sénat & au peuple. Motif de ce silence.
Spart. ibid.

Ce qui doit paroître singulier, c'est qu'au milieu de ces formidables apprêts contre Niger, il ne faisoit aucune mention de lui ni dans le Sénat ni devant le peuple. Ce silence étoit sans doute politique, & affecté par rapport aux circonstances qui lui paroissoient exiger de grands ménagemens. Sa conduite à l'égard de la femme & des enfans de son concurrent, prouve le

mêmes attentions. Il les avoit trouvés à Rome, parce que les défiances ombrageuses de Commode engageoient ce Prince à tenir comme otages près de sa personne les familles de tous ceux à qui il confioit des commandemens importans. Sévére eut grand soin de se rendre maître de la femme & des enfans de Niger: mais il les traita, tant que dura la guerre, avec une extrême distinction. Il avoit poussé la feinte jusqu'à vouloir faire croire que, comme ses deux fils étoient extrêmement jeunes, son intention étoit, si la mort le prévénoit, d'avoir pour successeurs Niger & Albin: & il ne rougit pas de consigner dans sa vie écrite par lui-même ce mensonge grossier. Toute cette modération apparente avoit la crainte pour principe. Sévére ne comptoit guéres sur l'affection des Romains, & il ne s'embarrassoit pas beaucoup de la mériter. Il savoit que Niger avoit été appellé par les vœux du peuple, & il appréhendoit que ces mêmes sentimens ne vécussent encore dans les cœurs, d'autant plus que son rival avoit pris soin de les entretenir & de les échauffer par des Lettres & des Edits envoyés à Rome. Il partit

Herod. l. III.

Spart. Nig. 4. & Capit. Alb. 3.

Dio ap. Vales.

Spart. Sev. 6.

donc pour aller attaquer Niger sans avoir notifié ses desseins d'une maniére authentique, & sans s'être fait autoriser par le Sénat. Son départ doit être fixé au commencement de Juillet. Car
8. il ne séjourna que trente jours dans la ville.

Mouvemens passagers de sédition dans son armée.
Spart. Sev. 8. & 7. & Dio. lib. XLVI.

Il n'étoit encore qu'à neuf milles de Rome, lorsque son armée se mutina au sujet du premier campement. C'est l'inconvénient ordinaire des guerres civiles, que les séditions. Sévére en avoit déja éprouvé une à son arrivée dans la capitale. Les troupes qui y entrérent avec lui, prétendirent qu'il leur étoit dû dix * mille sesterces par tête, se fondant sur l'exemple d'une semblable largesse que César Octavien, deux cens quarante ans auparavant, avoit faite à celles qui l'introduisirent dans Rome. Il faut peu de chose aux gens de guerre pour établir des prétentions. Sévére ne donna néantmoins à ses soldats que la dixiéme partie de ce qu'ils demandoient, mille * sesterces. Dans l'occasion dont je parle actuellement, on ne nous dit point quels moyens il employa pour appaiser la sédition. Il y a grande apparence qu'il se relâcha en quelque chose des

* *Douze cens cinquante livres.*

* *Cent vingt-cinq livres.*

droits du commandement. Car sa conduite fut toujours foible & molle à l'égard des gens de guerre.

Sévére faisoit diligence, comme l'on voit. Son plan étoit de porter tout d'un coup la guerre en Asie : & dans cette vûe, avant même que d'être maître de Rome, il avoit envoyé Héraclius, l'un de ses Lieutenans, pour s'assûrer de la Bithynie. Niger ne se laissa point prévenir : il épargna à Sévére la moitié du chemin, & passa lui-même en Europe.

Niger passe en Europe. Ses forces. *Spart. Sev. 6. & Nig. 5.*

Tout l'Orient le reconnoissoit, ainsi que je l'ai dit, & il avoit à ses ordres toutes les forces Romaines de l'Asie mineure, de la Syrie, de l'Egypte. Emilien, Proconsul d'Asie, qui l'avoit précédé dans le Gouvernement de Syrie, homme d'un mérite éprouvé dans les plus grands emplois, & les commandemens les plus distingués, étoit le principal de ses Lieutenans.

Dio, lib. LXXIV. & Herod. l. III. & Spart. Sev. 8. & Nig. 5.

Niger, qui dabord n'avoit pas crû avoir besoin de secours étrangers, changea d'avis à l'approche du péril, & il envoya demander des troupes auxiliaires aux Rois des Arméniens, des Parthes, & d'Atra, ville de la Mésopotamie, autrefois assiégée inutilement

par Trajan. L'Arménien le refusa, & déclara nettement que son intention étoit de demeurer neutre. Le Parthe, qui n'avoit point de troupes réglées, répondit qu'il donneroit ordre à ses Satrapes de faire des lévées & d'assembler des forces chacun dans leurs départemens. Le seul Barsémius, Roi d'Atra, fournit un secours effectif d'archers, dont le nombre n'est pas exprimé.

Niger trouva donc peu de ressource dans les Rois qu'il comptoit pour amis. Mais les Légions Romaines, les corps de troupes alliées qui les accompagnoient régulièrement, & les nouvelles levées de la jeunesse d'Antioche & de Syrie, qui s'empressa pour s'enrôler sous ses enseignes, lui suffisoient pour le mettre en état de faire la guerre même offensive : & après avoir donné ses ordres pour la garde & la défense de toutes les avenues & de tous les ports des pays qui lui obéissoient, il se mit en marche, & vint à Byzance, où on le reçut avec joie.

Combat sous Perinthe, premier acte d'hostilité. Niger déclaré ennemi public.

Il se proposoit de faire sa place d'armes de cette ville, dès lors illustre & puissante : & déja, si nous en croyons l'Auteur de sa vie, la Thrace, la Macédoine,

cédoine, & même la Gréce, se soumettoient à ses loix. La vérité est qu'il ne passa pas Périnthe *, dont il ne put pas même réussir à se rendre maître. Par le mouvement qu'il fit vers cette derniére place on peut juger que sa vûe étoit de s'emparer de toute la côte Européenne de la Propontide, depuis Byzance jusqu'à l'Hellespont; afin d'avoir sous sa puissance les deux Détroits qui donnent le plus court trajet d'Europe en Asie. Il manqua son coup. Il rencontra sous Périnthe des troupes de Sévére, qu'il attaqua, mais sans pouvoir les vaincre: ensorte qu'il fut obligé de se retirer à Byzance. Il fit donc ainsi le premier acte d'hostilité: &, comme dans le combat quelques personnes de marque avoient perdu la vie, Sévére profita de la circonstance pour faire déclarer par le Sénat Niger ennemi public.

* Autrement Héraclée.

Négociation peu sincére & inutile.

Malgré une démarche si vive, qui annonçoit une rupture ouverte, il se noua une négociation entre les deux contendans, mais avec une inégalité marquée. Niger proposoit une association réciproque à l'Empire. Sévére gardant le ton de supériorité, n'accor-

cordoit à son adversaire qu'un exil * & sûreté de la vie. Ils n'y alloient vraisemblablement de bonne foi, ni l'un ni l'autre. Les armes seules pouvoient décider la querelle.

Bataille de Cyzique, où Emilien Lieutenant de Niger est vaincu.

Sévére arrivé en Thrace avec ses principales forces, ne jugea pas à propos d'aller assiéger son ennemi dans Byzance, place de difficile conquête, & qui pouvoit l'arrêter longtems. Il suivit son premier projet, qui étoit de faire de l'Asie le siége de la guerre, & il y envoya la meilleure partie de ses troupes, qui abordérent heureusement près de Cyzique. Là elles trouvérent Emilien, qui les attendoit à la tête d'une nombreuse armée. La bataille se livra, & les Généraux de Sévére remportérent la victoire. L'armée de Niger fut détruite ou dissipée, &

* *Spartien, qui s'explique ainsi dans la vie de Sévére, semble supposer ailleurs* (Nig. 6. & 7.) *qu'il y eut un autre projet d'accord, au moyen duquel Niger auroit été associé à Sévére, mais avec subordination ; & que ce fut à Niger qu'il tint que cet accord ne fût conclu, non qu'il n'y eût inclination, mais parce qu'il écouta les conseils intéressés d'un certain Aurélien, qui trouvoit son avantage à l'engager à ne se point relâcher de ses premiéres prétentions. C'est une contradiction visible dans Spartien, & tout ce récit n'a nulle vraisemblance. C'est pourquoi je n'en ai point fait mention dans le texte.*

Emilien s'enfuit d'abord à Cyzique, ensuite dans une autre ville, où il fut tué par ordre des vainqueurs. Ils étoient autorisés à ne lui point faire de quartier, parce qu'il avoit été déclaré ennemi public avec son chef. On ne peut plaindre sa mort, s'il est vrai, comme le bruit en courut, au rapport d'Hérodien, qu'il ait trahi Niger, soit par raison d'intérêt domestique, & pour sauver ses enfans qui étoient à Rome en la puissance de Sévére, soit par un motif de jalousie, & parce qu'il ne s'accoutumoit point à recevoir les ordres de celui qu'il avoit vû son égal. Ce qui pourroit fortifier ces soupçons, c'est ce que Dion dit de lui, qu'il étoit enflé de sa grandeur, & d'ailleurs parent d'Albin, qui alors vivoit en bonne intelligence avec Sévére. *Dio ap. Val.*

Il paroît que la défaite d'Emilien obligea Niger de quitter Byzance, & de repasser le Détroit. On peut croire qu'aussitôt Sévére vint assiéger la place abandonnée par son ennemi, & que c'est alors que commença ce siége fameux, qui dura trois ans. *Siége de Byzance par Sévére.*

Niger s'étant mis à la tête des troupes qu'il trouva en Bithynie, chercha à se venger. Il s'engagea une nouvel- *Bataille de Nicée, où Niger est vaincu.*

le bataille dans les défilés entre Nicée & Cius. Candide commandoit l'armée de Sévére, & Niger conduisoit la sienne en personne. La victoire fut mieux disputée, que dans le premier combat. Elle chancela, & parut se déclarer tantôt pour un parti, tantôt pour l'autre. Enfin elle se fixa du côté de Sévére: & Niger vaincu prit la fuite, & se retira audelà du mont Taurus.

Le passage du mont Taurus fortifié par Niger, arrête d'abord les troupes de Sévére.
Herod. l. III.

Il avoit eu la précaution de fortifier le passage de cette montagne qui donne entrée de la Cappadoce en Cilicie, n'épargnant rien pour le mettre en état de ne pouvoir être forcé. Ce passage étoit difficile par lui-même: le chemin étroit, & fermé d'un côté par un roc qui s'élevoit à pic, bordé de l'autre d'un précipice affreux, qui servoit d'écoulement aux eaux de pluie & aux torrens. A cette difficulté du lieu Niger en avoit ajouté une nouvelle par des ouvrages construits en travers du chemin: ensorte qu'un petit nombre de soldats pouvoient aisément y arrêter une armée. Comptant donc sur cette barriére, qu'il fit garder avec soin, Niger s'en alla à Antioche, pour lever de nouvelles troupes, & se disposer à tenter encore la fortune.

Il gagna réellement du tems. L'armée victorieuse ayant parcouru sans coup férir la Bithynie, la Galatie, la Cappadoce, se trouva arrêtée tout court au pied du mont Taurus. Elle fit de vains efforts pour s'ouvrir le passage. Le grand nombre ne servoit de rien dans un chemin où il n'étoit pas possible de s'étendre en front : & cette poignée d'hommes qui le défendoit, lançant d'enhaut des traits, & roulant de grosses pierres, renversoit les assaillans à mesure qu'ils se présentoient.

Un orage affreux en renverse les fortifications.

Après plusieurs tentatives inutiles les gens de Sévére commençoient à désespérer du succès, lorsque tout d'un coup survint pendant une nuit un orage affreux qui produisit l'effet auquel leurs armes ne pouvoient atteindre. La pluie tombant du haut des montagnes en napes d'eau sur le chemin, & rencontrant un obstacle dans le mur qui le traversoit, forma un torrent qui s'enfla, se grossit, & qui acquérant de la force à proportion de la résistance qu'il éprouvoit, devint enfin victorieux, & emporta le mur & tous les ouvrages. Les gens de Niger découragés par ce désastre imprévû perdi-

rent la tête. Ils crurent qu'il ne leur restoit plus de ressource; que l'éboulement des terres avoit rendu les lieux praticables, & qu'ils alloient être enveloppés. Ainsi ne prenant conseil que de la peur, ils abandonnérent leur poste & s'enfuirent. Au contraire les troupes de Sévére persuadées que le Ciel combattoit pour elles, & se chargeoit de leur applanir lui-même les obstacles, reprirent confiance; & ne trouvant plus le passage gardé, elles défilérent à l'aise, & entrérent en Cilicie.

Troisiéme & derniére Bataille près d'Issus. Défaite & mort de Niger.

A cette nouvelle Niger accourt avec les nouvelles troupes qu'il avoit assemblées, & dans lesquelles s'étoit enrôlée presque toute la jeunesse d'Antioche. Ces troupes avoient un grand zêle pour son service: mais sans exercice, sans expérience; elles n'étoient nullement comparables à l'armée Illyrienne, qui combattoit pour Sévére. Niger vint camper près d'Issus, au même endroit où s'étoit autrefois livrée une fameuse bataille entre Darius & Aléxandre. Et l'événement fut pareil. Dans l'une & dans l'autre occasion les Occidentaux triomphérent des peuples de l'Orient.

Je ne donnerai point de détail sur

l'action entre Niger d'une part, & les Généraux de Sévére de l'autre Anulin & Valérius. Dion & Hérodien s'accordent peu sur les circonstances : & en les comparant, il est difficile de ne pas croire que Dion ou son abbréviateur a confondu en un seul récit les événemens du passage du mont Taurus & de la bataille d'Issus. Nos deux Auteurs conviennent qu'elle fut décisive, & très sanglante. Niger y laissa vingt mille des siens sur la place, & il n'eut d'autre ressource que de s'enfuir à Antioche. Il y trouva l'allarme & la consternation portées à l'extrême, & sans s'y arrêter il continua sa route, se proposant d'aller chercher un asyle chez les Parthes. Des cavaliers envoyés par les vainqueurs à sa poursuite, l'atteignirent avant qu'il eût passé l'Euphrate, le tuérent, & lui coupérent la tête, qu'ils portérent à Sévére. Il l'envoya devant Byzance, qui tenoit encore pour Niger, & il ordonna que plantée au bout d'une pique elle fût montrée aux assiégés, pour abattre leur courage, & les détourner d'une résistance désormais inutile & sans objet. De Byzance elle fut transportée à Rome, comme le gage & le

Dio, & Herod.

Spart. Nig.

trophée de la victoire de Sévére.

Les faits de la guerre entre Sévére & Niger ne sont point dattés dans les originaux. Ils se suivirent de près, & ils ne comprennent pas tous ensemble deux années entiéres. Sévére partit de Rome, comme je l'ai dit, au mois de Juillet de l'an de J. C. 193. & il paroît que Niger périt au commencement de l'an 195.

l'An de R. 944-946.

Quel jugement l'on doit porter du mérite de Niger.

Spart. Nig. 5.

Il y a eu beaucoup de variété dans les jugemens que l'on a portés du mérite de Niger. Sévére l'accusoit d'avoir été avide de gloire, faux dans ses procédés, infâme dans ses mœurs, & livré à une folle ambition, qui l'avoit porté à aspirer à l'Empire lorsque son âge l'avertissoit de songer plûtôt à la retraite. C'est le témoignage d'un ennemi. Dion & Hérodien parlent du même Niger comme d'un homme médiocre, qui n'avoit ni grands vices, ni grandes vertus. Spartien lui est plus
6. favorable. Niger, dit-il, ayant passé par tous les dégrés de la milice, fut bon soldat, excellent officier, grand Genéral, Empereur malheureux. Selon cet Ecrivain, il eût été du bien de la République, que Niger fût de-
12. meuré vainqueur. On pouvoit atten-

dre de lui la réforme de plusieurs abus que. Sévére ne put ou ne voulut pas corriger. Il avoit des vûes, il avoit de la fermeté, qu'il n'outroit pas néanmoins: il étoit capable de douceur, non d'une douceur molle & imbécille, mais soutenue & animée par la vigueur du courage. Et il est difficile de se refuser entiérement à cette idée, si l'on se souvient que Niger fut en même tems & ferme dans le maintien de la discipline militaire, & doux dans le gouvernement civil, ensorte qu'il se fit craindre des soldats, & beaucoup aimer des peuples qu'il eut sous son autorité.

Spartien nous assûre encore que Niger respectoit & chérissoit la mémoire des grands & bons Empereurs, & qu'il se proposoit pour modéles Auguste, Vespasien, Tite, Trajan, Antonin, Marc-Auréle, traitant les autres d'hommes efféminés ou pernicieux. La fortune ne l'avoit point enivré, si nous en croyons le même Spartien, & il savoit dédaigner les louanges que la flaterie prodigue toujours aux puissans. Lorsqu'il eut été nommé Empereur, un bel esprit du tems, composa son Panégyrique, & voulut le lui

réciter. « Faites-nous [a] l'éloge de Ma-
» rius ou d'Annibal, répondit Niger,
» ou de quelque autre grand homme
» qui ne vive plus, & dites-nous ce
» qu'ils ont fait afin que nous les imi-
» tions. Louer les vivans, c'est déri-
» sion ; surtout les Princes, de qui
» l'on espére, que l'on craint, qui peu-
» vent donner & ôter, mettre à mort
» & proscrire. Pour moi, je veux être
» aimé pendant ma vie, & loué après
» ma mort ». Ces sentimens sont très
beaux, & ne laissent rien à désirer ;
sinon qu'ils eussent été mis à l'épreu-
ve. Faute de cette condition on peut
douter s'ils auroient tenu contre la sé-
duction d'une prospérité durable &
constante.

Une gloire que l'on ne peut se dis-
penser de lui accorder par préférence
sur son rival, c'est d'avoir payé de sa
personne dans les combats où il s'agis-
soit de sa querelle, & de ne s'être
point reposé sur des Lieutenans d'un
soin qui le touchoit de si près. Dans

a Scribe laudes Marii vel Annibalis, vel alicujus ducis optimi vitâ functi, & dic quid ille fecerit, ut eum nos imitemur. Nam viventes laudare irrisio est, maximè Imperatores, à quibus speratur, qui timentur, qui præstare publicè possunt, qui possunt necare, qui proscribere. Se autem vivum placere velle, mortuum etiam laudari.

les batailles de Nicée & d'Iſſus, il
combattit lui-même à la tête de ſes
armées. Il eſt aſſez ſingulier, que Sé-
vére ne ſe ſoit trouvé à aucune des
trois grandes actions qui décidérent de
ſon ſort, & j'ai peine à concilier cette
conduite avec les éloges que l'on a
donnés à ſa valeur.

Pour achever ce que j'ai à dire ſur
Niger, je vais rendre compte ici de
deux traits qui n'ont pû trouver place
ailleurs. Domitien avoit défendu les
dépôts de l'argent des ſoldats au dra-
peau, dans la crainte que ces amas ne
ſerviſſent de fonds aux Généraux qui
voudroient ſe révolter. Niger renou- 104
vella l'ancien uſage, & en fit même
une loi, afin que les petites épargnes
des ſoldats ne fuſſent pas perdues pour
leurs familles, s'ils étoient tués dans
quelque combat, & qu'elles ne tour-
naſſent point au profit des ennemis qui
les dépouilleroient. C'étoit une atten-
tion de bonté pour les particuliers, &
de zêle pour la gloire & les intérêts
de l'Etat.

Mais je ne vois pas qu'il ſoit poſſi-
ble de louer, ni même d'excuſer la du- 7.
reté de la réponſe qu'il fit aux habitans
de la Paleſtine, ſoit qu'il faille enten-

dre par ce nom les Juifs, ou ceux qui les avoient remplacés. Comme ils étoient accablés du poids des tributs, ils lui demandoient quelque soulagement. « Vous voudriez, leur répondit-» il, que l'on diminuât les impositions » dont vos terres sont chargées : & » moi je souhaiterois pouvoir y sou-» mettre l'air même que vous respi-» rez ». Le Publicain le plus intraitable ne se seroit pas exprimé autrement.

Rigueurs exercées par Sévére après la victoire. *Spart. Sev. 9. & Dio ap. Val.*

Sévére, qui n'avoit pas beaucoup paru dans les opérations de la guerre, se montra terrible après la victoire. Il condamna à l'éxil la femme & les enfans de Niger, pour lesquels il avoit jusqu'alors témoigné une très grande considération : & ce traitement rigoureux n'étoit que le prélude de la vengeance qu'il méditoit. Pour ce qui est des partisans de son ennemi, ceux qui en furent quittes pour la confiscation de leurs biens & l'éxil, eurent lieu de se louer de leur sort. Sévére châtia par la bourse & les particuliers & les villes, & il taxa au quadruple quiconque avoit fourni de l'argent au parti vaincu, soit de gré, soit de force. Ce genre d'accusation étoit une voie ouverte

contre tous ceux que l'on vouloit perdre : & il y eut un grand nombre de personnes véxées sous ce prétexte, quoiqu'elles n'eussent jamais connu Niger, ni pris d'intérêt à ce qui le regardoit. Sévére ne s'en tint pas aux peines pécuniaires, selon Spartien, & il mit à mort tous les Sénateurs qui avoient servi comme Officiers dans les armées de son rival.

Il s'en trouva un néantmoins, qui ayant osé dire ce que tout le monde pensoit, fit honte à Sévére par une libre remontrance de tant d'exécutions sanglantes, & le força en quelque façon d'y apporter de la modération. Cassius Clémens traduit devant le tribunal de cet Empereur, comme partisan de Niger, se défendit en ces termes. « Je ne connoissois, dit-il, ni » vous, ni Niger. Me trouvant dans » les contrées qui se sont déclarées » pour celui-ci, je me suis vû con» traint de suivre le torrent au milieu » duquel j'étois enveloppé : & cela, » dans un tems où il s'agissoit, non » de vous faire la guerre, mais de dé» trôner Didius. Je ne suis donc point » jusques-là coupable envers vous, » puisque je n'avois que les mêmes in-

Dio, lib. LXXIV. pag. 844.

» tentions que vous avez exécutées.
» Vous ne pouvez pas non plus me
» faire un crime de n'avoir pas quitté
» celui auquel la Fortune m'avoit lié,
» pour passer dans votre parti. Car
» vous n'eussiez pas voulu sans doute
» que ceux qui sont actuellement assis
» avec vous pour me juger, vous tra-
» hissent pour se donner à votre ad-
» versaire. Examinez donc, non pas
» les personnes, ni les noms, mais la
» nature de la cause. Quelque condam-
» nation que vous prononciez contre
» nous, vous la prononcerez en mê-
» me tems contre vous-même & con-
» tre vos amis. Et ne dites pas que
» vous n'avez point de jugement à ap-
» préhender. Le public & la postérité
» sont des juges auxquels vous ne pou-
» vez vous soustraire, si vous condam-
» nez dans les autres ce que vous avez
» fait vous-même ». L'évidence de cette apologie frappa toute l'assistance, & Sévére fit à l'accusé une demi-justice, en ne lui confisquant que la moitié de ses biens, & lui laissant l'autre partie.

Une considération d'intérêt & de politique l'empêcha encore de traiter en ennemis tous ceux qui avoient fa-

vorisé Niger. Il lui restoit un rival à détruire en la personne d'Albin, & il ne croyoit pas devoir, en se rendant odieux, s'exposer à lui donner des partisans. C'est sans doute par cette raison, que de tous les Sénateurs qui avoient témoigné de l'inclination pour Niger, sans néantmoins porter les armes & combattre en sa faveur, il n'en fit mourir qu'un seul, qui apparemment s'étoit déclaré plus hautement que les autres. Spart. Sev.

Sévére n'étoit rien moins que généreux, & s'il laissa subsister une inscription qui contenoit un grand éloge de Niger, & que ses Ministres lui conseilloient d'abattre, ce fut par un motif de vanité, comme il s'en expliqua lui-même. « Conservons, dit-il, un » monument qui sera connoître quel » ennemi nous avons vaincu ». Spart. Nig. 12.

Les simples soldats même crurent avoir tout à craindre de la cruauté d'un tel vainqueur, & ils prirent le parti de s'enfuir par troupes chez les Parthes. Sévére sentit quel tort leur désertion causoit à l'Empire, & pour les rappeller il fit publier une amnistie. Il ne laissa pas d'en rester un grand nombre dans le pays des Parthes, qui Herod. l. III.

apprirent d'eux la maniére de se servir des armes Romaines, & l'art de les fabriquer. Il en résulta un grand avantage pour les peuples d'Orient dans les guerres qu'ils eurent dans la suite avec les Romains : & c'est principalement à cette cause qu'Hérodien attribue les victoires qu'ils remportérent sur les successeurs de Sévére.

Herod. Les villes qui avoient signalé leur zêle pour Niger, participérent à son désastre. Plusieurs avoient eu occasion de faire des démarches d'éclat, par une suite de ces anciennes jalousies qui avoient de tous tems agité les petites Républiques Grecques, & qui les ayant livrées dabord aux Macédoniens & ensuite aux Romains, n'avoient pû être entiérement guéries par de si fortes leçons. Après la défaite d'Emilien à Cyzique, Nicomédie se déclara pour Sévére ; & Nicée, par antipathie contre les Nicomédiens, montra une nouvelle chaleur d'affection pour Niger. Il y eut des combats entre ces deux villes pour une querelle dans laquelle il leur appartenoit si peu de se mêler. Lorsque Niger eut été vaincu lui-même près de Nicée, les villes de Laodicée en Syrie & de Tyr, rivales & en-

nemies, l'une d'Antioche, & l'autre de Béryte, proclamérent Sévére Empereur, & détruisirent les honneurs de Niger. Elles en furent bientôt punies ; & Niger, pendant que les armées de son ennemi étoient arrêtées au mont Taurus, envoya dans ces deux villes des troupes de Maures, qui par son ordre y mirent tout à feu & à sang. Antioche fut à son tour maltraitée par Sévére devenu pleinement vainqueur, qui la réduisit au titre de simple bourgade, & la soumit à l'autorité de Laodicée. On ne peut guéres douter, malgré le silence des Historiens, qu'il n'ait usé de la même sévérité à l'égard de Béryte & de Nicée. Naplouse dans la Palestine, c'est l'ancienne Sichem, fut privée du droit de ville, en punition de son attachement à Niger. Pour affoiblir le gouvernement de Syrie, il paroît que Sévére en démembra la Palestine, à laquelle il donna un Gouverneur particulier. La ville de Tyr, qui s'étoit des premiéres déclarée pour lui, devint la Métropole de ce nouveau Gouvernement. Et en général Sévére témoigna sa reconnoissance aux villes qui avoient souffert pour sa cause, en assignant des fonds pour les ré-

Spart. Sev. 9.
Herod.
Spart.
Tillem. Sev. art. 16.
Herod.

tablir dans toute leur ſplendeur. Il imitoit Sylla, & ſe faiſoit gloire, comme lui, de ſavoir mieux que perſonne ſoit ſe venger de ſes ennemis, ſoit récompenſer ſes amis.

Priſe de Byzance après un ſiége de trois ans.
Dio.

L'exemple des rigueurs exercées par Sévére ſur les villes qui avoient provoqué ſa haine, ne put vaincre l'opiniâtreté des Byzantins, même depuis que la mort de Niger dut leur avoir ôté toute eſpérance. Cet acharnement avoit ſans doute un motif : mais nos Hiſtoriens nous l'ont laiſſé ignorer.

Nous avons vû que Byzance fut aſſiégée par Sévére, ou par ſes Généraux, dès que Niger en fut ſorti. Probablement le ſiége ne fut pas preſſé bien vivement tant que dura la guerre, & que les armées de part & d'autres tinrent la campagne. Mais lorſque Niger vaincu & tué eut délivré Sévére de toute inquiétude ; le ſoin de réduire Byzance devint l'unique, ou du moins la plus importante affaire du vainqueur, & il y employa toutes les forces navales de l'Empire. Il paroît que la ville fut ſimplement bloquée par terre.

Tout le monde connoît la ſituation

avantageuſe de Byzance, aujourd'hui Constantinople, ſur le Boſphore ou canal par lequel les eaux du Pont-Euxin entrent dans la Propontide. Le courant ſe porte vers la côte ſur laquelle cette ville eſt bâtie, & qui préſente en cet endroit un enfoncement : enſorte qu'une partie des eaux s'y détourne, & y forme un très beau port, pendant que le reſte ſuit avec rapidité la direction du canal. La violence du courant eſt telle, que quiconque s'y trouve engagé ne peut éviter de s'approcher de Byzance : ami, ou ennemi, il faut paſſer ſous les murs de la ville.

Les murs du côté de la mer n'étoient pas fort exhauſſés. La mer elle-même & ſes rochers oppoſoient une ſuffiſante barriére. Du côté des terres on avoit pris ſoin de fortifier la ville de bonnes murailles, hautes & épaiſſes, conſtruites de groſſes pierres de taille unies enſemble par des liens de fer ; & tout le circuit en étoit flanqué de tours que l'on avoit tellement diſpoſées les unes à l'égard des autres, qu'elles ſe ſerviſſent mutuellement de défenſe.

Avant ou pendant le ſiége, les Byzantins s'étoient munis de machines

puissantes, & à différentes portées. Quelquesunes lançoient à une petite distance de gros quartiers de pierres & des poutres. Si l'assaillant étoit plus éloigné, d'autres machines jettoient des traits de toute espéce, & des pierres d'une moindre pesanteur. Des mains de fer attachées à des chaînes plongeoient au pied du mur, & enlevoient ce qu'elles avoient accroché. La plûpart de ces machines étoient l'ouvrage de Priscus, Bithynien de naissance, & fameux ingénieur, à qui son habileté pensa couter la vie, & la sauva. Car après la prise de Byzance ayant été condamné à mort par les Généraux de Sévére, il obtint sa grace de l'Empereur, qui le regardant comme un homme précieux, voulut ne s'en pas priver, & en tira effectivement de grands services.

L'entrée du port de Byzance étoit fermée par une chaîne : & les jettées qui l'embrassoient, & qui avançoient dans la mer en saillie, étoient garnies de tours, pour en défendre les approches.

Ce port contenoit cinq cens petits bâtimens, la plupart armés d'éperons : & quelquesuns avoient double gou-

vernail, l'un à la poupe, l'autre à la proue, & double équipage: ensorte qu'au premier signal, & sans revirer dabord, ils pouvoient avancer sur l'ennemi, ou reculer, selon que le demandoit la circonstance.

Pendant un siége de trois ans, il y eut sans doute bien des assauts, bien des sorties, bien des événemens de différentes espéces. Mais Dion, ou son abbréviateur, n'est entré dans aucun détail, & n'a recueilli que les faits qui lui ont paru avoir quelque chose de singulier, & pouvoir intéresser par une sorte de merveilleux.

Dans le récit qu'il nous donne, il n'est question d'aucune action sur terre. Nous y voyons seulement que la ville étoit exactement enfermée par les assiégeans, & privée de toute communication avec les dehors.

Sur mer, notre Auteur nous rend compte d'une adresse employée avec succès par les Byzantins pour enlever des vaisseaux ennemis jusques dans leur rade. Ils envoyoient des plongeurs, qui sous les eaux alloient couper le cable de l'ancre, & qui enfonçoient dans le corps du vaisseau un clou attaché à une corde, dont l'autre bout étoit

dans un vaisseau Byzantin. Le mouvement de celui-ci faisoit démârer l'autre, qui obéissoit, & sembloit marcher seul sans le secours ni des rames ni des vents.

La résistance des assiégés fut portée jusqu'à la plus extrême opiniâtreté. Comme ils perdoient grand nombre de leurs barques, pour en construire de nouvelles ils prenoient les bois des maisons démolies à ce dessein, & les femmes donnoient leurs cheveux pour être employés à faire des cordages. Les provisions de traits & de pierres à lancer furent épuisées par la longueur du siége. Les Byzantins y suppléérent par les pierres de leurs théâtres, qu'ils détruisirent ; & les statues même de bronze, qui servoient d'ornemens à leur ville, ne furent pas épargnées. Ils les mettoient dans leurs machines, & les jettoient sur les ennemis.

Il ne falloit pas moins qu'un mal audessus de toutes les ressources humaines, pour triompher de leur obstination. La famine les tourmentoit ; & quoique la place eût été de tems en tems ravitaillée par l'heureuse témérité de quelques marchands, qui amorcés par l'appât du gain chargeoient

des bâtimens de toutes sortes de provisions, & ensuite se livrant au courant se faisoient prendre exprès par les Byzantins ; enfin la disette devint si horrible, que les malheureux habitans étoient réduits à tremper des cuirs pour tâcher d'en tirer quelque suc, & se portérent même jusqu'à cet excès de fureur que de se manger les uns les autres.

Dans une si affreuse extrémité, les assiégés firent encore une derniére tentative. Ce qui restoit parmi eux d'hommes forts & vigoureux ayant observé un tems d'orage, s'embarquérent, & résolus de périr ou de rapporter des vivres à leurs concitoyens, ils s'exposérent à la merci des vents & des vagues irritées. Ils firent heureusement le trajet, & étant tombés sur des terres où on ne les attendoit point, ils pillérent & enlevérent tout ce qui tomba sous leurs mains, & en remplirent leurs bâtimens sans ménagement & sans mesure. Le retour ne fut pas également avantageux. Ils profitérent du gros tems, qui continuoit ou avoit recommencé, pour se mettre en mer. Les assiégeans voyant arriver ces bâtimens prodigieusement chargés & qui

voguoient à grande peine presque à fleur d'eau, conçurent qu'ils en auroient bon marché. Il ne fut pas besoin de combat. Quelques vaisseaux de la flotte Romaine s'étant détachés vinrent fondre sur les barques Byzantines, qu'ils renversoient à coups de perches, ou entrouvroient en les frappant de leurs éperons. Souvent en les heurtant seulement, ils les faisoient couler à fond. Le convoi ne fit aucune résistance : chacun cherchoit à fuir. Mais les vents & les ennemis réunis firent tout périr, sans qu'il se sauvât une seule barque.

Ce fut un douloureux spectacle pour les Byzantins, qui de leurs murs voyoient ruiner leur unique espérance. Le lendemain la mer s'étant calmée, ils reconnurent encore mieux la grandeur du désastre, appercevant toute la surface des eaux couverte de débris de vaisseaux & de corps morts, que le flot amenoit dans leur port, & jettoit sur leur rivage. Désespérés, succombant à leur disgrace, ils prirent enfin le parti d'ouvrir leurs portes à l'ennemi, & ils se rendirent à discrétion. Les vainqueurs usérent de leur droit sans pitié. Ils massacrérent tous les

les gens de guerre, tous les Magiſtrats & Commandans, & ſur le ſort de la ville même, ils demandérent les ordres de l'Empereur, qui étoit alors en Méſopotamie.

Sévére reçut la nouvelle de la réduction de Byzance avec des tranſports de joie. Il aſſembla ſur le champ ſes ſoldats & leur dit: « Nous avons » enfin pris Byzance ». Mais la ſatisfaction infinie que lui cauſa ce grand ſuccès, ne le rendit pas plus ſuſceptible d'impreſſions de clémence. Il n'eſt point de rigueurs qu'il n'exerçât ſur cette ville infortunée. Il confiſqua les biens de ſes habitans; il la priva des droits de ville libre, & même de ville; & la réduiſant à la condition de tributaire, & au titre de ſimple bourgade, il la ſoumit, elle & ſon territoire, à la juriſdiction des Périnthiens, qui abuſérent de leur pouvoir avec inſolence. Ce n'eſt pas tout encore. Il la démantela, & en ruina entiérement les fortifications: en quoi, ſelon le jugement de Dion, il porta un grand préjudice à l'Empire, qu'il priva d'un de ſes plus puiſſans boulevards, qui tenoit en reſpect toute la Thrace, & qui dominoit ſur l'Aſie & le Pont-Euxin. Je l'ai

Rigueurs exercées par Sévére ſur les Byzantins.

Dio, & Herod. l. III.

vûe, ajoute cet Historien, dans un état de ruine & de délabrement, qui porteroit à croire que ce ne sont pas des Romains, mais des Barbares qui en ont fait la conquête.

Spart. Carac. 1. & Suid. in. Σεβῆρος.

Sévére se laissa néantmoins quelque tems après adoucir à l'égard des Byzantins, & aussi de ceux d'Antioche, par les priéres de Caracalla son fils, encore enfant. Il modéra donc en quelque chose les peines qu'il avoit dabord prononcées contre ces deux villes. Mais il ne rétablit point Byzance dans ses anciens droits: au contraire il confirma l'arrangement par lequel il l'avoit soumise aux Périnthiens. Et en effet nous voyons par l'Histoire Ecclésiastique, que jusqu'au tems où Constantin rebâtit Byzance, & lui donna son nom, l'Evêque de cette ville reconnoissoit celui de Périnthe ou Héraclée pour son Métropolitain. Or l'on sait que l'Eglise, dans la distribution de ses Provinces & des Métropoles, se conformoit à l'ordre civil.

Fleuri, Hist. Eccl. T. III. l. XI. p. 210.

Guerre de Sévére contre divers peuples de l'Orient.

Dio, lib. LXXV. Herod. Spart. Sev. 9.

J'ai dit que Sévére apprit en Mésopotamie la fin du siége de Byzance. L'amour de la gloire, selon Dion, & le désir de faire des conquêtes l'avoit conduit en ce pays pour aller faire la

guerre aux Arabes, aux Adiabéniens, aux Ostroéniens, & même aux Parthes. Il est pourtant vrai qu'il avoit un motif plausible d'attaquer ces peuples, dont les uns avoient ou secouru, ou du moins favorisé Niger; les autres avoient profité des guerres civiles entre les Romains pour entreprendre de leur enlever ce qu'ils possédoient au-delà de l'Euphrate, & étoient venus mettre le siége devant Nisibe. On doit se souvenir que la Mésopotamie, dont Nisibe étoit une des villes principales, conquise par Trajan, abandonnée par Adrien, avoit été cédée de nouveau aux Romains par le Traité conclu entre eux & les Parthes sous Marc-Auréle & L. Vérus.

La guerre de Sévére en Orient ne fut ni longue, ni marquée par de grands exploits. Après une marche laborieuse à travers les plaines sablonneuses de la Mésopotamie, où lui & son armée pensérent périr de soif, il vint à Nisibe, & s'y arrêta. Delà partageant ses troupes sous divers Commandans, il les envoya sur les terres ennemies, qu'ils ravagérent, où ils prirent quelques villes, mais sans faire de conquêtes à demeure. Sévére ne

pouvoit pas alors s'occuper d'un pareil dessein. Une autre entreprise lui tenoit plus au cœur. Il s'agissoit pour lui de détruire Albin, afin de posséder seul & sans rival toute l'étendue de l'Empire. Son but étoit donc seulement de renouveller dans l'Orient la terreur des armes Romaines, que l'on n'y avoit point vûes depuis trente ans, & d'assûrer la tranquillité de cette frontiére, pendant qu'il s'en éloigneroit pour aller faire la guerre à l'autre extrémité du monde. Il se vantoit cependant d'avoir subjugué dans son expédition Orientale un grand pays : & en conséquence la flatterie lui prodigua toutes sortes d'honneurs. On lui décerna le triomphe, qu'il refusa, pour ne pas paroître triompher de Niger son concitoyen. On le décora aussi des titres d'Arabique, d'Adiabénique, de Parthique. Spartien dit que Sévére ne voulut point recevoir ce dernier surnom, de peur d'irriter les Parthes. Cependant on le trouve sur des inscriptions dressées dans le tems dont nous parlons.

Ce que Sévére fit de plus important dans cette expédition, fut d'assûrer aux Romains la possession de Nisibe,

place d'une grande conféquence dans ces contrées, & qui fervoit de barriére contre toutes les nations Barbares de l'Orient. Il y laiffa une forte garnifon, il en confia le commandement à un chevalier Romain, il la releva par des titres & des prérogatives. On voit clairement qu'il vouloit en faire fa place d'armes pour les guerres aufquelles il fe propofoit de revenir, lorfqu'il n'auroit plus d'autre foin qui l'inquiétât. Dion blâme la conduite de Sévére en ce point à caufe des dépenfes que coutoit l'entretien de Nifibe. Mais la fuite prouvera que Sévére étoit meilleur juge que Dion de l'importance de cette place.

Pour ne rien omettre de ce qui nous eft adminiftré par cet Hiftorien, j'ajouterai ici deux faits, qui ne font pas fort importans en eux-mêmes.

Un brigand nommé Claude fe joue impunément de Sévére. *Dio.*

Sévére enflé de fes fuccès, fe regardoit comme fupérieur à tous les mortels pour le courage & l'habileté : & il fut joué impunément par un brigand, qui couroit la Syrie & la Judée, & que l'on cherchoit par cette raifon avec un très grand foin par ordre de l'Empereur. Claude, c'étoit le nom de ce brigand, s'étant déguifé en Offi-

cier, eut l'audace de venir se présenter à Sévére à la tête d'une troupe de cavaliers : il le salua, le baisa, & se retira ensuite tranquillement sans avoir été découvert.

Armée de Scythes détournée par un orage affreux de faire la guerre aux Romains.

Une armée de Scythes, c'est-à-dire de quelques peuples Septentrionaux, se préparoit à entrer sur les terres de l'Empire, & à faire la guerre aux Romains. Pendant qu'ils étoient assemblés pour délibérer, un orage affreux survint, accompagné d'éclairs & de tonnerres, qui tuérent trois de leurs principaux Commandans. La frayeur s'empara des esprits : la superstition leur fit croire qu'un si triste début annonçoit le plus funeste succès : & ils se désistérent de leur entreprise.



§. II.

Rupture entre Sévére & Albin. Les armées ennemies se rencontrent près de Lyon. Allarmes & diversité de sentimens dans Rome au renouvellement de la guerre civile. Prétendus prodiges. Premiéres opérations de la guerre, & moins importantes. Bataille décisive près de Lyon. Albin vaincu se tue lui-même. Remarque sur le caractére d'Albin. Vengeances cruelles de Sévére après la victoire. Ses emportemens contre le Sénat. Il fait mettre par ses soldats Commode au rang des Dieux. Discours menaçant de Sévére dans le Sénat. Vingt-neuf, ou même quarante-&-un Sénateurs mis à mort. Mot de Géta encore enfant sur ce carnage. Narcisse meurtrier de Commode, exposé aux lions. Attentions de Sévére pour le peuple, pour les sujets de l'Empire, mais surtout pour les soldats. Il se hâte de produire & d'avancer ses enfans. Sa conduite séche envers sa parenté. Sévére va en Orient faire la guerre aux Parthes. Motifs de cette guerre. En arrivant, il délivre Ni-

sibe assiégée par les Parthes. La campagne suivante il prend Babylone, Séleucie, & Ctésiphon. Caracalla déclaré Auguste, & Géta César. Sévére marche du côté de l'Arménie, dont le Roi demande la paix & l'obtient. Il met deux fois le siége devant Atra, & le leve deux fois. Cruautés exercées par Sévére & contre les restes du parti de Niger, & contre ses propres amis. Petite guerre contre les Juifs. Caracalla Consul. Persécution contre les Chrétiens. Sévére visite l'Egypte. Il revient à Rome. Jeux & spectacles. Mariage de Caracalla avec la fille de Plautien. Histoire de la fortune & de la chûte de Plautien. Haine implacable entre les deux fils de Sévére. Géta nommé Auguste. Deux Préfets du Prétoire. Nouvelles cruautés de Sévére. Punition de Pollenius Sebennus. Bulla Félix chef d'une troupe de six cens voleurs. Endroits louables de Sévére. Exactitude à rendre la justice. Goût de simplicité. Magnificence dans les dépenses publiques. Bienfaits envers sa patrie. Désir de réformer les mœurs. Soin de maintenir la discipline mi-

litaire, mais peu soutenu. Remarques sur les Calédoniens & les Méates. Courses que font ces Peuples sur les terres Romaines. Sévére les repousse audelà des golphes de Glota & de Bodotria. Mot de Sévére. Menées de Caracalla contre son frére. Il tente d'exciter une sédition dans l'armée. Il veut tuer son pére. Nouvelle révolte des Bretons. Maladie & mort de Sévére. Jugement sur le caractére & le mérite de Sévére. Goût de Sévére pour les Lettres. Il compose des Mémoires de sa vie. L'Impératrice Julie aima aussi les Sciences & les Savans. Savans qui fleurirent sous le régne de Sévére. Antipater Sophiste. Diogéne de Laerte. Solin. Eruption du Vésuve. Monstre marin. Cométe.

SEVÉRE, comme je l'ai observé, ne s'étoit accommodé avec Albin, & ne lui avoit déféré le titre de César, que pour n'avoir pas deux ennemis à la fois sur les bras aux deux extrémités de l'Empire, en Syrie & dans la grande Bretagne. Lorsqu'il eut vaincu Niger, & rétabli la tranquillité dans l'Orient par les avantages rem- Rupture entre Sévére & Albin.

portés sur les Barbares de ces frontiéres, n'ayant plus de raison de ménager le seul rival qui lui restât, il entreprit de s'en défaire.

Herod. l. III. Capit. Alb. 7. & 8.

Je ne sais si l'on doit ajouter foi au témoignage d'Hérodien & de Capitolin, qui assûrent qu'avant que d'employer les armes & la force ouverte, Sévére tenta la voie lâche & perfide de l'assassinat; & qu'il envoya à Albin une lettre pleine de protestations d'amitié par des soldats déterminés, qui avoient ordre de lui demander une audience secréte, comme pour lui communiquer des affaires importantes, & de l'assassiner lorsqu'ils l'auroient éloigné de ses gardes. Le projet de massacrer un Général au milieu de ses troupes, un César dans la Province où son autorité étoit reconnue, ne me paroît guéres probable; & si Sévére étoit assez méchant pour le former, il avoit trop d'habileté pour en croire l'exécution possible. Selon les Auteurs mêmes du récit, l'entreprise n'eut pas le plus léger commencement de succès. Albin conçut des défiances, fit arrêter les assassins, & les ayant forcés par une rude question d'avouer l'horrible commission dont ils étoient char-

gés, il les envoya au supplice, & résolut de se venger de celui qui les avoit mis en œuvre. Il n'étoit assûrément pas besoin de motifs si pressans pour opérer une rupture.

Je m'en tiens à Dion, qui dit simplement que Sévére après la victoire sur Niger, ne voulut plus accorder à Albin les prérogatives attachées au titre de César, & qu'Albin au contraire prétendoit même au titre d'Auguste. Ce peu de mots explique tout, & sans rien offrir que de très naturel, fait comprendre dans l'instant comment la guerre étoit inévitable entre deux ambitieux, dont les prétentions se trouvoient si étrangement opposées. *Dio, lib. LXXV.*

On peut, il est vrai, s'étonner qu'Albin ait attendu si tard à se déclarer. Mais nous avons vû qu'il fut dabord la dupe des artifices de Sévére, & nous ne savons pas combien de tems cette illusion a duré. Lorsqu'il eut ouvert les yeux, sans faire encore de démarche d'éclat, il ne s'oublia pas néantmoins. Il travailla sourdement à s'acquérir des amis & des partisans dans le Sénat, auprès duquel il avoit deux puissantes recommandations, la noblesse qu'on lui attribuoit, & la dou- *Capit. Alb. 12.*

ceur qu'il faisoit paroître en opposition aux rigueurs de Sévére. Il mit dans ses intérêts les Gaules & les Espagnes, & il y amassa de grandes forces. Il porta même ses vûes sur les Provinces éloignées à l'Orient, & il tâcha de s'y faire des créatures par ses libéralités envers les villes que les armes de Niger avoient dévastées. Enfin lorsqu'il se crut assez puissant pour n'avoir plus besoin de déguiser ses desseins, il leva le masque, & alléguant sans doute pour motifs les injustices de Sévére à son égard, il se fit proclamer Auguste. Nos Historiens ne parlent point de cette derniére démarche : mais elle est constatée par les médailles, dans lesquelles Albin, par une singularité remarquable, réunit le nom de Septimius au titre d'Auguste, se déclarant ainsi par une même inscription le fils & l'ennemi de Sévére.

Spart. Sev. 12.

Capit. Alb. 11.

Tillem. Sev. art. 19.

C'étoit là que Sévére l'attendoit. Sa politique lui inspiroit de mettre toujours les apparences de son côté, & de laisser à son adversaire le personnage d'aggresseur. Il étoit en marche, comme pour revenir à Rome, & il avoit déja fait, si je ne me trompe, la plus grande partie du chemin, lorsq

qu'il apprit la défection ouverte d'Albin. A cette nouvelle il assembla ses soldats, & saisissant une si belle occasion d'invectiver contre l'ingratitude de son rival, il obtint d'eux sans peine qu'ils le déclarassent ennemi, & se montrassent pleins de zêle & d'ardeur pour aller lui faire la guerre. L'Empereur prit soin d'animer leur courage par une abondante largesse. *Herod.*

Sévére fait César son fils aîné, que nous appellons Caracalla. *Spart. Sev.* 10.

La suite & la liaison des faits me portent à croire, avec M. de Tillemont, que ce fut dans cette même assemblée des soldats que Sévére conféra la dignité de César à son fils aîné Bassianus, dont il changea en même tems le nom en ceux de Marc-Auréle-Antonin. C'est le Prince que nous appellons communément Caracalla. Son pére, qui affectoit de montrer un grand respect pour la mémoire de Marc-Auréle, auquel il ressembloit si peu, en vouloit donner un témoignage signalé, en transportant à un fils destiné à lui succéder les noms de ce sage Empereur. Pour ce qui est du nom d'Antonin, on sait en quelle vénération il étoit dans les tems dont j'écris ici l'Histoire. Caracalla n'avoit guéres alors que huit ans.

Le lieu où Caracalla fut proclamé César, nous est connu par Spartien. Sévére étoit alors campé près de la ville de Viminatium dans la Mœsie sur le Danube. Il est très vraisemblable *, comme je viens de l'observer, que c'est aussi en ce même endroit qu'Albin fut déclaré ennemi par l'armée de Sévére. De ce moment les deux rivaux ne se ménagérent plus, & ils marchérent à front découvert l'un contre l'autre, Sévére partant de la Mœsie, & Albin de la Grande Bretagne.

Les armées se rencontrent près de Lyon.

Il paroît que le plan de celui-ci étoit de pénétrer, s'il eût pû, en Italie, & d'aller se faire reconnoître dans Rome, où il avoit de grandes intelligences. Sévére, qui comprit de quelle importanee il étoit pour lui d'empêcher l'exécution d'un pareil dessein, détacha une partie de ses troupes pour occuper les gorges des Alpes du côté de la Gaule, & avec le gros de son armée il fit toute la diligence que les circonstances exigeoient, & dont l'activité de son caractére le rendoit capa-

Herod.

*Si Sévére se fut déclaré en Orient ennemi d'Albin, il n'auroit jamais pû, quelque diligence qu'il fit, prévenir l'entrée de son rival en Italie. C'est ce qui me persuade, qu'il différa cette déclaration jusqu'à ce qu'il se vit à portée d'agir efficacement.

ble. Il donnoit l'exemple à tous de ſupporter avec un courage invincible les plus dures fatigues : nulle difficulté des lieux ne le retardoit : il bravoit tête nue les neiges & les frimats : il ne prenoit de repos qu'autant que le beſoin de la nature l'y contraignoit de néceſſité : & par un genre d'exhortation ſi efficace, il faiſoit paſſer dans tous les cœurs l'ardeur dont il étoit lui-même rempli. Il réuſſit ainſi à prévenir la marche de ſon ennemi, qui étoit déja maître de Lyon, & il vint à ſa rencontre près de cette ville aux portes de l'Italie.

Allarme, & diverſité de ſentimens dans Rome au renouvellement de la guerre civile. *Dio.*

Cependant les apprêts d'une nouvelle guerre civile avoient allarmé Rome : & dans une ſi grande multitude d'habitans, les ſentimens furent différens, ſelon la différence des intérêts. Parmi les Sénateurs les uns, du nombre deſquels étoit Dion, demeurérent tranquilles, attendant l'événement, & diſpoſés à devenir la proie du vainqueur : les autres, attachés par des liaiſons particuliéres ſoit à Sévére ſoit à Albin, partageoient les craintes & les eſpérances des deux concurrens. Le peuple, que touchent plus directement les maux de la guerre, & qui ne

peut en espérer aucun fruit, exprima sans détour & d'une façon énergique sa douleur & ses plaintes. Dans des jeux du Cirque, peu avant les Saturnales (ce qui nous donne la date de la
AN. R. 947. fin du mois de Décembre) la multitude infinie des spectateurs vit exécuter successivement six courses de chariots, sans y prendre presque aucune part, occupée qu'elle étoit d'un objet plus intéressant. Avant que la septiéme commençât, tous, comme de concert, élevérent les mains au ciel, & demandérent aux Dieux le salut de la ville. Ensuite ils s'écriérent, « O reine » des cités, ô ville éternelle, quel sera » donc ton sort ? Jusqu'à quand au» rons-nous à souffrir les mêmes maux? » Jusqu'à quand dureront les guerres » civiles ». Après plusieurs autres acclamations semblables, ils rentrérent pourtant dans le silence, & rendirent leur attention au spectacle.

Prétendus prodiges.

Dion, esprit superstitieux, admire ce concert de toute une multitude dans un même langage, & il y trouve quelque chose de divin : comme si la conformité des sentimens ne devoit pas produire celle des expressions. Il cite encore d'autres prétendus prodi-

ges : une grande lumiére au ciel, qui n'eſt autre choſe qu'une aurore Boréale ; une roſée argentine, qui tomba dans la place d'Auguſte, & qui garda ſa couleur pendant trois jours. Mais de ſi frivoles remarques ne doivent pas nous arrêter.

Les opérations de la guerre ne furent pas de longue durée. Il ſe livra quelques eſcarmouches, quelques combats entre des partis ou des détachemens des deux grandes armées : & les gens d'Albin y eurent aſſez ſouvent l'avantage. Dion parle en particulier d'une action dans laquelle Lupus, l'un des Généraux de Sévére fut défait, & perdit beaucoup de monde. Lorſqu'il y eut une fois du ſang répandu, Sévére demanda au Sénat & obtint qu'Albin fût déclaré ennemi public. Il avoit tenu la même conduite à l'égard de Niger.

Premieres opérations de la guerre, & moins importantes. *Spart. Sev.* 10. & *Capit. Alb.* 9. & *Dio.*

Nous trouvons ici dans Dion un fait ſingulier, mais qui perdroit peut-être ce qu'il paroît avoir de ſurprenant, ſi celui qui nous le raconte l'eût examiné avec des yeux plus attentifs & plus clairvoyans. Je le rendrai tel que le donne notre Auteur. Un certain Numérien, qui enſeignoit la

Grammaire dans Rome, s'avisa d'aller en Gaule s'immiscer dans une guerre qui ne le regardoit point. Ayant pris la qualité de Sénateur, il assembla quelques soldats avec lesquels il battit un corps de cavalerie d'Albin, & fit quelques autres menus exploits. Sévére en ayant été instruit, & le croyant réellement Sénateur, lui envoya des pouvoirs, & un renfort de troupes, que Numérien employa utilement pour celui à qui il avoit voué ses services. Le merveilleux de l'avanture, c'est que ce Grammairien guerrier agissoit sans aucune vûe d'intérêt. Ayant pris sur les ennemis soixante-&-dix millions de sesterces *, il les envoya à Sévére. Après la fin de la guerre, il ne demanda aucune récompense : il ne prétendit point réaliser en sa personne le grade de Sénateur, qu'il s'étoit attribué sans titre; & il se retira dans une campagne, où il passa le reste de ses jours vivant d'une pension modique que lui faisoit l'Empereur. Voilà les circonstances extérieures d'un fait dont l'Ecrivain n'a pas sçû nous expliquer les motifs.

Bataille décisive près de

La guerre fut terminée par une ba-

* *Huit millions sept cens cinquante mille livres.*

taille décisive dans la plaine entre Lyon & Trévoux. Les deux armées étoient égales en nombre, se montant chacune à cent cinquante mille hommes ; & elles avoient à leur tête leurs Empereurs. Sévére, qui ne s'étoit trouvé en personne à aucune des batailles contre Niger, commandoit lui-même son armée dans celle contre Albin. La valeur des troupes étoit grande de part & d'autre. Les Légions Britanniques, qui combattoient pour Albin, ne le cédoient point à celles d'Illyrie. Mais Sévére passoit pour plus habile Général, que son concurrent.

Lyon. Albin vaincu se tue lui-même.

La victoire balança, & fut longtems disputée. L'aîle gauche d'Albin ne fit pas beaucoup de résistance, & bientôt rompue, elle fut poursuivie par les gens de Sévére jusques dans son camp. De l'autre côté de la bataille les choses ne se passérent pas de la même façon. Les troupes de l'aîle droite d'Albin avoient pratiqué dans l'espace qui étoit devant elles un grand nombre de fosses recouvertes d'une couche de terre de peu d'épaisseur & légérement appuyée : & elles avoient fait ce travail de maniére que la surfa-

ce du terrein parût unie, & ne donnât aucun ſoupçon. Pour attirer l'ennemi dans le piége, elles feignirent de la timidité : elles ſe contentoient de lancer des traits de loin, & ſe retiroient après avoir fait leur décharge. L'artifice leur réuſſit. Les ſoldats de Sévére, pleins d'ardeur pour en venir aux mains, & mépriſant des adverſaires qui paroiſſoient trembler, avancent ſur eux ſans aucune précaution. Mais ils furent tout d'un coup arrêtés par un obſtacle auſſi redoutable qu'imprévû. En arrivant à l'endroit qui cachoit la fraude, la terre fond ſous leurs pieds, & toute la premiere ligne tombe dans les foſſes. Comme les rangs étoient ſerrés, la ſeconde ligne n'eut pas le tems de ſe garantir, & elle tomba ſur la premiére. Ceux qui ſuivoient, ſaiſis d'effroi reculent bruſquement, & renverſent en arriére leurs compagnons qui étoient à la queue. Ainſi toute l'aîle gauche de Sévére fut jettée dans un déſordre affreux, & les ennemis accourant en firent un grand carnage.

Dans un ſi extrême danger Sévére vint au ſecours des ſiens avec ſa garde. Mais dabord, loin de remédier au mal, il vit ſes Prétoriens eux-mêmes enfon-

cés, taillés en piéces, & il eut son cheval tué sous lui. Son courage s'irrita par le mauvais succès. Il déchire sa casaque Impériale, il met l'épée à la main : & ayant rallié quelquesuns des fuyards, il les reméne à l'ennemi, résolu de vaincre ou de mourir. Sa petite troupe perce indistinctement tous ceux qui venoient à elle, amis ou ennemis. Elle contraint ainsi un nombre de ceux qui fuyoient à faire volte-face : & les vainqueurs, que leur avantage même avoit débandés, & mis dans le cas de ne plus garder leurs rangs, eurent de la peine à soutenir un choc auquel ils ne s'attendoient plus.

Le combat donc se rétablit : mais la victoire étoit encore en suspens. Lætus, commandant de la cavalerie de Sévére, acheva de la décider. Il étoit jusques-là demeuré dans l'inaction, ayant, dit-on, le dessein perfide de laisser les deux rivaux se détruire l'un par l'autre, pour envahir ensuite la place que leur ruine laisseroit vacante. Lorsqu'il vit que la fortune commençoit à se déclarer pour Sévére, il conçut à quel danger son jeu criminel l'exposoit. Il se mit en mouvement, & vint prendre en flanc les gens d'Albin,

que pressoit vivement en front la troupe conduite par Sévére. Ils ne purent résister à cette nouvelle attaque, & ne songeant plus qu'à fuir ils allérent chercher un asyle dans la ville de Lyon, aussibien qu'Albin leur malheureux chef. Sévére pleinement vainqueur devint par ce glorieux succès seul maître de tout l'Empire, ayant détruit en moins de quatre ans trois Empereurs, Didius, Niger, & Albin.

La bataille de Lyon fut très sanglante. Nos Auteurs n'ont point évalué la perte que fit chacun des deux partis : mais elle doit avoir été considérable même de la part de celui qui resta victorieux : & Dion observe avec une douleur de bon citoyen, que le sang qui coula de part & d'autre étoit également perdu pour Rome.

Spart. Sev. 11. Spartien nous apprend la date du mois & du jour de ce grand événement, qui tombe au dix-neuf Février. Il n'en détermine point l'année : & c'est par la comparaison avec les faits qui ont précédé & qui suivirent, que *Tillem. not. 16. sur Sev.* M. de Tillemont le fixe à l'an de J. C. AN. R. 948. 197. quatriéme du régne de Sévére.

La ville de Lyon fut pillée & ravagée par les vainqueurs, qui y mirent

le feu en divers endroits, & en brûlérent une grande partie.

Albin s'étoit retiré après la défaite de son armée dans une maison voisine du Rhône. Là, voyant que tout étoit perdu, & n'ayant droit d'espérer aucun quartier, il se perça lui-même de son épée, ou se fit rendre ce funeste service par un de ses esclaves. Il respiroit encore, lorsqu'une troupe de soldats ennemis arriva, qui lui coupérent la tête, & la portérent à Sévére.

Remarques sur le caractére d'Albin. *Capit. Alb.* 10-13.

Ainsi périt Albin, sur le caractére duquel il me reste peu de choses à ajouter à ce que j'en ai déja dit. On ne peut faire aucun compte sur les reproches outrageans que Sévére lui prodiguoit dans ses Mémoires : & je ne sais si l'on doit prendre beaucoup plus de confiance au témoignage d'un Ecrivain aussi peu judicieux que Capitolin, qui se contredit souvent lui-même, & qui se montre partout bien peu initié dans l'art de connoître les hommes. Si nous l'en croyons, Albin fut insupportable dans son domestique, mauvais mari, sombre, farouche, mangeant toujours seul par aversion pour la société, rigide jusqu'à la cruauté dans le maintien de la discipline mili-

taire, & condamnant, comme des esclaves, au supplice des verges & à la croix, non seulement les soldats, mais les centurions. Avec une pareille conduite il ne devoit pas être fort aimable : & cependant il est certain qu'il fut extrémement chéri du Sénat, dont un très grand nombre de membres souhaitoient son élévation : & si leur motif étoit la haine qu'ils portoient à Sévére, il en résulte au moins qu'ils avoient d'Albin une toute autre idée, que celle que veut nous en donner Capitolin. Je ne parle point du soupçon dont quelques méprisables Ecrivains le chargent d'avoir eu part à la mort de Pertinax. Toutes les circonstances réclament contre cette absurde & odieuse imputation.

Capit. Alb. 14. Eutrop. & Aur. Vict.

Sur l'article des excès du vin, reprochés à Albin par Sévére, Capitolin varie tellement dans son témoignage, que l'on ne sait à quoi s'en tenir. Mais nous n'ajouterons pas foi assurément à des traits de gourmandise, qu'il a peine à croire lui-même, & qui sont véritablement incroyables. Nous ne nous persuaderons point qu'Albin mangeât pour son déjeuner cinq cens figues, cent pêches, dix melons, vingt livres

livres de raisin, cent becfigues, & quatre cens huîtres. J'entre dans ce détail pour donner un échantillon du jugement des Auteurs d'après lesquels il me faut travailler.

Formons-nous donc une idée d'Albin par les faits, & laissant à l'écart ce qui regarde sa conduite privée, pour ne le considérer que par les talens nécessaires aux grandes entreprises, nous jugerons que brave guerrier, habile à se concilier les esprits, il manqua de l'adresse & des précautions de défiances qu'il devoit opposer aux ruses de son adversaire : & telle fut la cause de sa perte.

Vengeances cruelles de Sévére après la victoire.

Dio, & Herod. & Spart. Sev. 11. & 12. & Nig. 6. & Capit. Alb. 9.

Sévére abusa insolemment de sa victoire. N'ayant plus aucun motif de crainte qui le retînt, il donna un libre essor à la violence de son caractére, & renonçant même aux légers dehors de modération qu'il avoit jusques-là affectés, il se montra tel qu'il étoit, cruel, & vindicatif audelà de toute mesure. Rien n'est plus lâche que les indignités qu'il exerça sur le cadavre de son ennemi. Après en avoir envoyé la tête à Rome, il fit passer son cheval sur le corps : il voulut repaître ses yeux de ce funeste objet, en le laissant éten-

du devant la porte de ſon Prétoire juſqu'à ce qu'il devînt infect : après quoi il le fit jetter dans le Rhône. La femme & les enfans d'Albin furent traités avec la même rigueur, mis à mort, & leurs corps jettés dans le fleuve. Et le malheur de cette famille entraîna celui de la famille de Niger, pour laquelle Sévére avoit témoigné beaucoup de bonté tant que Niger avoit vécu, qu'il avoit tenue en éxil depuis ſa défaite, & qu'il extermina, lorſque la victoire ſur Albin lui eut aſſuré la poſſeſſion de l'Empire. Il fit chercher les corps des Sénateurs qui avoient été tués en combattant pour Albin, & après les avoir livrés à divers outrages, il défendit qu'on leur donnât la ſépulture. Les priſonniers remarquables par leur naiſſance ou par leurs emplois furent mis à mort. Ces cruautés contribuérent ſans doute à empêcher un nombre de partiſans d'Albin, qui avoient quelques corps de troupes ſous leur commandement, de ſe ſoumettre à un ſi inhumain vainqueur. Ils aimérent mieux périr les armes à la main, que par la hache du Licteur : & Sévére eut à livrer pluſieurs combats pour achever de détruire un parti que la

clémence après la victoire auroit tout d'un coup désarmé.

Il tourmenta les Gaules & les Espagnes par de rigoureuses recherches contre les fauteurs d'Albin : & sur ce prétexte vrai ou faux, il fit mourir un très grand nombre des premiers citoyens des villes de ces régions. Les femmes même ne furent pas épargnées, & il en condamna plusieurs à partager le triste sort de leurs maris & de leurs proches. L'avidité d'un riche & injuste butin entroit pour beaucoup dans ces sanglantes exécutions. Car la confiscation des biens suivoit toujours le supplice des condamnés : & le produit en fut immense.

Nulle raison d'équité, nulle représentation touchante ne pouvoit fléchir Sévére. Un accusé employa le moyen de défense qui après la défaite de Niger avoit réussi, comme je l'ai rapporté, à Cassius Clémens. « Je me suis » trouvé engagé dans le parti d'Al» bin, disoit cet infortuné, par la né» cessité & non par mon choix. Que » feriez vous, si vous étiez en ma pla» ce » ? Sévére lui fit cette réponse barbare : « Je souffrirois ce que tu vas » souffrir ». *Spart. Sev. 17. & Aur. Vict.*

Ses emportemens contre le Sénat.

Mais rien ne le rendit plus odieux que ses emportemens & ses cruautés contre les Sénateurs. Il est vrai que le Sénat de Rome avoit paru porté d'inclination pour Albin, & peu de tems avant la bataille de Lyon cette Compagnie n'osant lui déférer à lui-même aucuns honneurs, s'étoit suffisamment expliquée par ceux qu'elle avoit accordés à Clodius Celsinus son frére. La colére de Sévére n'auroit donc pas été tout-à-fait injuste, s'il l'eût renfermée dans certaines bornes, & s'il ne l'eût pas portée aux plus violens excès.

Spart. Sev. 11. & Capit. Alb. 12.

Herod.

En envoyant la tête d'Albin, il l'accompagna d'une lettre au Sénat & au peuple, par laquelle il notifioit sa victoire, & qu'il finissoit en disant qu'il avoit ordonné que la tête de son ennemi fût plantée sur un gibet dans le lieu le plus fréquenté de la ville, afin qu'elle servît de preuve & d'exemple de son ressentiment contre ceux qui l'avoient offensé. Il écrivit une lettre foudroyante au Sénat, qu'il taxoit de la plus noire ingratitude à son égard. « J'ai terminé plusieurs guerres, disoit-il, à l'avantage de la République; j'ai rempli la ville d'abondan-

Capit.

» tes provisions de toutes les espéces ;
» je vous ai délivrés, par la victoire
» sur Niger, des maux de la tyrannie.
» Et comment m'avez-vous témoigné
» votre reconnoissance pour tant de
» bienfaits ? En me préférant un four-
» be, un homme dans la bouche du-
» quel ne s'est jamais trouvé que le
» mensonge, & dont tout le mérite
» est de s'être attribué sur de chimé-
» riques prétentions une fausse no-
» blesse ».

Pour faire dépit aux Sénateurs, & pour jetter parmi eux la consternation, il s'avisa de réhabiliter la mémoire de Commode, dont il n'avoit jamais auparavant parlé lui-même qu'avec mépris & horreur. Il fit mettre ce détestable Prince au rang des Dieux par ses soldats : & joignant à un procédé si désobligeant & si effrayant pour le Sénat une vanité puérile, il se disoit frére de Commode & fils de Marc-Auréle. Ce dernier travers est même de plus ancienne date que la bataille de Lyon, comme il paroît par une médaille de la troisiéme année du régne de Sévére, où il prend la qualité de fils de Marc-Auréle. Une autre, postérieure de quelques années, le fait fils de L. Vé-

Il fait mettre par les soldats Commode au rang des Dieux. *Dio, & Spart. Sev. 11.*

Tillem. Sev. art. 20.

rus. Espéce de délire! qui étoit le fruit de la prospérité.

Il retourne à Rome.

Sévére passa quelques mois dans les Gaules, occupé du soin de se faire justice à lui-même, comme il prétendoit, de calmer la Province, & d'y rétablir solidement son autorité. Il divisa aussi alors la grande Bretagne en deux Gouvernemens, aulieu que jusqu'alors elle n'en avoit fait qu'un. Lorsqu'il eut terminé les affaires les plus pressantes, il partit pour Rome, menant avec lui son armée, pour se rendre plus terrible. Il y étoit arrivé, selon M. de Tillemont, avant le deux Juin de la même année 197. de J. C. dans laquelle il avoit vaincu Albin.

Herod.

Tillem. not. 16. sur Sev.

Les habitans de la capitale tâchérent d'appaiser sa colére par les honneurs qu'ils lui rendirent. Le peuple sortit audevant de lui, couronné de branches de laurier. Le Sénat vint le recevoir avec tous les témoignages possibles de respect & de soumission, déguisant ses craintes sous des démonstrations extérieures de joie. Sévére au milieu des applaudissemens les plus flateurs entra dans la ville, monta au Capitole, y offrit des sacrifices à Jupiter, & de retour dans son Palais il

se montra satisfait du peuple, à qui il promit une largesse en réjouissance de sa victoire. Il réservoit pour le Sénat toute sa colére & toutes ses vengeances.

Discours menaçant de Sévére dans le Sénat. *Dio.*

Il l'assembla le lendemain, & il ouvrit la séance par un discours dans lequel rappellant les exemples du passé, il loua beaucoup les rigueurs exercées par Sylla, par Marius, par Octavien, comme la meilleure & la plus sûre sauvegarde ; & il blâma au contraire la douceur de Pompée & de César, qui, disoit-il, leur avoit été funeste. Delà il passa à la justification de Commode, qu'il accompagna des reproches les plus outrageans contre les Sénateurs. « Vous avez bonne grace, leur dit-il, » à insulter Commode, vous dont la » plûpart ménent une vie encore plus » honteuse que ce Prince. S'il se don» noit en spectacle tuant des bêtes de » sa main, ne puis-je pas citer l'un » d'entre vous, vieillard Consulaire, » qui tout récemment luttoit en pu» blic contre une courtisane travestie » en lionne ? Commode combattoit sur » l'arêne comme gladiateur ! Et de par » Jupiter, plusieurs de vous n'en font» ils pas autant ? Pourquoi donc, & » à quelle fin, ont-ils acheté son cas-

» que & toute son armure? » Il termina cette violente invective par l'ordre qu'il leur donna de décerner à Commode les honneurs divins, comme avoient déja fait les soldats.

Vingt-neuf ou même quarante-&-un Sénateurs mis à mort.
Herod. & Capit. Alb. 12.

Ce n'étoit là que le prélude : & les effets suivirent tels que les annonçoit un début si redoutable. Sévére avoit fait rechercher avec grand soin tous les papiers d'Albin, & s'en étant rendu maître il s'y étoit instruit des intelligences que son ennemi entretenoit à Rome. Muni de ces piéces, sur le nombre de soixante-quatre Sénateurs accusés d'avoir favorisé Albin, il en déclara innocens trente-cinq : mais il condamna à mort les vingt-neuf autres, & les fit exécuter sans aucune forme de procès, tous personnages distingués, dont plusieurs étoient Consulaires ou anciens Préteurs. Dion en nomme deux, Sulpicianus beaupére de Pertinax, & Erucius Clarus. Ce dernier étoit homme d'un grand mérite : & Sévére, tant par le plaisir malin de ternir une réputation qui le blessoit, que pour autoriser ses violences d'un nom respecté dans le Public, voulut l'engager, en lui promettant la vie, à se rendre dénonciateur & té-

Dio, & Herod. & Spart. Sev. 13.

Dio. ap. Val.

moin contre ceux qui étoient dans la même cause que lui. Ce généreux courage aima mieux mourir, que de faire un si indigne rôle. Un autre Sénateur nommé Julianus s'en chargea, & véritablement il ne fut point mis à mort; mais on lui fit souffrir, sans aucun égard pour sa dignité, tous les supplices de la question.

Spartien nous donne une liste détaillée de toutes ces tristes victimes de la vengeance de Sévére, & elle se monte à quarante-&-un noms; parmi lesquels se trouvent six Pescennius, parens sans doute de Niger, puisqu'ils portoient le même nom de famille. Cette observation, jointe à un mot * d'Hérodien, donne lieu de penser que Sévére acheva, dans l'occasion dont je parle, sa vengeance jusques-là imparfaite contre les partisans de Niger, dont il fit mourir dans le même tems, comme je l'ai dit, la femme & les enfans.

Au sujet de ce carnage horrible, Sévére reçut une bonne leçon de son jeune fils Géta, qui n'étoit guéres âgé alors que de huit ans. Cet enfant en-

Mot de Géta encore enfant sur ce carnage.

Spart. Get. 4.

* *La texte d'Hérodien est visiblement défectueux dans l'endroit que je cite. Suppléé par Henri Etienne, il présente le sens que j'exprime.*

tendant son pére s'expliquer du dessein où il étoit de mettre à mort les principaux partisans de ceux qui lui avoient disputé l'Empire par les armes, parut émû. Sévére, pour le remettre, lui ayant dit, « Ce sont des » ennemis dont je vous délivre », Géta demanda quel en seroit le nombre. Lorsqu'on l'en eut instruit, il insista, & fit une nouvelle question. « Ces in» fortunés, dit-il, ont-ils des parens » & des proches » ? Comme on fut obligé de lui répondre qu'ils en avoient plusieurs, « Hélas ! répliqua-t-il, il y » aura donc plus de citoyens qui s'af» fligeront de notre victoire, que nous » n'en verrons prendre part à notre » joie ! » On prétend que Sévére fut ébranlé par cette réfléxion, aussi judicieuse que pleine de douceur. Mais les deux Préfets du Prétoire, Plautien, dont il sera beaucoup parlé dans la suite, & Juvénal, l'enhardirent à passer outre, parce qu'ils souhaitoient de s'enrichir de la confiscation des proscrits. Caracalla étoit présent à la conversation dont je viens de rendre compte, & loin d'être de l'avis de Géta, il vouloit que l'on fît périr les enfans avec leurs péres. Géta fut indigné, &

lui dit, « Vous qui n'épargnez le sang » de personne, vous êtes capable de » tuer un jour votre frére » : & c'est ce qui arriva réellement.

Parmi tant de morts d'hommes illustres, & plus malheureux que coupables, Sévére ordonna pourtant un juste supplice. L'athléte Narcisse, qui avoit étranglé Commode, vivoit encore. Il fallut, pour lui faire subir la peine de son crime, que la haine contre le Sénat, plutôt que le zêle pour la mémoire d'un Prince détesté, servît à Sévére d'aiguillon. Au bout de cinq ans Narcisse fut puni par son ordre, & exposé aux lions avec cet écriteau : « Meurtrier de Commode ».

Narcisse, meurtrier de Commode, exposé aux lions.
Spart. Sev. 14. & *Dio*, *lib. LXXIII. p.* 838.

Pendant que Sévére épuisoit toutes ses rigueurs sur le Sénat, il prenoit soin de se rendre agréable au peuple par des jeux & des spectacles de toutes les especes, & par des distributions abondantes de vivres & d'argent. Il soulagea les sujets de l'Empire dans les Provinces d'un fardeau très onéreux, en prenant sur le fisc la dépense des postes & messageries, qui étoient auparavant à la charge des particuliers, obligés de fournir comme par corvées des chevaux & des voitu-

Attentions de Sévére pour le peuple, pour les sujets de l'Empire, mais surtout pour les soldats.
Herod. & *Spart. Sev.* 14. & 12.

res à ceux qui marchoient par ordre du Prince & de l'Etat. Mais c'est aux soldats surtout qu'il s'étudia à faire sa cour. L'expression n'est point trop forte. Sévére étoit un caractére rusé, uniquement occupé de ses intérêts propres, & comptant pour peu de chose les objets de bien public. Ainsi pour se gagner l'affection des gens de guerre, il ne craignoit point d'énerver la discipline par des largesses multipliées, par l'augmentation de leur paye, par la permission qu'il leur donna de se marier, de porter des anneaux d'or. Hérodien regarde cet Empereur comme le premier corrupteur de la discipline militaire : en quoi il va peut être trop loin. Commode avoit bien avancé l'ouvrage : mais Sévére l'acheva, & par ses molles complaisances il porta l'insolence du soldat à un tel excès, que le mal désormais fut sans remede.

Il se hâte de produire & d'avancer ses enfans.

Le grand but de sa politique étoit d'assûrer sa fortune, & de perpétuer la puissance Impériale dans sa famille. Le bas âge de ses enfans, dont l'aîné n'étoit encore que dans sa dixiéme année, l'inquiétoit. Il se hâta de les avancer par des honneurs précoces.

Nous avons vû que Caracalla avoit été déclaré César par les troupes sur la fin de l'an de J. C. 196. Sévére lui fit confirmer ce titre l'année suivante, qui est celle dont je parle actuellement, par un décret du Sénat. Il commença en ce même tems à produire le plus jeune de ses fils Géta, sans * que nous puissions dire précisément en quoi consistoient les prérogatives dont il le décora. Spart. Sev. 14.

Sa conduite séche envers sa parenté. Id. ibid. 8. & 10.

Pour ce qui est de sa parenté, il ne la releva que par des honneurs stériles, & qui ne tiroient point à conséquence pour l'Empire. Il avoit un frére nommé Septimius Géta, qui conçut de grandes idées, lorsqu'il le vit élevé à la puissance suprême. Il le vint joindre aussi-tôt que Rome l'eut reconnu, & avant son départ d'Italie pour marcher contre Niger. Il se flattoit ou d'être associé à l'Empire, ou du moins d'y acquérir un droit par le

* *Spartien dit que Sévére donna la robe virile à Géta : ce qui n'étoit pas possible alors, vû que l'enfant n'avoit encore que huit ans & quelque mois. Selon Hérodien, les fils de Sévére furent associés par leur pére à l'Empire dans le tems dont nous parlons : ce qui n'est vrai tout au plus que de Caracalla, à qui le titre de César fut confirmé par le Sénat. Les expressions peu exactes de ces Ecrivains cachent sans doute quelque prérogative d'honneur accordée à Géta, qu'ils n'auront pas bien rendues.*

titre de César. Sévére le renvoya à son poste, qui ne nous est point autrement expliqué : & ce fut en partie pour le guérir de ses projets chimériques, & pour lui ôter toute espérance, qu'il communiqua prématurément le nom de César à Caracalla. Il fallut que son frére se contentât d'un Consulat ordinaire, qu'il lui fit même attendre quelques années.

13. Sa sœur, qui avoit toujours vécu à Leptis, où elle étoit née, vint aussi se rendre auprès de lui avec un fils qu'elle avoit. Cette femme de Province, qui n'avoit jamais vû la Cour, qui parloit à peine Latin, faisoit rougir un frére Empereur. Sévére lui fit des présens : il conféra à son fils la dignité de Sénateur, & il leur ordonna ensuite à l'un à l'autre de s'en retourner dans leur patrie.

14. Il voulut pourtant témoigner son bon cœur, & sa fidélité aux sentimens de la nature, en dressant des statues à son pére, à sa mére, à son ayeul, & à sa premiére femme. Mais c'étoit une illustration qui rejaillissoit sur lui. Il ne consulta point le Sénat, selon l'usage, sur l'érection de ces statues : façon despotique d'agir, qui dut déplaire à cette Compagnie.

Sévére ne fit qu'un séjour de très courte durée à Rome, s'il est vrai, comme l'a pensé M. de Tillemont, qu'avant la fin de cette année même si remplie d'événemens, il s'étoit déja transporté en Orient pour faire la guerre aux Parthes. Cette diligence, toute étonnante qu'elle est, n'est pas absolument incroyable dans un Prince aussi actif. On a dit que son unique but dans cette nouvelle entreprise avoit été l'amour de la gloire, & le désir de ne pas signaler seulement sa valeur dans des guerres civiles, mais d'illustrer son nom par des conquêtes sur l'étranger. Sans prétendre exclure ce motif, qui est très bien assorti au génie de Sévére, on ne doit pas néantmoins l'accuser de s'être porté à prendre les armes sans un sujet légitime, puisque les Parthes, selon le témoignage de Dion, pendant que ce Prince étoit occupé contre Albin, avoient fait une irruption dans la Mésopotamie, & attaqué Nisibe, qui les tenoit perpétuellement en jalousie & en allarmes. D'ailleurs Barsémius Roi d'Atra avoit secouru Niger, comme je l'ai rapporté: & Sévére n'avoit pas eu le tems de tirer raison de cette injure. Tels furent

Sévére va en Orient faire la guerre aux Parthes. Motifs de cette guerre.

Dio, lib. LXXV. & Herod. l. III. & Spart. Sev. 15. 16.

les intérêts qui le rappellérent en Orient.

En arrivant, il délivre Nisibe assiégée par les Parthes.

Il s'étoit fait précéder de Lætus ; & il paroît qu'aussitôt après la bataille de Lyon, il avoit fait partir ce Général pour aller défendre Nisibe contre les Parthes. Il le suivit lui-même avec son armée le plus promptement qu'il lui fut possible ; & à son approche, les ennemis frappés de terreur, se retirérent de devant la place. Sévere ayant délivré Nisibe revint en Syrie, & il soumit en passant Abgare Roi de l'Osrhoene, qui lui donna ses fils pour ôtages, & lui fournit un secours de tireurs d'arc.

La campagne suivante, il prend Babylone, Seleucie, & Ctésiphon. AN. R. 949.

Il se proposoit de pousser la guerre contre les Parthes dans la campagne suivante, & il prit tout le tems nécessaire pour les préparatifs d'une expédition si importante. Il ne se mit en marche que sur la fin de l'été, ayant exprès attendu l'arriére-saison, comme plus favorable pour agir dans un pays aride & brûlant. Il avoit fait construire dans le voisinage de l'Euphrate un très grand nombre de barques, sur lesquelles il mit une partie de ses troupes : & cette flotte descendit le fleuve, en même tems que les

reste de l'armée le côtoyoit par terre. Il avoit avec lui le frére du Roi des Parthes, dont la présence pouvoit faciliter ses conquêtes, qui furent en effet très rapides. En arrivant à Babylone, il trouva cette grande ville abandonnée. Delà il gagna Seleucie, faisant probablement passer sa flotte par le canal nommé *Naar malcha*, qui communiquoit de l'Euphrate au Tigre. Séleucie lui fut pareillement livrée par la fuite de ses habitans. Ctésiphon lui couta un siége, & même son armée y souffrit beaucoup. Les Parthes animés par la présence de leur Roi Vologése *, qui s'étoit enfermé dans la ville, firent une belle résistance : & les Romains manquant de provisions, réduits à vivre de racines, & fatigués, en conséquence de la mauvaise nourriture, par de cruelles maladies, commençoient à se décourager. Sévére persista : & sa fermeté triompha des obstacles, & fit réussir l'entreprise. La ville fut emportée de vive force, & livrée au pillage. Le carnage fut très grand, le butin d'une richesse immense, & les prisonniers se montérent au nombre de cent mille têtes.

Amm. Marc. lib. XXIV.

* *Il est nommé Artabane par Hérodien.*

Le Roi des Parthes échappa aux vainqueurs, qui ne se trouvérent pas en état de le poursuivre.

Tillem. Sévére prit à l'occasion de cette conquête, qu'il ne put pas néantmoins garder, le titre d'*Imperator* pour la onziéme fois, & celui de *Parthique*, rehaussé de l'épithéte *très grand*. Il écrivit au Sénat & au peuple Romain en termes magnifiques au sujet de ses exploits, & il les fit même représenter sur des tableaux qui furent exposés à la vûe du Public.

Caracalla déclaré Auguste, & Géta César.

Ce vain éclat ne fut pas le seul fruit qu'il tira de sa victoire. Il en profita pour établir solidement la puissance Impériale dans sa maison. La voie la plus sûre pour y réussir, étoit d'associer ses fils, qu'il avoit dans cette vûe menés avec lui, à tous les honneurs du rang suprême, & Marc-Auréle lui en avoit donné l'exemple. Sévére le suivit, & même, comme il arrive d'ordinaire dans l'imitation des choses abusives, il alla audelà. Il n'attendit point pour Caracalla l'âge que Marc-Auréle avoit attendu pour Commode. Au tems * de la prise de Ctésiphon, ce

* *Pour cette date je suis l'autorité de Spartien, & la vraisemblance Historique. On tire des médail-*

jeune Prince n'étoit que dans sa onziéme année : & dans les transports de joie qu'excita parmi les soldats Romains la conquête & le pillage de la capitale des Parthes, Sévére les engagea à proclamer Auguste son fils aîné. Géta destiné un jour au même rang, reçut alors le titre de César, & le nom d'Antonin. L'autorité du Sénat intervint ensuite, & ratifia ce qu'avoient ordonné en premier les soldats, auxquels Sévére en reconnoissance fit de grandes largesses.

Sévére marche du côté de l'Arménie, dont le Roi demande la paix & l'obtient.

La disette des vivres, & les incommodités d'un climat étranger & inconnu, contraignirent les Romains, tout vainqueurs qu'ils étoient, d'abandonner Ctésiphon, & de songer à la retraite. Ils ne purent même retourner par le chemin qu'ils avoient dabord suivi, parce que le pays par lequel ils avoient passé étoit mangé. Ils remontérent le Tigre, par terre & par eau en même tems.

Cette route les menoit en Arménie, où ils se préparoient à entrer hostilement. Je ne puis dire pour quelle rai-

les & des inscriptions une date antérieure de plusieurs mois pour l'élévation de Caracalla au rang d'Auguste. Quelque sentiment que l'on embrasse sur ce point, le fond du fait & les principales circonstances restent les mêmes.

son. Car le Roi d'Arménie, qui se nommoit Vologése comme celui des Parthes, n'avoit donné aucun sujet de plainte à Sévére, s'étant abstenu d'envoyer du secours à Niger, qui lui en avoit demandé. Il paroît que Vologése étoit un Prince sage, & fidéle imitateur de son pére Sanotruce, à qui Dion rend ce témoignage, qu'à la grandeur du courage & à l'habileté dans la guerre, il joignoit l'exacte observation de la justice; & que pour la tempérance & la modération, on peut le comparer aux plus vertueux d'entre les Grecs & les Romains. Vologése, fils de Sanotruce, se conduisit, dans l'occasion dont il s'agit, avec vigueur & prudence en même tems. Il marcha audevant des Romains, & se mit en état de leur faire tête : mais sentant l'inégalité de ses forces, & préférant la paix à la guerre, il fit parler d'accord, & entama une négociation, à laquelle Sévére se prêta. Moyennant de l'argent & des otages donnés par l'Arménien, l'Empereur lui accorda la paix, & même augmenta ses Etats de quelque canton de l'Arménie, dont les Romains étoient maîtres.

Dio ap. Val.

Il met deux fois le siége devant Atra,

Il ne restoit plus à Sévére d'autre objet à remplir en Orient, que la

vengeance qu'il se proposoit de tirer du Roi d'Atra. On peut croire qu'en sortant de dessus les terres des Parthes, il avoit fait avec eux un traité, puisqu'il n'y eut plus de guerre entre les deux Empereurs durant tout le cours de son régne. Il s'étoit tenu satisfait des démarches de soumission du Roi d'Arménie. La ville d'Atra, ou n'espérant point de grace, ou fiére de sa situation, qui l'avoit rendu autrefois victorieuse des efforts de Trajan, se préparoit à la résistance. Sévére vint mettre le siége devant la place, en traversant la Mésopotamie pour regagner la Syrie, & il réussit fort mal. Ses machines furent brûlées : il perdit beaucoup de soldats, un plus grand nombre encore furent blessés : & il se vit contraint de lever le siége, sans renoncer néantmoins au dessein de se venger de ce peuple opiniâtre.

& le lève deux fois. Dio & Herod.

Il fit donc de nouveaux préparatifs, il amassa d'abondantes munitions de guerre & de bouche, & il revint au bout d'un tems assiéger Atra. Les habitans se défendirent toujours avec le même courage. Ils étoient Arabes, comme je l'ai observé ailleurs ; & ils avoient audehors une nombreuse cava-

lerie de leur nation, qui interceptoit les convois, qui fondoit avec une légereté incroyable sur les détachemens Romains envoyés pour fourager, & qui, après les avoir dissipés & détruits, disparoissoit comme le vent. Ceux qui étoient enfermés dans la ville faisoient de vigoureuses sorties, dans lesquelles ils tuoient beaucoup de monde aux assiégeans. Ils parvinrent même à brûler encore toutes leurs machines, hors celles qu'avoit construit Prisque, cet Ingénieur de Byzance, à qui son talent, & le service que Sévére espéroit en tirer, avoient sauvé la vie. Ils avoient eux-mêmes des machines d'une très longue portée, & qui lançoient plusieurs traits à la fois avec une telle roideur, qu'à une distance considérable ils conservoient encore assez de force pour tuer ceux qu'ils atteignoient: & Sévére eut plusieurs de ses gardes renversés morts à ses pieds. Lorsque les Romains eurent gagné du terrain, & se furent de plus près approchés du mur, les Atréniens changeant de batterie, leur devinrent encore plus redoutables. Ils versoient sur eux à grands flots le bitume enflammé, qui les brûloit & les faisoit ex-

pirer dans les plus horribles douleurs. Hérodien témoigne qu'ils jettoient aussi des vases de terre, remplis de petites bêtes aîlées & vénimeuses, qui, lorsque le vase s'étoit brisé en tombant, sortoient de leur prison, s'attachoient au corps des assiégeans, & se glissant entre leurs habits, les blessoient par leurs piquûres, & les mettoient hors d'état d'agir. Ajoutez les incommodités d'un climat aride, où les ardeurs du soleil étoient excessives, & causoient dans toute l'armée de dangereuses maladies.

Enfin néantmoins l'activité & la persévérance des assiégeans vint à bout de faire bréche; & un grand pan de mur, miné apparemment pardessous, tomba. La ville étoit prise, si l'avarice du vainqueur ne l'eût secourue. Sévére savoit qu'elle contenoit de grandes richesses, & particuliérement les trésors du temple du Soleil, qui deviendroient la proie du soldat, si la place étoit emportée d'assaut; au lieu que l'Empereur en seroit seul maître, si les assiégés, comme il l'espéroit dans l'extrémité où ils étoient réduits, demandoient à capituler. Par ce motif, il fit

sonner la retraite, au grand mécontentement des soldats, qui se voyoient vainqueurs.

Son avidité fut frustrée. Les Atréniens, loin de penser à se rendre, reconstruisirent pendant la nuit un nouveau mur : & lorsque Sévére voulut y faire donner l'assaut, les soldats Européens, qui étoient ses meilleures troupes, refusérent de marcher. Il fallut y envoyer des Syriens, qui plus dociles, mais plus mous, furent repoussés avec perte & avec honte. Et il ne fut pas possible de ramener les mutins. Un des principaux officiers de l'armée ne demandoit que cinq cens cinquante soldats d'Europe pour mettre à fin l'entreprise. « Où voulez-vous, lui dit » l'Empereur, que j'en trouve ce nom» bre ? » Ainsi, dit l'Historien, Dieu sauva la ville, en rappellant par les ordres de Sévére les soldats qui auroient pû la prendre ; & en ôtant ensuite à Sévére, par la désobéissance de ses soldats, le pouvoir de s'en emparer, lorsqu'il en eut la volonté. Il fallut donc après vingt jours d'attaques inutiles lever le siége de devant la ville d'Atra : & ce mauvais succès causé par la mu-

tinerie des troupes, dont Sévére n'eut pas le crédit de se faire obéir, ne fait pas honneur à ce Prince.

Il s'en consola par une ou plusieurs expéditions en Arabie, qui lui réussirent. Si nous en croyons Hérodien, il pénétra jusques dans l'Arabie Heureuse. Eutrope & Victor parlent d'une partie de l'Arabie réduite par lui en Province. Dans le vrai, il ne paroît pas qu'il ait beaucoup ajouté aux conquêtes que Trajan avoit faites dans ce pays.

Tillem. Sev. art. 17.

Voilà à quoi se réduisirent les exploits de Sévére en Orient : de grands pays parcourus avec des fatigues & des frais immenses, une entreprise d'éclat manquée, nulle conquête solide & durable. L'avantage que les Romains en retirérent fut de s'affermir dans la possession de ce qu'ils avoient précédemment acquis en ces contrées, & d'y établir une tranquillité qui pendant plusieurs années ne fut interrompue par aucun trouble.

Cruautés exercées par Sévére contre les restes du parti de Niger, & même contre ses propres amis.

Spart. Sev. 15.

C'étoit pour Sévére une gloire, qui ne laissoit pas d'avoir son prix. Mais il la déshonora par les cruautés qu'il exerça soit contre les restes malheureux du parti de Niger, soit contre

ses propres amis & officiers. Spartien attribue à l'avidité de Plautien ces recherches sans fin contre des ennemis accablés. Selon Hérodien, & probablement selon la vérité, l'Empereur n'étoit pas moins avide que son Préfet du Prétoire, & il réservoit pour lui-même la plus grande partie des confiscations. La douceur de ce butin sanglant, jointe à ses défiances éternelles, le rendit cruel à l'égard même, comme je l'ai dit, de ceux qui avoient été de tous tems attachés à sa fortune. Il suffisoit de paroître digne de l'Empire par des talens éminens, pour devenir suspect d'y aspirer. On imputoit aux uns des projets de conspiration, à d'autres des consultations faites aux Devins sur la vie de l'Empereur. Quelquefois de simples observations sur le bas âge de ses enfans, qui sembloit rendre sa succession incertaine, étoient punies de mort. Dion nous instruit en particulier du triste sort de deux Officiers de guerre, qui furent ainsi immolés aux ombrages du Prince.

Dio.

L'un étoit un Tribun des cohortes Prétoriennes, nommé Julius Crispus, qui dans l'ennui & l'impatience que lui causoit une guerre laborieuse sous

un ciel étranger & brûlant, fit l'application de deux vers de Virgile aux circonstances où l'on se trouvoit actuellement. « Oui [a] sans doute, il est » bien juste, dit-il, que pour élever » & aggrandir Turnus, nous vil peu- » ple, troupe indigne d'être regrettée, » nous couvrions les campagnes de nos » corps étendus sans sépulture ». Cette plainte fut regardée comme séditieuse par Sévére. Il en couta la vie au Tribun, & sa place fut donnée à son délateur, simple soldat.

Lætus avoit trop de mérite pour ne pas exciter la jalousie d'un Prince défiant. Il étoit guerrier & homme d'Etat, aimé des soldats, qui dans certaines occasions déclarérent qu'ils ne vouloient point marcher, s'ils ne l'avoient à leur tête. Ce dernier trait peut faire douter de la droiture de ses intentions & de sa fidélité, déja devenue suspecte, comme je l'ai dit, à la bataille de Lyon. Mais il n'y avoit rien de prouvé, & il étoit bien odieux de faire mourir un ancien ami, dont les services avoient été très utiles à Sévé-

a Scilicet ut Turno contingat regia conjux,
Nos animæ viles, inhumata infletaque turba,
Sternamur campis. *Virg. Æn. XI.* 371.

re, & pour l'élever à l'Empire, & pour l'y maintenir; & qui s'étoit signalé également dans les guerres civiles & étrangéres. L'Empereur prit un parti conforme à son génie rusé & artificieux. Il fit tuer Lætus dans une émeute de soldats, auxquels seuls il attribua cette mort, comme s'il n'y eût eu aucune part.

Son absence de Rome dura plus longtems que les affaires qui l'en avoient éloigné. Il n'y revint que l'an de J. C. 203. & par conséquent son voyage doit avoir été de six ans. Les deux ou trois premieres années furent employées aux guerres dont j'ai rendu compte. Dans l'intervalle qui reste, je trouve moins d'événemens mémorables.

Petite guerre contre les Juifs.
Spart. Sev. 16. 17. 14.

Il fit quelque guerre de peu d'importance contre les Juifs, soit qu'ils eussent tenté de se révolter, soit qu'il leur cherchât lui-même querelle pour leur ancien attachement à Niger, dont il leur avoit néantmoins accordé le pardon. Il paroît que dans cette expédition Caracalla eut le titre du commandement, puisque le triomphe sur les Juifs fut décerné à ce jeune Prince par le Sénat. Sévére fit di-

vers réglemens pour la Palestine, & il défendit sous de grosses peines à ceux qui n'étoient pas nés Juifs, d'embrasser leur religion.

Il donna à son fils aîné la robe virile à Antioche, avant sa quatorziéme année accomplie; & il le fit son Collégue dans le Consulat, l'an de J. C. 202. Caracalla Consul.

Cette même année il publia contre les Chrétiens un Edit, qui ouvrit la cinquiéme persécution. Il leur avoit été dabord assez favorable, par un môtif de reconnoissance personnelle pour un Chrétien nommé Procule Torpacion, qui l'avoit guéri d'une maladie; & auquel en récompense de ce service il accorda un logement dans son Palais. Il étoit si éloigné de haïr ceux qui professoient la Religion de Jesus-Christ, qu'il donna même à Caracalla son fils aîné une nourrice Chrétienne. Une fausse politique changea ses dispositions. Les Chrétiens, à la faveur de la paix dont ils avoient joui sous Commode, s'étoient extrémement multipliés. L'éminence de leur vertu, & les miracles que Dieu opéroit par eux, leur attiroient une foule infinie de Prosélytes. « Nous remplissons, di-

Persécution contre les Chrétiens. *Tillem. Persec. sous Sév.*

» soit Tertullien aux Payens dans le
» tems même dont il s'agit ici, nous
» remplissons vos villes, vos bourga-
» des, votre Sénat, vos armées. Nous
» ne vous laissons que vos temples &
» vos théâtres ». L'accroissement prodigieux du Christianisme menaçoit évidemment d'une ruine prochaine la Religion de l'Etat: & ce fut sans doute par cette considération que Sévére laissa pendant quelques années la liberté aux Magistrats de faire la guerre en vertu des anciennes loix aux Chrétiens, & qu'enfin il autorisa lui-même la persécution par un Edit. Elle dura jusqu'à la fin de son régne, & elle couronna un grand nombre de Martyrs, dont les plus illustres sont S. Irenée de Lyon, Léonidas pére d'Origéne & la Vierge Potamienne à Aléxandrie, S. Spérat & les Martyrs Scillitains en Afrique. La Religion Chrétienne eut un excellent défenseur en la personne de Tertullien, dont tout le monde connoît & admire l'Apologétique. Il faut y joindre l'élégant & pieux ouvrage composé vers le même tems & dans les mêmes vûes par Minucius Félix.

Sévére visite l'Egypte.

Sévére, après avoir entiérement pa

tifié l'Orient, passa en Egypte, où en arrivant il rendit des honneurs à la mémoire & aux cendres de Pompée. Il ne paroît point qu'il ait eu d'autre motif dans ce voyage, que le désir de visiter & de connoître par lui-même une si fameuse contrée. Il étoit d'un caractére extrémement curieux, & il n'y avoit rien dans les choses divines ou humaines qu'il ne souhaitât d'examiner, de creuser, & d'approfondir. Ainsi il ne se contenta pas de voir Memphis l'ancienne capitale des Rois d'Egypte, la statue de Memnon, les Pyramides, le Labyrinthe : il entra dans le sanctuaire des temples les plus révérés, & se fit représenter les livres sacrés que les Egyptiens y gardoient avec un religieux respect : & portant partout son génie envieux & tyrannique, il enleva ces livres, pour se réserver à lui seul la connoissance de ce qui pouvoit y être contenu. Par le même principe, il ferma le tombeau d'Aléxandre, afin que personne ne pût y entrer après lui. *Dio, & Spart. Sev. 17.*

Le voyage d'Egypte lui fit grand plaisir. La singularité du climat & des animaux qu'il produit, les merveilles de la nature & de l'art, le culte du

Dieu Sérapis, tout cela fut une pâture agréable pour sa curiosité; & le souvenir lui en resta toute sa vie. Peut-être doit-on attribuer à la satisfaction qu'il en ressentit, la facilité qu'il eut d'adoucir la pesanteur du joug que portoient les Egyptiens. Ils étoient gouvernés despotiquement, en vertu de l'institution d'Auguste, par un Préfet qui leur tenoit lieu de leurs anciens Rois. Sévére accorda aux Aléxandrins l'établissement d'un Conseil, dont les membres eurent le titre & les droits de Sénateurs, & entrérent en part de l'administration des affaires publiques.

Il revient à Rome. AN. R. 954. *Tillem.*

Il revint à Rome sous l'année de J. C. 203. comme je l'ai déja marqué, ayant pris sa route par terre, & fait un très grand circuit par la Syrie, la Cilicie, l'Asie mineure, la Thrace, la Mœsie, & la Pannonie. De retour dans sa capitale, nous ne pouvons pas dire s'il triompha. Spartien rapporte que le triomphe lui fut décerné par le Sénat, mais que ce Prince ne voulut point l'accepter, étant trop incommodé de la goute, pour soutenir la fatigue de passer presque toute une journée dans un char. Le même Ecrivain ajoute que Sévére permit à son fils de

Spart. Sev. 16.

triompher des Juifs : ce qui n'eſt guéres vraiſemblable, ſi lui-même il ne triompha pas des Parthes. On peut croire que Sévére fit dans Rome une entrée, moins ſolennelle & moins pompeuſe qu'un triomphe, mais cependant avec une certaine célébrité. En la place du triomphe le Sénat lui décerna un arc triomphal, qui ſubſiſte encore aujourd'hui, & dont l'inſcription nous apprend qu'il fut érigé dans la onziéme année de la puiſſance Tribunicienne de Sévére, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace qui roule entre le 2. de Juin de l'an de J. C. 203. & le 2. Juin 204.

Nard. Roma vet. l. V. c. 6.

Il donna cette même année des jeux & des ſpectacles de toute eſpéce, accompagnés de largeſſes immenſes. Trois motifs concouroient pour la ſolennité de ces fêtes. Sévére y célébroit ſes victoires ſur les peuples de l'Orient, ſon retour à Rome, & la dixiéme année de ſon régne. Il crut donc ne pouvoir trop prodiguer la pompe & la ſplendeur pour ces trois objets réunis. Il diſtribua aux citoyens du peuple & aux ſoldats Prétoriens par tête autant de piéces d'or qu'il avoit régné d'années, & la ſomme to-

Jeux & ſpectacles.

Dio, lib. LXXVI. & Herod.

tale se monta à cinquante millions de dragmes, qui sont vingt-cinq millions de nos livres Tournois : dépense exorbitante, dont il se faisoit beaucoup d'honneur, comme ayant surpassé en ce point la magnificence de tous ceux qui l'avoient précédé. Il disoit vrai : mais étoit-ce là un sujet de gloire bien solide ? Ces largesses énormes, dont il revient si peu d'avantage à chaque particulier, & qui épuisent les finances publiques, sont-elles bien conformes aux maximes d'un sage gouvernement ? La politique intéressée de Sévére y trouvoit son compte. Il attachoit des créatures à sa personne & à sa famille.

Dans les spectacles qui furent donnés au peuple, on vit soixante ours dressés à la lutte combattre les uns contre les autres à un signal auquel on les avoit accoutumés. Au milieu de l'Amphithéâtre fut pratiqué un grand & vaste bassin en forme de vaisseau de guerre, qui contenoit quatre cens animaux féroces. Le vaisseau s'étant tout d'un coup ouvert, il en sortit des ours, des lions, des Panthéres, des autruches, des ânes & des bœufs sauvages, auxquels on ajouta trois cens animaux domestiques : & toutes ces bê-

tes, au nombre de sept cens, furent tuées pour le plaisir de la multitude, cent par chaque jour des sept que dura la fête. Dion fait mention à part d'un éléphant, & d'un monstre Indien que les Anciens appelloient *Corocotta*, & que l'on disoit né de l'accouplement d'un loup avec une chienne, ou d'un tigre avec une lionne.

Une singularité remarquable de ces jeux *, mais bien indécente, c'est que des femmes parurent sur l'arêne, & y combattirent comme gladiateurs. Cette licence, dont l'exemple, s'il n'étoit pas tout-à-fait nouveau, au moins n'avoit été jamais ni fréquent ni approuvé, devint une source de brocards & d'incartades contre les Dames même du premier rang, qui n'y avoient aucune part. On sentit l'abus, & on y remédia par une Ordonnance qui interdit aux femmes des combats si peu convenables à la foiblesse & à la pudeur de leur sexe. *Dio. lib. LXXV.*

Toute cette année se passa en fêtes. Sévére y donna la robe virile à son second fils Géta César, & il maria Ca- *Mariage de Caracalla avec la fille de Plautien. Spart. Sev. 14.*

* *Je rapporte aux Jeux dont parle Dion au commencement de son soixante-&-seiziéme Livre cette circonstance qui semble comme égarée à la fin du soixante-&-quinziéme.*

racalla l'aîné à la fille de Plautien son Préfet du Prétoire, favori insolent, & dont la fortune éclatante se termina, comme il arrive d'ordinaire, par une sanglante catastrophe. C'est ici le lieu de faire son histoire, en reprenant les choses de plus haut.

Histoire de la fortune & de la chûte de Plautien.

Dio. lib. LXXV. & LXXVI. Herod. III. Spart. Sev. 14.

Les commencemens de cet homme qui eut dans la suite en sa main toute la puissance de l'Empire, furent très obscurs. Il étoit Africain, de condition médiocre, né sans biens. Dans sa jeunesse il se fit de fâcheuses affaires; & pour cause de sédition & de violence il fut condamné à l'exil par Pertinax * alors Proconsul d'Afrique. Réduit à un triste état, il trouva une ressource dans l'amitié de Sévére, à qui il s'attacha. Il étoit son compatriote, & même, selon quelquesuns, son parent. D'autres ajoutent que ce fut par le crime & par l'infamie qu'il gagna ses bonnes graces: & il n'est pas douteux, que la prévention aveugle que Sévére eut pour lui jusqu'à la fin, ressemble fort à une passion. En s'ag-

* *Dans le fragment de Dion* (ap. Val. p. 737.) *d'où je tire cette circonstance, celui dont la condamnation par Pertinax est rapportée se trouve nommé* Fulvius. *C'est que Plautien se nommoit* Fulvius Plautianus.

grandiſſant, Sévére augmenta la fortune de Plautien, & lorſqu'il fut devenu Empereur il le fit Préfet du Prétoire. On a même lieu de penſer que Plautien exerça ſeul cette charge, au moins pendant les derniéres années qu'il en jouit.

Dans une ſi grande place, dont le pouvoir étoit extrémement étendu, il déploya tous ſes vices, commençant par l'avidité. Tout irritoit ſa convoitiſe, toute voie lui étoit bonne pour acquérir, préſens extorqués, rapines, confiſcations. Nous avons vû que l'Hiſtoire lui attribue une grande part dans les meurtres ſi fréquemment ordonnés par Sévére : & la vûe du Miniſtre dans les conſeils ſanguinaires qu'il donnoit, étoit de s'enrichir de la dépouille de ceux qu'il faiſoit condamner. Il n'y avoit dans tout l'Empire ni peuple ni ville qu'il ne pillât, qui ne lui payât tribut ; & on lui envoyoit de plus riches & de plus magnifiques préſens qu'à l'Empereur. Ce que la Religion même avoit ſouſtrait aux uſages humains n'étoit pas à couvert de ſes brigandages : & il fit enlever dans les iſles de la mer Erythrée des chevaux tigres conſacrés au Soleil.

L'orgueil & l'insolence égaloient en lui l'avidité. Il n'est point d'honneurs qu'il ne se fît rendre, jusqu'à ceux qui étoient réservés d'une façon spéciale au Souverain : & l'on ne comprend pas aisément comment Sévére, si défiant, si soupçonneux, si jaloux de ses droits, si terrible dans ses vengeances, souffroit tout de la part de ce favori. On lui érigea des statues en plus grand nombre, & plus hautes, qu'à l'Empereur & aux Princes ses fi's : & cela, non seulement dans les villes de Provinces, mais dans la capitale ; non seulement aux dépens & par la flatterie des particuliers, mais par décret du Sénat. Les Sénateurs & les soldats juroient par la fortune de Plautien ; & partout on faisoit des vœux publics au Ciel pour sa conservation.

Enyvré de sa prospérité il se croyoit tout permis, & il exerçoit une tyrannie à peine croyable. On ne pourroit pas se persuader, si l'on n'avoit pas le témoignage de Dion Ecrivain contemporain, qu'un Ministre ait osé faire cent eunuques de tous âges, pour le service de sa fille : je dis de tous âges, enfans, jeunes gens, hommes

faits, mariés & péres de famille. Il est vrai qu'il renferma dans sa maison, tant qu'il vécut, cet horrible sécret, & que le public n'en fut instruit qu'après sa mort.

Plautien couronnoit ses autres vices par la débauche la plus outrée dans tous les genres. Il chargeoit tellement son estomac de vin & de viandes, que ne pouvant suffire au travail de la digestion, il s'étoit fait une habitude, comme un autre Vitellius, de se soulager par le vomissement. Livré aux excès les plus honteux, & même à ceux qui offensent directement la nature, il n'en étoit pas moins jaloux, & il tenoit sa femme dans une espéce de captivité, ne lui permettant ni de voir personne, ni de se laisser voir à qui que ce fût, sans excepter l'Empereur lui-même & l'Impératrice.

C'étoit un homme si haïssable, à qui Sévére avoit donné toute sa confiance, ou plutôt par lequel il s'étoit laissé subjuguer. Car il avoit pour lui, non pas des attentions de bonté, mais une déférence de soumission : ensorte qu'à le voir agir, on eût crû que Sévére étoit le Ministre, & Plautien l'Empereur. Quand ils voyageoient

ensemble, le Préfet du Prétoire prenoit les meilleurs logemens : sa table étoit mieux servie que celle de son maître, & si Sévére vouloit avoir quelque morceau fin & délicat, il l'envoyoit demander à Plautien. Dans une maladie qu'eut ce Ministre à Tyanes, l'Empereur étant venu le visiter, les soldats qui gardoient la porte arrêtérent son cortége, & il entra seul. Il vouloit un jour juger une affaire, & il ordonna à celui qui dressoit les rôles, de la mettre sur le bureau : « Je ne » le puis point, répondit cet officier, » si je n'ai l'ordre de Plautien ». Apparemment l'Impératrice Julie, peu réglée dans ses mœurs, mais Princesse de beaucoup d'esprit & d'un courage élevé, souffroit impatiemment l'orgueil d'un Ministre audacieux. Plautien, loin de se ménager avec elle, lui déclara une guerre ouverte. Il travailloit sans cesse à la décrier auprès de l'Empereur : il fit des informations contre elle : plusieurs Dames illustres, qui avoient part à son amitié, furent appliquées à la question : & elle n'eut d'autre parti à prendre, pour pouvoir jouir de quelque repos, que de se livrer à l'étude de la Philosophie, pas-

sant son tems dans la compagnie des gens de Lettres, sans se mêler d'aucune affaire.

Il intervint cependant un refroidissement dans l'amitié de Sévére pour Plautien, ou, pour parler plus juste, une vraie disgrace. L'Empereur ouvrit les yeux pour quelques momens, & blessé de la multitude des statues érigées au Préfet du Prétoire, il en fit abattre & fondre quelquesunes. Plautien fut même déclaré ennemi public, si nous en croyons Spartien. A ce signal la haine universelle, jusques-là retenue dans la contrainte, se manifesta contre lui. Les Magistrats Romains dans les Provinces, les villes, & les peuples abattirent partout ses statues. Ils eurent bientôt lieu de s'en repentir. Plautien rentra en grace, reprit son ascendant sur l'esprit de l'Empereur, & tous ceux qui s'étoient montré ses ennemis éprouvérent sa vengeance. Dion cite en particulier Racius Constans, Propréteur de Sardaigne, homme de mérite, qui fut poursuivi criminellement pour avoir renversé les statues de Plautien dans sa Province. L'accusateur osa dire en plaidant, que l'on verroit plutôt le ciel tomber, que Sévére

faire aucun mal à Plautien : & l'Empereur, qui étoit présent, appuya & répéta ce discours. Il ne se passa pourtant pas une année, que cette déclaration si énergique ne fût démentie par l'événement. Mais alors Sévére pensoit ce qu'il disoit, & il combla son Ministre réconcilié de faveurs plus signalées qu'il n'avoit encore fait.

Il le désigna Consul, & il lui permit, ce qui étoit sans exemple, de compter les ornemens Consulaires, qui lui avoient été décernés autrefois, pour un premier Consulat : ensorte qu'étant Consul réellement pour la premiére fois, Plautien se qualifioit Consul pour la seconde fois. Sévére lui accorda dispense pour garder avec cette charge suprême l'épée de Préfet du Prétoire, qui ne devoit être réguliérement portée que par un Chevalier Romain. Il sembloit presque désirer de l'avoir pour successeur, & il écrivit dans une occasion : « J'aime Plau» tien jusqu'à souhaiter de mourir » avant lui ». Enfin il maria la fille de son Préfet du Prétoire avec Caracalla son fils aîné, qui étoit déja Auguste depuis quelques années. Mais cet honneur éclatant, qui faisoit entrer l'Em-

Dio, lib. XLVI. p. 621.

pire dans la famille de Plautien, fut précisément la cause de sa perte.

Les richesses que la nouvelle épouse Plautilla reçut de son pére en bijoux, en ornemens, en équipages, auroient suffi, dit l'Historien, à cinquante Impératrices : & le pompeux étalage en fut présenté aux yeux de la ville, & porté ou conduit au Palais à travers la place publique. Les noces furent célébrées avec toute la magnificence possible. L'Empereur donna un repas à tout le Sénat : & non seulement la table fut servie superbement, mais les convives reçûrent pour emporter chez eux des viandes crues & des animaux vivans.

Tout ce grand appareil de fêtes & de réjouissances se changea bientôt en deuil pour Plautien & pour sa fille. Caracalla haïssoit autant le Préfet du Prétoire, que son pére l'aimoit. Il ne pouvoit supporter la puissance tyrannique de ce Ministre ; ses airs hautains, la pompe de ses équipages, qui le disputoient à ceux de l'Empereur ; les ornemens de dignités incompatibles combinés sur sa personne, & le laticlave de Sénateur réuni avec l'épée de Préfet du Prétoire ; enfin le faste au-

dacieux avec lequel Plautien marchoit dans Rome, se faisant précéder de coureurs, qui écartoient les passans, arrêtoient les voitures, & ordonnoient à tous de ne point regarder le Ministre en face, & de baisser les yeux en terre. On conçoit aisément combien ces traits d'insolence devoient irriter un jeune Prince violent & farouche, tel qu'étoit Caracalla. De la haine contre le pére, il avoit passé, comme il est naturel, à haïr la fille. Il n'avoit consenti que malgré lui à son mariage : & loin de traiter Plautilla en épouse, il ne l'admit ni à sa table ni à son lit, il ne montroit que dédain & aversion contre elle, & il déclaroit hautement, que lorsqu'il auroit le pouvoir en main, le premier usage qu'il prétendoit en faire, seroit d'ordonner la mort du pére & de la fille.

Plautien sentit le danger : mais jusqu'où le porta cette crainte, & si, pour s'en affranchir, il forma des projets criminels contre la vie de l'Empereur & de ses fils, c'est ce qu'il ne me paroît pas possible d'assûrer. Hérodien, qui l'en accuse, mêle dans son récit des circonstances destituées de toute probabilité, & il a pris pour vé-

rité une fourberie tramée par Caracalla. Dion ne s'explique point clairement, & donnant assez à entendre que Plautien conçut des espérances & des désirs contraires à son devoir, il n'en marque expressément ni le plan ni le terme. Nous savons seulement par cet Ecrivain, que Plautien de tout tems avoit dans le Palais des espions, qui lui rendoient compte de toutes les actions & de toutes les paroles de l'Empereur, & qu'il cachoit dans un profond sécret ce qu'il disoit & faisoit lui-même : conduite assûrément suspecte dans un Ministre, mais qui n'emporte pas la consommation du crime. Demeurons dans l'incertitude sur ce point, puisqu'il le faut, & contentons-nous de l'exposé de Dion.

Plautien au comble de la fortune étoit toujours pâle & tremblant : ce que l'Historien attribue d'une part aux excès de la débauche qui altéroient sa santé, & de l'autre aux craintes & aux désirs qui agitoient son ame. Son trouble se manifestoit si visiblement, qu'il lui attira un jour les reproches du peuple, qui lui cria dans le Cirque : « Pourquoi trembles-tu ? Pourquoi » es-tu pâle ? Tu es plus riche que

» trois à la fois ». Ils entendoient Sévére & ses deux fils. Mais si Plautien ne pouvoit supprimer les témoignages des inquiétudes qui le dévoroient, il ne rabattoit rien de sa fierté & de sa hauteur. Il opposoit l'orgueil aux menaces de Caracalla. Il traitoit durement ce jeune Prince, le faisoit épier, s'informoit de toutes ses démarches, & le fatiguoit par de continuelles réprimandes. Il n'avoit pas même l'attention de faire cesser les justes sujets de plainte que lui donnoit la conduite scandaleuse de Plautilla. Aveuglé par la confiance en l'amitié de Sévére, il croyoit pouvoir impunément tout oser : & il est vrai que Caracalla ne seroit jamais parvenu à le perdre, tant que son pére auroit eu les yeux fascinés à l'égard de ce Ministre. Mais le charme se rompit enfin.

Personne n'avoit la hardiesse d'ouvrir la bouche contre Plautien. Les approches de la mort en donnérent la liberté à Septimius Géta frére de l'Empereur : & dans ses derniers momens, comme il ne craignoit plus le Préfet du Prétoire, & le haïssoit beaucoup, il le démasqua en plein dans un entretien qu'il eut avec Sévére. Dion ne nous

détaille point ce que dit Géta : mais il assûre que Sévére en fut frappé, & que de ce moment il n'eut plus la même considération pour Plautien, & diminua beaucoup sa puissance. Cette disposition de refroidissement de la part de l'Empereur étoit tout-à-fait favorable aux desseins de Caracalla, & il la saisit pour satisfaire sa vengeance.

De concert avec Evode affranchi, qui avoit été son gouverneur, il engagea trois Centurions, dont l'un se nommoit Saturnin, à aller déclarer à Sévére, que Plautien les avoit chargés avec sept de leurs camarades de tuer l'Empereur & son fils aîné dans le moment même, & qu'il leur en avoit donné l'ordre par écrit. Cette dénonciation se fit au sortir d'un spectacle qui venoit d'être représenté dans le Palais, & lorsqu'on alloit se mettre à table : toutes circonstances qui démontrent l'absurdité de l'accusation. Car, suivant que le remarque judicieusement Dion, si Plautien eut voulu commettre un pareil attentat, il n'auroit choisi ni pour lieu de la scêne Rome & le Palais, ni pour moment de l'action celui où l'Empereur étoit environné de toute sa Cour, ni pour ac-

teurs dix Centurions à la fois. Mais surtout qui a jamais entendu parler d'écrit en un semblable cas ? Cependant Sévére ne rejetta point cet avis : & ce qui le disposa à y ajouter foi, fut l'attention superstitieuse à un songe qu'il avoit eu pendant la nuit, & dans lequel il avoit crû voir Albin vivant, & se préparant à le percer.

Plautien fut mandé sur le champ ; & sans rien soupçonner il vint avec une telle diligence, que ses mules en arrivant s'abattirent dans la cour du Palais : ce que Dion remarque comme un présage du malheur qui alloit lui arriver. Ce Ministre fut surpris de voir qu'on arrêtât à la barriére ceux qui l'avoient accompagné, & qu'on n'accordât qu'à lui seul la permission d'entrer. Il conçut quelque défiance : mais il n'étoit plus tems de reculer, & il parut devant l'Empereur & son fils. Sévére lui parla avec beaucoup de douceur. « Comment, lui dit-il, avez-» vous pû oublier mes bienfaits, jus-» qu'à vouloir nous ôter la vie ? » Plautien surpris d'un tel discours, se disposoit à se justifier, & Sévére l'écoutoit. Mais Caracalla se livrant à un emportement & à une fureur bien indignes

indignes de son rang, se jetta sur le Préfet du Prétoire, lui arracha son épée, le frappa d'un coup de poing; & il alloit le tuer de sa main, si son pére ne l'en eût empêché. Le jeune Prince donna ordre à un soldat de tuer Plautien : ce qui fut exécuté sur le champ en présence de Sévére, qui fait ici un personnage bien singulier. On ne sait ce qui doit surprendre le plus, ou de l'audace du fils, ou de la mollesse du pére.

Telle fut la fin tragique de Plautien, qui ayant représenté Séjan dans sa puissance énorme, l'imita probablement dans ses vûes ambitieuses & téméraires, & se creusa comme lui le précipice où il périt. Son corps fut dabord jetté dans la rue par les fenêtres du Palais. Mais Sévére le fit enlever, & ordonna qu'on lui rendît les honneurs de la sépulture.

Il conservoit un reste d'inclination pour ce Ministre malheureux. Dans le Sénat il n'invectiva point contre sa mémoire : mais il plaignit le sort de l'humanité, qui ne peut supporter sans s'éblouir l'éclat d'une brillante fortune, & il se reprocha à lui-même d'avoir trop élevé son favori. Afin néant-

moins que la Compagnie fût instruite de ce qui avoit donné lieu à un si important événement, il y introduisit les dénonciateurs, qui répétérent le rapport qu'ils avoient fait à l'Empereur des desseins criminels de Plautien. Le Sénat ne manqua pas de supposer ce rapport exactement vrai. Il décerna des récompenses à Saturnin & à Evode. Il voulut même insérer dans son Arrêt un éloge de ce dernier. Mais Sévére s'y opposa, disant qu'il ne convenoit pas à la dignité de la premiére Compagnie de l'Empire, de s'abaisser à louer un affranchi. Les autres Empereurs n'avoient pas toujours été si attentifs aux bienséances sur ce point, & l'on se rappelle ici sans doute les basses flatteries prodiguées par le Sénat à Pallas.

La ruine de Plautien entraîna, par une suite nécessaire, celle de sa famille. L'Histoire ne fait point mention de sa femme. Mais Plautus son fils & Plautille sa fille furent relégués dans l'isle de Lipari, où ils languirent dans la misére & dans des allarmes continuelles, jusqu'à ce que Caracalla devenu Empereur les fit égorger.

Les amis de Plautien partagérent

aussi sa disgrace. Plusieurs furent en danger, quelquesuns périrent. Dion en nomme deux. Cæcilius Agricola, flatteur déterminé, & l'un des plus vicieux & des plus méchans des mortels, ayant été condamné, s'enferma dans sa maison, & après s'être enyvré d'un vin exquis, de rage & de fureur il brisa le vase précieux dont il s'étoit servi, & qui lui avoit coûté deux cens * mille sesterces, & il se fit ouvrir les veines. Cœranus fut plus heureux. Il en fut quitte pour un éxil de sept ans, au bout desquels étant revenu en grace, il entra le premier des Egyptiens dans le Sénat, & par une seconde faveur non moins singuliére, il obtint le Consulat sans avoir passé par aucune des charges inférieures.

*Vingt-cinq mille francs.

Il paroît assez vraisemblable que Plautien fut tué vers les commencemens de l'an de J. C. 205. peut être le vingt-deux Janvier, lorsque Caracalla étoit bien avancé dans sa dix-septiéme année, & déja Auguste depuis six à sept ans. Ce jeune Prince, en ordonnant la mort d'un homme si important sous les yeux de son pére, prit un essor, qu'il ne fut pas possible à Sévére de réprimer, & qui dut le faire

Tillem. not. 25. sur Sev.

AN. R. 956.

repentir de s'être si fort hâté d'élever son fils en dignité & en puissance.

Haine implacable entre les deux fréres.

Dio., lib. LXXVI. Herod. l. III.

Un autre chagrin cruel pour lui étoit la discorde éternelle qui déchiroit sa famille, & la haine violente que ses deux fils se portoient mutuellement. Ils n'étoient pas d'âge fort différent, l'aîné n'ayant qu'une année & quelques mois sur son frére. Ils avoient même goût, ou plutôt même fureur pour le plaisir: & quoique leur pére eût eu attention à leur donner une bonne éducation, dès que l'âge des passions fut venu, la vivacité du sentiment, entretenue par les délices de Rome, par la séduction de la fortune, & par les conseils intéressés des flatteurs, étouffa en eux tous les principes de sagesse que l'on avoit tâché de leur inspirer. Les spectacles, les courses de chariots, les danses, avoient pour eux un attrait, auquel ils se livroient sans nul égard aux bienséances de leur rang. Cependant Plautien, tant qu'il vécut, les contint un peu par l'autorité qu'il s'étoit arrogée sur eux. Délivrés de contrainte par sa mort, il n'est point de débordemens dans lesquels les deux jeunes Princes ne se jettassent tête baissée. Ils ne respectoient dans leurs dé-

bauches ni l'honneur des femmes, ni la loi de la nature. Leurs sociétés ordinaires étoient des hommes sans moeurs, des gladiateurs, des conducteurs de chariots dans le Cirque. Pour suffire à leurs folles dépenses, ils employoient les extorsions & les rapines. Et les foibles efforts que tenta Sévére pour mettre ordre à une telle corruption, n'eurent aucun succès.

Le comble du mal fut la haine implacable entre les deux fréres. On n'en marque point le commencement, & il semble que la date en soit presque aussi ancienne que leur vie. Dans les jeux de leur enfance, leur rivalité jalouse se manifestoit en toute occasion. Soit qu'ils fissent combattre des cailles, ou des coqs, ou de jeunes & petits athlétes, le désir de vaincre alloit en eux jusqu'à l'emportement. Au Cirque ils prirent parti pour des factions contraires: & dans une course qu'ils exécutérent ensemble, conduisant eux-mêmes des chars attelés de petits chevaux, ils se piquérent si vivement, que Caracalla uniquement occupé de la pensée de surpasser son frére, oublia le soin de sa propre sûreté, tomba de dessus le siége, & se cassa la jambe.

Cette irréconciliable opposition crût avec l'âge, & s'étendit à tout. Ce qui plaisoit à l'un, déplaisoit à l'autre. Quiconque avoit l'un pour ami, étoit sûr de trouver dans l'autre un ennemi violent. Et les valets, les flatteurs, envenimoient la plaie de cette funeste inimitié par des rapports continuels, par des réfléxions malignes, en entrant dans la passion de celui qu'ils servoient, & cherchant tous les moyens de causer du dépit à son frére.

Spart. Carac. 1. & 2. & Get. 4. & 5. Dans les torts communs à ces deux jeunes Princes, on observoit néanmoins une différence à l'avantage de Géta. Il étoit plus doux, plus traitable. Au contraire Caracalla d'un naturel fier & même farouche, faisoit craindre de plus grands excès. On a prétendu que dans leur premiére enfance ils avoient montré de tout autres inclinations; que la douceur étoit le partage de l'aîné, & que le second s'annonçoit comme plus rude & moins sensible. C'est ce que j'ai peine à croire sur l'autorité seule de Spartien. Le goût des contrastes & de l'extraordinaire peut avoir aisément fait illusion aux Auteurs de la remarque.

Herod. Sévére sentit les dangers de la di-

vision entre ses enfans. Mais pére aussi mou qu'il étoit Prince terrible, il se contenta de leur faire de simples remontrances. Il leur citoit les exemples que l'Histoire & même la fable fournissent des suites affreuses qu'entraînent les discordes fraternelles. Il leur disoit : « Vous voyez mes trésors remplis : ainsi vous aurez dequoi vous attacher les soldats par des largesses. J'ai augmenté au quadruple les forces des gardes Prétoriennes, & vous avez aux portes de la ville une armée qui établit votre sûreté. Rien n'est à craindre pour vous au dehors. Mais si la guerre est au dedans, toutes mes précautions sont inutiles, & vous vous attirerez une perte certaitaine ». Tous ces discours ne faisoient nulle impression sur des cœurs ulcérés. Sévére alla même jusqu'à punir les flatteurs qui pervertissoient les esprits des jeunes Princes par leurs mauvais conseils. Mais le remede venoit trop tard. Il eût fallu que par une conduite ferme l'Empereur eût de longuemain entretenu dans ses enfans le respect pour l'autorité paternelle ; & les honneurs précoces par lesquels il les avoit égalés à son rang,

leur inspiroient une audace, qu'il n'étoit plus en son pouvoir de contenir.

Géta nommé Auguste.
Tillem. Sev. art. 33.
Dio, & Herod.

Je dis qu'il les avoit fait tous deux ses égaux. Car Géta fut déclaré Auguste comme son frére, & revêtu de la puissance Tribunicienne, l'an de J. C. 208.

Dans ces circonstances Sévére fut charmé d'apprendre qu'il y avoit dans la grande Bretagne des mouvemens qui demandoient sa présence. Il résolut de s'y transporter, & d'y mener avec lui les Princes ses fils, pour les éloigner des délices de Rome, & pour les occuper d'exercices militaires, qui fissent diversion, s'il étoit possible, à une habitude fatale d'animosité & d'aigreur que l'oisiveté nourrissoit. Mais avant que de rendre compte de cette expédition de Sévére, dans laquelle il termina sa vie, je dois placer ici ce qui me reste de faits ou de remarques qui se rapportent au séjour qu'il fit en Italie, depuis l'an de J. C. 203. qu'il y étoit revenu jusqu'à l'an 208. qu'il en repartit pour la grande Bretagne.

Jeux Séculaires.
Censf. de die Nat. c. 15.

Sévére célébra les jeux Séculaires l'an 204. de J. C. 955. de Rome, cinquante-sept ans après ceux de Tite-Antonin.

Il donna à Plautien deux successeurs ; & il partagea selon l'usage assez communément établi, la charge de Préfet du Prétoire entre deux Collégues, ayant éprouvé l'inconvénient d'en réunir le pouvoir sur une seule tête.

Deux Préfets du Prétoire. *Herod.*

Le sang illustre qu'il continua de verser depuis la mort de Plautien, prouve que c'est bien à tort que l'on a prétendu rejetter sur les conseils de ce Ministre les cruautés que Sévére avoit précédemment exercées. Ce Prince étoit cruel par caractére. De simples plaisanteries, un silence d'improbation, des tours oratoires employés par des gens qui prétendoient faire briller leur esprit, lui parurent souvent des attentats dignes de mort. Il faisoit gémir surtout le Sénat sous une dure tyrannie : & il sacrifioit aux excessives précautions pour sa sûreté tous ceux qui avoient le malheur de lui donner le plus léger ombrage.

Nouvelles cruautés de Sévére.

Spart. Sev.

Quintillus Plautianus, Sénateur recommandable par sa noblesse, vénérable par son âge, retiré à la campagne, où il vivoit sans ambition & loin des affaires, ne put être néanmoins à l'abri des injustes soupçons de Sévére.

Dio.

Il fut accusé, sans doute d'avoir aspiré à l'Empire, & condamné à mourir. Il paroît qu'il reçut son Arrêt avec assez de sang froid. Car il se fit apporter les étoffes & les linges qu'il avoit préparés longtems auparavant pour sa sépulture, & les trouvant hors d'état de servir par vétusté : « Eh quoi ? dit-» il. Nous avons donc beaucoup tar-» dé ». Cependant il ressentoit vivement l'injustice qu'il souffroit : & son malheur assez semblable à celui de Servien sous Adrien lui inspira un semblable vœu. Il demanda aux Dieux que Sévére souhaitât la mort, & ne pût l'obtenir. Cette imprécation eut, selon un Historien, son accomplissement.

La catastrophe d'Apronianus & de Bébius Marcellinus a quelque chose de plus étrange encore, & presque d'incroyable, si le fait n'étoit attesté par Dion, qui rend compte de ce qu'il a vû. Apronianus étant Proconsul d'Asie fut déféré comme criminel de lése-majesté, sur le fondement d'un songe qu'avoit eu autrefois sa nourrice, qui promettoit l'Empire à celui qu'elle allaitoit. On ajoutoit qu'en conséquence de ce songe il avoit con-

ſulté les devins, & offert des ſacrifices magiques. Il fut condamné abſent, & ſans être ouï dans ſes défenſes. Mais ce n'eſt pas tout.

Les informations ayant été apportées au Sénat, on y trouva qu'un témoin interrogé ſur ce ſonge ſi criminel, comme on lui demandoit qui en avoit fait le récit, & qui l'avoit entendu, répondoit qu'un Sénateur chauve étoit préſent. Rien ne peut mieux faire ſentir à quel excès étoit alors portée la tyrannie, que la conſternation où la lecture de cette dépoſition jetta tout le Sénat. Comme le nom du Sénateur n'étoit point exprimé, nous tremblâmes tous, dit Dion, non ſeulement ceux d'entre nous qui étoient chauves, mais ceux qui n'avoient pas beaucoup de cheveux, & ceux mêmes qui en avoient. J'avoue, ajoute-il, que je portai la main à ma tête, pour m'aſſûrer qu'elle étoit garnie de cheveux : & ce qui m'arriva, arriva à pluſieurs autres. Une circonſtance qui fut lûe enſuite, renferma le péril dans un moindre nombre de perſonnes. Il étoit marqué que ce Sénateur chauve portoit alors une robe prétexte. Tout le monde jetta les yeux ſur Bébius Mar-

cellinus, qui étoit fort chauve, & qui avoit géré l'Edilité curule dans le tems marqué par le témoin. Marcellinus se leva, & dit : « Si le témoin m'a vû, » sans doute il me reconnoîtra ». On introduisit le témoin, qui demeura un fort longtems à promener ses regards sur tous les visages sans se fixer à aucun. Enfin un de la compagnie eut la méchanceté de lui montrer du doigt Marcellinus : & le témoin dit qu'il le reconnoissoit pour celui qu'il avoit vû. Aussitôt, sans aucune autre instruction, ni formalité, Marcellinus fut saisi, & mené à la mort. Dans la place publique il trouva quatre enfans qu'il avoit, & en les embrassant il plaignit leur sort d'avoir à vivre dans un tems si malheureux. Il fut ensuite exécuté, & eut la tête tranchée, avant même que Sévére fût instruit de sa condamnation.

Je ne sais si les régnes de Domitien & de Néron fournissent un fait plus atroce : & de pareils exemples doivent nous apprendre à nous estimer heureux de vivre sous un gouvernement réglé, & sous la protection des loix.

Punition de Pollénius Sébennus.

Le Sénateur qui avoit causé la mort

de son confrére, ne demeura pas impuni. Il se nommoit Pollénius Sebennus, & il étoit d'un caractére malfaisant, d'une langue mordante, zélé & habile à servir ses amis, mais encore plus ardent à se venger de ceux qu'il haïssoit. Dans ses railleries piquantes il n'épargnoit pas même l'Empereur. Lorsque Sévére se fut déclaré fils de Marc-Auréle, Sebennus lui dit: « Je » vous félicite, César, de ce que vous » avez trouvé votre pére »: lui reprochant ainsi l'obscurité de son origine. Ce ne fut pourtant pas là ce qui le perdit. Mais ayant été chargé du Gouvernement du Norique, il y commit beaucoup d'injustices & de violences, pour lesquelles il fut accusé devant le Sénat par les peuples qu'il avoit véxés. Aussi bas & rampant alors qu'il avoit été insultant & audacieux, il se prosterna en terre, il supplia, il versa des larmes. Il n'eût pas néanmoins évité la mort sans le crédit d'un oncle puissant qu'il avoit. Il obtint la vie sauve, mais comblée d'ignominie.

Bulla Felix, chef d'une troupe de six cens voleurs.

Dion, que je suis ici pas-à pas, a cru devoir nous raconter dans un assez grand détail les aventures d'un fameux brigand, nommé Bulla Félix, qui à

la tête de six cens voleurs courut toute l'Italie pendant deux ans, sous les yeux des Empereurs, & bravant la multitude des troupes qu'ils avoient près de leurs personnes. Il étoit d'une audace & d'une subtilité inconcevables, ensorte qu'on le voyoit sans le voir, & qu'en le trouvant on le manquoit.

Il avoit des correspondances qui l'instruisoient exactement de tous ceux qui sortoient de Rome, ou qui arrivoient à Brindes : il savoit qui ils étoient, en quel nombre ils marchoient, ce qu'ils portoient avec eux. Il les attendoit dans des défilés, & les arrêtant au passage, si c'étoient des gens riches, il les déchargeoit d'une partie de leur argent & de leurs équipages, & les laissoit continuer leur route : s'il trouvoit des ouvriers du service desquels il eût besoin, il les gardoit pendant un tems, les faisoit travailler, & les renvoyoit ensuite en leur payant leur salaire.

Il jouoit des tours de souplesse tout-à-fait singuliers. Deux de ses camarades ayant été pris, & condamnés à être exposés aux bêtes, il alla trouver le concierge de la prison, auprès du

quel il se fit passer pour le premier Magistrat d'une ville du voisinage. Il dit qu'ayant à donner un spectacle à ses citoyens, il avoit besoin de deux misérables qui combatissent contre les bêtes : & par ce stratagême, il retira les deux voleurs des mains du crédule concierge.

Informé qu'un Centurion avoit été envoyé avec des soldats pour le prendre, il se présente à lui déguisé & sous un nom emprunté ; & après avoir beaucoup invectivé contre Bulla, il se charge de lui livrer ce chef de bandits, si l'officier veut le suivre. Le Centurion sur cette promesse se laissa conduire dans un vallon creux, où tout d'un coup il se vit investi par une multitude de gens armés. Alors Bulla montant sur une espéce de tribunal, comme s'il eût été un Magistrat en autorité, se fait amener le Centurion, ordonne qu'on lui rase la tête, & le renvoyant il lui dit : « Annonce à ceux » qui t'ont mis en œuvre, que s'ils » veulent diminuer mon monde, ils » ayent à nourrir leurs esclaves ». En effet sa troupe étoit principalement composée d'esclaves qui fuyoient la misére & les mauvais traitemens que

leurs maîtres leur faisoient souffrir.

Enfin il trouva le sort que ne manquent jamais d'avoir ces sortes de scélérats. Sévére supportant impatiemment l'insolence d'un voleur de grands chemins, lui devant qui trembloient les nations ennemies de l'Empire, fit partir un Tribun des cohortes Prétoriennes avec un corps de cavalerie, le menaçant de son indignation, s'il ne lui amenoit Bulla vivant. La débauche lui livra celui qu'il cherchoit. Le chef de voleur entretenoit une femme mariée, que le Tribun engagea, sous promesse de l'impunité, à lui ménager l'occasion de saisir sa proie. Bulla fut pris dormant dans une caverne, & amené à Rome. Papinien alors Préfet du Prétoire l'interrogea, & lui demanda « Pourquoi il avoit embrassé l'indigne métier de brigand? » Et vous, répondit cet audacieux criminel, « pourquoi faites-vous celui de Préfet du » Prétoire? » Il fut exposé aux bêtes, & sa mort dissipa sa troupe, dont il faisoit seul toute la force.

Endroits louables de Sévére.

Dans tout ce que nous avons rapporté jusqu'ici de Sévére, le mal prédomine beaucoup sur le bien. L'activité pour la guerre paroît presque son

seul endroit louable. La fourberie, l'avidité, la cruauté, remplissent tout le reste du tableau. Il est pourtant vrai que sans avoir aucune qualité propre à le faire aimer, il en avoit plusieurs dignes d'estime.

Il se connoissoit parfaitement en hommes, & il choisissoit avec un très grand soin ceux qu'il devoit mettre en place. Papinien, qu'il fit Préfet du Prétoire, en est la preuve. Jamais l'argent ne fut, auprès de Sévére, la voie pour obtenir les honneurs. Il gouvernoit avec fermeté sa maison, & il ne laissa prendre aucun crédit dans les affaires publiques à ses affranchis. Il rendoit la justice assidûment, avec équité & intelligence. Car il étoit raisonnablement instruit dans les Lettres, dans la Philosophie, dans la Jurisprudence. Il donnoit aux Avocats tout le tems nécessaire pour exposer leurs moyens : & les Sénateurs qui jugeoient avec lui avoient pleine liberté d'opiner selon leur conscience & leurs lumiéres.

Dio, & Herod. & Spart. Sev. 18. 19. 23.

Vict. Epit.

Exactitude à rendre la justice.

Voici quelle étoit dans le loisir de la paix la distribution de sa journée. Il se levoit de grand matin, & après avoir travaillé quelque tems dans son

Comment il distribuoit sa journée.

cabinet, il admettoit les Miniſtres, auxquels il donnoit audience en ſe promenant, & régloit avec eux les affaires du Gouvernement. Il jugeoit enſuite les cauſes des particuliers juſqu'à midi, à moins qu'il ne ſe rencontrât quelque grande fête. A midi il montoit à cheval, tant que ſa goute le lui permit, & après cet exercice il prenoit le bain, & dinoit aſſez largement, ou ſeul, ou avec ſes enfans. Il faiſoit enſuite une courte méridienne. A ſon réveil il terminoit dabord les affaires qui n'avoient pas pû être décidées le matin; & libre de ſoins, il donnoit le reſte de la journée à de doctes entretiens avec des Savans de l'une & l'autre nation. Sur le ſoir, il prenoit une ſeconde fois le bain, & ſoupoit avec ceux qui ſe trouvoient autour de lui. Car il n'aimoit point les grands repas, ni la multitude des convives: & ce n'étoit qu'aux jours marqués par un uſage indiſpenſable, qu'il invitoit à ſa table les premiers du Sénat.

Gout de ſimplicité.

Cette vie étoit, comme l'on voit, occupée & ſimple. Sévére ne connoiſſoit point le faſte. Il portoit à peine un léger bordé de pourpre à ſa tunique, & une caſaque plus militaire

qu'Impériale lui couvroit souvent les épaules. Mais il se piquoit de magnificence dans les dépenses publiques. Il construisit, ou releva un grand nombre d'édifices, dont les plus célébres sont le Septizone *, & les bains de son nom qu'il bâtit à neuf, & surtout le Panthéon, qui tomboit en ruine, & qu'il répara, comme l'atteste une inscription que l'on y voit encore aujourd'hui. Sa magnificence néantmoins étoit réglée par une sage œconomie, & il laissa son épargne très riche en mourant.

Magnificence dans les dépenses publiques.

* Voyez l'Antiquité expliquée par le P. de Montfaucon, T. V. p. 122.

C'étoit un Prince d'une grande prévoyance. Lorsqu'il mourut, Rome avoit sa provision de bled pour sept ans, à soixante-&-quinze mille boisseaux par jour : & les magazins publics d'huile étoient si abondamment fournis, qu'ils pouvoient suffire pour cinq ans, non seulement à Rome, mais à toute l'Italie. L'huile étoit d'un usage fort étendu pour les Anciens, à cause des exercices du corps, très fréquens parmi eux, & dans lesquels ils en faisoient une grande consommation. M. de Tillemont, d'après le livre attribué à Galien sur la thériaque, cite une autre sorte de provisions, très digne de

la bonté d'un grand Prince. Sévére avoit fait amas de thériaque, & des autres remédes les plus chers, pour les distribuer à ceux qui en avoient besoin.

Bienfaits envers sa patrie.

Je mets encore au rang de ses actions louables, le soin qu'il prit d'assûrer la tranquillité de la région Tripolitaine en Afrique, dans laquelle il étoit né. Il en éloigna par les armes des peuples féroces & intraitables, qui en troubloient la paix : &, si le texte de Spartien n'est pas altéré, il donna lieu aux Tripolitains, par diverses libéralités, de se féliciter d'avoir pour Empereur un de leurs compatriotes.

Désir de réformer les mœurs.

Aurel. Vict.

Il porta aussi son attention sur les loix & sur les mœurs. Un Ecrivain loue l'équité des Ordonnances par lesquelles il perfectionna la Jurisprudence Romaine, & l'on a de lui beaucoup de loix dans le Code. Il voulut réprimer la licence des adulteres par de nouvelles peines : & le zêle du Prince ayant réveillé celui de la nation, les accusations de cette espéce se multipliérent tellement, que Dion assûre en avoir compté trois mille sur le rôle. On peut juger par là combien le vice étoit répandu. Il fut plus puissant que

son réformateur : & la plupart de ces affaires ayant été négligées par ceux qu'elles intéressoient, Sévére se refroidit lui-même, & abandonna l'entreprise.

Il étoit peu digne d'exercer cette censure, puisqu'il donnoit l'exemple de l'indifférence sur un article si important aux mœurs, & souffroit tranquillement les déréglemens honteux de l'Impératrice. Julie s'attira à ce sujet une repartie bien vive de la part d'une Dame Bretonne, qu'elle railloit sur le peu de pudeur des femmes de son pays. « Vous autres Romaines, » lui dit cette Dame, vous n'avez rien » à nous reprocher sur cet article. » Nous recevons sans honte la compa» gnie d'hommes estimables par leur » courage, afin d'avoir des enfans qui » leur ressemblent : mais vous, c'est » furtivement, que vous vous laissez » corrompre par les plus lâches & les » plus méprisables des hommes ».

Par rapport à la discipline militaire, la conduite de Sévére étoit mêlée & peu conséquente. D'une part il eût souhaité que l'ancienne sévérité se maintînt parmi les troupes, qu'elles s'abstinssent des délices, de la licence, *Soin de la discipline militaire, mais peu soutenu.*

& de tout ce qui pouvoit les corrompre & les énerver. Nous avons une lettre de lui, dans laquelle il fait de vifs reproches à Rogonius Celsus, commandant des Gaules, sur ce qu'il souffroit que ses soldats s'amollissent par le vin & par la débauche. Mais d'un autre côté il flattoit les gens de guerre : il les combloit de distinctions, de largesses, de priviléges : & il nourrissoit ainsi tous les vices qu'il eût voulu détruire. Il avoit sur ce point, & il débita en mourant à ses enfans une maxime, que M. de Tillemont juge avec raison plus digne d'un tyran, que d'un bon Prince. Il leur disoit : « Enrichissez les soldats, & moquez-vous » de tous les autres Ordres de l'Etat ». Caracalla ne se souvint que trop bien de cette leçon.

Spart. Nig. 3.

Herod.

Dio.

Sévére part pour la grande Bretagne. *Dio, & Herod.*

Je reprens l'ordre des faits & des tems, & je viens à l'expédition de Sévére dans la grande Bretagne. Deux motifs l'y conduisoient : l'amour de la gloire, qui ne vieillissoit point chez lui, & le désir de ramener à de meilleurs sentimens les Princes ses fils. La gloire qu'il acquit fut médiocre : ses fils ne se corrigérent point : l'aîné sur-

tout se porta à de plus grands excès que jamais.

Sévére n'eut affaire qu'aux Méates & aux Calédoniens, qui habitoient la Bretagne barbare, audelà des murs d'Adrien & d'Antonin. Les Méates, dont il n'est fait aucune mention dans les guerres d'Agricola, étoient néanmoins plus méridionaux ; les Calédoniens occupoient le Nord. Le pays que ces deux nations remplissoient, répond assez exactement à l'Ecosse, & est coupé de montagnes & de lacs, de hauteurs stériles, & de plaines inondées.

Remarques sur les Calédoniens & les Méates.

Rien de plus farouche que les mœurs de ces anciens peuples. Ils n'avoient ni châteaux ni villes, ils ne connoissoient point l'agriculture. Des tentes leur tenoient lieu de maisons, & leurs bestiaux, la chasse, & quelques fruits fournissoient à leur subsistance. Le poisson qu'ils avoient sous la main, ils le négligeoient, ou s'en abstenoient par superstition. Ce que Dion raconte d'une sorte de nourriture qu'ils savoient se préparer, & dont un volume de la grosseur d'une féve suffisoit pour leur ôter la faim & la soif pendant longtems, doit être relégué au pays des fables.

Leur habillement égaloit ou même surpassoit la simplicité de leur vivre. Malgré la rigueur du climat, ils marchoient presque nus. Un collier de fer, une ceinture de fer autour des reins, faisoient leurs principaux ornemens. Le fer étoit pour eux une parure, comme l'or chez les nations policées. Ils s'imprimoient aussi sur différens endroits du corps diverses figures d'animaux de toute espéce : & c'étoit en partie pour ne point cacher ces embellissemens, qu'ils évitoient de se couvrir d'habits. D'ailleurs ils en étoient plus lestes, plus disposés à s'enfoncer dans les lacs, dans les mares ; & nullement embarrassés pour les traverser à la nage. Dion avance qu'ils y passoient quelquefois plusieurs jours de suite, la tête seulement hors de l'eau : ce qui n'est pas facile à croire. Mais on conçoit sans peine que la dureté de la vie qu'ils menoient dans un climat rigoureux, fortifioit leurs corps & leurs courages contre le froid, contre la faim, contre tous les maux de la vie ; & que si la nécessité les contraignoit de demeurer cachés dans leurs forêts, ils se contentoient des racines & des herbages qu'ils y trouvoient pour leur nourriture.

J'ai parlé ailleurs de la façon de se battre des Bretons, qui étoit la même dans toute l'isle ; de leurs chariots de guérre, & de l'usage qu'ils en faisoient ; du courage & de l'agilité, qui les rendoient également propres soit à combattre de pied ferme, soit à escarmoucher. Dion observe que les chevaux des Calédoniens & des Méates étoient petits, mais très légers à la course. Ils ne se servoient ni de cuirasses ni de casques, qu'ils regardoient plutôt comme des empêchemens que comme des secours. Un bouclier étroit, une lance surmontée d'une pomme de fer dont ils frappoient leurs boucliers en allant au combat, une épée suspendue à leur côté, voilà quelle étoit toute leur armure. *Hist. Rom. T. XII. l. XLI. p. 526.*

Pour ce qui est du gouvernement, on juge bien qu'à des peuples si farouches la liberté Démocratique pouvoit seule convenir.

Lorsque Sévére marcha contre eux, ce n'étoit pas la premiére fois qu'il avoit été provoqué par leurs attaques. Pendant qu'il faisoit la guerre contre les Parthes *, les Calédoniens & les *Courses que font ces peuples sur les terres Romaines.* *Dio, lib. LXXV.*

* *Le texte Grec porte* Παροίκῳ πολέμῳ. *Il est aisé de faire de* Παροίκῳ, *par*

Méates s'étoient mis en mouvement, & saisissant l'occasion que leur présentoit l'éloignement de l'Empereur & des principales forces de l'Empire, ils avoient réduit Lupus Commandant Romain dans la grande Bretagne à acheter d'eux la paix par de grosses sommes d'argent.

Sévére les repousse au delà des golphes de Glota & de Bodotria. *Dio, lib. LXXVI. & Herod.*

On peut croire qu'une telle paix fut pour eux une amorce de guerre. Peu d'années après, fidéles à leur attrait dominant pour piller, ils recommencérent leurs courses sur les terres Romaines, comme je l'ai dit: & Sévére averti par son Lieutenant, quoiqu'il fût accablé d'années & d'infirmités, partit avec une ardeur de jeune homme, pour aller s'ériger dans le Nord de nouveaux trophées, qui figurassent avec ceux qu'il avoit acquis en Orient. Il est probable qu'il arriva dans la grande Bretagne l'an de J. C. 208. mais qu'il n'entra en action que l'année suivante. Il employa l'hiver à faire ses préparatifs, à amasser des troupes, de l'argent, des provisions de toute espéce, & particuliérement des pontons, dont il prévoyoit qu'il auroit souvent besoin dans un pays tout coupé de marécages.

le changement d'une seule lettre, Παρθίκῳ.

Les Barbares effrayés de voir l'Empereur en personne dans leur isle, envoyérent lui demander le pardon du passé & la paix pour l'avenir. Mais Sévére, que flattoient des idées de conquêtes, ne voulut point recevoir leurs soumissions : & laissant Géta son second fils dans la Province Romaine pour y commander en son absence, & prendre soin de tout ce qui lui seroit nécessaire dans son expédition, il s'avança sur les terres des ennemis à la tête de ses Légions menant avec lui Caracalla son fils aîné. Il se faisoit porter en chaise, parce que sa goute l'empêchoit de pouvoir se tenir à cheval.

Il éprouva de grandes difficultés, & il fut obligé pour se frayer une route d'abattre des forêts, de couper des montagnes, de jetter des ponts sur les rivieres, d'établir des chaussées dans les marais. Il pénétra ainsi avec des fatigues infinies presque jusqu'au Nord de l'isle sans trouver aucun corps d'armée des Barbares, qui lui fît face. Ils avoient pris le parti de se séparer en plusieurs petits pelotons, & tantôt ils tomboient sur les soldats Romains qui s'écartoient, tantôt ils leur tendoient des piéges, en leur offrant des bes-

tiaux aiſés, ce ſembloit, à enlever, & les attirant par cet appât dans des embuſcades préparées adroitement. Il n'y eut donc aucune action générale, mais un grand nombre de petits combats & d'eſcarmouches, où les Romains avoient ſouvent le déſavantage.

Le fruit que retira Sévére de cette laborieuſe expédition fut d'étendre ſa domination juſqu'à l'intervalle qui ſépare les golphes Glota & Bodotria, foible compenſation pour cinquante mille Romains qui périrent, ſoit dans les combats, ſoit par les maladies, dont la cauſe principale fut la mauvaiſe qualité des eaux. Les Barbares lui abandonnérent par un Traité l'eſpace compris entre le mur d'Antonin & les golphes que je viens de nommer, & ils ſe retirérent audelà. Pour les y tenir renfermés, Sévére conſtruiſit un mur dont les reſtes ſubſiſtent encore aujourd'hui entre les golphes de Clyd & de Forth : & jamais l'Empire Romain n'a paſſé ces bornes dans la grande Bretagne. La conquête de ce morceau de terre valut à Sévére le titre de *Britannicus Maximus*, & à chacun de ſes deux fils celui de *Britannicus*.

Mur de Sévére. *Spart. Sev. 18. Cellar. Géogr. Ant. II.* &

Menées de Caracalla

Ce n'étoit pas là dequoi conſoler le

vainqueur des chagrins cruels que lui caufoit fon fils Caracalla. Pendant que la guerre duroit encore, obligé par fes infirmités, qui croiffoient, de laiffer en partie le foin des armées au jeune Prince, il apprit que Caracalla, au lieu de s'occuper des devoirs d'un Général, ne fongeoit qu'à s'infinuer dans les efprits des Officiers & des foldats, afin de parvenir à être reconnu feul Empereur au préjudice de fon frére, qu'il ne regardoit que comme un rival odieux. Il ofoit même attaquer indirectement fon pére; & les foldats, animés par fes fecrétes inftigations, murmuroient de ce qu'un chef âgé & gouteux retardoit leur victoire.

contre fon frére

Dio, & Herod.

Sévére fit pourtant alors une action de vigueur. S'étant fait porter fur fon tribunal au milieu de l'armée, il ordonna que l'on citât à comparoître en fa préfence le Prince fon fils, & tous ceux qui gagnés par lui étoient entrés dans le complot; & il les condamna tous à mort, excepté le jeune Empereur. Les coupables fe profternérent devant Sévére & demandérent grace avec larmes. Il tint ferme pendant quelque tems: & réfolu néanmoins de leur pardonner, il porta la

Spart. Sev. 18. & Aurel. Vict.

main à sa tête, & dit à haute voix : « Sentez-vous maintenant, que c'est » la tête qui commande & non les » pieds » ? Cet avertissement, loin de corriger Caracalla, ne fit que le porter au dernier excès de fureur.

Il tente d'exciter une sédition dans l'armée. *Dio.*

Il tenta dabord d'exciter une sédition dans l'armée. Après avoir arrangé son plan avec quelques soldats dont il s'assura, tout d'un coup il sort de sa tente en criant de toute sa force qu'il étoit insulté & maltraité par Castor. C'étoit le plus honnête homme de tous les affranchis de l'Empereur, & celui qui avoit le plus de part en la confiance de son maître. Les soldats qui étoient prévenus, s'attroupérent autour de Caracalla : & déja l'aventure commençoit à faire du bruit dans le camp, lorsque Sévére parut, & par le supplice des plus criminels rétablit l'ordre & la tranquillité.

Il veut tuer son pére.

Caracalla ayant manqué son coup, la fureur l'aveugla au point de lui faire concevoir le projet d'un détestable parricide, qu'il se proposa d'éxécuter de sa propre main. Sévére se trouvant assez bien pour pouvoir monter à cheval, marchoit suivi de son fils, aussi à cheval, à la tête de son armée, &

l'on appercevoit à quelque distance celle des ennemis. Ce malheureux fils laissa prendre les devans à son pére, & il tira son épée pour le frapper par derriére. Tous ceux qui accompagnoient les deux Empereurs jettent un grand cri, qui déconcerta le parricide. Sévére se retourna, & voyant l'épée nue, il fut assez maître de lui pour ne pas dire une seule parole. Il continua sa marche, acheva ce qu'il avoit à faire : après quoi étant rentré dans sa tente, & s'étant couché sur son lit, il manda son fils, Papinien Préfet du Prétoire, & l'affranchi Castor. Il parla au coupable d'un grand sens froid. Il lui mit sous les yeux l'énormité de son crime, insistant particuliérement sur la témérité d'un si affreux attentat, entrepris en plein jour, & à la vûe de deux armées. « Si vous voulez me » tuer, ajouta-t-il, prenez cette épée, » (il en avoit fait mettre une à côté de » lui) éxécutez ici votre dessein. Vous » êtes jeune & vigoureux, & moi je » suis un vieillard infirme, actuellement » couché sur un lit. La chose vous est » aisée. Ou si la honte retient votre » main, ordonnez à Papinien ici pré» sent de vous défaire de moi. Il vous

» obéira, puisque vous étes son Em-» pereur ». Sévére s'en tint-là : bien crédule, s'il se flattoit que des paroles pussent faire impression sur un cœur horriblement endurci. Il blâmoit souvent dans ses discours l'indulgence excessive de Marc-Auréle, qui avoit laissé vivre un fils indigne de lui : & il imitoit cette indulgence à l'égard de Caracalla, plus criminel sans comparaison que Commode. Quelquesuns ont dit néantmoins qu'il eut dessein de punir de mort le crime de son fils, & qu'il en fut détourné par ses Préfets du Prétoire. Mais l'autre récit, qui est de Dion, paroît préférable.

Nouvelle révolte des Bretons.

Une nouvelle révolte des peuples Bretons qui venoient, comme je l'ai dit, de se soumettre, irrita étrangement Sévére. Dans la colére qu'il en conçut, il exhorta ses soldats assemblés à ne faire aucun quartier aux rebelles, empruntant les expressions barbares d'Agamemnon dans Homére : » [a] Qu'aucun n'évite la mort, qu'au-

a ....τῶν μήτις ὑπεκφύγοι αἰπὺν ὄλεθρον
Χεῖρας θ' ὑμετέρας· μηδ' ὅντινα γαστέρι μήτηρ,
Κοῦρον ἐόντα φέρει, μηδ' ὃς φύγοι.
Iliad. VI. v. 57.

» cun n'échappe à votre épée, non » pas même l'enfant encore caché dans » le sein de sa mére ».

La maladie & la mort l'empêchérent d'accomplir sa vengeance. Tourmenté cruellement de la goute depuis longtems, les chagrins violens & continuels que lui donnoit son fils, aigrirent considérablement le mal. On ajoute même que ce fils dénaturé entreprit de corrompre les médécins de son pére afin qu'ils hâtassent une mort, qui prochaine & inévitable tardoit néanmoins trop au gré de ses vœux parricides; & qu'il réussit auprès de quelques-uns.

Maladie & mort de Sévére. *Dio, & Herod.*

Dans cette derniére maladie Sévére avoit près de lui ses deux fils. Il les exhorta à la concorde, & il leur fit lire dans cette vûe l'excellent discours que Micipsa mourant tient dans Saluste à ses fils & à Jugurtha. Il en étoit lui-même fort plein, & il en transporta quelques paroles dans une petite récapitulation qu'il se faisoit à lui-même de ses exploits & de ses succès. [a] » J'ai » trouvé, dit-il, la République dans

Spart. Sev. 23.

a Turbatam Rempublicam ubique accepi, pacatam .... relinquo, senex & pedibus æger, firmum Imperium Antoninis meis relinquens si boni erunt, imbecillum, si mali.

» le désordre & dans le trouble : je la » laisse tranquille au dedans & au de- » hors. L'Orient & le Nord sont paci- » fiés par mes soins. Je remets à mes fils » un Empire puissant & durable, s'ils » sont gens de bien ; foible & caduc, » s'ils aiment mieux être vicieux ».

A ces idées de triomphe en succé- dérent d'autres plus convenables à sa *Spart. 18. & Aurel. Vict.* situation actuelle. Il sentit le néant d'une grandeur qui lui échappoit.[a] « J'ai » été tout, dit-il : & il ne m'en reste au- *Dio.* » cun fruit ». Il se fit apporter l'urne où l'on devoit mettre ses cendres ; & l'ayant considérée & maniée, il lui adressa ces paroles : « Tu [b] renferme- » ras celui que n'a pû contenir l'Uni- » vers ».

L'activité, qui faisoit le fond de son caractére, se manifesta jusques dans *Spart. 23. & Dio.* ses derniers momens. Déja presque expirant, il donna pour mot à l'Offi- cier qui le lui demandoit, « Travail- » lons » : & il disoit à ceux qui envi- ronnoient son lit, « Voyons : qu'avons- » nous à faire ? ».

Spart. 23. Son intention étoit que ses deux fils

a. Omnia fui, & nihil expedit.

b. Χωρήσεις ἄνδρα, ὃν ἡ οἰκουμένη οὐκ ἐχώρησεν.

lui succédassent avec égalité de pouvoir : & conformément à ce plan, il avoit souhaité quelque tems avant sa mort, que l'on doublât la statue d'or de la Fortune qui avoit coutume d'être placée dans la chambre de l'Empereur, afin que ses fils eussent chacun la leur. L'ouvrage n'ayant pas pû être fait assez tôt, il ordonna que lorsqu'il ne seroit plus la Fortune Impériale changeât chaque jour de demeure, & fût portée alternativement chez les deux Augustes. Mais Caracalla n'eut aucun égard à cet arrangement. Il s'empara seul de la statue, sans vouloir en faire part à son frére.

Sévére souffroit des douleurs cruelles : & si nous en croyons l'Epitome de Victor, il souhaita de les terminer par le poison. Il éprouva ainsi l'effet de l'imprécation de Quintillus mourant. Car on lui refusa ce secours funeste. Il prit le parti de charger à dessein son estomac de beaucoup de nourriture, & il se procura par ce moyen une indigestion qui l'emporta. Il mourut à Yorck, l'an de Rome 960. de J. C. 209. ayant vécu soixante-&-cinq ans, neuf mois, & vingt-cinq jours. La durée de son régne fut de

Vict. Epit.

Spart. 17. Dio.

dix-sept ans, huit mois, & trois jours. Ses fils célébrérent sur le lieu ses funérailles : & après que son corps eut été brûlé, ils en recueillirent les cendres dans une urne * de porphyre, qu'ils portérent avec eux à Rome.

Jugement sur le caractére & le mérite de Sévére. *Spart.* 9. & 18.

Spartien témoigne que Sévére fut extrémement estimé & regretté après sa mort, & que le Sénat lui appliqua ce qui a été dit d'Auguste : Qu'il n'eût dû jamais naître, ou ne jamais mourir. C'étoit passer les bornes sans doute : & Spartien lui-même assigne la cause de ce jugement trop favorable. Sévére dut beaucoup à la comparaison que l'on fit de lui avec ses successeurs, qui pendant un espace de soixante ans furent tous, à l'exception d'Aléxandre fils de Mamée, plutôt des brigands que des Princes.

On doit convenir qu'il fut réellement estimable par certains endroits. Son activité tient du prodige. Il sçut maintenir la tranquillité au dedans de l'Empire par un gouvernement ferme, vigilant, qui pourvoyoit à tout avec une attention infatigable. Il soutint la gloire des armes Romaines contre l'é-

* *Selon Hérodien, l'urne étoit d'albâtre ; selon Spartien, d'or.*

tranger, & il les fit respecter aux deux bouts de l'Univers.

Je ne vois pourtant rien qui lui assûre le titre de grand guerrier, que lui donnent assez communément les Ecrivains. J'ai observé que dans la guerre contre Niger, où il s'agissoit de sa propre querelle, il ne se trouva à aucun des trois combats qui la décidérent. Dans la bataille de Lyon, où il commandoit ses troupes en personne, la victoire balança beaucoup, & elle paroît avoir été déterminée en sa faveur par un de ses Lieutenans. Ses exploits contre les Parthes & contre les Bretons n'ont rien de fort mémorable. Les difficultés qu'il réussit à vaincre n'étoient pas grandes, & il échoua au siége d'Atra. Si le succès général dans ces guerres répondit à ses vœux, il avoit des forces tellement supérieures, qu'à le bien prendre les Romains furent vainqueurs plutôt que Sévére.

Sa politique dans le gouvernement intérieur des affaires mérita souvent le nom de fourberie. Il faisoit en plusieurs choses le bien public, mais toujours en vûe de ses intérêts particuliers. Je découvre en lui de la finesse & de la ruse; je n'y vois rien d'élevé, rien de

noble, rien de franc, rien de généreux. Il ne paroît occupé que de lui-même & de l'établissement de sa famille. C'est par rapport à cette fin qu'il accrut & fortifia la puissance énorme des gens de guerre, qui étoit la grande plaie de l'Empire.

Il est inutile de parler de sa cruauté & de ses rapines, qui furent monstrueuses, & qui ne souffrent aucune

Aurel. Vict. excuse. Il poussa l'esprit de vengeance jusqu'à vouloir, en haine de Didius Julianus, abolir les décrets de son bisayeul Salvius Julianus, fameux Jurisconsulte, & Auteur de l'Edit perpétuel sous Adrien. Mais la sagesse & l'équité des décisions de Salvius en maintinrent l'autorité contre toute la puissance de Sévére.

Dio. C'est encore un trait qui ne lui fait pas d'honneur, que de s'être peu embarrassé des discours que l'on tenoit à son sujet. Qui néglige sa réputation, est bien disposé à compter pour peu la vertu.

De cette discussion il résulte que si l'on peut lui donner place à certains égards parmi les grands Princes, il n'est pas permis de le mettre au rang des bons.

Sa conduite privée ne se présente pas non plus d'une maniére avantageuse. Il fut, dit-on, bon ami, ami fidéle : & l'on cite Lateranus, Cilo, Anulinus, Bassus, qu'il aima constamment, & qu'il combla de richesses. Mais il pécha par excès en ce genre à l'égard de Plautien, pour qui il porta la confiance jusqu'à l'aveuglement. Mari trop indulgent, il garda une épouse qui le déshonoroit par ses vices, & qui se rendit même suspecte d'une conspiration contre lui. Pére mou, il se laissa donner la loi par ses enfans. Il semble donc moins estimable encore comme homme, que comme Prince : & sous quelque face qu'on le considére, on trouve toujours en lui moins à louer qu'à blâmer.

Vict. Epit.

Spart. 18. & Aurel. Vict.

Il fut lettré, ou plutôt amateur des Lettres & de la Philosophie. Car il n'eut pas le tems de s'y rendre habile, ni de se perfectionner dans l'Eloquence Grecque ou Latine. Un Auteur témoigne qu'il avoit plus en main sa langue maternelle, qui étoit la Punique.

Gout de Sévére pour les Lettres. Il composa des Mémoires de sa vie.

Dio. Vict. Epit. Aurel. Vict.

Il écrivit pourtant en Latin des Mémoires de sa vie publique & privée, dont Aurélius Victor loue la fidélité jointe aux ornemens du style. Dion

Dio, lib. LXXV. pag. 853.

n'en pense pas si avantageusement, & il accuse assez clairement Sévére d'avoir peu respecté la vérité dans ses récits : reproche extrémement vraisemblable en soi, quand il ne seroit pas appuyé de l'autorité d'un Ecrivain contemporain. Sévére prenoit grand soin de s'y justifier sur l'article de la cruauté : & l'on voit par les faits de quelle force & de quelle solidité devoit être son Apologie.

Spart. Sev. 18.

L'Impératrice Julie aima aussi les Sciences & les Savans.

Dio, lib. LXXV. pag. 858.

Philostr. Ap. 1. 3.

L'Impératrice Julie sa femme aima aussi les Sciences & les Savans. J'ai rapporté par quel motif elle se livra à ce genre d'occupation. Elle tenoit cercle chez elle, non de Dames oisives, mais de Philosophes & de gens de Lettres. Nous avons vû néanmoins que l'étude ne remplissoit pas tout son tems. Ce fut à sa priére que Philostrate écrivit la vie d'Apollonius de Tyanes. Si nous jugeons par cèt ouvrage du goût qui régnoit dans les doctes conversations de l'Impératrice, nous penserons qu'on y étoit bien plus occupé de l'élégance du style, & de recherches prétendues curieuses, que de la solidité des choses & de l'amour du vrai.

Savans qui fleurirent

Parmi les Savans qui fleurirent sous

le régne de Sévére, Philoſtrate tenoit donc un rang diſtingué : ce qui ne nous donne pas une grande idée des autres. La plupart en effet étoient des Sophiſtes, parmi leſquels Antipater, natif d'Hiérapolis en Phrygie, peut être conſidéré comme le plus illuſtre. Ce Sophiſte réuſſiſſoit mieux à parler ſur le champ, qu'à compoſer des diſcours limés : & Sévére le plaça ſelon ſon talent, en le choiſiſſant pour Sécretaire des lettres qu'il falloit écrire en Grec. Antipater s'acquittoit parfaitement de cet emploi. Habile à ſe revêtir du caractére qu'il étoit chargé de ſoutenir, il faiſoit parler l'Empereur dans ſes lettres avec toute la dignité qui convient au rang ſuprême : clarté dans les expreſſions, nobleſſe & élévation dans les ſentimens & dans les penſées, élocution coulante & naiſſant des choſes mêmes, nulle affectation d'ornemens ni de tranſitions recherchées. Il eut part à l'éducation des deux Princes enfans de Sévére, & il en fut récompenſé par le Conſulat & par le Gouvernement de Bithynie. Dans cette derniére charge il montra trop de rigueur, il verſoit trop aiſément le ſang, & pour cette raiſon il

ſous le régne de Sévére. Philoſtrate.

Antipater ſophiſte. *Philoſtr. Soph. II. 24.*

fut révoqué. Après la mort de Géta, tué par Caracalla sous prétexte d'embuches dressées contre sa vie, il eut le courage d'écrire au farouche meurtrier : « C'est une grande douleur pour » moi, que deux Princes à qui j'avois » appris à se servir des armes pour leur » défense mutuelle, les aient tournées » l'un contre l'autre ». Il supposoit la vérité du prétexte allégué par Caracalla. Mais avec cet affoiblissement le reproche ne laisse pas d'avoir encore assez de force, pour faire honneur à à celui qui osa l'adresser à un si barbare Empereur.

Diogéne de Laerte. *Menag. Observ. in Laert.*

On rapporte aussi au tems de Sévére, sur des conjectures qui ont quelque probabilité, Diogéne de Laerte, Ecrivain plus nécessaire à ceux qui veulent connoître l'ancienne Philosophie, qu'estimable pour ses talens. Nous avons de lui en dix Livres les vies de quatre-vingt-deux Philosophes, avec l'exposition de leurs dogmes, & leurs dits les plus mémorables. On convient que cet Auteur entendoit assez peu la matiére ; & que les notions qu'il donne des opinions des Philosophes sont trop abrégées, souvent confuses & bien éloignées de la précision

qu'exigent singuliérement les sujets qu'il a entrepris de traiter. Avec ce défaut, qui est grand, Diogéne de Laerte est néantmoins précieux aux Savans, qui trouvent dans son ouvrage bien des choses qu'ils chercheroient inutilement ailleurs. Son style est sec & sans ornemens : mais peut-être n'en convient-il que mieux à des matiéres qui veulent être présentées clairement, & non pas embellies. Il adresse la parole dans son ouvrage à une Dame, qu'il ne désigne que par la qualité d'amatrice de Platon. On croit que c'est Arria, dont le goût pour la Philosophie & pour les belles connoissances est loué dans le traité attribué à Galien sur la thériaque. Le surnom de *Laertius* que porte l'Auteur dont je parle, lui vient apparemment de *Laerte* ville de Cilicie, où il aura pris naissance.

J'ai déja dit que Solin, qui nous a laissé une collection de choses mémorables sous le titre de *Polyhistor*, paroît à plusieurs être le même que C. Julius Solo, Sénateur sous Commode & sous Sévére, & mis à mort par ce dernier. Son ouvrage n'est qu'une simple compilation, dans laquelle il n'a rien mis du sien, & s'est surtout aidé de Pline le Naturaliste. Solin.

Eruption du Vésuve.
Dio, lib. LXIV. pag. 860.

Il y eut sous le régne de Sévére, peu avant la chûte de Plautien, une éruption du Vésuve, qui allarma la Campanie, sans néantmoins y causer de ravages.

Monstre marin.
Dio, lib. LXXV. pag. 858.

Dion fait mention d'un monstre marin d'une grandeur énorme, qui vint échouer dans le Port d'Auguste près de la ville que nous nommons aujourd'hui Porto. On le prit, & on en fit une réprésentation dans laquelle on garda toutes les dimensions de l'animal. La capacité en fut telle, qu'elle put contenir cinquante ours.

Cométe.

Le même Auteur cite aussi une Cométe qui parut au ciel, & qui ne manqua pas d'être regardée comme un présage fatal.





LIVRE VINGT-TROISIEME.

FASTES DU REGNE DE CARACALLA.

...... GENTIANUS. AN. R. 962.
...... BASSUS. De J. C. 211.

Caracalla & Géta, Empereurs ensemble.

Cruautés exercées par Caracalla.

Paix conclue avec les Calédoniens.

Feinte réconciliation entre les deux fréres.

Ils partent de la grande Bretagne, & reviennent à Rome. Leur division éclate dans toute la marche.

Apothéose de Sévére.

C. JULIUS ASPER. AN. R. 963.
...... JULIUS ASPER. De J. C. 212.

Géta tué par son frére dans les bras de leur commune mére, vers le 27. Février.

Caracalla reconnu ſeul Empereur par les Prétoriens, fait ſon apologie devant le Sénat, & rappelle tous les éxilés.

Apothéoſe de Géta.

Maſſacre de tous ſes amis & partiſans. Les flots de ſang coulent dans Rome. Mort de Papinien.

Droit de citoyen rendu commun à tous les ſujets de l'Empire.

An. R. 964. De J. C. 213. M. AURELIUS ANTONINUS AUGUSTUS IV.
D. CŒLIUS BALBINUS II.

Balbin ſecond Conſul de cette année eſt celui qui dans la ſuite fut fait Empereur par le Sénat avec Pupiénus Maximus contre Maximin.

Gordien l'ancien géra auſſi le Conſulat pendant une partie de cette année.

Caracalla vient dans les Gaules, & il y exerce beaucoup de rapines & de cruautés.

An. R. 965. De J. C. 214. ...... MESSALA.
SABINUS.

Uſage des *Caracalles*, habillement Gaulois, introduit dans Rome & dans les armées par l'Empereur. C'eſt de là

que lui est venu le nom de *Caracalla*.

Guerre contre les Cennes peuple Germain, & contre les Allemans. Premiére mention des Allemans dans l'Histoire. Caracalla achéte d'eux la paix, & comme s'il en eût été vainqueur, il prend le surnom d'*Alamannicus*.

...... LÆTUS II. An. R. 968.
...... CEREALIS. De J. C. 215.

Il passe dans la Dace.

Guerre contre les Gétes, qui sont ici les Gots. Premiére mention des Gots dans l'Histoire Romaine.

Caracalla vient en Thrace, passe en Asie, implore inutilement le secours d'Esculape à Pergame contre les maladies qu'il souffroit dans le corps & dans l'esprit. Il visite Ilium, & rend de grands honneurs à la mémoire d'Achille.

C. ATIUS SABINUS II. An. R. 969.
... CORNELIUS ANULLINUS. De J. C. 216.

Il vient à Antioche.

Mort de Vologése Roi des Parthes. Dissension entre ses deux fils, qui donne à Caracalla la hardiesse de menacer les Parthes de la guerre, si on ne lui

rend deux transfuges importans, Tiridate & Antiochus. Ils lui sont rendus, & il paroît satisfait.

Sa perfidie envers Abgare Roi d'Edesse, & envers le Roi d'Arménie. Il s'empare de l'Etat d'Abgare. Les Arméniens prennent les armes, & défont Théocrite, misérable danseur, mis à la tête de l'armée Romaine par Caracalla.

Cet Empereur se transporte à Aléxandrie, & en massacre les habitans.

Il revient à Antioche, & cherche querelle à Artabane Roi des Parthes. Il le surprend au dépourvû, s'empare d'Arbéle, court la Médie, s'approche de la ville Royale, sans trouver nulle part d'ennemi. Pour ces exploits il s'attribue le nom de Parthique.

An. R. 968. De J.C. 217. C. BRUTTIUS PRÆSENS. T. MESSIUS EXTRICATUS.

Lorsqu'il se préparoit à entrer de nouveau en campagne contre les Parthes, qui de leur côté s'étoient disposés à le bien recevoir, Macrin son Préfet du Prétoire conspire contre lui.

Caracalla est tué le huit Avril.

§. I.

§. I.

CARACALLA.

Origine du nom de Caracalla. Géta appellé Antonin, aussi bien que son frére. Caracalla n'ayant pû réussir à se faire déclarer seul Empereur, feint de se réconcilier avec son frére. Cruautés exercées par Caracalla. Il fait la paix avec les Barbares, & revient à Rome avec son frére. La haine des deux fréres éclate de nouveau. Leur entrée dans Rome. Apothéose de Sévére. Les deux fréres cherchent mutuellement à se détruire. Projet de partage, qui échoue. Caracalla fait tuer son frére dans les bras de leur mére. Il obtient des Prétoriens & par flatteries & par largesses, que Géta soit déclaré ennemi public. Apothéose de Géta. Carnage des amis de Géta. Mort de Papinien. Fabius Cilo traité outrageusement. Julius Asper relégué. Autres grands personnages mis à mort. Une fille de Marc-Auréle. Pompeïen, petit-fils de Marc-Auré-

le. Sévére cousin germain de Caracalla. Le fils de l'Empereur Pertinax. Thraséa Priscus. Sérénus Sammonicus. Haine de Caracalla contre la mémoire de son frére. Trouble de son ame & remords. Jeux & spectacles, dans lesquels il fait plusieurs actes de cruauté. Il peut être regardé comme un second Caligula. Autres traits de la cruauté de Caracalla. Extorsions & rapines poussées à tout excès. Ses prodigalités pour les soldats; pour les flatteurs; en jeux & en spectacles. Il combattoit lui-même contre les bêtes, & couroit dans le Cirque. Son mépris pour les Lettres, & son ignorance. Il rendoit rarement la justice. Dégoûts qu'il faisoit éprouver à ses Assesseurs. Sa curiosité. Soldats chargés de tout épier, pour lui en rendre compte. Ses Ministres choisis parmi les plus indignes de tous les hommes. Ses débauches jointes à l'affectation de zéle pour la pureté des mœurs. Prétendu zéle de Religion, accompagné du goût pour la magie & pour l'Astrologie judiciaire. Contradiction universelle entre sa pratique & son langage. Monnoie prodigieuse-

ment altérée. Il attaque le Sénat & le peuple par des invectives. Il ne prenoit conseil que de lui-même. Il communique le droit de citoyens Romains à tous les habitans de l'Empire. Sa passion folle pour Alexandre. Il affecte de se plaire aux exercices & aux travaux militaires, se confondant avec les soldats. Il vient dans les Gaules, & y commet beaucoup de violences. Il passe le Rhin, & fait la guerre aux Cennes & aux Allemans. Courage féroce des femmes Germaines. Caracalla méprisé des Barbares, achéte d'eux la paix. Il prend du goût pour les Germains, & imite leur habillement. Il vient sur le bas Danube, remporte de légers avantages sur les Gots, fait un traité avec les Daces. Il passe en Thrace. Il traverse l'Hellespont, vient à Ilium, honore le tombeau d'Achille. A Pergame, il implore le secours d'Esculape, pour être délivré des maladies qui lui tourmentoient le corps & l'esprit. Il passe l'hiver à Nicomédie, se disposant à la guerre contre les Parthes. Il vient à Antioche. Le Roi des Parthes se soumet à ce qu'il lui demande, &

obtient la paix. Perfidie de Caracalla envers Abgare Roi d'Edeſſe. L'Oſrhoéne ſoumiſe. Pareille perfidie envers le Roi d'Arménie. Les Arméniens prennent les armes. Caracalla vante ſes exploits & ſes fatigues militaires. Il vient à Aléxandrie, & il y exerce un horrible maſſacre. L'entrée au Sénat accordée aux Aléxandrins. Caracalla demande au Roi des Parthes ſa fille en mariage; & ſur ſon refus, il renouvelle la guerre. Ses exploits de peu de valeur. Il ſe fait donner le titre de Parthique. Macrin, irrité par Caracalla, & allarmé, conſpire contre lui. Caracalla eſt tué. Inſtabilité des grandeurs humaines, prouvée par les malheurs de la famille de Sévére. Imputations fauſſes, ou du moins incertaines, avancées contre Caracalla. Tous le haïrent, excepté les gens de guerre. Ouvrages dont il embellit Rome. On l'a dit pére d'Héliogabale. Oppien Poëte Grec a vécu ſous Caracalla.

QUOIQUE les deux fréres, Caracalla & Géta, aient commencé de régner ensemble, je ne nomme dans le titre que l'aîné, parce que le second ne jouit que très peu de tems du rang suprême, & le perdit bientôt avec la vie.

Origine du nom de Caracalla.

Dio, lib. LXXVII. p. 851. 890. & 892.

Spart. Caracal. 9.

Vict. Epit.

Le nom de *Caracalla*, par lequel nous désignons l'Empereur dont je vais écrire le régne, n'est qu'une espéce de sobriquet, qu'il ne prit jamais lui-même. Il fut dabord nommé Bassianus, du nom de son ayeul maternel Bassianus Prêtre du Soleil en Phénicie, pére de l'Impératrice Julie, & de Julia Mésa, dont il sera beaucoup parlé dans la suite. Sévére devenu Empereur, & se préparant peu d'années après à associer son fils à l'Empire, lui fit quitter ce nom qui dénotoit la condition privée, & même une origine assez obscure; & il y substitua les noms magnifiques & respectés de *Marc-Auréle-Antonin*, qui passérent en usage, & qui sont les seuls dont le Prince se soit servi dans la suite. Mais comme il en déshonoroit la splendeur par sa conduite, ce même Prince ayant pris goût pour une sorte d'ha-

billement Gaulois appellé *Caracalla* ; ensorte qu'il le portoit par préférence, & qu'il en fit distribution aux soldats, & aux habitans de Rome, afin qu'ils le portassent comme lui, on lui donna à cette occasion dans les entretiens particuliers le nom de *Caracalla* : qui lui est resté comme personnel, & propre à le désigner sans équivoque.

Géta appellé Antonin, aussi bien que son frére. Spart. Sev. 19. & alii.

Son frére P. Septimius Géta ne changea point ses noms, mais il y ajouta celui d'Antonin : nom qui étoit alors l'objet de la vénération publique, & que Sévére eût souhaité rendre commun à tous les Empereurs, comme celui d'Auguste. Son admiration & son respect pour ce nom alloient jusqu'à l'enthousiasme, & il regardoit comme une très grande gloire pour lui de laisser pour successeurs deux Antonins : gloire frivole, & bien démentie par l'événement, puisque l'un périt par l'épée de son frére, & l'autre par sa propre fureur.

Caracalla n'ayant pû réussir à se faire déclarer seul Empereur, feint de se réconcilier avec son frére.

Caracalla ambitieux de régner seul, avoit souvent tenté de se défaire de Géta, du vivant même de Sévére. La souveraine puissance, dont il se vit par la mort de son pére en pleine possession, lui facilitoit l'exécution de son

plan criminel : & il commença à le manifester, en agissant auprès des gens de guerre pour les engager à le déclarer seul Empereur. Il n'épargna ni libéralités, ni promesses : il mit en œuvre tous les ressorts qu'il put imaginer. Mais les soldats attachés à la mémoire de Sévére, respectant ses volontés, regardant les deux Princes comme leurs éléves & leurs nourrissons, à qui ils devoient une égale tendresse, se sentant même plus portés d'inclination pour Géta, qui ressembloit beaucoup à son pére, & qui montroit un caractére de douceur & d'humanité, se refusérent à toutes les sollicitations de Caracalla. Ainsi tous les titres d'honneur demeurérent communs aux deux fréres, à l'exception de celui de grand Pontife, que l'aîné se réserva, comme avoit fait Marc-Auréle lorsqu'il s'associa L. Vérus. Il y eut même entre eux une réconciliation apparente. Ils ne purent résister aux exhortations & aux priéres de l'Impératrice Julie, & de tous les anciens amis & conseillers de Sévére, qui les pressoient vivement d'éteindre une haine funeste, & de vivre dans l'union à laquelle la liaison du sang & l'intérêt

Herod. l. III. Dio, lib. LXXVII. An. R. 962. De J. C. 211.

Tillem.

commun les invitoient. Ils s'embrassérent & se promirent mutuellement une amitié fraternelle, pendant qu'ils conservoient dans leur cœur l'animosité des plus implacables ennemis.

Ils commencérent donc à régner ensemble, au moins quant au titre. Car dans la réalité Caracalla, plus violent, plus emporté, jouït seul de la puissance, & il montra tout d'un coup quel horrible usage il en prétendoit faire. Il remplit de sang toute la maison Impériale. Il tua les médecins qui avoient résisté à ses instances parricides ; l'affranchi Evode, qui avoit présidé à son éducation, & qui l'exhortoit à vivre en bonne intelligence avec son frére ; l'affranchi Castor, qui avoit mérité toute la confiance de son pére, & qui par là ne pouvoit manquer d'être odieux au fils. Il envoya égorger dans leur éxil Plautilla sa femme & Plautus son beaufrére. Papinien étoit trop amateur de la vertu pour plaire à un tel Empereur. Il fut destitué de la charge de Préfet du Prétoire : & cette disgrace n'étoit que le prélude d'un sort encore plus triste, qui l'attendoit. A ces exploits de cruauté & d'injustice contre les siens, Cara-

Cruautés exercées par Caracalla.

calla joignit la mollesse à l'égard des ennemis. Il fit la paix avec les Calédoniens, en abandonnant les forts avancés que Sévére avoit construits dans leur pays pour les tenir en respect. Il n'avoit rien de plus pressé que de revenir à Rome : & il partit de la grande Bretagne le plus promptement qu'il lui fut possible, accompagné de sa mére & de son frére.

Il fait la paix avec les Barbares, & revient à Rome avec son frére.

Malgré la réconciliation prétendue des deux Princes, la division éclata entre eux dans tout le chemin. Ils ne prenoient point le même logement : ils ne mangeoient point à la même table : ils vivoient dans une défiance continuelle l'un à l'égard de l'autre, & ils usoient de précautions infinies contre le poison qui pourroit se trouver mêlé dans leur breuvage ou leur nourriture : enfin lorsqu'ils furent arrivés à Rome, ils partagérent entre eux le Palais Impérial, qui étoit plus grand qu'aucune ville de Province, & ils se fortifiérent chacun de leur côté par des gardes & des barricades, qui fermoient toute communication d'une partie à l'autre.

La haine des deux fréres éclate de nouveau.
Herod. l. IV.

Ils firent pourtant leur entrée en commun dans Rome. Tout le peuple couronné de laurier sortit au devant

Leur entrée dans Rome.

d'eux : le Sénat en corps les harangua hors des portes. Ils entrérent ensuite en pompe, marchant les premiers avec tous les ornemens de la dignité Impériale. Suivoient les Consuls, qui portoient l'urne où étoient renfermées les cendres de Sévére : & tous ceux qui venoient saluer les nouveaux Empereurs, rendoient aussi leurs hommages à l'urne sépulcrale de leur pére. Elle fut portée au tombeau des Antonins. De là on se rendit au Capitole, pour y offrir les sacrifices usités dans les entrées solennelles des Empereurs.

Apothéose de Sévére.

Sévére fut mis au rang des Dieux : & ses deux fils concoururent encore pour la cérémonie de l'Apothéose, qui fut célébrée avec beaucoup de magnificence. Hérodien nous en donne la description. Mais comme j'ai rendu un compte détaillé, d'après Dion, des obséques de Pertinax, pour éviter les redites, je n'emprunterai ici d'Hérodien que deux circonstances, qui ne se trouvent point dans le récit de l'autre Historien.

La premiere est que pendant sept jours que la figure de cire représentant le Prince mort étoit exposée sur un lit

de parade, les médecins, comme s'il n'eût été que malade, s'assembloient tous les jours autour du lit pour consulter, & faisoient ensuite leur rapport, annonçant une santé qui dépérissoit, & une fin prochaine : comédie singuliére, dont l'équivalent a passé dans nos mœurs.

La seconde observation que j'ai à faire, regarde la structure du bûcher, qui étoit un bâtiment quarré à plusieurs étages. Ces étages alloient toujours en diminuant jusqu'au dernier, qui n'étoit qu'une petite loge. Dans la chambre du second on plaçoit le lit & la figure du Prince mort. Le dernier & le plus haut étage enfermoit l'aigle, qui devoit en s'envolant porter au ciel l'ame de l'Empereur.

Les deux fréres cherchent mutuellement à se détruire. *Dio, lib. LXXVII. Herod. l. IV.*

Les fils de Sévére, après s'être réünis pour rendre les derniers honneurs à la mémoire de leur pére, ne furent plus occupés que de la haine qui les animoit à se détruire l'un l'autre. Sur ce point nos Auteurs ne remarquent entre eux d'autre différence, sinon que les procédés de l'aîné étoient plus violens. Mais chacun de son côté cabaloit contre son frére, pour parvenir à régner seul : chacun par intrigues sé-

crétes, par gratifications, par promesses, cherchoit à se faire des créatures. Et Géta réussissoit à s'attacher un plus grand nombre de partisans, parce qu'il se montroit plus ouvert, plus accessible, plus affable. Il témoignoit de l'amitié & de la bonté à ceux qui l'approchoient. D'ailleurs ses inclinations étoient décentes. Il avoit du goût pour les Lettres & pour ceux qui les cultivoient : & dans les exercices du corps, il ne s'adonnoit qu'à ceux qui n'avoient rien d'ignoble, & qui pouvoient compatir avec son rang. Au contraire Caraçalla étoit dur & sauvage, prompt à se mettre en colére, toujours menaçant, plus curieux de se faire craindre que de se faire aimer. Il affectoit des maniéres soldatesques, & une ardeur pour la guerre & pour les armes, dans laquelle il entroit beaucoup de politique & de vanité.

Projet de partage, qui échoue.

Il étoit aisé de prévoir les suites funestes d'une haine si furieuse & si acharnée entre deux fréres qui possédant par indivis le souverain commandement, avoient à chaque instant occasion & intérêt de se heurter. S'il s'agissoit de nommer aux charges, chacun vouloit placer ses amis. S'ils ju-

geoient ensemble les causes, ils prenoient toujours des sentimens contraires, au grand préjudice des plaideurs & du bon droit. Ils se trouvoient eux-mêmes fatigués de leurs dissensions éternelles sur les grandes & sur les petites choses, & ils crurent que le meilleur expédient pour les terminer étoit de partager l'Empire. Ils se concertérent d'assez bonne grace sur ce projet, qui tendoit à les séparer pour ne se revoir jamais. Géta cédoit à son frére Rome & tout l'Occident, & il prenoit pour lui l'Asie & les contrées Orientales, comptant établir sa résidence à Antioche, ou à Aléxandrie. La Propontide étoit une barriére naturelle, qui auroit borné de part & d'autre les deux Etats; & il y auroit eu garnison entretenue à Byzance, & à Chalcédoine, pour empêcher le passage & la communication de l'un à l'autre. Pour ce qui est de l'Afrique, la partie Occidentale de cette région, c'est-à-dire, la Mauritanie, la Numidie, l'Afrique propre, devoient appartenir à Caracalla: Géta auroit eu dans son lot le côté de l'Orient.

Ce plan, qui convenoit aux deux fréres, n'étoit point goûté des pre-

miers de la République. Jaloux de la grandeur Romaine, ils craignoient de l'affoiblir en la partageant : & la division en Empire d'Occident & Empire d'Orient, qui s'introduisit dans la suite, & qui s'établit enfin à demeure, étoit alors une nouveauté qui révoltoit tous les esprits. L'Impératrice Julie en fut blessée : & dans un grand conseil qui se tint à ce sujet, & auquel elle assista, elle dit à ses fils : « Vous » trouvez le moyen de partager les » terres & les mers : mais moi, com» ment me partagerez-vous entre vous » deux ? Il faut donc m'ôter la vie, » & couper mon corps en deux moi» tiés, afin que chacun ait la sienne ». Elle accompagna un discours si touchant de gémissemens & de larmes : elle embrassa ses deux fils : elle les tenoit ensemble réunis entre ses bras. Toute l'assemblée fut attendrie : on se sépara sans rien conclure : & le projet échoua.

Caracalla fait tuer son frére dans les bras de leur mére.

Les querelles, les embuches clandestines, les tentatives d'empoisonnement, un peu suspendues par l'espérance d'un arrangement, recommencérent aussitôt. Caracalla entreprit de tuer son frére à la faveur de la licence

des Saturnales : & le trouvant trop bien gardé, il résolut, à quelque prix que ce fût, & en violant les droits les plus sacrés, de se ménager une occasion où il pût l'avoir sous sa main sans défense, & éxécuter enfin son parricide.

Il ne se flattoit pas que Géta se fiât jamais à lui, ou comptât sur ses promesses & sur ses sermens. La tendresse que leur mére commune avoit pour ce fils chéri, fut le piége que Caracalla mit en œuvre pour le surprendre & pour le perdre. Il feignit de désirer une réconciliation, & il pria Julie de lui procurer une entrevûe avec Géta dans son appartement. L'infortuné Géta s'y rendit sans nulle défiance, croyant que la présence de sa mére étoit pour lui une sauvegarde qui le mettoit à l'abri de tout danger. Il se trompoit. A peine fut-il entré, qu'il se vit assailli par des Centurions que son frére avoit cachés en embuscade. Il courut à sa mére, qui le reçut dans ses bras. Les meurtriers, animés par Caracalla, ne respectérent point un asyle si inviolable : ils se jettérent sur Géta, malgré les efforts que faisoit Julie pour se mettre au devant d'eux,

& pendant qu'il crioit, « Ma mére, » ma mére, sauvez-moi, on m'assassi- » ne, » ils le percérent de plusieurs coups. Il semble que son frére ne se soit pas contenté d'ordonner, & qu'il ait voulu être l'un des éxécuteurs, puisque quelques années après il con-

Dio, p. 880.

sacra dans le temple de Sérapis à Aléxandrie l'épée dont il s'étoit servi pour le meurtre de Géta. L'Impératrice, qui le tenoit serré entre ses bras & sur son sein, fut toute couverte du sang de son fils. Elle compta pour peu de chose, dans un si horrible événement, d'avoir été elle-même blessée à la main. Mais le comble de la douleur pour elle, c'est qu'il ne lui fut point permis de pleurer une mort si funeste dans toutes ses circonstances. Menacée elle-même de la mort par un fils barbare, il lui fallut cacher ses larmes, & montrer de la joie dans l'excès de l'amertume.

Spart. Carac. 2. & Get. 6.

Géta avoit vingt-deux ans & neuf mois lorsqu'il fut tué. Il étoit né le 27. Mai de l'an de J. C. 189. Ainsi sa mort tombe aux environs du 27. Février 212.

AN. R. 963.

Il obtient des Prétoriens par flatteries & par largesses

Après le parricide commis, Caracalla redoutoit la colére des soldats. Il usa de ruse, & chercha à les tromper,

au moins dans le premier moment. Il s'enfuit de la chambre de sa mére, & parcourant comme fort effrayé tout le Palais, il crie qu'il vient d'échapper à un grand danger, & qu'il a eu peine à sauver sa vie. En même tems il ordonne à la garde de l'accompagner au camp des Prétoriens, seul endroit où il puisse trouver sa sûreté. Personne n'étoit encore instruit du fait. Sa garde le suivit, & la marche précipitée du Prince à travers toute la ville répandit l'allarme parmi les citoyens.

ses, que Géta soit déclaré ennemi public. Dio, & Herod. & Spart. Carac. 2.

Arrivé au camp Caracalla se fait porter dans l'espéce de sanctuaire où l'on honoroit d'un culte religieux les drapeaux militaires & les images des Dieux & des Césars. Là il se jette contre terre, il remercie les Dieux Sauveurs, il offre des sacrifices d'actions de graces. C'étoit sur le soir : & les soldats, dont les uns prenoient le bain, les autres étoient déja retirés dans leurs tentes, accourent de toutes parts, avides de savoir quel est donc cet événement inopiné, qui agite si violemment l'Empereur.

Lorsqu'il les vit assemblés, il n'eut garde d'avouer son crime. Il leur débita un roman de son invention, tour-

né cependant de maniére à leur faire deviner la vérité. Il dit qu'il venoit d'échapper à grande peine aux embuches d'un ennemi : qu'il avoit fallu livrer un combat dans lequel leurs Empereurs avoient tous deux couru un extrême danger, & dont lui seul s'étoit sauvé par une faveur singuliére de la Fortune. Il ajouta que c'étoit pour les soldats un sujet de joie, de n'avoir plus que lui pour Empereur. « Félicitez-vous, leur dit-il, de ce que maître pleinement de toutes choses, rien ne m'empêchera désormais de satisfaire la passion que j'ai de vous enrichir ». Il savoit bien que sa meilleure apologie auprès des soldats seroit une abondante largesse. Il leur promit donc dix * mille sesterces par tête, & il doubla à perpétuité la ration de bled qu'on leur fournissoit chaque jour. Il joignit à cette énorme prodigalité les discours les plus flateurs & les plus rampans. « Je me regarde, dit-il, comme l'un d'entre vous. Si je souhaite de vivre, c'est pour vous ; c'est afin de pouvoir vous faire beaucoup de bien. Car tous nos trésors sont à vous ». Il fit parade de son goût décidé pour la guerre. « Mon premier

* Douze cens cinquante livres.

» vœu, disoit-il, est de vivre avec » vous : sinon je veux mourir au mi- » lieu de vous. Quelle autre mort di- » gne d'un homme de courage, que » celle qui est accompagnée de gloire » sur un champ de bataille? » Par ces différens artifices, il obtint ce qu'il vouloit des soldats. La vérité avoit percé durant l'intervalle qui s'étoit écoulé depuis son arrivée au camp. Un fait de cette nature ne pouvoit pas demeurer longtems caché, & les gens du Palais l'avoient divulgué. Les soldats en étoient donc instruits. Mais éblouis par les largesses de Caracalla, ils le déclarérent seul Empereur, & Géta ennemi public.

Tout n'étoit pas encore fait. Il falloit séduire pareillement un second camp construit près d'Albe, apparemment depuis l'augmentation des Prétoriens faite par Sévére. Caracalla s'y transporta, & il y éprouva beaucoup de difficulté. Les soldats de ce camp, qui avoient appris le meurtre de Géta sans qu'aucune préparation ni aucun détour leur en diminuassent l'horreur, étoient extrémement indignés. Ils protestoient hautement, qu'ils avoient juré fidélité aux deux fils de

Sévére, & qu'ils ne pouvoient se rendre en quelque sorte complices de la mort violente de l'un d'eux. Mais l'argent est toutpuissant sur des hommes qui ne sont pas attachés par principe à la vertu. Caracalla leur fit les mêmes promesses par lesquelles il avoit gagné leurs camarades, & il eut le même succès.

Ce n'étoient pas de simples promesses : l'effet suivit sur le champ. Les soldats, munis d'un ordre de Caracalla, allérent au trésor public & au Fisc Impérial se payer par leurs mains. Ainsi furent dissipées en un seul jour les richesses immenses que Sévére avoit amassées souvent par des voyes tyranniques, pendant un régne de dix-huit ans.

Il tâche de se justifier auprès du Sénat, & il rappelle tous les exilés.

Caracalla passa la nuit dans l'un des deux camps, probablement dans l'ancien : & le lendemain sûr des soldats, il osa se présenter au Sénat, en prenant néanmoins toutes les précautions que lui inspiroit la frayeur compagne inséparable du crime. Il étoit armé d'une cuirasse sous sa toge : il fit entrer avec lui ses gardes, qu'il rangea sur deux files le long des bancs des Sénateurs.

Hérodien lui met dans la bouche en cette occasion un discours, où il est aisé de sentir la Rhétorique d'un Ecrivain plus capable d'orner une déclamation, que de manier un sujet si difficile. Il débute par des lieux communs: il s'autorise d'exemples qui le condamnent: il a la témérité d'imputer à Marc-Auréle d'avoir contribué à la mort de L. Vérus. Tout ce que je trouve dans cette piéce de plus raisonnable, c'est une observation sur l'utilité qui reviendra à l'Etat de n'avoir qu'un seul chef, & de n'être plus obligé de reconnoître deux maîtres. Contentons-nous de dire avec Spartien, que Caracalla se plaignit des embuches dressées contre sa vie par son frére; & qu'il s'efforça de faire passer le meurtre de Géta pour une légitime défense de sa part, parce qu'il lui avoit fallu de toute nécessité ou tuer ou périr.

Peu content lui-même de ses moyens de justification, de même qu'il avoit gagné les soldats par ses libéralités, il voulut acheter en quelque maniére son pardon du Sénat par une ostentation de clémence. Lorsqu'il fut descendu de son trône, étant déja près de la

porte, il se retourna : « Ecoutez, Mes-
» sieurs, dit-il, en élevant la voix.
» Afin que ce jour ci soit un jour de
» joie pour tout l'Univers, je veux
» que tous les éxilés, pour quelque
» cause qu'ils aient été condamnés,
» aient la liberté de revenir dans cette
» ville ». Caracalla avoit mauvaise
grace à faire le rôle de Prince clément.
Par cette indulgence trop générale, il
ne faisoit nulle distinction des innocens
& des coupables, & il remplit Rome
d'un grand nombre de scélérats qui
avoient bien mérité leur condamna-
tion. Et bientôt après il revint à son
caractére, & il repeupla les isles d'il-
lustres personnages injustement pros-
crits.

Apothéose de Géta. *Spart. Get.* 2. & 7.

Nos Auteurs ne nous apprennent
point quelle délibération prit le Sénat
sur le discours de l'Empereur. Mais je
crois ne pouvoir mieux placer qu'ici
ce que Spartien raconte de l'apothéo-
se de Géta. On fit entendre à Caracal-
la, qu'en souffrant que la mémoire de
son frére fût honorée, il satisferoit en
partie le public, qui lui sauroit gré de
cette modération. Il y consentit par
ce mot devenu célébre : « Qu'il [a] soit

[a] Sit Divus, dum non sit vivus.

» Dieu : il me suffit qu'il ne soit plus » vivant ». Le Sénat rendit donc un Décret pour mettre Géta au rang des Dieux. On lui célébra des funérailles magnifiques : & ses cendres furent portées au tombeau des Antonins.

Carnage des amis de Géta. *Dio, & Herod. & Spart. Carac. 4. & Get. 6.*

Mais cet adoucissement extérieur de la colére de Caracalla à l'égard du mort, ne tira nullement à conséquence par rapport aux vivans. Tous ceux qui avoient été attachés à Géta à quelque titre que ce pût être, hommes, femmes, amis, affranchis, esclaves, soldats, gens de théâtre qui lui avoient plû, musiciens, athlétes, tous furent mis à mort jusqu'aux enfans de l'âge le plus tendre. La partie du Palais que ce Prince infortuné avoit habitée, fut toute remplie de carnage & de sang. Dion fait monter à vingt mille le nombre des morts : & leurs corps étoient emportés sur des chariots à travers la ville, & ensuite brûlés sans cérémonie, ou même exposés aux bêtes carnassiéres & aux oiseaux de proie.

Caracalla ne se contenta pas de ces morts obscurs. Il immola à sa haine un grand nombre d'illustres victimes, parmi lesquelles Papinien tient le premier rang.

Mort de Papinien.
Spart. Sev. 21. & Carac. 3. 4. & 8. & Get. 6.

Ce grand homme, l'honneur de la jurisprudence Romaine, avoit d'étroites liaisons avec Sévére & avec sa famille. Il étoit, dit-on, allié de cet Empereur par l'Impératrice Julie, & conséquemment parent de ses enfans. Ils avoient été ensemble disciples du même maître, Cerbidius Scévola fameux jurisconsulte; & Papinien succéda à Sévére dans la charge d'Avocat du Fisc. Lorsque Sévére fut devenu Empereur, il fit Papinien Préfet du Prétoire; & après avoir profité, dit-on, tant qu'il vécut, des conseils de ce sage ami, pour adoucir en bien des occasions la dureté de son caractére, en mourant il lui recommanda d'une façon particuliére les Princes ses fils. Papinien, dont la probité égaloit la profonde connoissance qu'il avoit acquise du Droit & des Loix, se crut engagé d'honneur à répondre par sa conduite à la confiance que Sévére avoit eue en lui. Il exhorta à l'union & à la concorde les jeunes Empereurs, & s'étant bientôt par là rendu désagréable à Caracalla, il fut privé, comme je l'ai dit, de la charge de Préfet du Prétoire. Cette disgrace fut apparemment couverte du prétexte d'ho-

norer davantage son mérite : & M. de Tillemont suppose avec beaucoup de vraisemblance, qu'en le destituant Caracalla le fit Sénateur. Car il ne l'éloigna pas de sa personne : & l'on raconte que le jour qu'il s'expliqua devant le Sénat sur le meurtre de son frére, en sortant pour retourner au Palais Impérial, il étoit appuyé sur Papinien & sur Cilo, qu'il destinoit tous deux en ce moment à la mort.

La cause de la mort de Papinien lui est extrémement honorable. Pressé par l'Empereur de lui fournir des couleurs pour justifier l'attentat exercé sur son frére, & de l'aider d'un discours apologétique, il n'eût pas pour Caracalla la même complaisance que Sénéque avoit eue pour Néron. « Il est plus fa» cile, répondit-il avec fermeté, de » commettre un parricide, que de le » justifier ; & c'est un second parrici» de, que d'accuser un innocent ». Caracalla dissimula dans l'instant. Mais peu après les Prétoriens soulevés par ses ordres secrets demandérent la mort de Papinien, qui eut la tête tranchée d'un coup de hache. On prétend que l'Empereur trouva mauvais qu'on l'eût exécuté avec la hache, & non avec *Dio, & Spart.*

l'épée : foible & frivole marque de considération, fondée sans doute sur ce que le supplice par l'épée avoit quelque chose de moins flétrissant & de plus militaire. Deux épitaphes de Papinien trouvées, dit-on, à Rome, le font mourir âgé seulement de trente-six ans. Mais cette date ne s'accorde point avec les faits que j'ai rapportés d'après les anciens Auteurs. S'il fut condisciple de Sévére, & son successeur dans la charge d'Avocat du Fisc, il ne doit doit pas y avoir eu entre eux une grande différence d'âge.

Gravin. de Ortu & Progr. jur. 99.

Sa gloire dans la jurisprudence a été portée au plus haut dégré. Il a toujours été regardé par les Jurisconsultes comme surpassant tous ceux qui l'avoient précédé, & comme laissant peu d'espérance de l'égaler à ceux qui viendroient après lui. Une loi de l'Empereur Valentinien III. ordonne qu'en cas de partage de sentimens entre les Jurisconsultes, l'avis de Papinien soit préféré. Il eut d'illustres Assesseurs, Ulpien & Paul, deux grands maîtres, qui se faisoient gloire de s'appeller les disciples de Papinien. Son fils fut tué avec lui : il étoit actuellement Questeur.

Id. ibid. 98.

Tillem. Sev. 40.

Spart. Nig. 7.

Spart. Carac. 4.

Fabius Cilo traité outrageusement. Dio, & Spart. Carac. 4.

Fabius Cilo ne perdit point la vie: mais il éprouva toutes sortes d'indignités, & si Caracalla le sauva, ce ne fut que malgré lui. Cilo étoit un des principaux amis de Sévére, deux fois Consul & Préfet de la ville, & il avoit présidé à l'éducation des Princes: ensorte que Caracalla affectoit de l'honorer comme un second pére. Par ces raisons, quoiqu'il haït en lui un censeur qui avoit toujours blâmé l'antipathie entre les deux fréres, il n'osa pas cependant ordonner ouvertement sa mort. Mais des soldats conduits par un Tribun, agissant néantmoins comme par un mouvement de zêle volontaire pour l'Empereur, allérent enlever Cilo dans le bain, pillérent sa maison, & le trainérent indignement dans les rues, lui déchirant sa chemise de bain, qui étoit le seul vêtement qu'il eût sur le corps, & le frappant au visage. Leur plan étoit de le conduire ainsi au Palais, pour recevoir à son sujet les derniers ordres de l'Empereur. La vûe d'un homme si respectable traité si outrageusement, excita une sédition. Les soldats des cohortes de la ville, qu'il avoit commandés en sa qualité de Préfet de Rome, firent

des mouvemens qui effrayérent Caracalla. Il accourut, & couvrant Cilo de sa casaque, il s'écria: « Que l'on » cesse de frapper mon pére, mon maî» tre, celui qui a élevé mon enfance; » l'attaquer, c'est m'attaquer moi-mê» me ». Il fut ainsi contraint de laisser la vie à Cilo: mais il s'en vengea sur le Tribun & sur les soldats, qui furent mis à mort sous prétexte des excès auxquels ils s'étoient portés contre Cilo, &, dans la vérité, pour ne l'avoir pas tué dès qu'ils s'étoient vû maîtres de sa personne.

Dio. ap. Val.

Julius Asper relegué.

Julius ou Julianus Asper, dont étoient fils deux Consuls de l'année où Géta périt, fut aussi outragé & relegué, trop heureux de pouvoir conserver la vie.

Autres grands personnages mis à mort.

Dion avoit nommé un grand nombre de têtes illustres qui furent abattues par les fureurs de Caracalla. Mais son abbréviateur, qui ne les connoissoit pas, nous a privés de ce détail, & il a enveloppé le tout dans une expression générale, qui nous fait comprendre que les flots du sang le plus respectable coulérent sans distinction d'innocens & de coupables, sans forme de justice, sans autre régle que le capri-

ce d'un Prince furieux. Hérodien & Spartien nous instruisent un peu davantage : & quoique les morts tragiques qu'ils rapportent n'appartiennent peut-être pas toutes au tems qui suivit immédiatement la mort de Géta ; comme il seroit difficile & peu important de faire la distinction des dates, je ne séparerai point ce que mes Auteurs ont réuni. Herod. l. IV. & Spart. Carac. 3. & 4.

Une fille de Marc-Auréle.

Caracalla fit mourir une sœur de Commode, fille de Marc-Auréle, alors fort âgée, & qui avoit été respectée par tous les Empereurs précédens. Le crime de cette Dame étoit d'avoir pleuré la mort de Géta avec l'Impératrice Julie.

Pompéien petit-fils de Marc-Auréle.

Il restoit encore un rejetton de la famille de Marc-Auréle, Pompéien petit-fils de ce sage Empereur par Lucille, homme de mérite, qui fut deux fois Consul, & employé dans des commandemens importans. Comme Caracalla, qui le craignoit & le haïssoit, n'avoit néanmoins aucun prétexte à alléguer contre lui, il le fit assassiner sécrétement, & répandit le bruit que des voleurs l'avoient tué sur un grand chemin.

Sévére cousin germain de Caracalla.

Il ôta pareillement la vie à son cou-

fin germain, qui se nommoit Sévére comme son pére, & il joignit contre lui la perfidie à la cruauté. Après lui avoir donné une marque d'amitié en lui envoyant un plat de sa table, le lendemain il ordonna à des soldats d'aller le poignarder. Le malheureux Sévére ayant eu avis de l'arrêt de mort prononcé contre lui, voulut se sauver, & troublé par la frayeur il sauta par la fenêtre & se rompit la jambe. Il ne laissa pas de se traîner dans l'appartement de sa femme. Mais les assassins l'y découvrirent, & le massacrérent en insultant à sa triste aventure.

Le fils de l'Empereur Pertinax.

L'Empereur Pertinax avoit laissé un fils de même nom, qui parvint au Consulat. Sa qualité de fils d'Empereur le rendoit suspect, & l'obligeoit en bonne politique à se tenir sur ses gardes. Il négligea une précaution si nécessaire, & il laissa échapper un bon mot qui lui couta la vie. Quelques années après la mort de Géta, comme un Préteur nommé Faustinus récitoit dans le Sénat avec emphase les surnoms glorieux que Caracalla s'attribuoit, l'appellant *le très grand Sarmatique, le très grand Parthique*, Pertinax lui dit: « Ajoutez le *très grand*

Spart. Carac. 10. & Get. 6.

Gétique ». Ce mot étoit ingénieux, & en paroissant se rapporter à quelque avantage remporté sur les Gétes, auxquels réellement Caracalla avoit eu affaire, il faisoit une allusion maligne au meurtre de Géta. Pertinax, déja odieux, paya de sa tête une si piquante plaisanterie.

On trouve aussi dans Dion, mais sans nul détail de circonstances, la mort de Thraséa Priscus, enveloppé par Caracalla dans le carnage des amis de Géta. C'étoit un homme qui ne le cédoit à aucun, dit l'Historien, soit pour la naissance, soit pour la sagesse de sa conduite. Les noms qu'il portoit semblent indiquer qu'il descendoit du fameux Thraséa & d'Helvidius Priscus son gendre. Thraséa Priscus. *Dio. ap. Vall.*

Plusieurs gouverneurs & intendans de Provinces périrent pour la même cause & sur les mêmes soupçons. *Herod.*

Un homme de Lettres partagea le triste sort de tant de grands personnages qui tenoient le premier rang dans l'Etat. *Sérénus* Sammonicus, Auteur de plusieurs ouvrages, dont il ne nous reste qu'un petit Traité en vers sur les remedes convenables à différentes maladies, avoit eu le malheur de plaire à Sérénus Sammonicus. *Spart. Get. 5. & Carac. 4.*

Géta, qui lisoit volontiers ses Livres. C'en fut assez pour mériter la haine de Caracalla, qui l'envoya tuer dans sa maison, & pendant qu'il étoit à table. Sammonicus avoit formé une Bibliothéque de soixante-deux mille volumes : collection bien magnifique alors, & l'une des plus nombreuses que jamais ait faite aucun particulier avant l'invention de l'Imprimerie.

Capit. Gord. Jun. 16.

Haine de Caracalla contre la mémoire de son frére. *Dio ap. Val. & lib. LXXVII. p. 176.*

La mémoire de Géta étoit si odieuse à son frére, qu'il déchargea sa colére jusques sur les pierres qui avoient servi de soutiens aux statues de ce Prince malheureux. Il fit fondre la monnoie qui portoit son image. Il abolit les fêtes que l'on célébroit au jour de sa naissance, & il affectoit de choisir ce jour pour le souiller par les plus grands crimes. Il n'étoit point permis de prononcer ni d'écrire son nom. Les Poëtes n'osoient l'employer dans les Comédies, où il étoit assez usité, comme il paroît par Térence. Les testamens, où on lui avoit fait quelque legs étoient cassés, & les biens des testateurs, confisqués.

Trouble de son ame, & remords. *Spart. Carac. 11.*

Cependant, par un travers inexplicable, si ce n'est que le crime est toujours inconséquent, & rempli de con-

traditions, Caracalla fit mourir plusieurs de ceux qui avoient eu part au meurtre de son frére. Lætus qui l'y avoit enhardi, fut le premier puni, & prit par son ordre du poison. Lui-même il pleura souvent la mort de Géta. Les remords de son parricide le tourmentérent toute sa vie. Il voulut appaiser par des sacrifices magiques sa conscience bourrelée, & il tenta d'évoquer les ombres de Sévére & de Commode. *Dio, p. 87.*

Jeux & spectacles, dans lesquels il fait plusieurs actes de cruauté.

Pour tâcher de s'étourdir & de faire diversion, peu après son crime commis, il donna des jeux & des spectacles. Ce reméde fut de peu de vertu; puisque les inquiétudes & les agitations de son esprit durérent, comme je viens de le dire, autant que sa vie. Dans la représentation des jeux mêmes il fournit des preuves du levain funeste qui avoit aigri ses humeurs. Il se repaissoit avidement du sang des gladiateurs. Il en contraignit un, nommé Baton, de combattre trois fois en un même jour contre trois differens adversaires, dont le dernier le vainquit & le tua. Je ne sais si l'on ne peut pas rapporter au même tems la mort d'un fameux conducteur de chariots, qui *Dio, p. 873.* *p. 871.*

plus souvent victorieux que jamais aucun ne l'eût été, avoit remporté dans les courses du Cirque sept cens quatre-vingts-deux couronnes; & que Caracalla fit tuer, parce qu'il étoit attaché à une faction ennemie de celle que le Prince favorisoit. Il déploya pour un semblable sujet ses fureurs contre tout le peuple. Dans des jeux du Cirque une grande partie de ceux qui y assistoient ayant raillé & sifflé un cocher que Caracalla affectionnoit, l'Empereur se crut insulté lui-même, & il manda des troupes auxquelles il donna ordre d'enlever & de tuer les coupables. Comme il n'étoit pas possible de les démêler, les soldats, toujours amateurs du pillage & des violences, attaquérent indistinctement tous les spectateurs : ils en tuérent plusieurs, & se firent bien payer de ceux à qui ils laissérent la vie.

Herod.

Il peut être regardé comme un second Caligula.

Ce Prince étoit un second Caligula, par les emportemens, par les caprices fougueux, par le mépris de toutes les loix & de toutes les bienséances, par la haine contre le Sénat, par les rapines & la prodigalité, enfin par la phrénésie. Car sa raison étoit altérée, & le dérangement de son esprit se

manifestoit d'une façon si visible, que personne ne doutant du fait, on n'étoit embarrassé qu'à en chercher la cause : & on crut l'avoir trouvée dans les enchantemens pratiqués contre lui par les Barbares, contre lesquels il avoit été, ainsi que nous le dirons bientôt, porter la guerre.

Il est triste d'avoir à peindre un pareil monstre. Mais l'Historien ne fait pas son sujet : & d'ailleurs ces sortes d'exemples, où le vice réuni à la puissance rend malheureux celui qui commande aussi bien que ceux qui obéissent, sont bien propres à nous détromper de l'admiration que nous portons naturellement à la grandeur, & de la fausse idée de bonheur que nous y attachons.

Je n'ai pas encore épuisé tous les traits de la cruauté de Caracalla. Il louoit sans cesse Tibére & Sylla : & il avoit réellement tous leurs vices, mais sans aucune des qualités qui les rendoient recommandables à certains égards. Il imitoit en particulier Tibére dans sa malignité à métamorphoser en crimes d'Etat les moindres irrévérences envers ses statues & tout ce qui le représentoit. Un jeune Chevalier

Autres traits de la cruauté de Caracalla. *Spart. Carac.* 2. & 4.

5.

Dio ap. Val.

Romain, qui entrant dans un lieu de débauche y avoit porté une bague sur laquelle étoit l'image de l'Empereur, fut mis en prison : & il auroit été puni du dernier supplice, si Caracalla lui-même n'eût été prévenu par la mort.

Son inhumanité s'étendoit jusqu'à priver de la sépulture d'illustres personnages à qui il avoit ôté la vie. Au contraire il révéroit le tombeau de Sylla, qu'il fit chercher & reconstruire.

Spart. Carac. 6. Nul service n'adoucissoit ses fureurs. Dans une maladie considérable qu'il eut, ceux qui l'avoient soigné eurent la mort pour récompense.

Dio. Il n'aima jamais personne, & ses plus grandes démonstrations d'amitié étoient ordinairement la preuve d'une haine plus implacable. Ceux dont il épargna le sang par quelque raison que ce pût être, il imaginoit des moyens de les faire périr sous prétexte de les placer honorablement. Il les envoyoit gouverner des Provinces sous un climat ennemi de leur tempérament, & qui devoit leur être funeste, soit par les rigueurs du froid, soit par les chaleurs brulantes.

La voie odieuse des poisons lui étoit familiére. On l'accuse d'en avoir fait des amas prodigieux ; & l'on en trouva après sa mort, s'il est permis d'ajouter foi au témoignage de Macrin son meurtrier, pour la valeur de trente * millions de sesterces. *Dio, lib. LXXVIII.*

Il recevoit avidement & invitoit même les délations, mal toujours détesté, & toujours pratiqué. Comme c'étoit un moyen sûr de lui plaire, toutes sortes de personnes se mêlérent de cet odieux métier, Chevaliers Romains, Sénateurs, Dames illustres. Un Prince méchant rend la méchanceté commune parmi ses sujets.

Extorsions & rapines poussées à tout excès. *Dio, lib. LXXVII.*

Les rapines & les extorsions de Caracalla marchérent du même pas que ses cruautés, & il ne s'occupa durant tout son régne qu'à véxer les peuples & à les dépouiller. Pour ses prétendues victoires, dont nous ferons connoître dans la suite la juste valeur, il exigeoit de grosses sommes à titre de couronnes, suivant un usage, ou plutôt un abus que les bons Empereurs avoient toujours pris soin de modérer. Il obligeoit les Provinces de four-

* *Trois millions sept cens vingt-cinq mille livres Tournois.*

nir gratuitement toutes les provisions nécessaires à l'entretien & à la subsistance de ses armées, & il en formoit de si grands magazins, qu'il y trouvoit encore du profit, & faisoit trafic du superflu. Il déguisoit souvent ses exactions sous le nom de présens, qu'il tiroit & des particuliers riches, & des villes. Il inventa de nouvelles impositions, & il rendit plus onéreuses les anciennes. Ainsi au lieu du vingtiéme, qui se prenoit sur le prix des esclaves affranchis, & sur les successions testamentaires, il établit le dixiéme, en révoquant & annullant toutes les exemptions de ce droit, qui pour des cas favorables avoient été accordées par ses prédécesseurs. C'étoit surtout les Sénateurs qu'il s'étudioit à ruiner. Lorsqu'il fut sorti de Rome, dit l'Historien Dion, pour ses voyages & ses expéditions militaires, nous étions forcés de lui bâtir à nos dépens sur tous les chemins par lesquels il pouvoit passer, des maisons magnifiques & garnies de tout ce qui étoit nécessaire pour le recevoir: encore la plupart restérent-elles inutiles, & il y en eut quelquesunes qu'il ne vit pas seulement. Dans les villes où il annon-

soit qu'il devoit prendre ses quartiers d'hiver, il falloit que nous lui fissions construire des Amphithéatres pour les combats de bêtes, des Cirques pour les courses de chariots : & ces édifices, qui nous avoient couté beaucoup, étoient détruits sur le champ, ensorte que l'on ne pouvoit douter que son plan ne fût d'épuiser nos fortunes par les dépenses exorbitantes auxquelles il nous contraignoit.

Par ces véxations de toute espéce il ruinoit sans ressource & les villes & les Provinces, & les grands & les petits : & il ne se cachoit point du dessein de tirer tout à lui seul ; « Je prétens, disoit-il, qu'il n'y ait que moi » dans tout l'Univers qui aie de l'ar» gent : je veux tout avoir, pour en » faire des largesses aux soldats ». Sa mére lui fit un jour des remontrances sur cette tyrannie. Elle lui représenta qu'il ne restoit plus aucun moyen, juste ou injuste, odieux ou favorable, de faire de l'argent. « Ne craignez » rien, ma mére, répondit-il en por» tant la main sur son épée, tant que » j'aurai cet instrument, l'argent ne » me manquera pas ».

Le principal usage qu'il faisoit de

Ses prodigalités pour les soldats ;

Dio, lib. LXXVII. ces sommes amassées du sang des peuples, étoit de les distribuer aux soldats pour gagner leur affection. On *Dio, lib. LXXVIII. p. 904.* prétend que les augmentations de solde qu'il leur accorda se montoient à deux cens quatre-vingts millions* de sesterces par année. Il comptoit se ménager ainsi une sauvegarde contre la haine publique : & dans une occasion il en écrivit au Sénat en ces termes : « Je sais que bien des choses vous dé» plaisent en moi, & c'est pour cela » que j'entretiens des soldats & des » armées, afin de pouvoir mépriser vos » vaines censures ».

pour les flatteurs ; Les flatteurs avoient aussi bonne part à ses largesses, & un million de sesterces ne lui coutoit rien pour récompenser un trait d'adulation qui lui avoit plû.

en jeux & en spectacles. Les spectacles de combats de bêtes, de courses de chevaux, étoient une autre sorte de dépense à laquelle il se livroit sans mesure. Outre les animaux qu'il se faisoit fournir aux dépens des Sénateurs, il en achetoit lui-même un grand nombre de toutes les sortes, éléphans, tigres, rhinocéros. Extrême en tout, & faisant céder à

* *Trente-cinq millions de nos livres Tournois.*

ses goûts pervers toute autre considération, il exposoit & prostituoit sa personne à ces indignes combats, & on remarque qu'en un jour il tua cent sangliers de sa main. Il ne rougissoit pas de conduire des chariots dans le Cirque, & il s'en faisoit même gloire, comme imitant en ce point le soleil. Toujours attentif à son plan de ruiner les riches, il chargeoit de la dépense des jeux quelque affranchi, quelque Sénateur opulent, qui y avoit les honneurs de la présidence. L'Empereur vétu en cocher avec la livrée de la faction bleue, saluoit du fouet qu'il tenoit à la main le président, & lui demandoit quelques piéces d'or, comme le plus vil des mercenaires.

Il combattoit lui-même contre les bêtes, & couroit dans le Cirque.

Telles étoient les inclinations de Caracalla : & par une suite nécessaire de ce goût décidé pour l'indécent & le frivole, il méprisoit tout ce qui est digne d'estime. Les Lettres & ceux qui en faisoient profession, étoient l'objet de ses dédains & de son aversion *. Son pére avoit pris à tâche de

Son mépris pour les Lettres, & son ignorance.

* *Philostrate (Soph. II. 30.) rapporte que Philiscus, Professeur à Athénes, ayant prétendu jouïr en cette qualité de certaines exemptions, Caracalla le condamna, & prononça son jugement en ces termes méprisans : « Il » n'est pas juste, que pour*

le cultiver par tous les exercices qui forment l'esprit & le corps. Le jeune Prince apprit fort bien à monter à cheval, à faire des armes, à lutter, à nager. Mais pour ce qui est des belles connoissances, soit littérature, soit Philosophie, il n'y fit aucun progrès: & le peu qui en étoit entré par force dans son esprit, il l'oublia dans la suite si parfaitement, qu'il ne sembloit pas en avoir jamais entendu seulement prononcer le nom. Ce n'étoit pas que les dispositions naturelles lui manquassent. Il concevoit aisément, il s'exprimoit en bons termes. Le noble & bel usage, l'élévation de sa fortune, une audace que ne gênoit jamais la réfléxion ni aucune retenue, tout cela l'inspiroit pour l'ordinaire assez heureusement. Le travail & l'étude n'y influoient en rien.

» quelques méchantes déclamations, on diminue le nombre de ceux qui doivent porter les charges publiques ». Je n'ai point fait usage de ce trait dans le texte, par deux raisons, premiérement, parce qu'il n'est pas mal assorti à la personne de Philiscus, dont le talent étoit plutôt de parler beaucoup, que de bien parler; en second lieu parce que le privilége refusé à Philiscus fut accordé peu après par Caracalla à un Philostrate Lemnien, qui apparemment le méritoit mieux. Il n'en est pas moins constant par le témoignage de Dion, que cet Empereur n'avoit que du mépris pour les gens Lettrés.

Un Prince ainsi disposé ne devoit pas aimer la fonction de rendre la justice, que les bons & sages Empereurs, & même les médiocrement mauvais, tels que Sévére son pére, avoient remplie avec beaucoup d'assiduité & d'application. Caracalla jugeoit très peu, & lorsqu'il le faisoit, c'étoit en y joignant des dégouts tout-à-fait mortifians pour ses Assesseurs. Voici de quelle façon s'en exprime Dion, qui les avoit fréquemment éprouvés. Il nous faisoit avertir, dit cet Historien, qu'il jugeroit, ou tiendroit Conseil de grand matin. Nous ne manquions pas de nous rendre à ses ordres au moment prescrit : & il nous faisoit attendre audelà de l'heure de midi, quelquefois jusqu'au soir. Nous l'attendions en dehors, sans avoir même la permission d'entrer dans les antichambres. Il nous faisoit enfin appeller pour des séances de très courte durée : encore dans les derniers tems s'accoutuma-t-il à nous renvoyer souvent, sans que nous l'eussions seulement salué. Pendant ces longs intervalles que le Prince qui nous avoit mandés nous faisoit perdre à plaisir, il s'amusoit à des bagatelles : il conduisoit un chariot, il combattoit contre

Il rendoit rarement la justice. Dégouts qu'il faisoit éprouver à ses Assesseurs.

des bêtes, ou comme gladiateur, il buvoit, il s'enyvroit : nous voyions passer devant nous des viandes & de grands vases de vin, qu'il envoyoit aux soldats de sa garde. Il trouvoit de la satisfaction à nous insulter en nous fatiguant.

Sa curiosité. Soldats chargés de tout épier pour lui en rendre compte.

Autant que Caracalla avoit d'aversion pour les soins dignes d'un Empereur, autant se portoit-il avec curiosité à s'informer de tout ce qu'il pouvoit convenablement ignorer. Il se faisoit instruire de toutes les nouvelles : il vouloit savoir tout ce qui se passoit, jusqu'aux détails les plus minces & les plus futiles. Des soldats étoient chargés de lui servir d'yeux & d'oreilles, & ils se répandoient partout, épiant ce que chacun disoit & faisoit. Ils exerçoient ainsi une fâcheuse tyrannie sur les citoyens : & afin que rien ne les gênât dans leur odieux ministére, l'Empereur s'étoit réservé à lui seul le pouvoir de les punir.

Ses Ministres choisis parmi les plus indignes de tous les hommes.

C'étoit à de pareils hommes qu'il donnoit sa confiance. Ennemi des gens de bien, il ne pouvoit employer que des misérables. Dion cite un eunuque nommé Sempronius Rufus, Espagnol de naissance, empoisonneur & char-

latan de son métier, éxilé pour ses crimes par Sévére, & mis à la tête des affaires par Caracalla.

Théocrite, fils d'un esclave, & couvert d'opprobre & d'infamie dans les premiéres années de sa jeunesse, avoit été maître à danser des Princes enfans de Sévére. Il ne paroît pas qu'il réussît beaucoup, même dans ce métier. Car ayant dansé sur le théatre de Rome, il fut sifflé, & réduit à aller à Lyon divertir la Province. Ce même homme, d'esclave & de danseur devint, par le choix de Caracalla, général d'armée & Préfet du Prétoire. Il abusa de sa fortune avec toute l'insolence d'une ame servile. Il fut voleur, il fut cruel. Entre autres personnages distingués qu'il fit périr, Dion nomme Flavius Titianus, qui étant Préfet d'Égypte eut le malheur de déplaire à Théocrite. Celui-ci, dans l'emportement de sa colére, sauta à bas de son tribunal l'épée nue à la main. « Voilà, » dit froidement Titianus, un saut de » danseur ». Cette plaisanterie poussa à bout Théocrite, & il ordonna que Titianus fût égorgé sur le champ.

Epagathe affranchi des Césars n'eut pas moins de crédit, & n'en usa pas

moins tyranniquement, que Théocrite.

Pandion, autrefois valet des cochers du Cirque, étoit parvenu à conduire le char de l'Empereur dans une guerre contre les Barbares de la Germanie. En conséquence de cet emploi, Caracalla ne rougit point de le traiter d'ami & de compagnon d'armes dans une lettre au Sénat. Il reconnoissoit lui être redevable de la vie, comme ayant été tiré par son adresse d'un extrême danger. Il le mettoit audessus des soldats, auxquels il donna toujours la préférence sur les Sénateurs.

Ses débauches jointes à l'affectation de zèle pour la pureté des mœurs.

J'ai déja dit que ce Prince si haïssable donna encore dans la débauche la plus effrénée. Il s'y livra avec un tel excès, qu'attaqué de maladies honteuses il se rendit impratiquable ce qu'il ne cessoit de désirer, & remplaça un genre de désordre par un autre encore plus infame. Ce qui est singulier, c'est qu'avec cette horrible conduite, & pendant qu'en bien des occasions il fomentoit lui-même la licence publique, d'un autre côté il faisoit le personnage de Prince zêlé pour la pureté des mœurs. Il punissoit de mort l'adultére. Il condamna quatre Vestales, dont

il avoit voulu déshonorer l'une, nommée Claudia Læta. Elle fut enterrée vive avec deux de ses compagnes Aurélia Sévéra & Pomponia Rufina. La quatriéme, qui se nommoit Lanutia Crescentina, prévint l'affreux supplice auquel elle étoit destinée, en se précipitant elle-même du haut d'un toit sur le pavé.

Prétendu zéle de religion, accompagné du goût pour la Magie & pour l'Astrologie judiciaire.

Spart. Carac. 5.

Dio.

Ce n'étoit pas seulement le zêle pour les mœurs, c'étoit aussi le zêle de religion, dont Caracalla faisoit parade dans les cruautés qu'il exerça sur des Vestales vraisemblablement innocentes. Car il vouloit passer pour le plus religieux des hommes : & il est vrai qu'on doit le louer d'avoir défendu qu'on lui donnât les noms des divinités qu'il adoroit. Mais cette prétendue piété envers ses Dieux s'allioit en lui avec la passion pour la magie, & l'estime pour les Magiciens : & c'est par cet endroit qu'Appollonius de Tyanes mérita son culte. Ce Prince s'appliquoit aussi à l'Astrologie judiciaire. Il se faisoit donner les horoscopes des premiers citoyens de l'Etat, & il jugeoit par cette voie si trompeuse qui étoient ceux dont il devoit se croire ou affectionné ou haï : ensorte que

ce qu'il s'imaginoit lire dans les Astres décidoit des faveurs & des graces qu'il accordoit aux uns, & des rigueurs qu'il faisoit éprouver aux autres. En même tems il interdisoit sévérement à ses sujets toute pratique superstitieuse : & il y eut des personnes condamnées sous son régne pour avoir porté à leur coû des amulétes contre la fiévre.

Contradiction universelle entre sa pratique & son langage. *Spart. Carac.* 9. *Dio.*

Sa conduite & son langage se démentoient en tout. Il se donnoit pour homme frugal, à qui les choses les plus communes suffisoient : & il aimoit le vin & la bonne chére. Les Provinces & les particuliers étoient obligés de fournir pour sa table tout ce que les terres & les mers produisent de plus délicieux. Encore ne savoit-il pas s'en faire honneur. Il mangeoit ce qui lui étoit envoyé, non avec les Sénateurs & les Grands de la République, mais avec des affranchis.

Il louoit sans cesse la générosité de l'ancien Fabricius, qui avoit averti Pyrrhus de la trahison de son médecin : & il tiroit vanité pour lui-même d'avoir fait naître l'inimitié & la guerre entre les Vandales & les Marcomans, auparavant amis ; & d'avoir sçû

se rendre maître, sans doute par perfidie, de la personne de Garibomarus Roi des Quades, dont il instruisit le procès suivant les formes judiciaires, & qu'il condamna à mort avec plusieurs de ses officiers.

Il avoit tué son frére : & dans le tems qu'il faisoit la guerre aux Parthes, qui avoient alors pour Rois deux fréres assez mal d'accord ensemble, il écrivoit au Sénat que cet Empire étoit menacé de grands maux par la division entre les fréres qui le gouvernoient.

A la tête des armées, il affectoit de vivre en soldat, de partager avec les troupes leurs exercices & leurs fatigues, de se contenter de la nourriture la plus simple, de se priver du bain, de faire à pied des marches considérables. Mais dans tout cela il entroit beaucoup de forfanterie. Il se précautionnoit avec soin contre le chaud & contre le froid : il portoit une tunique fine & légere, qui avoit l'apparence de cuirasse sans en avoir l'incommodité.

Tout étoit faux en lui : il n'y avoit pas jusqu'à sa monnoie qui ne fût trompeuse & altérée. Il nous donnoit, dit Dion, du plomb argenté pour de l'ar-

Monnoie prodigieusement altérée.

gent, & du cuivre doré pour de l'or; réservant l'or & l'argent le plus pur pour les Barbares de qui il achetoit la paix.

Il attaque le Sénat & le peuple par des invectives. Spart, Carac. 4.

Il étoit un article sur lequel il ne se déguisoit point. Jamais il ne cacha sa haine contre le Sénat & contre le peuple Romain, plus insensé en ce point que Caligula, qui sachant qu'il méritoit d'être haï des Sénateurs, tâchoit au moins de se ménager l'affection de la multitude. Caracalla attaquoit ces deux ordres, c'est-à-dire, toute la nation, par des invectives pleines de dureté & d'arrogance, qu'il publioit soit en forme d'Edits, soit comme harangues. Il mettoit toute sa confiance dans les gens de guerre, par lesquels il périt.

De tous ces traits il résulte que le caractére de Caracalla étoit un composé de vices qu'il manifestoit parce qu'il les prenoit pour des vertus, & de dehors de vertus qu'il affectoit, mais à travers lesquels perçoit aisément le vice.

Il ne prenoit conseil que de lui-même. Dio. ap. Val.

A tant de maux nul remede: tous les travers de ce Prince étoient incurables, parce qu'il ne prenoit conseil que de lui-même. Il prétendoit seul

tout savoir, seul tout pouvoir. Il portoit même envie à ceux en qui il remarquoit quelque supériorité de lumiéres; & loin de les consulter, il s'irritoit contre eux, & se portoit à les perdre.

C'est pourtant cet Empereur qui a rendu commun à tous les habitans de l'Empire le droit de citoyens Romains. La politique de Rome a beaucoup varié sur cet article. Romulus son fondateur fut très libéral du droit de citoyen, & il le donna presque à tous les petits peuples qu'il vainquit. La raison de cette conduite est toute simple. Il fortifioit un Etat naissant, en changeant en citoyens de sa ville tous ceux qui en avoient été dabord les ennemis.

Il communique le droit de Citoyens Romains à tous les habitans de l'Empire.

Quand la République fut devenue puissante, & que conséquemment la qualité de citoyen Romain eut commencé à donner une prééminence, des distinctions & des priviléges en même tems honorables & utiles, les Romains s'en montrérent très jaloux, & ils ne l'accordérent plus qu'à bon titre. Les peuples de l'Italie ne purent jamais l'obtenir de leur gré, & il fallut qu'ils l'arrachassent par une guerre sanglante, qui mit Rome à deux doigts de sa ruine.

Les premiers Empereurs, Auguste & Tibére, gardérent la même réserve, & ils suivirent la maxime de maintenir la dignité du nom Romain, en évitant de multiplier le nombre de ceux qui le portoient.

La facilité excessive de Claude commença de relâcher les liens de cette politique sévére. Sous ce Prince imbécille l'argent venoit à bout de tout. Messaline & les affranchis vendoient le droit de citoyen, comme tout le reste, à quiconque se présentoit pour l'acheter. Les Gaulois Transalpins obtinrent même de l'indulgence de Claude l'entrée au Sénat & aux premiéres charges de l'Empire. Cette porte une fois ouverte ne se referma plus : les concessions se multipliérent à l'infini, surtout depuis que Rome se vit gouvernée par des Princes, qui non seulement n'appartenoient pas à son ancienne noblesse, mais qui n'étoient pas même de sang Italien. Des Empereurs *

* *Trajan & Adrien étoient d'origine Espagnole. Les ancêtres de Tite Antonin étoient de Nîmes dans les Gaules. Sévére étoit né à Leptis en Afrique. Il est vrai que ces Empereurs, sortoient de colonies Romaines, & avoient le droit de citoyens par leur naissance. Mais il est bien vraisemblable qu'ils auroient eu de la peine à prouver leur descendance de vrais Romains leurs auteurs.*

Espagnols, Gaulois, Africains, de naissance ou d'origine, auroient eu mauvaise grace à se rendre difficiles sur l'extension d'un droit auquel ils ne participoient eux-mêmes que par la facilité qu'on avoit eue de l'étendre. Alors non seulement les particuliers, mais les villes & les Provinces obtinrent pour tous leurs habitans le droit de citoyens Romains. Le Sénat se remplit de Provinciaux. Rome eut tout communément des Consuls nés à Athénes, en Bithynie, en Syrie, en Afrique, & dans toutes les différentes parties de l'Empire. La distinction néanmoins de citoyen & de sujet, de Romain & d'étranger, subsistoit encore: jusqu'à ce que Caracalla l'abolit par une Constitution solennelle, ainsi qu'il paroît par les témoignages combinés de Dion & d'Ulpien.

Dio ap. Vals Dig. lib. I. tit. 5. leg. 17.

Il est aisé de deviner les prétextes spécieux qu'alléguoit l'Empereur. Il étoit beau de réunir sous un seul nom tous les peuples de l'Empire, & de faire de Rome la patrie commune des habitans de l'Univers. Son vrai motif, bien digne de lui, étoit l'augmentation des revenus du Fisc. Les citoyens étoient assujettis à plusieurs droits,

Dio.

que ne payoient point les étrangers. Ainsi sous couleur de privilége & de faveur Caracalla imposoit de nouvelles charges à tous ses sujets.

C'est un grand problême à décider, & qui passe mes lumiéres, si cet établissement en soi étoit avantageux ou nuisible au bien de l'Etat. Rome en adoptant pour citoyens tous ceux qui lui obéissoient, en confondant pleinement les droits des vainqueurs & des vaincus, fournissoit à tous des motifs communs & égaux de s'affectionner pour elle. Elle s'approprioit toute vertu & tout mérite qui naissoit dans le sein de son vaste Empire. Mais d'un autre côté combien ses anciennes maximes devoient-elles souffrir d'altération par le mélange des maximes étrangéres, des préjugés nationaux, que lui apportoit cette foule de nouveaux citoyens ? L'attachement même pour la commune patrie, balancé & partagé en eux par l'amour du sol natal, devoit bien s'affoiblir. Aussi voyons-nous que Rome devint indifférente même à ses Empereurs. Dioclétien pendant un régne de plus de vingt ans ne la vit presque jamais, & fixa communément son séjour à Nicomédie : &

Conſtantin bâtit une nouvelle ville Impériale pour y établir ſa réſidence.

Toutes les perſonnes de condition libre acquirent donc par la Conſtitution de Caracalla le droit de citoyen, & il n'y eut plus que des Romains dans l'Empire. Il ſemble qu'en conſéquence les diſtinctions de villes libres, ou municipales, de colonies, de droit Latin, de droit Italique, devoient diſparoître. On en trouve néantmoins encore des traces dans les tems poſtérieurs. C'eſt que, par la loi de la nature, l'ancien ne céde jamais tout d'un coup ſa place au nouveau ; & , s'il n'eſt exterminé par la violence, il lutte toujours pendant quelque tems pour ſe conſerver au moins en partie. Les diſcuſſions de ces détails ne me regardent point. On peut conſulter la Diſſertation d'Ezéchiel Spanheim ſur la Conſtitution dont il s'agit ici, Tome XI. de la collection des Antiquités Romaines par Grévius.

Tillem. Carac. art. 1.

Il ne me reſte plus que les expéditions militaires de Caracalla à raconter, où nous rencontrerons à chaque pas des preuves du même travers & du même dérangement d'eſprit que nous avons obſervé juſqu'ici.

Sa passion folle pour Aléxandre.
Dio, Herod. Spart. Carac. 2.

Son premier trait de folie en ce genre fut sa belle passion pour Aléxandre. Dès son enfance il ne s'occupoit, il ne parloit que des exploits de ce fameux conquérant ; il prétendit le prendre durant toute sa vie pour modéle, & il en copia ce qu'il étoit facile d'imiter, l'habillement & l'armure. S'il se trouvoit quelque vase, quelque arme, que l'on dît avoir appartenu à Aléxandre, il se l'approprioit comme un titre de ressemblance. Parmi les statues qu'il dressa à ce Prince dans toutes les villes, & à Rome en particulier dans le Capitole & dans tous les temples, il y en avoit plusieurs dont le visage étoit miparti, représentant par une moitié Aléxandre, & par l'autre Caracalla. Il l'appelloit l'Auguste de l'Orient, & il écrivit un jour au Sénat que l'ame d'Aléxandre avoit passé dans le corps d'Auguste, afin de regagner par la longue vie de cet Empereur la courte durée de celle qu'elle avoit eue sous sa premiére forme. Je ne sais pourquoi il ne prenoit pas pour lui-même l'honneur qu'il faisoit à Auguste, qui assurément ne se piquoit pas d'être un Aléxandre.

L'affection de Caracalla pour Alé-

xandre le porta à vouloir avoir une Phalange Macédonienne. Il forma un corps de seize mille hommes, tous nés dans la Macédoine, disciplinés & armés à la façon des anciens Macédoniens, & commandés par des officiers qui portoient les noms de ceux qui avoient servi sous Aléxandre. Il menoit partout avec lui grand nombre d'éléphans, pour représenter les conquérans des Indes, Aléxandre & Bacchus.

Tout ce qui intéressoit Aléxandre, touchoit vivement Caracalla. Il poussa le zêle pour sa mémoire, jusqu'à haïr les Péripatéticiens, parce que leur maître Aristote avoit été regardé par quelquesuns comme complice de l'empoisonnement & de la mort de ce Prince. C'étoit une pure calomnie, & le fait même de l'empoisonnement est au moins fort douteux. Mais Caracalla n'en jugeoit pas ainsi; & en conséquence il voulut bruler les Livres d'Aristote; & il rendit ses disciples, après tant de siécles, responsables du prétendu crime de leur maître. Il leur retrancha les pensions & les autres avantages dont ils jouissoient dans le *Musæum* d'Aléxandrie.

Au contraire il aimoit & favorisoit singuliérement les Macédoniens. Un jour ayant remarqué un Tribun qui montoit légérement & adroitement à cheval, il le loua beaucoup, & lui demanda de quel pays il étoit. « De Macedoine, répondit l'officier. Comment vous nommez-vous ? Antigonus. Et votre pére ? Il se nommoit Philippe. J'ai, dit l'Empereur, tout ce que je voulois ». Il éleva l'officier Macédonien, sur cette seule recommandation, dans les grades militaires, & peu après il le fit entrer dans le Sénat, en lui donnant rang parmi les anciens Préteurs.

Dans une autre occasion, un homme coupable de plusieurs crimes, mais qui se nommoit Aléxandre, étoit poursuivi devant lui. L'accusateur en plaidant n'épargnoit pas à celui qu'il attaquoit les épithétes injurieuses, & il répétoit souvent, *le scélérat Aléxandre, Aléxandre l'ennemi des Dieux.* Caracalla se tint offensé, comme s'il eût été insulté lui-même, & interrompant l'Avocat, il lui dit, « Si Aléxandre ne vous protége, vous êtes perdu ».

Il affecte de se plaire aux

Aimant aussi passionnément Alé-

xandre, Caracalla ne pouvoit manquer de vouloir être guerrier. Mais il n'est pas donné à tous d'atteindre à la sublimité des talens de cette ame héroïque. Caracalla fut soldat, & non pas général. Il se plaisoit aux exercices militaires. Il se confondoit avec les derniers de ses soldats pour la maniére de se vêtir & de s'armer, pour les travaux, pour la simplicité des nourritures. Suivant le rapport d'Hérodien, il mouloit souvent lui-même la quantité de grains qui lui étoit nécessaire, il en paîtrissoit la farine, il faisoit cuire la pâte, & mangeoit ainsi le pain qui étoit le fruit de son travail. Il portoit quelquefois sur ses épaules les drapeaux des Légions, qui étoient très pesans chez les Romains. Dans tout cela, j'ai observé d'après Dion qu'il y avoit plus de parade que de vérité; & que Caracalla savoit l'art d'éblouir les yeux par les apparences, en évitant le réel de la fatigue. Mais quand ce Prince eût agi de bonne foi, il y a bien loin de ces ministéres subalternes à la supériorité des vûes, des attentions, & des connoissances qu'éxige la conduite d'une guerre: & c'est dequoi Caracalla n'avoit pas même d'i-

exercices & aux travaux militaires, se confondant avec les soldats.

dée : il s'imaginoit être Aléxandre ; parce qu'il travailloit à la tranchée, de même qu'il se flattoit de transporter en sa personne & dans son armée la vertu des anciens Lacédémoniens, parce qu'il avoit levé une ou deux cohortes dans le pays de Sparte. Aussi les succès répondirent-ils à des mesures si bien entendues : & dans toutes les guerres qu'il entreprit nous trouverons presque uniquement des événemens honteux, que sa vanité s'efforça envain de déguiser en victoires.

Il vient dans les Gaules, & y commet beaucoup de violences. *Spart.* 5. AN. R. 964.

Il commença ses expéditions par visiter, c'est-à-dire, ravager les Gaules. M. de Tillemont place ce voyage dans la troisiéme année de son régne. L'inquiétude & la légéreté d'esprit de ce Prince, & encore plus les remords de ses crimes, & surtout du meurtre de son frére, ne lui permettoient pas de demeurer tranquille à Rome. Il vint dans la Gaule Narbonnoise, & en arrivant il fit mettre à mort le Proconsul. Il commit toutes sortes de violences, soit contre les Magistrats & Officiers, soit contre les peuples des Gaules : & malgré quelques vaines affectations de clémence, dont on découvroit aisément le faux, il y parut

tel qu'il étoit, cruel & tyran, & il se fit universellement détester.

On peut croire qu'il revint à Rome ou sur la fin de cette année, ou au commencement de la suivante, & qu'il y apporta alors les *Caracalles*, vétement Gaulois, dont j'ai parlé ailleurs.

Il en repartit bientôt pour aller faire la guerre dans la Germanie audelà du Rhin. Il y eut affaire aux Cennes *, peuple peu connu, & aux Allemans, dont il est ici parlé pour la premiére fois dans l'Histoire.

Il passe le Rhin, & fait la guerre aux Cennes & aux Allemans. *Dio.* AN. R. 965.

Ce nom aujourd'hui si célébre, qui a pris la place de celui de Germains, & sous lequel nous comprenons tous les peuples qui composent ce que nous appellons l'Empire d'Allemagne, étoit dans ses commencemens fort obscur. L'origine même de la nation qui le portoit n'est pas illustre, s'il est vrai, comme le pensent communément les Savans, qu'elle doit sa naissance à un amas d'avanturiers Gaulois, qui manquant de toute chose dans leur pays, & hardis par nécessité encore plus que par caractére, vinrent, un peu plus

Tillem. Carac. art. 9. & Cellar. Geogr. Ant. l. II. c. 5.

* *Quelques Savans croyent qu'on doit lire ici dans Dion le nom des* Cates *plus connu que celui des* Cennes.

de cent ans avant les tems dont nous parlons, s'établir entre le Mein, le Rhin, & le Danube, dans des terres qu'ils trouvérent vuides, & où ils vécurent dabord comme sujets des Romains. On prétend que le nom qu'ils prirent convenoit à leur fortune, & qu'*Alemanni* signifie *toute sorte d'hommes ramassés.*

Dio. Caracalla commença à leur procurer de l'illustration en les attaquant. Il entra sur leurs terres comme ami & allié, & il y fit construire en divers endroits des forts & des châteaux auxquels il donna des noms tirés du sien. Ces peuples, alors Barbares, ne sentirent point les conséquences d'une telle nouveauté. Plusieurs n'en prirent aucune connoissance : les autres crurent que c'étoit un simple amusement de l'Empereur Romain. Leur indifférence inspira du mépris pour eux à Caracalla. Il crut pouvoir se signaler sans risque contre eux par un exploit de perfidie. Il rassembla toute leur jeunesse, comme voulant la prendre à sa solde, & il la fit massacrer par les troupes dont il avoit pris soin de l'envelopper. Telle fut la glorieuse victoire pour laquelle il prit le surnom d'*Ale-*

manicus. Il ne rougit pas d'en divulguer lui-même la honte, en déclarant hautement qu'il avoit vaincu par la ruse des peuples dont il n'étoit pas possible de triompher par la force.

Il n'eut pas si bon marché des Cennes. Dans une action qui s'engagea avec eux, ils combattirent avec tant de furie, que blessés par les fléches des Osrhoéniens, que Caracalla avoit dans son armée, ils arrachoient le fer de la plaie avec les dents, afin d'avoir les mains libres pour continuer de se battre. Il paroît que l'avantage leur resta: mais l'or les rendit traitables. L'Empereur leur offrit de grandes sommes, & à ce prix ils lui vendirent le titre de la victoire, & lui permirent de repasser le Rhin, & de se retirer en sûreté dans la Province que les Romains appelloient Germanie.

Nous n'avons point de récit suivi & circonstancié de ces faits; mais de simples extraits ou fragmens. Ainsi c'est une nécessité de suppléer au silence des anciens monumens par des conjectures. Il faut, par exemple, supposer que Caracalla eut néantmoins la supériorité dans quelques rencontres, puisqu'il emmena prisonniéres beaucoup

de femmes des Cennes * & des Allemans. On sait que chez les peuples Germains les femmes suivoient leurs maris à la guerre. Ces prisonniéres montrérent un courage aussi féroce que celui des hommes de leur nation. L'Empereur leur ayant laissé le choix d'être tuées ou vendues, elles préférérent la mort. On les vendit néanmoins comme esclaves : & presque toutes se donnérent à elles-mêmes la mort qu'on leur avoit refusée. Quelquesunes tuérent avec elles leurs enfans.

Courage féroce des femmes Germaines.

Caracalla remporta pour tout fruit de son expédition Germanique le mépris des Barbares, qui démêlérent parfaitement à travers ses fanfaronades la lâcheté & la fourberie qui faisoient le fond de son caractére. Ce mépris pour l'Empereur Romain, pénétra jusqu'au Nord, & jusqu'aux embouchures de l'Elbe. Les peuples de ces contrées, avides d'argent, & voyant que l'exemple des Cennes leur ouvroit une voie aisée pour s'en faire donner, l'envoyérent menacer de la guerre. Il répondit

Caracalla méprisé des Barbares, achéte d'eux la paix.

* *Le texte de Dion porte le nom des Cattes en cet endroit, J'ai suivi dans mon récit la leçon une fois adoptée.*

à leurs députés avec hauteur, mais il leur compta de grosses sommes : & les Barbares lui passérent volontiers un langage d'arrogance pour l'or effectif dont il les enrichissoit.

Quoiqu'ainsi méprisé & joué par les Germains, Caracalla prit du goût pour eux. Il ne se contenta pas de se les attacher par un traité d'alliance : il choisit dans leur nation les plus beaux hommes & les plus braves pour leur confier la garde de sa personne, renouvellant un usage qui se trouve établi dès Auguste, mais qui apparemment avoit souffert interruption. Il passa jusqu'à adopter leur habillement : & faisant profession de mépriser toute bienséance, il quittoit souvent la cotte d'armes que les Empereurs portoient à la guerre, & paroissoit en public vêtu de la casaque Germanique. Il prenoit aussi des perruques blondes, qui imitassent la couleur des cheveux des Germains, & la maniére dont ils les ajustoient.

Il prend du goût pour les Germains, & imite leur habillement. *Herod.*

Des rives du Rhin Caracalla se transporta sur le bas Danube, près duquel il rencontra une nation jusques-là presque inconnue, les Gots. C'est ici la premiére mention qui soit

Il vient sur le bas Danube, remporte de légers avantages sur les Gots, fait un Traité avec les Daces.

An. R. 966. Tillem. Carac. art. 9.

faite dans l'Hiſtoire Romaine de ce peuple Barbare, qui dans la ſuite eut plus de part qu'aucun autre à la ruine de l'Empire Romain en Occident. Alors les Romains connoiſſoient ſi peu les Gots, qu'ils les nommoient Gétes, du nom des peuples qui occupoient anciennement le pays où ces nouveaux habitans étoient venus s'établir. On prétend qu'originairement ils ſortoient de la Gothie, qui conſerve encore aujourd'hui leur nom dans la Suéde; que par une premiére migration ils s'étoient tranſplantés en Germanie non loin de la Viſtule ſur les côtes de la mer Baltique, où ils furent connus ſous le nom de Gothons ou Guttons; que delà s'avançant toujours vers le midi, ils vinrent s'emparer d'une partie de la Dace au Nord du Danube, où Caracalla les trouva. Il eſſaya le premier contre eux les armes Romaines par quelques petits combats, dans leſquels il eut, dit-on, l'avantage, mais qui n'arrêtérent pas les accroiſſement formidables de puiſſance que prit dans aſſez peu de tems cette nation.

Spart. Carac. 10. & Get. 6.

Caracalla dans ce même pays fit alliance avec les Daces indépendans de la domination Romaine, & il en re-

Dio, lib. LXXVIII. p. 878.

çut des ôtages pour sûreté des conditions auxquelles ils s'étoient engagés.

Des bords du Danube il passa dans la Thrace, où il ne fit pas un long séjour, ni rien de fort remarquable. Seulement j'observerai que le voisinage de la Macédoine réveilla & augmenta en lui la manie de se donner pour un autre Aléxandre.

Il passe en Thrace.

Herod.

Il traversa ensuite l'Hellespont, non sans danger, ayant été surpris de la tempête. Arrivé à Ilium, il visita les restes de cette ville fameuse: & sans s'embarrasser de la parenté prétendue entre les Romains & les Troyens, tout plein d'idées guerriéres, il honora singuliérement Achille, le plus grand ennemi de Troye. Il lui éleva une statue de bronze: il offrit sur son tombeau des libations & des couronnes de fleurs: il exécuta en son honneur des joutes & des tournois avec toute son armée: & il fit à ce sujet une gratification considérable aux troupes, comme pour quelque grand exploit de guerre.

Il traverse l'Hellespont, vient à Ilium, honore le tombeau d'Achille.

Dio, ap. Val. Spart. Carac. 5.

Herod.

Afin de mieux ressembler à Achille, il voulut avoir un Patrocle, dont il célébrât les funérailles sur le lieu. La mort de Festus, le plus cher de ses af-

franchis, lui en fournit l'occasion : ou, ce qui n'est pas le moins vraisemblable dans un monstre tel que celui-ci, il se procura cette occasion aux dépens de la vie de son affranchi, qu'il fit empoisonner. Il n'épargna rien pour rendre pompeuses ses obséques. Il lui dressa un bucher, sur lequel fut mis le corps, & qui fut arrosé du sang de toutes sortes d'animaux. Il invoqua par des priéres accompagnées de libations les vents, je ne sais à quel propos, puisqu'il n'avoit point de navigation à entreprendre. Afin qu'il ne manquât rien au cérémonial, il voulut offrir au mort un flocon de ses propres cheveux : & comme il en avoit fort peu, il apprêta à rire à ceux qui le voyoient promener sa main sur une tête mal garnie, pour y chercher trois ou quatre cheveux, qu'il coupa, & jetta au milieu des flammes.

A Pergame il implore le secours d'Esculape, pour être délivré des maladies qui lui tourmentoient le corps & l'esprit.
Dio, & Hered.

D'Ilion il vint à Pergame pour tâcher d'y trouver dans le temple d'Esculape la santé de l'esprit & du corps. Car il étoit malade de l'une & de l'autre partie de lui-même. Dans son corps il souffroit différentes infirmités, les unes connues de tous & manifestes, les autres cachées. Son esprit étoit

troublé par des visions effrayantes. Souvent il s'imaginoit être poursuivi par son pére & par son frére, qui couroient après lui l'épée nue à la main. Ses crimes faisoient son supplice, & avoient plus de part, comme l'on voit, à l'aliénation de sa raison, que les sortiléges des Allemans, qui se vantoient d'avoir employé contre lui de puissans maléfices. Il chercha donc du soulagement à ses maux auprès d'Esculape, qui enseignoit, disoit-on, en songe les remedes dont les malades avoient besoin pour guérir. Caracalla eut des songes à contentement : mais il ne guérit point. Il recourut dans la suite à l'oracle d'Apollon Grynéen, au Dieu Sérapis en Egypte : & tout fut inutile. Dion n'en est point surpris, & il pense que les Dieux [a] étoient moins touchés de ses offrandes & de ses sacrifices, qu'irrités contre ses volontés & ses actions criminelles & impies, qui le rendoient indigne d'être exaucé.

Caracalla passa l'hiver à Nicomédie : & comme il se disposoit à aller attaquer les Parthes & les Arméniens, il

Il passe l'hiver à Nicomédie, se disposant à la

[a] Μήτε τοῖς ἀναθήμασι, μήτε ταῖς θυσίαις, ἀλλὰ τοῖς βουλεύμασι, καὶ ταῖς πράξεσιν αὐτοῦ προσεῖχον. *Dio. ap. Val. p. 753.*

Guerre, contre les Parthes. Dio, lib. LXXVII.

fit construire dans cette ville deux grandes machines dont il prétendoit se servir dans cette guerre, & qu'il fallut démonter pour les embarquer sur des vaisseaux qui les portérent en Syrie.

Il étoit encore à Nicomédie le quatre Avril, jour de sa naissance, qu'il célébra par un spectacle bien peu convenable, suivant la remarque de Dion, à une cérémonie de joie. Il donna un combat de gladiateurs, dans lequel il ajouta à ce jeu, déja si cruel par lui-même, un nouveau dégré de cruauté. Car un gladiateur, qui se voyoit vaincu, lui ayant demandé la vie, « Adresse-toi, lui répondit-il, à ton adversaire : il ne m'est pas permis de te sauver ». Le vainqueur, qui auroit peut-être épargné son antagoniste abattu à ses pieds, craignit de paroître plus humain que l'Empereur, & il tua ce malheureux.

Il vient à Antioche. Le Roi des Parthes se soumet à ce qu'il lui demande, & obtient la paix. AN. R. 967. Herod. Dio.

Il partit ensuite pour la guerre contre les Parthes, & se rendit à Antioche. Son vrai motif dans cette guerre n'étoit autre que la vaine gloire de s'acquérir le nom de Parthique, & de pouvoir se vanter d'avoir subjugué l'Orient. Pour l'entreprendre il avoit

besoin d'un prétexte : car les Parthes ne songeoient nullement à l'attaquer. Il se plaignit que le Roi des Parthes donnoit asyle sur ses terres à deux transfuges importans, qui devoient lui être livrés, Tiridate & Antiochus. Nous connoissons peu Tiridate, & nous ignorons absolument son histoire. Il paroît seulement qu'il étoit fils de Vologése Roi d'Arménie, & qu'il est celui qui fut rétabli par Macrin sur le trône de son pére. Antiochus étoit un aventurier, Cilicien de nation, qui dabord fit le métier de Philosophe cynique, & qui dans cet état ne laissa pas de servir utilement les Empereurs qu'il accompagnoit à l'armée. Dans des climats où le froid saisissoit les soldats, & les portoit à l'abattement, le cynique endurci au mal se jettoit dans la neige, s'y rouloit, & ranimoit par son exemple, le courage des troupes. Il fut magnifiquement récompensé de ses services par Sévére, & par Caracalla lui-même. Devenu riche, il quitta la besace & le bâton de Diogéne, & sa nouvelle fortune lui enflant le cœur, il forma apparemment quelque projet ambitieux pour l'éxécution duquel il se lia avec Tiridate. Le succès ne ré-

pondit point à leurs vœux, & ils allérent chercher leur sûreté dans l'Empire des Parthes.

Caracalla redemandoit donc ces deux transfuges avec hauteur, menaçant de la guerre si on ne les lui livroit. Il prenoit bien son tems. Vologése Roi des Parthes venoit de mourir, & ses deux fils se disputoient la couronne. Ce moment étoit favorable pour attaquer un Empire affoibli par une division intestine. En effet Artabane, qui resta, soit alors même, soit peu après, vainqueur de son frére, eut peur des menaces de l'Empereur Romain : il lui fit remettre Tiridate & Antiochus, & il obtint la paix à ce prix.

Perfidie de Caracalla envers Abgare Roi d'Edesse. L'Osrhoéne soumise.

Abgare Roi d'Edesse étoit allié des Romains, puisqu'on trouve, ainsi que je l'ai dejà observé, des Osrhoéniens ses sujets dans l'armée de Caracalla combattant contre les Germains. Mais rien n'étoit sacré pour cet Empereur perfide. Il invita Abgare à venir le trouver à Antioche, & lorsqu'il l'eut en sa puissance, il le fit charger de chaînes. Il soumit ainsi l'Osrhoéne privée de son Roi, & il y a lieu de croire qu'elle devint alors Province Romaine.

maine. Cependant il reste sûr ce point quelque difficultés, par rapport auxquelles on peut consulter M. de Tillemont.

Tillem. Carac. art. 11.

Pareille perfidie envers le Roi d'Arménie. Les Arméniens prennent les armes.

Caracalla traita le Roi d'Arménie, comme celui d'Edesse. Nous avons vû qu'ün Vologése fils de Sanotruce régnoit en Arménie au tems de Sévére. Ce pouvoit être encore le même, qui se trouvant en différend avec ses fils fut mandé par Caracalla, sous couleur d'un accommodement, dont l'Empereur Romain vouloit devenir le médiateur & l'arbitre. Le Roi d'Arménie se rendit avec ses enfans auprès de l'Empereur sans nulle défiance, & ils furent tous arrêtés prisonniers. Mais l'Arménie faisoit un Etat plus puissant que l'Osrhoéne, & n'étoit pas aussi aisée à réduire sous le joug. Les Arméniens prirent les armes pour la vengeance de leur Roi, & la défense de leur liberté : & le misérable Théocrite, dont j'ai parlé, ayant été envoyé contre eux à la tête d'une armée, fut battu & repoussé avec une très grande perte. Caracalla ne recueillit donc d'autre fruit de sa perfidie, que la honte trop justement méritée, & une défiance universelle qu'il excita contre

lui. Mais de pareils inconvéniens touchoient peu une ame telle que la sienne.

Caracalla vante ses exploits & ses fatigues militaires.

Au contraire il se glorifioit de ses succès, & il faisoit valoir les fatigues que lui avoient coûté tant de guerres, qu'il avoit pourtant terminées sans sortir d'Antioche, & en se livrant à toutes les délices de cette ville voluptueuse. Il en prenoit même occasion d'invectiver contre le Sénat, à qui il écrivit, comme autrefois Caligula, des lettres pleines de reproches sur ce que les Sénateurs menoient une vie douce & commode, & ne remplissoient même qu'avec négligence leurs tranquilles fonctions, pendant que leur Empereur bravoit dans une expédition lointaine & les travaux & les dangers.

Il vient à Aléxandrie, & y exerce un horrible massacre. *Dio, Herod. Spart. Carac.* 6.

Ce n'étoit pas assez pour Caracalla de se montrer perfide envers les Rois & Princes étrangers, s'il n'exerçoit son talent odieux contre ses propres sujets; & la vénération profonde qu'il témoignoit pour la mémoire d'Aléxandre, ne put garantir des effets de sa basse & cruelle vengeance la ville d'Aléxandrie fondée par ce conquérant. Il est vrai que les Aléxandrins, peuple volage & railleur, s'étoient attiré son indignation par de malignes

plaisanteries. Ils aimoient, dit Hérodien, à s'égayer [a] aux dépens de leurs Princes ; & ils hazardoient souvent contre eux de prétendus jeux d'esprit qui leur paroissoient ingénieux, mais qui faisoient une plaie dans le cœur des offensés : & l'on sait qu'en ce genre rien ne pique si vivement que la vérité. Ainsi faisant allusion à la haine d'Etéocle & de Polynice, dont l'exemple se renouvelloit en Caracalla & Géta, ils attribuoient à Julie, mére de ces derniers, le nom de Jocaste. Ils tournoient en raillerie la vanité de Caracalla, qui petit & malfait de corps, & sans aucun mérite guerrier, se comparoit d'une part à Achille, le plus beau comme le plus vaillant des Grecs; & de l'autre à Aléxandre, le plus grand des Héros. Caracalla leur donna lieu de se repentir de cette licence, & résolu de la leur faire laver dans leur sang, il commença par les tromper.

Il annonça qu'il prétendoit aller vi-

[a] Ἀποῤῥιπτοῦντες εἰς τοὺς ὑπερέχοντας πολλὰ χαρίεντα μὲν αὐτοῖς δοκοῦντα, λυπηρὰ δὲ τοῖς σκωφθεῖσι· τὸν γὰρ τοιούτων κνίζει μάλιστα ὅσα ἐλέγχει τῶν ἁμαρτημάτων τὴν ἀλήθειαν.

siter le plus beau monument subsistant de la gloire d'Aléxandre, & rendre personnellement ses hommages au Dieu Sérapis. Les Aléxandrins, ne pensant en aucune façon aux sujets qu'ils lui avoient fournis de les haïr, se sentirent flattés de l'honneur que vouloit faire l'Empereur à leur ville, & ils se disposérent à le recevoir avec joie & magnificence. Lorsqu'il arriva, une foule infinie sortit au devant de lui; les concerts de musique, les aromates, les illuminations, les fleurs & les couronnes, tout fut prodigué.

Caracalla prit soin d'entretenir leur erreur. Il se transporta dabord au temple de Sérapis, où il immola des hécatombes, & brûla sur l'autel un amas prodigieux d'encens. Delà il passa au tombeau d'Aléxandre, & s'étant dépouillé de sa casaque Impériale, qui étoit de pourpre, de son baudrier enrichi de pierreries, des bagues précieuses qu'il portoit aux doigts, il offrit au Héros tous ces ornemens, & les déposa sur le cercueil.

Tous ces dehors spécieux cachoient le noir dessein d'exterminer les habitans d'Aléxandrie. Dans la maniére dont il s'y prit, on trouve quelque va-

riété entre Dion & Hérodien, qu'il n'eſt pourtant pas impoſſible de concilier. Il ſuffit de ſuppléer l'un par l'autre. Selon Hérodien, Caracalla feignit de vouloir former une Phalange Aléxandrine, comme il en avoit déja une Macédonienne, & ſous ce prétexte, il aſſembla dans une plaine hors des murs toute la jeuneſſe de la ville, & il la fit envelopper & maſſacrer par ſes ſoldats. Dion, qui ne parle point de cette exécution, raconte que Caracalla égorgea dabord les plus illuſtres citoyens, qui s'étoient préſentés à lui avec ce que la Religion avoit de plus ſacré, & qu'il avoit accueillis favorablement & admis à ſa table; qu'enſuite ſon armée ſe répandit dans toute la ville, où étoit accourue une foule infinie d'étrangers, & fit main baſſe indiſtinctement ſur tous ceux qui rempliſſoient les maiſons. Car tous avoient eu ordre de s'y renfermer, & les rues & les places étoient occupées par les troupes. Le carnage fut ſi affreux, & il y eut tant de ſang répandu, que Caracalla, tout inacceſſible qu'il étoit aux ſentimens de pudeur & de pitié, n'oſa marquer au Sénat le nombre des morts. Il écrivit qu'il importoit peu de con-

noître les noms & le nombre de ceux qui avoient perdu la vie, parce que tous méritoient le même ſort. Les corps furent entaſſés dans des foſſes profondes, afin qu'on ne pût pas les les compter, & acquérir ainſi une connoiſſance exacte de la grandeur du déſaſtre. Quelquesuns même de ceux qui étoient venus avec l'Empereur avoient péri dans cet horrible maſſacre, qui dura pluſieurs jours & pluſieurs nuits, & où la confuſion fut portée au degré le plus extrême par la précipitation, par la fureur, par les ténébres, & par la réſiſtance des plus courageux d'entre les Aléxandrins. L'Auteur de cette ſanglante boucherie la contemploit, comme un ſpectable agréable, du haut du temple de Sérapis, d'où il envoyoit de tems en tems des ordres pour animer la cruauté des aſſaſſins. Il termina dignement la tragédie en conſacrant dans le temple du Dieu le poignard avec lequel il avoit tué ſon frére.

On juge aiſément que le pillage d'Aléxandrie accompagna le maſſacre de ſes habitans. Rien ne fut épargné, ni le profane ni le ſacré, ni les maiſons ni les temples. Caracalla non content

de ces excès, acheva d'accabler par de nouvelles rigueurs les restes malheureux de cette ville avant lui si opulente & si peuplée. Il en chassa les étrangers, hors les négocians. Il ôta les jeux & les spectacles aux Aléxandrins. Il abolit les sociétés de gens de Lettres, qui étoient nourris & gagés dans le *Muséum*. Il sépara par des murs & par des tours les différens quartiers de la ville, pour rompre la communication de l'un à l'autre.

Au reste cette désolation ne fut pourtant qu'un mal passager. Caracalla étant mort peu de tems après, Aléxandrie se rétablit par ses propres ressources, & redevint bientôt la seconde ville de l'Empire.

L'entrée au Sénat accordée aux Aléxandrins.

Dio, lib. LI. p. 455.

Il est singulier que ce cruel ennemi des Aléxandrins soit le premier des Empereurs qui les ait admis dans le Sénat de Rome. Avant Sévére ils n'avoient pas même de Sénat dans leur ville; & son fils leur accorda l'entrée dans le Sénat de la capitale. J'ai parlé ailleurs de Cœranus, qui le premier des Egyptiens fut Sénateur & Consul Romain.

Caracalla demande au Roi des Parthes sa

Caracalla ne s'étoit transporté à Aléxandrie que pour y exercer son

fille en mariage, & sur son refus il renouvelle la guerre.

Dio, lib. LXXVIII. Herod. & Spart. Carac. 6.

horrible & perfide vengeance, & il n'avoit point perdu de vûe les conquêtes Orientales, & la guerre contre les Parthes, avec lesquels il venoit de conclure la paix. Pour donner occasion à une rupture, il imagina de demander à Artabane sa fille en mariage, se promettant de deux choses l'une: ou que si sa proposition étoit acceptée, il acquerroit un droit sur l'Empire des Arsacides; ou que si elle étoit refusée, ce seroit un affront dont il auroit lieu de tirer raison par les armes. Ce projet de mariage étoit également contraire aux mœurs des Romains & à celles des Parthes. Cependant, si nous en croyons Hérodien, Artabane, après quelque résistance, y donna les mains. Je préfére sans difficulté, avec M. de Tillemont, le témoignage de Dion, qui assûre que le Roi des Parthes, pénétrant les desseins ambitieux & injustes de Caracalla, refusa persévéramment une alliance dont il craignoit les suites les plus funestes. Il manqua néanmoins de précaution, & il se laissa surprendre par Caracalla, qui revenu à Antioche, & ayant fait tous ses préparatifs, se trouva tout d'un coup en état d'entrer en armes sur les terres des Parthes.

Artabane n'avoit point de troupes assemblées, & l'Empereur Romain ne rencontra rien qui lui résistât. Il ravagea les campagnes, il prit des villes; entre autres Arbéle, il courut la Médie, il s'approcha de la ville Royale; & en lâche ennemi il déchargea sa vengeance jusques sur les morts. Il ouvrit les tombeaux des Arsacides, & il jetta leurs cendres au vent.

Ses exploits de peu de valeur.

Pendant qu'il étoit ainsi maître du plat pays, les Parthes s'étant retirés sur des montagnes au delà du Tygre, y amassoient des forces, & comptoient bien prendre leur revanche l'année suivante. Car ils ne craignoient ni l'Empereur ni les soldats Romains: l'Empereur, parce qu'ils le regardoient comme un fanfaron sans aucun vrai courage; les soldats, parce qu'ils les savoient énervés par les délices & par les voluptés, & corrompus par une licence qui les rendoit plus redoutables pour leurs alliés que pour leurs ennemis.

Caracalla revint en Mésopotamie bien glorieux, & se donnant pour vainqueur des Parthes, qu'il n'avoit pas même vûs. Il en écrivit sur ce ton au Sénat & au peuple Romain, prétendant avoir subjugué tout l'Orient;

Il se fait donner le titre de Parthique.

& avoir réduit tous les pays audelà de l'Euphrate à reconnoître ses loix. Il avoit si peu de jugement & de sens, que parmi ces magnifiques exploits il mêla dans sa lettre une circonstance petite & misérable. Il y tiroit vanité de ce qu'un lion descendu d'une montagne avoit, disoit-il, combattu pour lui. Le Sénat savoit parfaitement à quoi s'en tenir sur les conquêtes de son Empereur. Car ce qui touche les Princes, ne peut se cacher. Mais la crainte ne permettant d'ouvrir la bouche que pour la flatterie, on lui décerna l'honneur du triomphe, & le titre de Parthique.

Cependant informé des préparatifs d'Artabane, Caracalla se disposoit de son côté à pousser la guerre. Mais il fut prévenu par une mort violente, digne fruit de ses crimes & de sa tyrannie. L'Auteur de sa mort fut Macrin, l'un de ses Préfets du Prétoire, dont il s'étoit attiré la haine par des propos piquans & outrageux, & qui de plus, allarmé d'un danger prochain, aima mieux tuer que périr.

Macrin, irrité par Caracalla, & allarmé, conspire contre lui.

Dio, Herod, & Capit. Macr. c. 4.

M. Opelius Macrinus, que nous nommerons simplement Macrin, étoit né à Césarée en Mauritanie, aujour-

d'hui Alger, de parens d'une condition très basse, ensorte qu'après son élévation on le comparoît à un âne que la fortune avoit introduit dans le Palais. Il paroît qu'il étoit Maure d'origine, & il en portoit la preuve dans sa personne, ayant une oreille percée, suivant l'usage de cette nation. La voie qu'il prit pour sortir de l'état obscur auquel sa naissance sembloit le condamner, fut l'étude des loix. Il s'y rendit médiocrement habile : mais il y porta ou y acquit un esprit d'équité & d'intégrité, préférable à la science. On lui attribue quelques vers, qui ne font pas propres à lui faire honneur du côté du talent Poëtique. Après avoir passé par divers emplois peu relevés, il s'adonna à la plaidoirie, & ayant été chargé de la cause d'un ami de Plautien sous Sévére, il fut connu & goûté de ce Ministre, qui le fit son intendant. La chûte de Plautien parut renverser les espérances naissantes de Macrin, & peu s'en fallut qu'elle ne lui devînt funeste. Ce fut le crédit de Fabius Cilo qui lui sauva la vie, mais il ne put lui épargner l'éxil. Macrin fut relégué en Afrique, & dans sa disgrace il se mit à l'abri de la misére en

Capit. 11.

exerçant à la fois les profeſſions de Rhéteur, d'Avocat, & de Juriſconſulte. Il obtint néanmoins au bout d'un tems ſon rappel, & Sévére le fit maître des poſtes Impériales ſur la voie Flaminienne. Il reçut de Caracalla l'anneau d'or & le titre de Chevalier Romain : il devint ſucceſſivement intendant de quelque partie du domaine, Avocat du Fiſc : & enfin il ſe vit élevé à la charge de Préfet du Prétoire, la plus puiſſante & la plus accréditée de l'Empire. Sans doute l'obſcurité de ſa naiſſance lui ſervoit de recommandation auprès d'un Prince tel que Caracalla, qui, ſoupçonneux & jaloux, craignoit la réunion du pouvoir avec la nobleſſe du ſang. Dion témoigne que dans l'exercice de l'importante charge de Préfet du Prétoire, qui joignoit alors le pouvoir civil au militaire, Macrin ſe conduiſit en homme d'honneur, & montra du zêle pour la juſtice, au moins dans les affaires où il ſe décida lui-même & agit de ſon chef.

Sa charge l'obligeoit d'accompagner l'Empereur à la guerre, & comme il avoit plus manié la plume que l'épée, il étoit l'objet perpétuel des

plaisanteries de Caracalla, qui le traitoit de lâche & de mou, & qui lui préféroit de beaucoup son Collégue, nommé Adventus, homme sans éducation & sans lettres, rustre & grossier, & conservant dans le haut poste qu'il occupoit les maniéres de soldat. Macrin au contraire aimoit à avoir bonne table ; il portoit sur soi de belles étoffes : & par là il ne pouvoit manquer de déplaire à un Empereur qui affectoit de se contenter des habillemens & des nourritures les plus vulgaires. Caracalla haïssoit donc & méprisoit Macrin : il le menaçoit souvent de la mort : il travailloit à l'affoiblir, en écartant de lui ses créatures par des disgraces colorées sous l'apparence d'emplois plus honorables. Macrin conçut que c'étoit pour lui une nécessité inévitable de périr, s'il ne se faisoit Empereur : & une derniére aventure, qui portoit le danger à son comble, le détermina à ne point différer.

Caracalla, toujours inquiet, toujours craignant les conspirations, ne se renfermoit pas, pour s'en éclaircir & les prévenir, dans les ressources de la prudence humaine. Il recouroit à

toutes les espéces de divinations, augures, inspection des entrailles des victimes, sortiléges & enchantemens : & il appelloit près de sa personne tous ceux qui faisoient profession de ces arts mensongers, Astrologues, Devins, Magiciens. Encore ne les croyoit-il pas aisément : & c'est en quoi il avoit le moins de tort. Il soupçonnoit que les réponses qu'ils lui faisoient lorsqu'il les consultoit lui-même, pouvoient être dictées par la flatterie : & il chargea Flavius Maternianus, qu'il avoit laissé à Rome à la tête des affaires, & sur lequel il comptoit beaucoup, de faire des consultations sécrétes, & de lui en envoyer le résultat. Maternianus exécuta sa commission : & soit qu'il haït Macrin, & voulût le perdre, soit que ce Préfet du Prétoire n'eût pas si bien caché les pensées qui lui rouloient dans l'esprit, qu'il n'en eût transpiré quelque chose, le fait est que Maternianus écrivit à l'Empereur que Macrin aspiroit à l'Empire, & qu'il falloit se défaire de lui par la voie la plus courte.

Cet avis adressé à Caracalla tomba entre les mains de Macrin. Dion & Hérodien racontent diversement la

manière dont arriva cette importante équivoque. Suivant Dion, il y avoit ordre, pendant que Caracalla étoit à l'armée, de porter à l'Impératrice Julie, qui étoit restée à Antioche, tous les paquets destinés à l'Empereur. Elle les ouvroit, en faisoit le triage, & n'envoyoit à son fils que ceux qui étoient de quelque conséquence. Cette opération produisoit nécessairement un retardement : & Macrin au contraire fut averti en droiture par un ami qu'il avoit à Rome, de ce que Maternianus écrivoit à son sujet. Hérodien met sur le compte de Caracalla lui-même l'aventure qui instruisit Macrin & le mit au fait. Il dit que ce Prince, toujours livré à ses divertissemens indécens, se disposoit à conduire un chariot, & avoit déja pris l'habit & la livrée de cocher, lorsqu'un courier lui présenta le paquet où étoit la lettre de Maternianus. Caracalla ne voulut point interrompre ses plaisirs, & il remit, suivant un usage qui lui étoit assez familier, le paquet à Macrin, en le chargeant de lui en rendre compte. Ainsi la lettre fatale parvint à la connoissance de celui contre qui elle étoit écrite : & il balança d'autant moins sur le

parti qu'il devoit prendre en conséquence, que peu de jours auparavant un prétendu Devin Egyptien avoit prédit en termes exprès à Caracalla, que sa vie seroit de courte durée, & que Macrin lui succéderoit. Le Préfet du Prétoire avoit eu le crédit de faire exposer aux lions l'Egyptien, comme imposteur : mais il ne doutoit pas que la plaie ne fût restée dans le cœur du Prince, & il sentoit que cette premiére impression confirmée par l'avis que donnoit Maternianus lui annonçoit une mort infaillible. Il ne lui restoit de ressource que de prévenir Caracalla : & il s'y résolut.

Parmi les officiers de la garde étoit un * Centurion nommé Martialis, de tous tems attaché à Macrin, & mécontent de l'Empereur, qui venoit de faire mourir son frére sur une accusation destituée de preuves. Macrin s'adressa à cet officier, & lui rappellant le souvenir de ses bienfaits, lui en promettant de plus grands encore, l'animant à venger la mort de son frére, il

*Suivant Dion, Martialis n'étoit point Officier, & l'origine de son mécontentement contre Caracalla étoit que ce Prince lui avoit refusé le grade de Centurion. La différence est peu importante.

lui persuada de tuer Caracalla à la premiére occasion favorable qu'il trouveroit. Martialis fit entrer dans le complot quelquesuns de ses camarades : & voici de quelle maniére la chose s'exécuta.

Caracalla est tué.
Spart. Carac. 6. & 7. Dio. Herod.

Le huit Avril l'Empereur étant à Edesse, où il avoit passé l'hiver, voulut aller à Carres, pour offrir un sacrifice dans le temple de la Lune *. Comme la distance ne laissoit pas d'être considérable, il ne crut pas devoir fatiguer son armée en la menant avec lui, & il se fit accompagner seulement de sa garde à cheval. Sur le chemin il eut un besoin naturel, qui l'obligea de mettre pied à terre. Ce fut ce moment, où il étoit presque seul, que saisit Martialis pour lui porter un coup de poignard si bien frappé & si juste, qu'il le fit tomber mort sur la place.

* *La Lune étoit honorée dans ce temple & dans quelques autres comme un Dieu, & non pas comme une Déesse. On l'appelloit le Dieu Lunus. Les gens du pays disoient que ceux qui adoroient la Lune comme une Divinité fémelle étoient soumis aux femmes, & leur obéissoient ; & qu'au contraire ceux qui l'adoroient comme un Dieu mâle dominoient leurs femmes, & n'en avoient rien à craindre : idée folle, mais qui a quelque rapport avec la différence de la condition des femmes suivant la différence des pays ; esclaves en Orient, libres & souvent maîtresses en Occident.*

L'assassin s'enfuit, mais ayant été reconnu au poigard sanglant, qu'il eut l'imprudence de garder à sa main, il fut poursuivi & atteint par des Scythes & des Germains de la garde de l'Empereur ; & quelques officiers Romains, qui probablement étoient du complot, l'ayant joint de près comme pour le secourir, se hâtérent de le tuer, sans doute dans la vûe d'étouffer la preuve de leur complicité.

Ainsi périt Caracalla dans la fleur de l'âge, n'ayant vécu que vingt-neuf ans, dont il avoit régné six ans, deux mois, & deux jours.

Instabilité des grandeurs humaines, prouvée par les malheurs de la famille de Sévére.

L'Histoire nous présente bien des exemples de l'instabilité des choses humaines, & du néant des grandeurs. Mais je ne sais s'il en est un plus frappant, que celui de Sévére & de sa maison. Quoi de plus brillant, que la fortune de ce Prince, qui né dans une condition médiocre, parvient à la souveraine puissance, triomphe de deux rivaux redoutables, porte la terreur de son nom & de ses armes aux deux extrémités de l'Univers, & après un régne de vingt ans laisse son trône à deux fils en âge de lui succéder ?

L'ambition en donnant l'essor à ses

désirs, pouvoit-elle se proposer un sort plus magnifique ? Cependant, sans parler des inquiétudes, des fatigues, des dangers inséparables d'une puissance acquise à la pointe de l'épée, combien toute cette prospérité fut-elle empoisonnée pour Sévére par l'inimitié furieuse de ses deux fils, à laquelle tous ses soins ne purent apporter ni reméde ni adoucissement ? Après sa mort le meilleur, ou le moins mauvais des deux jeunes Princes, est tué par son frére dans les bras de leur mére commune. L'autre, couvert de crimes, monstre détesté du ciel & de la terre, après un régne fort court périt par une embuche domestique. Et voilà à quoi aboutit cette fortune de Sévére, si éclatante, &, ce semble, si solidement établie.

Le sort de l'Impératrice Julie ne démentit point celui de son époux & de ses enfans : associée à leur grandeur, elle partagea leur infortune. Nous avons vû que sous le régne de Sévére, persécutée & rendue suspecte, elle fut obligée, pour s'assurer quelque tranquillité, de s'occuper uniquement de l'étude des Lettres & de la Philosophie. Le premier fruit qu'elle recueil-

lit de l'élévation de ses fils au trône ; fut le meurtre cruel de celui des deux qu'elle aimoit le mieux, du sang duquel elle fut teinte, & dont elle n'osa pas même pleurer la perte. Sous son fils parricide, elle jouït de quelque considération : & c'étoit un soulagement pour une femme ambitieuse. Chargée d'une partie importante du Ministére, elle voyoit les Grands lui faire leur cour. Caracalla mettoit le nom de sa mére avec le sien à la tête des Lettres qu'il écrivoit au Sénat & au peuple. Elle avoit néantmoins le chagrin de n'être point écoutée de ce fils dans les représentations salutaires qu'elle lui faisoit de tems en tems pour l'empêcher de courir à sa ruine : & sa mort funeste la plongea dans la douleur la plus amére. Elle l'avoit haï vivant, elle le pleura mort, parce que destituée de ce soutien elle craignit de retomber dans la condition privée. Elle se livra aux plus violens transports, elle se meurtrit le sein à coups redoublés, elle éclata en invectives contre Macrin. Mais lorsqu'elle vit que ce nouvel Empereur la laissoit jouir des prérogatives & du rang d'Impératrice, qu'il ne lui ôtoit ni sa maison, ni

Dio. Herod.

ses gardes, qu'il lui écrivoit même en termes respectueux, elle se consola, elle reprit courage, elle sentit renaître son ambition; & ne se croyant pas inférieure à Sémiramis & à Nitocris, qui dans un pays peu éloigné de celui où elle étoit née, avoient autrefois régné avec gloire, elle conçut des espérances pareilles, & pour les réaliser elle trama des intrigues avec les troupes. Macrin en fut averti, & il lui ordonna de sortir d'Antioche, & même, selon quelquesuns, de se donner la mort. Ce qui est certain, c'est que sa mort suivit de près, & ne fut point naturelle; & que Julie, femme & mére d'Empereurs, soit pour obéir aux ordres de Macrin, soit fatiguée par les douleurs d'un cancer qu'elle portoit au sein depuis longtems, & qu'avoient irrité les coups dont elle s'étoit frappée, se laissa mourir de faim. Elle rendit ainsi complet le désastre de la maison de Sévére, & de tout ce qui lui avoit appartenu.

Imputations fausses, ou du moins incertaines, avancées contre Caracalla. *Spart. Carac.* 10.

Caracalla s'étoit rendu si odieux, qu'on lui a même imputé des crimes audelà de ceux dont il fut véritablement coupable. Je mets en ce nombre le prétendu inceste avec sa mére, dont

l'accuse Spartien. Il eſt vrai que cet Ecrivain penſe que Julie n'étoit que la belle-mére de Caracalla, qui, ſelon lui, devoit la naiſſance à une premiére femme de Sévére. Mais en ce point il eſt démenti par le témoignage de tous les Hiſtoriens : & l'accuſation en elle-même eſt ſi atroce, qu'il faudroit une autre autorité que la ſienne pour y donner de la vraiſemblance.

Dio, lib. LXXVIII. p. 891.

Je ne ſais ſi l'on ne doit pas porter le même jugement de ce que Dion nous débite au ſujet des entretiens ſecrets que Caracalla avoit ſouvent avec les Ambaſſadeurs des nations Barbares, Scythes & Germains. Je n'ai point de peine à croire qu'il ait pris parmi ces nations des gardes, auxquels il témoigna même plus de confiance qu'aux ſoldats Romains. Mais peut-on ſe perſuader qu'en converſant avec les Ambaſſadeurs des peuples Barbares, il les exhortât, s'il lui arrivoit malheur, à ſe jetter dans l'Italie, & qu'il encourageât leur férocité par l'eſpérance, en les aſſûrant que la conquête de Rome étoit très aiſée ? Pour ces entretiens il avoit beſoin d'interprétes, & il les faiſoit tuer, dit-on, au ſortir de l'audience. C'eſt donc par les

Barbares eux-mêmes que Dion prétend avoir appris dans la suite ce fait si odieux, qui a tout l'air d'un bruit semé légerement, & accrédité par la haine publique.

Macrin répandit un autre bruit dont j'ai déja fait mention, & qui n'a pas plus de probabilité. Il voulut faire croire qu'après la mort de Caracalla on avoit trouvé dans son trésor des amas de poisons pour la valeur de sept millions cinq cens mille dragmes ; (trois millions sept cens cinquante mille livres.) C'est chose bien difficile à croire sur la foi d'un ennemi : & l'on ne peut y soupçonner rien de moins qu'une énorme exagération.

Il est d'autant plus permis de douter de ces faits, que j'en trouve un du même genre avancé contre l'évidence par Dion & par Spartien. Dion dit que les marques de prédilection & de préférence données par Caracalla aux Scythes & aux Germains qui servoient dans ses armées, avoient aliéné de lui les cœurs des soldats Romains. Spartien assûre que ce Prince étoit haï de toutes les troupes, si on en excepte les Prétoriens. Néanmoins la suite nous fera voir combien sa mémoire

étoit chérie des gens de guerre. Il avoit trop bien mérité leur affection.

Tous le haïrent, excepté les gens de guerre. *Dio.*

Il fut haï & détesté de tout le reste des hommes : & après sa mort, au lieu de continuer à l'appeller Antonin, nom vénérable qu'il avoit profané, on le désignoit par son ancien nom de Bassianus, ou par le sobriquet de Caracalla, ou même on lui appliquoit le nom de Tarantas, gladiateur petit & malfait de corps, laid de visage, & qui dans son métier sanguinaire se montroit singuliérement avide de sang.

Ouvrages dont il embellit Rome. *Spart. Carac. 9.*

Ce Prince souverainement odieux & méprisable, embellit néantmoins Rome de superbes édifices. On cite des Thermes, appellées de son nom Antoniniennes, qui surpassoient pour la beauté de l'Architecture toutes les autres de la ville : & près de ces Thermes il tira une rue neuve, qu'il rendit l'une des plus belles de Rome. Il construisit aussi un portique, qu'il appella le portique de Sévére, & où il fit représenter tous les exploits de guerre de son pére, & les triomphes dont ils avoient été couronnés.

On l'a dit pére d'Héliogabale.

Il laissa un fils digne de lui, s'il est vrai, comme on l'a dit, qu'il ait été pére d'Héliogabale, qui parvint à la souveraine

souveraine puissance après Macrin, & qui en fut l'opprobre.

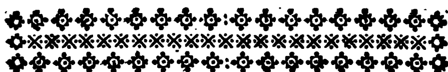
La Littérature, qui depuis plus d'un siécle tomboit en décadence, ne reprit pas vigueur sous un Prince pour qui les seuls exercices du corps avoient de l'attrait. Elle ne fut pas néantmoins tout-à-fait éteinte. Outre Sérénus Sammonicus, dont j'ai parlé, ce même régne a produit Oppien, Poëte Grec, né à Anazarbe en Cilicie, duquel nous avons deux Poëmes, l'un sur la Chasse, l'autre sur la Pêche. On nous débite qu'il présenta à Caracalla ces deux Ouvrages, qui furent récompensés d'autant de piéces d'or, qu'ils contenoient de vers. Si le fait est vrai, on pourra, en comparant la fortune d'Oppien & celle d'Homére, se convaincre de plus en plus qu'il s'en faut beaucoup que les récompenses soient toujours distribuées selon le mérite. Oppien est bien digne de louange pour sa piété filiale, si l'on doit croire sur la foi de l'Auteur de sa vie, qu'invité par l'Empereur à lui demander telle grace qu'il voudroit, il n'en demanda point d'autre que le rappel de son pére, éxilé depuis longtems par Sévére. Je souhaiterois que ce fait fût appuyé sur

Oppien, Poëte Grec, a vécu sous Caracalla.
Tillem.

une autorité capable d'y donner du poids.

On a dit que Caracalla aimoit la Musique, & on en cite pour preuve un Cénotaphe qu'il construisit à Mésomède, Poete Lyrique, dont j'ai parlé ailleurs.





FASTES DU REGNE DE MACRIN.

C. BRUTTIUS PRÆSENS. An. R. 968.
T. MESSIUS EXTRICATUS. De J. C. 217.

Macrin est élu Empereur le onze Avril par les soldats, qui ignoroient la part qu'il avoit eue à la mort de Caracalla.

Il s'éloigne en tout de la conduite de ce Prince, dont il n'ose néantmoins attaquer la mémoire ouvertement, dans la crainte d'irriter les soldats.

Il écrit au Sénat, qui le reconnoît volontiers, & lui défére tous les titres de la puissance Impériale.

Il nomme César son fils Diaduméne, âgé de neuf ans, & lui fait prendre le nom d'Antonin.

Les soldats demandent l'apothéose

de Caracalla. Macrin y consent, & le Sénat la décerne.

Délateurs punis. Projet d'abolir les Rescrits des Princes, & de réduire tout le Droit aux Loix anciennes & solennelles.

Battu deux fois par Artabane Roi des Parthes, Macrin achéte de lui la paix.

Il rend la couronne d'Arménie à Tiridate, qui paroît avoir été fils de Vologése dernier Roi.

Il revient passer l'hiver à Antioche, & il s'y livre à l'oisiveté & à la mollesse. Il veut cacher par des maniéres de hauteur la bassesse de sa naissance. Il met en place des sujets peu capables, & il en destitue de bons, que leur attachement à Caracalla & leurs talens lui rendoient suspects.

An. R. 969. De J. C. 218.

M. OPELIUS MACRINUS AUGUSTUS II.
.... ADVENTUS.

Macrin avoit pris l'année précédente un Consulat, mais subrogé ; & il le comptoit pour le premier, quoiqu'il eût déja eu sous Caracalla les ornemens Consulaires.

Adventus avoit été son Collégue

dans la charge de Préfet du Prétoire, soldat rustre & grossier, sans aucune culture, sans aucune connoissance des affaires civiles.

Mécontentemens & murmures des troupes contre Macrin.

Julia Mæsa, sœur de l'Impératrice Julie, profite de cette disposition des esprits pour élever à l'Empire son petit-fils Héliogabale, jeune enfant de quatorze ans, qu'elle fait passer pour fils de Caracalla.

Il est proclamé Empereur par une Légion campée près d'Emese. Son parti se grossit en peu de tems.

Macrin donne à son fils le titre d'Auguste.

Bataille, le sept Juin, près d'Antioche. Macrin s'enfuit lâchement, & abandonne la victoire à son rival.

Voulant gagner Rome, il est arrêté à Chalcédoine, & ramené jusqu'en Cappadoce, où ayant appris la mort de son fils, qui avoit été pris & tué, il se jette en bas de la voiture où il étoit, se blesse considérablement par sa chûte, & est égorgé. Sa tête est portée à Héliogabale.

§. II.

MACRIN.

Macrin se fait élire Empereur par les soldats. Il montre les prémices d'un bon gouvernement. Il fait part de son élection au Sénat, & en demande la confirmation. Le Sénat, qui détestoit Caracalla, reconnoît volontiers Macrin. Adventus Préfet du Prétoire comblé d'honneurs, & éloigné de l'armée. Son incapacité en affaires. Diaduméne fils de Macrin nommé César & Antonin. Caracalla mis au rang des Dieux. Traits de la conduite de Macrin, qui indisposent le Sénat contre lui. Respect de Macrin pour les Loix. Sa conduite à l'égard des délateurs, mêlée de justice & de circonspection politique. Sa timidité dans la guerre. Deux fois battu par Artabane, il achéte la paix. Il termine les troubles de l'Arménie en se relâchant sur tout. Il revient à Antioche, & se livre au plaisir & au luxe. Disposition de son armée à la révolte.

*Origine d'Héliogabale. Une Légion campée près d'Emése, le reçoit dans son camp, & le proclame Empereur. Un corps de troupes envoyé par Macrin contre lui passè dans son parti. Macrin donne à son fils le rang & le titre d'Auguste. Largesses à cette occasion. Lettres plaintives qu'il écrit au Sénat & au Préfet de la ville. Héliogabale déclaré ennemi public par le Sénat. Bataille où Macrin est vaincu. Il se sauve à Antioche, & de là ayant traversé l'Asie mineure, il est arrêté à Chalcédoine. Mort de Diaduméne & de Macrin. Jugement sur Macrin. Nonia Celsa sa femme eut le titre d'*Augusta.

SI Macrin, après avoir fait tuer Caracalla, eût employé son crédit pour élever à l'Empire quelquun des premiers Sénateurs, il se seroit acquis, au jugement de Dion, une gloire infinie. On ne lui auroit point imputé à crime une conspiration devenue nécessaire pour mettre sa vie en sûreté; & l'Univers auroit crû lui devoir de la reconnoissance pour l'avoir délivré d'un oppresseur & d'un tyran. Mais

Macrin se fait élire Empereur par les soldats.
Dio, lib. LXXVIII. p. 905.

l'ambition s'étoit mêlée parmi les motifs qui l'avoient déterminé à attenter à la vie de son Empereur : & par là il perdit tout le mérite d'une action qui, vû la façon de penser régnante alors, lui auroit fait beaucoup d'honneur ; & il s'attira bientôt à lui & à son fils une catastrophe sanglante.

Dio, ibid. p. 893. & 894. Herod. l. IV. Cap. Macrin. 2. & 5.

Il cacha dabord avec une grande attention & la part qu'il avoit eue au meurtre de Caracalla, & la pensée où il étoit de lui succéder. La mort tragique de ce Prince aimé des soldats, excita dans toute l'armée la douleur, la pitié, les regrets. Macrin, plus empressé qu'aucun autre, vint pleurer sur le corps de son maître : il lui fit rendre les derniers honneurs, & ayant recueilli ses cendres dans une urne, il les envoya à l'Impératrice Julie, qui étoit alors à Antioche, comme je l'ai observé. Pendant qu'il paroissoit tout occupé de ces soins, il travailloit à se concilier l'affection des soldats, qui se laissérent d'autant plus aisément gagner, qu'ils ne le soupçonnoient en aucune façon d'être complice de la mort de Caracalla, & pensoient que le Centurion Martialis avoit vengé, en le tuant, ses injures personnelles,

Macrin n'agit pas seulement auprès des troupes qu'il avoit autour de lui : il sollicita par ses émissaires celles qui étoient cantonnées en divers endroits de la Mésopotamie. Ces intrigues durérent trois jours, pendant lesquels l'Empire Romain fut sans chef. Cependant le Roi des Parthes Artabane approchoit avec une puissante armée, & la conjoncture ne souffroit point de délai. Le quatriéme jour depuis la mort de Caracalla, qui étoit le onze Avril, les soldats Prétoriens & Légionaires s'assemblérent pour procéder à l'élection d'un Empereur.

Adventus, Collégue de Macrin dans la charge de Préfet du Prétoire, auroit pû balancer les suffrages. Au moins il s'en vanta, & il osa dire aux soldats : « L'Empire m'est dû, parce » que je suis plus ancien que mon Col- » légue. Mais je suis trop vieux, & je » lui céde mes droits ». Macrin fut donc élû, & après une feinte résistance, dont il voulut colorer l'irrégularité des voies qu'il avoit employées, il consentit à accepter l'Empire, & il récompensa sur le champ le zêle des troupes par une gratification.

Le jour de son élection étoit celui

Cap. Macrin. 11.

de la naiſſance de Sévére ; & Macrin, pour couvrir l'obſcurité de ſon origine, prit le nom de cet Empereur. Il y ajouta celui de Pertinax, qui étoit révéré de tous les amateurs de la vertu.

Il montre les prémices d'un bon gouvernement.

Dio, p. 893. & 896.

Afin que les ſoldats ne fuſſent pas ſeuls contens de ſon élévation, & pour donner tout d'un coup une idée favorable de ſon gouvernement, il révoqua toutes les condamnations prononcées ſous le régne de ſon prédéceſſeur pour cauſe de prétendus crimes de léſe-majeſté, & il défendit de pourſuivre les accuſations de ce genre actuellement intentées. Il abolit auſſi l'Ordonnance par laquelle Caracalla avoit porté au dixiéme, au lieu du vingtiéme, les droits ſur les affranchiſſemens & ſur les ſucceſſions collatérales, & il remit les choſes à cet égard ſur l'ancien pied. Il fit ceſſer les véxations odieuſes par leſquelles avoient été fatigués & les peuples & les particuliers opulens : il annulla les penſions accordées à des ſujets indignes ſur le Tréſor public : en tout il ſe montra réſolu de ſuivre les maximes directement oppoſées à la conduite de ſon prédéceſſeur.

Dio, p. 887.

On lui ſçut gré auſſi de la modeſtie qu'il témoigna en défendant qu'on lui

dressât aucune statue qui passât le poids de cinq livres en argent, ou de trois en or.

C'étoient-là de puissantes recommandations auprès du Sénat, auquel il fit part de sa promotion par une lettre très mesurée. Il demandoit à la Compagnie en termes très modestes la confirmation de ce qui avoit été fait par les soldats à son égard, & il promettoit un Gouvernement qui se sentiroit plus de l'Aristocratie que de la Monarchie, où il ne feroit rien sans le conseil des Sénateurs, & où les citoyens jouïroient de leurs droits, de leurs fortunes, & d'une entiére liberté. Pour ce qui concernoit Caracalla, après avoir protesté qu'il n'avoit eu aucune part à sa mort, il évitoit de s'expliquer clairement sur sa conduite. Retenu d'un côté par la crainte des gens de guerre, & de l'autre par ses propres sentimens & par la vûe de son intérêt, il ne disoit pas tout le mal qu'il en pensoit, & il se donnoit de garde d'en dire du bien. Sur l'article de la guerre contre les Parthes, comme il savoit qu'elle déplaisoit aux troupes, il s'expliquoit plus ouvertement. Il osoit en blâmer

Il fait part de son élection au Sénat, & en demande la confirmation.

Dio, Herod. & Capit. Macr. 6. 7.

l'entreprise, qu'il attribuoit à l'injustice & à la mauvaise foi de son prédécesseur. Il se plaignoit aussi de ce que les pensions que Caracalla payoit aux Barbares se montoient à des sommes exorbitantes, & égaloient la dépense de l'entretien des armées Romaines. Du reste il ne concluoit ni à le déclarer ennemi public, ni à le mettre au rang des Dieux. Il eût été bien aise que le Sénat eût flétri sa mémoire, mais il craignoit d'en ouvrir la proposition.

Le Sénat, qui détestoit Caracalla, reconnoît volontiers Macrin.

Le Sénat accorda à Macrin tout ce qui pouvoit satisfaire son ambition personnelle. Malgré l'obscurité de sa naissance, il l'aggrégea au nombre des Patriciens : il lui déféra tous les titres de la puissance Impériale : son fils Diaduméne fut déclaré Prince de la jeunesse, & décoré du nom de César. Le Sénat voulut même ordonner que le jour de son avénement à l'Empire fût célébré par des fêtes & des spectacles. Macrin refusa son consentement à cette partie de la délibération, disant que ce jour étoit assez honoré par les jeux qui se donnoient pour la naissance de Sévére. Le Sénat lui décerna encore les surnoms de *Pieux* &

Cap. Macr. 11.

d'*Heureux*, affectés alors aux Empereurs par un usage presque établi. Macrin accepta le dernier : mais il ne voulut point s'approprier le nom de *Pieux*, peut-être par respect pour la mémoire de Tite Antonin, qui le premier l'avoit porté.

Il étoit redevable de l'empressement avec lequel on couronnoit ses vœux, à la haine que l'on portoit à Caracalla. Le Sénat ne fit point de mystére de ses sentimens à cet égard, & il les exprima avec une netteté & une force infinies. « Nous aimons mieux, crioit-» on de toutes parts, nous aimons » mieux tout autre que le parricide » dont nous venons d'être délivrés, » tout autre qu'un Prince de mœurs » abominables, tout autre que le bour-» reau du Sénat & du peuple ». On abolit les fêtes instituées en son honneur : on ordonna que ses statues d'or & d'argent fussent fondues : on affectoit de célébrer par des acclamations réitérées Martialis meurtrier de Caracalla, & l'on insistoit avec complaisance sur la conformité du nom de ce Centurion avec celui du Dieu Mars, pére & fondateur de la nation Romaine. On n'osa pas néanmoins pousser

Capit. Macr. 2.

Dio.

les choses à l'extrême, ni déclarer Caracalla ennemi public. La crainte d'être massacrés & mis en piéces par les soldats de la ville, arrêta les Sénateurs. Bientôt après, comme nous le verrons, cette même crainte les amena à décerner à celui qu'ils détestoient les honneurs divins.

Adventus Préfet du Prétoire comblé d'honneurs, & éloigné de l'armée. Son incapacité en affaires. *Capit. Macr. 5.* *Dio.*

Une des premiéres attentions de Macrin, proclamé & reconnu Empereur, fut d'éloigner Adventus son Collégue, en qui il avoit craint de trouver un concurrent. Mais il usa de stratagême, & ce fut en le comblant d'honneurs qu'il le renvoya. Il lui donna la commission de porter à Rome les cendres de l'Empereur mort : il le nomma Préfet de la ville, & Consul avec lui pour l'année suivante. Cette élévation d'Adventus fut très mal reçue du public, non seulement parce que c'étoit un homme sans naissance, & un soldat de fortune, mais parce qu'il parut absolument incapable des emplois dont on le chargeoit : vieux jusqu'à avoir presque perdu l'usage de la vûe, ignorant jusqu'à ne savoir pas lire, totalement destitué d'expérience dans les affaires civiles, & n'en ayant pas les premiers élémens. Il ne pou-

voit pas même prononcer un discours de quatre lignes : & le jour que s'exécuta le cérémonial de son élection au Consulat, comme il auroit été obligé de faire un remerciment, il s'absenta sous prétexte de maladie. Son incapacité contraignit Macrin de lui ôter bientôt la Préfecture de la ville, & cette charge fut donnée à Marius Maximus, qui peut être l'Auteur de plusieurs vies d'Empereurs, souvent citées par les Ecrivains de l'Histoire Auguste.

Diaduméne fils de Macrin, nommé César & Antonin.

J'ai parlé du titre de César décerné par le Sénat à Diaduméne fils de Macrin, jeune enfant qui n'étoit encore que dans sa neuviéme année. Son pére n'avoit pas attendu ce décret pour l'associer aux honneurs de l'Empire. Persuadé que c'étoit une précaution utile pour affermir sa fortune naissante, il se hâta de faire venir Diaduméne d'Antioche à l'armée. Sur le chemin, les soldats qui l'amenoient, se conformant sans doute aux ordres secrets qu'ils avoient reçûs, le proclamérent César.

Lamprid. Diad. 1. & 2.

Mais surtout Macrin crut faire un coup d'Etat, en donnant à son fils le nom d'Antonin. Le dernier Empereur

l'avoit porté : & ce nom étoit dans une telle vénération, que les soldats désolés de ne voir plus d'Antonin à leur tête, s'imaginoient qu'avec un nom si sacré périroit l'Empire Romain. Macrin appréhenda qu'ils ne cherchassent un reméde à ce mal dans la parenté de Tite Antonin, qui subsistoit encore en branche collatérale, & dont plusieurs occupoient même des places importantes dans l'armée. A un danger d'imagination il falloit un préservatif de même nature : & Macrin assemblant les soldats, leur déclara qu'il prétendoit, avec leur consentement, faire revivre le nom d'Antonin en la personne de Diaduméne. A cette proposition la joie fut universelle : Macrin & son fils furent comblés d'éloges & de vœux : on répéta avec transport le nom d'Antonin Diaduméne. Mais parmi ces acclamations les soldats demandérent qu'Antonin Caracalla fût mis au rang des Dieux. Ils obtinrent tout ce qu'ils voulurent. Macrin commença par une largesse qu'il leur promit de huit * piéces d'or par tête, dont trois pour son élévation à l'Empire, &

* *Deux cens deniers, ou huit cens sesterces, cent livres tournois.*

cinq pour le nom d'Antonin, comme si ce nom eût été quelque chose de plus grand que la puissance suprême. Le nouvel Antonin parla aussi. Il fit son remerciment, & prit les mêmes engagemens avec les soldats que son pére. C'étoit un enfant aimable de figure, grand pour son âge, & d'une belle physionomie : attraits qui ont leur mérite auprès d'une multitude. L'Apothéose de Caracalla mit le comble à la satisfaction des soldats. Macrin traita de Dieu un Prince qu'il avoit fait tuer : & le Sénat par son ordre lui décerna les honneurs divins. Ainsi ce monstre détesté du ciel & de la terre, eut à Rome son temple, ses Prêtres, & des fêtes établies pour son culte.

Caracalla mis au rang des Dieux.

Capit. Macr. 5. *& Dio*, p. 892.

Spart. Carac. 11.

Macrin voulut que le Sénat & le peuple Romain prissent aussi part à la joie du nom d'Antonin renouvellé en son fils. Il en écrivit au Sénat : il promit à ce sujet une largesse au peuple. La multitude entra sans doute dans les sentimens qu'il souhaitoit. Mais le Sénat ne fut pas content d'avoir été prévenu par les soldats en ce qui regardoit l'élévation de Diaduméne ; & il souffroit impatiemment de voir ses

Traits de la conduite de Macrin, qui indisposent le Sénat contre lui.

Lamprid. Diad. 2.

Dio.

droits anéantis, ou du moins reduits à une confirmation ſtérile & de pure formalité.

D'autres motifs indiſpoſoient encore cette premiére Compagnie de l'Etat contre le nouvel Empereur : les honneurs qu'il l'avoit forcée de rendre à Caracalla ; la mort d'un certain Aurélien, qui avoit ſignalé ſa haine contre la mémoire de ce même Prince, & que Macrin ſacrifia au reſſentiment des ſoldats. De plus on trouvoit que dans la diſtribution des charges il faiſoit de mauvais choix. Je ne rappelle point ici ce qui regarde Adventus. Macrin nomma pareillement Préfets du Prétoire deux hommes ſans mérite, ſans aucune expérience dans la guerre, & même décriés par leurs mauvaiſes manœuvres ſous le gouvernement précédent, Ulpius Julianus & Julianus Neſtor. Il eſt vrai qu'ils lui avoient rendu ſervice en lui donnant des avis utiles pour ſa ſûreté. Mais les places ne ſont pas des récompenſes de faveur, ni même de reconnoiſſance : c'eſt une juſtice dûe aux talens ; & le Prince y doit conſidérer le ſervice de l'Etat, & non ſes liaiſons perſonnelles. Ainſi on blâma beaucoup Macrin d'avoir déplacé

Sabinus & Castinus, qui commandoient l'un dans la Dace, l'autre dans la Pannonie, gens de mérite & de tête, mais que l'élévation de leur courage, & leur attachement pour Caracalla lui rendoit suspects; & de leur avoir donné pour successeurs un Marcius Agrippa, né dans l'obscurité, & qui s'étoit poussé par de sales emplois, & Decius Triccianus, qui ne manquoit pas de mérite, mais dont l'origine tout-à-fait ignoble déparoit une première place. Quelques autres traits de cette espéce firent regarder Macrin par les gens sensés comme un Prince qui ne se connoissoit pas en hommes, ou qui se conduisoit par des vûes d'intérêt propre, sans égard au bien public.

Un grand travers de Macrin, & qui lui nuisit beaucoup, c'est qu'il prétendit couvrir l'obscurité de sa naissance par des maniéres fastueuses & hautaines. Il auroit dû tenir une conduite toute contraire, selon la judicieuse remarque de Dion. Le moyen de faire oublier aux autres la bassesse de sa premiére condition, étoit de paroître s'en souvenir. Des procédés doux & modestes, un accès facile,

des attentions bienfaisantes sur tous ceux qui pouvoient avoir besoin de son secours, lui auroient infailliblement gagné les cœurs. Bien loin de cela, il affectoit sur sa personne & dans tout ce qui l'environnoit une magnificence qui dégénéroit même en mollesse, un abord rebutant, une jalousie de sa grandeur, qui marquoit qu'il n'étoit pas fait pour elle : nul crime plus sévérement puni, que celui d'être trop attentif à mesurer la distance entre ses commencemens & la haute fortune à laquelle il étoit parvenu.

Respect de Macrin pour les Loix. *Dio.*

Ces vices de la conduite de Macrin étoient néantmoins compensés par des endroits louables. Dion témoigne estimer la modestie & le respect pour les Loix, dont cet Empereur fit preuve en ne comptant point pour un second Consulat celui qu'il prit à son avénement au trône, quoiqu'il eût eu les ornemens Consulaires sous Caracalla. L'abus contraire s'étoit introduit sous Sévére, & Macrin en commença la réforme par sa propre personne.

Sa conduite à l'égard des délateurs, mêlée de justice

Le systéme qu'il suivit par rapport aux délateurs, fut mêlé de justice & de circonspection politique. Le Sénat

lui avoit demandé communication des mémoires ſecrets du Palais Impérial, afin de pouvoir faire porter la peine de leur crime à ceux qui par des attaques furtives avoient cauſé la mort ou la diſgrace d'un très grand nombre d'innocens. Or toutes ſortes de perſonnes, comme je l'ai obſervé, avoient pratiqué cet odieux métier, hommes & femmes, grands & petits, Chevaliers & Sénateurs. Macrin conçut que la recherche de tant de coupables, qui tenoient à toutes les familles de Rome, cauſeroit du bruit & du trouble. On ſe ſouvient quelles tempêtes des affaires de cette nature avoient excitées dans le Sénat, au commencement du régne de Veſpaſien, & comment elles n'avoient pû être appaiſées que par l'autorité de Mucien, qui arrêta les pourſuites contre les délateurs. Macrin prit un parti un peu différent, mais qui produiſoit le même effet. Il répondit au Sénat, que les mémoires fournis par les délateurs à Caracalla, avoient été déchirés par ordre de ce Prince, ou rendus à ceux qui en étoient les auteurs. Cette réponſe, ſoit que le fait fût vrai ou faux, fermoit la bouche aux Sénateurs. Mais afin

& de circonſpection politique.

qu'ils ne fussent pas trop mécontens ; Macrin leur livra trois victimes, trois insignes criminels, qui avoient poussé à l'excès l'impudence & la fureur des délations, Manilius, Julius, & Sulpicius Arrénianus, tous trois membres du Sénat. Ils furent par jugement de la Compagnie enfermés dans des isles : car Macrin avoit défendu expressément qu'on les condamnât à mort, « Afin, » disoit-il, que l'on ne puisse pas nous » reprocher d'avoir fait nous-mêmes » ce que nous blâmons dans les au-» tres ».

Le Sénat ajouta, de son propre mouvement, un quatriéme exemple de justice sur L. Priscillianus, qui avoit mérité l'amitié de Caracalla à deux titres, par sa vigueur & son adresse étonnante dans les combats contre les bêtes, & par ses accusations sanguinaires contre un grand nombre d'hommes illustres. Dion atteste que ce Priscillianus avoit combattu contre un lion & une lionne à la fois, contre un ours & un léopard, & qu'il étoit resté victorieux, non sans porter sur sa personne les marques des coups de dents de ces animaux furieux. Plus redoutable encore aux hom-

mes qu'aux bêtes, il avoit fait périr des Chevaliers, des Sénateurs. Récompensé par Caracalla, il étoit détesté du Sénat, qui le condamna à être transporté dans une isle pour y vivre en éxil.

Quant à ce qui regarde les délateurs moins importans, & dont le supplice ne tiroit pas à conséquence, Macrin les traita à la rigueur. Il les punit de mort, & même il fit mettre en croix les esclaves accusateurs de leurs maîtres. Par les Loix Romaines, les délateurs étoient un mal nécessaire. Mais la condition de ceux qui sous le régne de Macrin ne craignirent point de continuer cette périlleuse fonction, fut bien dure. S'ils ne prouvoient pas leurs allégations, ils subissoient la peine de mort, ou du moins l'éxil. S'ils étoient fondés en preuves, ils recevoient la récompense pécuniaire ordonnée par les Loix, mais demeuroient infames.

Herod. l. V.

Capit. Macr. 12.

Il est aisé de juger qu'un pareil traitement devoit réduire les délateurs à un bien petit nombre. Aussi Hérodien remarque-t-il que la tranquillité & la paix régnérent sous Macrin dans l'intérieur de l'Empire ; & que les citoyens, qui au tems de Caracalla

Herod.

croyoient voir toujours une épée suspendue audessus de leurs têtes, respirérent alors & jouïrent d'une image de liberté.

De tout ce que nous avons dit du gouvernement de Macrin il résulte, que le gros de la nation n'en étoit pas mécontent; que ceux que leur état & leurs lumiéres élevoient audessus du commun, y trouvoient bien des choses qui les blessoient: il se perdit dans l'esprit des soldats par sa lâcheté dans la guerre.

Sa timidité dans la guerre. Deux fois battu par Artabane, il achéte la paix. *Dio.*

Effrayé de l'approche d'Artabane, il fit auprès de lui des démarches de timidité. Il lui renvoya les prisonniers emmenés par les Romains dans la campagne précédente: il lui proposa la paix, s'excusant de la rupture sur Caracalla, qui n'étoit plus. Artabane, hautain par caractére, & devenu plus fier encore parce qu'il se voyoit recherché, d'ailleurs méprisant Macrin comme un homme de fortune, qui ne méritoit pas le rang auquel il étoit élevé, ne se contenta pas de ce qui lui étoit offert, & il y ajouta des conditions très onéreuses. Il exigea que les Romains rétablissent les forts qu'ils avoient ruinés dans son pays, & les villes

villes qu'ils avoient saccagées. Il prétendit que la Mésopotamie devoit lui être restituée, & qu'il lui falloit un dédommagement pour les pertes que son Royaume avoit souffertes, & pour les sépulcres de ses ancêtres détruits & profanés. Quelque désir que Macrin eût de la paix, il ne put pas se soumettre à des loix si dures : & ce fut pour lui une nécessité de combattre.

Les armées se rencontrérent près de Nisibe, & dans une premiere action, qui s'engagea au sujet de l'eau que les deux camps ennemis se disputoient, les Romains eurent le désavantage. Seconde bataille, pareil succès. Macrin deux fois battu, & mal obéi de ses troupes, parmi lesquelles commençoit à fermenter l'esprit de révolte, recourut de nouveau à la négociation. Heureusement pour le succès de sa démarche, Artabane avoit de fortes raisons de s'y prêter. Les Parthes, peu accoutumés à tenir longtems la campagne, s'ennuyoient de la guerre, & vouloient retourner dans leur pays. D'ailleurs, comme ils ne faisoient jamais de provisions, ils souffroient beaucoup de la disette. Macrin en fut quitte pour de l'argent, & moyennant deux cens mil-

lions de sesterces *, qui furent donnés au Roi des Parthes, ou distribués dans sa Cour, il obtint la paix.

Il en écrivit au Sénat, déguisant un peu les faits, & les tournant à son avantage. Le Sénat ne fut point la dupe de cet exposé infidéle, & cependant il eut la lâcheté d'ordonner des réjouissances & des fêtes comme pour une victoire, & de décerner à l'Empereur le surnom de Parthique. Macrin n'accepta point ce titre, & il eut assez de pudeur pour ne point vouloir se nommer vainqueur d'une nation par laquelle il avoit été vaincu.

Dans le récit de la guerre de ce Prince contre les Parthes, j'ai suivi uniquement Dion. Hérodien, moins à portée d'être instruit exactement, mêle d'ailleurs dans sa narration des circonstances romanesques, qui la décréditent.

Il termine les troubles de l'Arménie en se relâchant sur tout.

Macrin termina les troubles de l'Arménie par les mêmes voies qu'il avoit employées à l'égard des Parthes. Il donna l'investiture de cette couronne à Tiridate, apparemment fils du dernier Roi : il lui rendit sa mére, qui avoit été gardée prisonniére pendant

* Vingt-cinq millions de nos livres Tournois.

onze mois par Caracalla : il répara les dommages & les dégâts que les troupes Romaines avoient faits dans l'Arménie : il remit Tiridate en possession de toutes les places que son pére avoit tenues dans la Cappadoce : & s'il ne lui paya pas la pension que les Rois d'Arménie recevoient annuellement de son prédécesseur, c'est que la crainte d'une guerre de la part des Daces l'obligeoit de ménager ses finances. Il avoit donné lieu pareillement aux mouvemens de ces peuples par trop de facilité, & en leur rendant les otages que Caracalla avoit exigés d'eux pour assujettir & réprimer leur inquiétude.

Il sacrifioit tout, comme l'on voit, au repos : & après avoir établi la paix avec les Parthes & avec l'Arménie, de retour à Antioche, il se conduisit comme s'il n'eût eu qu'à jouir de sa fortune. Il s'annonçoit sur le pied d'imitateur de Marc-Auréle : mais c'étoit en des choses extérieures, & aisées à copier ; une démarche grave, l'attention à ne point précipiter ses réponses, un ton si bas, lorsqu'il parloit, qu'on avoit peine à l'entendre. Il s'en falloit beaucoup qu'il n'exprimât en lui-même les grands traits de ce sage

Il revient à Antioche, & se livre au plaisir & au luxe.
Herod. l. V.

Empereur, son activité & sa persévérance au travail, son zêle pour le bien public, sa noble simplicité, son austére tempérance. Au contraire il négligeoit les affaires : il se livroit aux délices, aux spectacles, à la Musique : il donnoit dans le luxe, & paroissoit vétu magnifiquement, & ceint d'un bandeau enrichi d'or & de pierreries. Ce goût de magnificence plus convenable aux mœurs Asiatiques, qu'à la sévérité Romaine, blessoit d'autant plus les yeux, que Macrin succédoit à un Empereur qui avoit affecté de vivre moins en Prince qu'en soldat.

Disposition de son armée à la révolte. *Dio, lib. LXXVIII. He.od. l. V.*

Il avoit bien d'autres soins à prendre, s'il eût connu la position où il étoit. Une armée mécontente des mauvais succès de la guerre, & d'ailleurs indisciplinée & indocile, déshabituée des exercices & des fatigues militaires, corrompue par la mollesse, éxigeant des gratifications & des libéralités immenses, & ne voulant rien faire pour les mériter, c'étoit-là dequoi donner à Macrin de vives allarmes. Un Empereur plein de vigueur & de courage auroit eu bien de la peine à contenir dans le devoir de pareils soldats : & comment pouvoit y réussir Macrin, qu'ils méprisoient ?

Il tenta cependant d'introduire parmi eux la réforme ; & il faut convenir qu'il prit à cet égard un tempérament assez sage. Il assûra aux gens de guerre qui étoient actuellement dans le service la jouïssance des droits & privilèges à eux accordés par Caracalla : mais il déclara que par rapport à ceux qui s'enrôleroient à l'avenir, il raméneroit les choses au pied sur lequel Sévére les avoit laissées. Si à cet arrangement il eût ajouté la précaution de séparer son armée, de renvoyer ses Légions chacune dans leurs quartiers, & de revenir promptement lui-même à Rome, où il étoit désiré & appellé par le peuple à grands cris, peut-être auroit-il prévenu sa funeste catastrophe. Mais il laissa sans aucune nécessité, puisqu'il n'y avoit plus de guerre, ses troupes rassemblées dans la Syrie & aux environs ; & il leur donna ainsi moyen de devenir plus audacieuses par la vûe de leurs forces réunies. La crainte se mit encore de la partie. Persuadés que la ratification des priviléges qu'ils tenoient de Caracalla étoit extorquée par la politique, ces vieux soldats ne doutérent point que dès qu'on les auroit affoiblis en les

disperſant, on ne les réduisît à la condition des nouveaux. Enfin des exemples de juſtice que fit Macrin ſur quelques-uns d'entre eux qui avoient commis des violences & des excès dans la Méſopotamie, ou qui s'étoient rendu coupables de ſédition, achevérent d'inquiéter & d'aigrir les eſprits. Capitolin l'accuſe d'avoir pouſſé la ſévérité en ces ſortes de cas jusqu'à la cruauté. Mais cet Ecrivain ſe déchaîne tellement contre Macrin, qu'il eſt peu croyable ſur le mal qu'il en dit. Il paroît qu'il a travaillé d'après les bruits calomnieux que fit répandre Héliogabale pour rendre odieuſe la mémoire de ſon prédéceſſeur.

Capit. Macr. 12.

Lamprid. Heliog. 8.

Une armée ainſi diſpoſée ne pouvoit manquer d'embraſſer & de ſaiſir avidement la premiére occaſion de révolte qui ſe préſenteroit. C'eſt ce qui arriva : & pour ſe défaire de Macrin, dont le caractére étoit mêlé de bien & de mal, elle porta au trône le plus honteux & le plus indigne ſujet qui ait jamais ſouillé la pourpre & le nom des Céſars. Il faut ici le faire connoître.

Origine d'Héliogabale.

L'Impératrice Julie avoit une ſœur, nommée Julia Mæſa, qui ne lui cé-

doit en rien pour l'ambition & pour l'intrigue. Mæsa vécut avec sa sœur dans le Palais Impérial, tant que durérent les régnes de Sévére & de Caracalla. Après la mort de celui-ci, & celle de Julie, qui suivit de près, Mæsa fut obligée par Macrin de se retirer à Emése en Phénicie, sa ville natale, où son pére Bassianus avoit exercé le Sacerdoce du temple du Soleil.

Dio, lib. LXXVIII. Herod. l. V. Capit. Macr. 9. & 10. & Lamprid. Héliog. 1. & 2. Vid. & Valess. not. ad Dion. Excerpta, p. 111.

Elle avoit été mariée à Julius Avitus, personnage Consulaire; & de ce mariage elle avoit eu deux filles, Julia Soæmis, & Julia Mamæa. Mamée est bien connue, & tout le monde sait qu'elle fut la mére de cet aimable Empereur qui prit les noms d'Aléxandre Sévére. Soæmis avoit épousé Varius Marcellus, à qui une mort prématurée ne donna pas le tems de parvenir au Consulat: & de ce mari, ou du commerce adultére avec Caracalla, elle eut un fils, qui porta un grand nombre de différens noms. Il fut appellé Bassianus, du nom de son bisayeul; Avitus, à cause de son grand-pére; Varius, du nom de son pére: lorsqu'il fut Empereur il s'attribua les noms de Marc-Auréle-Antonin: enfin la dignité de Prêtre du Soleil, que

l'on adoroit à Eméſe ſous le nom d'Héliogabale *, & le zêle inſenſé qu'il témoigna pour ce culte, lui firent donner à lui-même le nom d'Héliogabale, ſous lequel il eſt principalement connu dans l'Hiſtoire.

Dio. Herod. Capit. Lamprid.

Mæſa en ſe retirant à Eméſe, emmena avec elle ſes filles, toutes deux veuves, & ſes deux petits-fils, dont l'un, c'eſt-à-dire Héliogabale, avoit treize ans, & l'autre neuf. Elle tâcha dabord de ſe conſoler du changement arrivé dans ſa fortune, en faiſant conférer à l'aîné de ſes petits-fils le Sacerdoce du temple d'Eméſe, qu'avoit poſſédé leur biſayeul. C'étoit une grande & belle place dans le pays. Elle donnoit l'intendance d'un temple magnifique, tout brillant d'or & de pierres précieuſes, où envoyoient leurs offrandes tous les Princes & les peuples de l'Orient. Le ſimulacre du Dieu étoit comme celui de Vénus à Paphos, une pierre de figure conique, de couleur noire, que l'on prétendoit être

* *On prétend que ce nom doit s'écrire* Elagabal : *& de fait, cette façon de l'énoncer ſe rapporte mieux à l'étymologie Hébraïque ou Phénicienne, qu'on lui attribue avec aſſez de vraiſemblance,* El haggabar, *le Dieu puiſſant. J'ai ſuivi la forme qui a prévalu dans l'uſage.*

tombée du ciel, & que la superstition révéroit, comme une image du Soleil, qui n'étoit pas faite de main d'homme. Les cérémonies religieuses s'y exécutoient pompeusement : les habits sacerdotaux étoient superbes : & lorsque le jeune Prêtre, qui joignoit aux graces de l'enfance une beauté ravissante, paroissoit revêtu de ces ornemens, il attiroit & charmoit tous les regards : on pouvoit le comparer, dit Hérodien, aux plus belles représentations de Bacchus. On accouroit de toutes parts pour le voir célébrer les sacrifices & les fêtes, danser en choeur au son de la flûte & de toutes sortes d'instrumens de Musique, & l'on ne pouvoit se lasser d'admirer un si bel enfant.

Une Légion campée près d'Emése le reçoit dans son camp, & le proclame Empereur.

Mais nuls spectateurs ne le considéroient plus curieusement que les soldats. Il y en avoit une Légion campée près d'Emése. De ce camp ils se rendoient en foule au temple : ils y voyoient Héliogabale, ils s'attachoient à lui : & l'amour qu'ils conservoient pour Caracalla, leur haine pour Macrin, leur faisoient prendre un vif intérêt à un jeune Prince parent de l'un, ennemi né de l'autre.

Mæsa, femme ambitieuse à l'excès, & résolue de tout risquer plutôt que de demeurer dans l'obscurité de la condition privée, dès qu'elle fut instruite de ces dispositions favorables, se mit en devoir d'en profiter. Elle commença par semer le bruit, que le jeune Héliogabale, étoit non seulement parent, mais fils de Caracalla : & ne craignant point de déshonorer ses filles, elle disoit que cet Empereur les avoit aimées, & qu'elles avoient eu pour lui toutes les complaisances qu'il exigeoit. A ce motif, qui faisoit une forte impression sur les troupes, elle ajoutoit un attrait encore plus puissant. Ayant amassé de grandes richesses pendant le tems de son crédit, elle répandoit l'argent parmi les soldats, & elle leur promettoit de plus abondantes largesses encore dans la suite : elle se montroit disposée à épuiser ses trésors, s'ils mettoient son petit-fils sur le trône.

Elle fut très bien servie dans l'exécution de ses desseins par Eutychien & par Gannys, l'un affranchi des Césars, l'autre instituteur & gouverneur de l'enfance d'Héliogabale. Ces deux hommes, quoiqu'avec des caractéres

très différens, étoient l'un & l'autre puissans en intrigues. Ils échaufférent les esprits des soldats de la Légion campée près d'Eméſe, & ils agirent si efficacement auprès d'eux, qu'ils les engagérent à recevoir pendant la nuit le jeune Prince dans leur camp, & à le reconnoître pour Empereur. Au moment convenu ils le revêtirent d'une robe pareille à celle que portoit Caracalla dans son enfance, afin de fortifier la ressemblance qu'ils lui attribuoient avec celui qu'ils disoient être son pére: & Héliogabale, accompagné d'eux & de toute sa famille, s'étant présenté à une des portes du camp, y fut reçû au milieu de mille acclamations de joie, décoré du nom d'Antonin, & salué Empereur. Cet événement est daté par Dion de la nuit du quinze au seize Mai. Les soldats, après une pareille démarche, s'attendant bien à être attaqués par Macrin, munirent leur camp de toutes sortes de provisions, & se préparérent, s'il en étoit besoin, à soutenir un siége.

Un corps de troupes envoyé par Macrin contre lui passe dans son parti.

Macrin regarda dabord ce mouvement comme peu de chose, & dédaignant de se mettre lui-même en

campagne contre un enfant, il se contenta d'envoyer Ulpius Julianus, l'un de ses Préfets du Prétoire, avec quelques troupes, pour châtier les rebelles. Le Préfet avoit dans sa petite armée un corps d'auxiliaires Maures, extrémement attachés à Macrin leur compatriote, & tout dévoués pour sa cause. S'il eût profité de leur ardeur, il pouvoit en arrivant forcer le camp des mutins, & tout d'un coup terminer la querelle. Déja quelquesunes des portes du camp étoient enfoncées. Mais soit que la timidité le retînt, ou l'espérance d'une soumission volontaire de la part de ceux qu'il attaquoit, il fit retirer ses troupes, & manqua l'occasion, qui ne revint plus.

Les assiégés pendant la nuit fortifiérent leurs portes par de nouveaux ouvrages : & le lendemain, lorsque Julianus vint leur livrer un second assaut, ils le soutinrent avec un courage qu'avoit augmenté l'heureux succès de leur résistance du jour précédent. En même tems ils firent monter sur le mur le jeune Héliogabale, qu'ils nommoient Antonin, & le montrant à leurs camarades, ils les invitoient à reconnoître le fils & l'héritier d'un

Empereur qui les avoit tant aimés. « Que faites-vous ? leur crioient-ils. » Pourquoi employez-vous vos armes » contre le fils de votre bienfaiteur ? » Ils comparoient avec le visage de leur nouveau Prince des portraits de Caracalla enfant, & voyant les choses comme ils vouloient les voir, ils y observoient une ressemblance qu'y mettoit leur imagination prévenue. Ils achevérent de séduire les assiégeans en faisant briller à leurs yeux l'argent qu'ils avoient reçu de Mæsa, & en leur représentant qu'il ne tenoit qu'à eux de mériter de pareilles libéralités. Héliogabale parla lui-même du haut du mur, il tint les discours qui lui avoient été dictés, & confirma les promesses que l'on faisoit en son nom. Les soldats de Julianus, qui, si l'on excepte les Maures, avoient peu d'attache au parti pour lequel ils combattoient, cédérent sans peine à de si douces amorces. Envain leurs Tribuns & leurs Centurions firent des efforts pour les retenir. Bien loin d'écouter aucune remontrance, les soldats furieux se jettent sur leurs officiers & les massacrent, enhardis à ce crime par un émissaire d'Eutychien, qui promettoit aux

meurtriers la dépouille & le grade de celui qu'ils auroient tué. Julianus se déroba dans le moment à leur fureur par la fuite : & les séditieux, libres alors de tout obstacle, passent dans le camp de ceux qu'ils étoient venus assiéger. Le nombre des rèbelles s'accrut encore par les transfuges qui accoururent de toutes parts, attirés par l'amour de la nouveauté & par de flateuses espérances.

Macrin donne à son fils le rang & le titre d'Auguste. Largesses à cette occasion.

Macrin, en faisant partir Julianus contre les révoltés d'Eméle, n'étoit pas demeuré oisif : mais il avoit pris sur lui des soins tranquilles, & des mesures de politique, plus convenables à son inclination que les opérations de la guerre. Averti par le danger combien il lui étoit nécessaire de s'affermir de plus en plus, & cherchant l'occasion de faire une nouvelle largesse aux troupes, dont il avoit un intérêt si pressant de gagner l'affection, il résolut d'élever son fils au rang d'Auguste. Pour cela il se transporta à Apamée, où étoit un camp de Prétoriens, & après avoir de leur consentement, déclaré Auguste le jeune Diaduméne, qui n'avoit pas dix ans accomplis, il promit aux soldats vingt

mille ſeſterces * par tête, & leur en diſtribua ſur le champ quatre mille **, accompagnant cette libéralité d'autres dons encore & d'autres faveurs. Il gratifia auſſi le peuple à ce même ſujet, d'une diſtribution de ſix cens *** ſeſterces en faveur de chaque citoyen de Rome, comme pour tenir lieu d'un repas public, & donné à toute la multitude : & par une petite fineſſe, voulant cacher un motif que les circonſtances rendoient évident & palpable, dans la lettre qu'il écrivit pour annoncer cette largeſſe, il ne dit pas un mot de la rébellion d'Eméſe, & préſenta pour ſeul & unique objet la promotion de ſon fils au rang ſuprême d'Auguſte.

Il en étoit-là, lorſqu'il apprit le mauvais ſuccès de l'affaire d'Eméſe, & la trahiſon de ſes troupes qui avoient paſſé dans le camp de ſon rival. Cette nouvelle lui fut apportée d'une façon ſinguliére & inſultante. Julianus avoit été bientôt découvert dans l'aſyle où il étoit allé ſe cacher. Il y fut tué, & un ſoldat lui coupant

* *Deux mille cinq cens livres.*
** *Cinq cens livres.*
*** *Soixante-&-quinze livres.*

la tête, l'enveloppa dans un paquet de plusieurs linges bien fiscelé & cacheté du sceau de Julianus lui-même : après quoi il partit, & vint se faire annoncer à Macrin comme lui apportant la tête d'Héliogabale. Pendant qu'on développa le paquet, le soldat s'enfuit, & Macrin reconnoissant la tête de Julianus, conçut sa disgrace, dont il ne tarda pas à apprendre le détail. Effrayé, il se retira à Antioche ; & aussitôt les soldats qui venoient de proclamer son fils Auguste, se déclarérent contre lui, & pour Héliogabale.

Les deux partis se trouvérent alors en état de se contrebalancer. Malgré tant de défections, il restoit à Macrin un assez grand nombre de troupes dont la fidélité n'avoit point encore branlé : & Héliogabale, par les forces qu'il avoit acquises, étoit devenu assez puissant pour ne point craindre de sortir de son camp, & de tenir la campagne. En même tems des couriers furent dépêchés de part & d'autre, des lettres envoyées dans toutes les Provinces & à toutes les armées. La contrariété des intérêts y produisit des mouvemens, y excita des trou-

bles, mais qui n'eurent pas de grandes suites, parce que la querelle fut bientôt décidée.

Lettres plaintives, qu'il écrit au Sénat & au Préfet de la ville.

Dion nous a conservé un précis des Lettres que Macrin écrivit en cette occasion au Sénat & à Marius Maximus Préfet de la ville, & il faut avouer qu'il n'en résulte pas une idée bien avantageuse du courage ni de la prudence de cet Empereur. Dans celle qui s'adressoit au Sénat, Macrin parloit avec beaucoup de mépris d'Héliogabale, qu'il traitoit d'enfant & d'étourdi. Il n'y a rien là qui doive étonner. Mais il se plaignoit, bien inconsidérément, ce me semble, des soldats qu'il avoit tant de raisons de ménager, & il leur reprochoit leur avidité que rien ne pouvoit assouvir, & à laquelle il attribuoit la pente qu'ils avoient à le quitter. Il témoignoit aussi de la pusillanimité & de la défiance, en se consolant de son malheur par la satisfaction qu'il ressentoit, disoit-il, d'avoir pû survivre à un tyran parricide, qui étoit le fléau de l'Univers. Enfin son peu de jugement paroîssoit en ce qu'il insistoit beaucoup sur le bas âge d'Héliogabale, pendant qu'il venoit de nommer Auguste son fils, qui étoit

de quatre ans plus jeune. La lettre à Marius Maximus contenoit uniquement des plaintes contre les ſoldats. Macrin y diſoit entre autres choſes, qu'il étoit impoſſible de leur payer ce qu'ils prétendoient leur être dû, vû que les augmentations ſeules accordées par Caracalla ſe montoient à deux cens * quatre-vingts millions de ſeſterces par an. Cette allégation pouvoit être vraie, mais elle étoit bien déplacée dans un tems de trouble, & où le ſort de celui qui écrivoit dépendoit abſolument des gens de guerre.

Héliogabale déclaré ennemi public par le Sénat.

Le Sénat, quoiqu'aſſez peu content de Macrin, & peu prévenu d'eſtime pour lui, avoit encore plus mauvaiſe idée du gouvernement d'un enfant, conduit par des femmes, & par deux Miniſtres tels qu'Eutychien & Gannys. Cette Compagnie ſuivit donc ſes maximes : elle demeura fidéle à l'Empereur qu'elle avoit reconnu, & déclara ennemis publics Héliogabale, ſon couſin, Soæmis & Mamée leurs méres, & Mæſa leur ayeule, offrant conformément, à ce qu'avoit fait Macrin, l'amniſtie à ceux qui avoient embraſſé leur parti, s'ils revenoient à ré-

* *Trente-cinq millions de livres Tournois.*

ſipiſcence. Mais ce n'étoient point des Décrets du Sénat qui pouvoient terminer une ſemblable querelle : il fallut que les armes en décidaſſent.

Macrin ayant raſſemblé toutes ſes forces, ſe préparoit à aller attaquer Héliogabale. Celui-ci lui épargna plus de la moitié du chemin, & s'étant mis en marche, il fit une telle diligence, que Macrin eut aſſez de peine à venir à ſa rencontre près d'une bourgade qui n'étoit qu'à dix-huit milles d'Antioche.

Bataille, où Macrin eſt vaincu.

Là les armées ſe choquérent le ſept Juin. Gannys, qui commandoit celle d'Héliogabale, quoiqu'il n'eût aucune expérience dans la guerre, & qu'il eût toujours vécu dans les délices, trouva néantmoins dans un génie heureuſement né aſſez de reſſources pour faire le métier de Capitaine. Il ſçut s'emparer d'un poſte important : il rangea avantageuſement ſes troupes en bataille, & il les encouragea puiſſamment par le motif de la néceſſité de vaincre, ſi elles ne vouloient éprouver la vengeance d'un ennemi juſtement irrité. Cependant les Prétoriens de Macrin, tous gens d'élite, & devenus plus alertes & plus diſpos, parce qu'on les

avoit déchargés de ce qu'il y avoit de plus pesant dans leur armure, combattirent avec tant de valeur, qu'ils enfoncérent les ennemis, & commencérent à jetter parmi eux le désordre. En ce péril, l'ambition & l'audace firent de Mæsa & de Soæmis des Héroïnes. Elles descendirent de leurs chars, & courant audevant des fuyards, elles s'efforcérent de les retenir par leurs cris & par leurs larmes. Le jeune Héliogabale aussi donna, en cette seule occasion de sa vie, quelques signes de vigueur. Monté sur un cheval de guerre, l'épée nue à la main, il animoit les siens à retourner au combat à son exemple. Ces exhortations opérérent leur effet. La honte réveilla le courage dans les vaincus. Ils s'arrêtent, ils se rallient, ils font ferme, & se mettent en devoir de regagner le terrain qu'ils avoient perdu.

On peut placer en ce moment, où les affaires d'Héliogabale se rétablirent, ce que raconte Hérodien d'un grand nombre de transfuges, qui abandonnérent Macrin pour passer dans le parti opposé. Cette désertion effraya Macrin, & désespérant avant le tems, il eut la lâcheté de quitter le

champ de bataille pendant que ses Prétoriens se battoient vaillamment pour sa cause. Ces braves gens, ne sachant ce qu'étoit devenu leur Empereur, ne laissérent pas de soutenir le combat pendant longtems. Leur propre gloire étoit pour eux un suffisant aiguillon. Enfin néantmoins Héliogabale, que les transfuges avoient averti de la fuite de Macrin, ayant fait représenter aux Prétoriens, qu'ils combattoient sans objet, & qu'un lâche qui les avoit abandonnés, ne méritoit pas qu'ils se sacrifiassent pour lui; que d'ailleurs ils n'avoient rien à craindre en se rendant, & que non seulement il leur accordoit le pardon, mais la continuation de leur service auprès de sa personne, ils se résolurent à se soumettre sans avoir été vaincus, & ils reconnurent Héliogabale pour Empereur.

Il se sauve à Antioche, & de là ayant traversé l'Asie Mineure, il est arrêté à Chalcédoine.

Macrin, au sortir du combat, pour se faire recevoir dans Antioche, répandit le bruit qu'il avoit remporté la victoire. Arrivé en cette ville, son premier soin fut de tâcher de mettre son fils en sûreté, & il chargea des personnes de confiance de le mener chez Artabane Roi des Parthes. Pour

lui, il se proposoit de gagner Rome; espérant d'y trouver le Sénat & le peuple favorablement disposés à son égard, & de pouvoir renouveller la guerre avec les forces d'Occident. Son espérance n'étoit pas tout-à-fait vaine: &, comme je l'ai observé, on craignoit à Rome la tyrannie des Syriens, l'avidité & la hauteur de Mæsa, & la jeunesse d'Héliogabale.

Macrin partit d'Antioche déguisé & peu accompagné, & étant venu à Eges en Cilicie, il prit des chevaux de poste, comme un courier de l'Empereur. Il traversa ainsi la Cappadoce, la Galatie, la Bithynie, & vint à Chalcédoine, où ayant envoyé demander de l'argent à un Intendant du domaine Impérial, il fut par là reconnu & arrêté. Bientôt arrivérent ceux qui avoient été envoyés à sa poursuite par Héliogabale. Ils s'emparérent de sa personne, & le menérent jusqu'en Cappadoce. Là ayant appris que son fils avoit été pris & tué, Macrin ne put pas survivre à ce dernier désastre, & de désespoir il se jetta en bas de sa voiture, & se rompit l'épaule en tombant. Comme sa blessure apparemment ne permettoit pas d'espérer qu'on pût

Mort de Diadumène & de Macrin.

lui faire achever le voyage, on le tua dans la ville d'Archelaïs en Cappadoce ; & on porta sa tête à Héliogabale. Euseb. Chron.

Ainsi périt Macrin à l'âge de cinquante-quatre ans, n'ayant régné que quatorze mois, moins trois jours. Son fils, dont la mort précéda & hâta la sienne, n'étoit âgé que de dix ans. Leur élévation subite ne servit à l'un & à l'autre qu'à leur procurer une fin sanglante & funeste. Il est également singulier & honteux pour Macrin, que dans un âge mûr, instruit par une longue expérience des plus grandes affaires, environné de grandes forces, il ait été vaincu par un enfant, dont à peine il connoissoit le nom.

Il fut regretté au moins par comparaison avec son infame successeur. Car Dion prétend que par lui-même il méritoit peu d'être aimé, & que la mollesse à laquelle il se livra, & quelques traits de rigueur injuste, annonçoient un gouvernement qui l'eût indubitablement fait haïr. Jugement sur Macrin.

Il est pourtant certain qu'il avoit quelques bonnes qualités. Capitolin, qui ne lui est nullement favorable, lui fait honneur d'un très beau plan de réforme dans la Jurisprudence. Il assure Capit. Macr. 13.

que Macrin avoit dessein d'abolir tous les Rescrits des Empereurs, afin que les Loix seules fissent autorité dans les jugemens. Il lui paroissoit abusif, que les fantaisies de Princes tels que Caracalla & Commode eussent force de loi : & il remarquoit que Trajan n'avoit point voulu répondre par des Rescrits aux requêtes qui lui étoient adressées, de peur que l'on ne tirât à conséquence ce que le Prince accordoit souvent pour des cas particuliers, & à la considération des personnes. La briéveté du régne de Macrin ne lui permit pas d'exécuter son dessein.

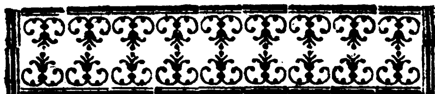
On peut juger qu'il se seroit maintenu aisément contre le mouvement tumultuaire qui le renversa, s'il eût eu autant de courage que d'esprit.

Nonia Celsa sa femme eut le titre d'*Augusta*. *Capit. Macr.* 14. & *Lamprid. Diad.* 5. & 7.

Nonia Celsa sa femme n'a pas dans l'Histoire une bonne réputation pour les mœurs & la conduite. On ne peut guéres douter qu'elle n'ait reçu le titre d'*Augusta*. Lampride rapporte une Lettre dans laquelle Macrin se félicite avec elle en des termes outrés, & dont l'excès va jusqu'au ridicule, de ce que leur fils a acquis le nom d'Antonin. Mais on doit avoir peu de confiance aux piéces données pour originales

nales par les Ecrivains de l'Histoire Auguste. Plusieurs sont manifestement fabriquées, & souvent je n'en fais par cette raison aucune mention.





SUITE DU LIVRE VINGT-TROISIEME.

FASTES DU REGNE D'HELIOGABALE.

An. R. 969. De J. C. 218. M. OPELIUS MACRINUS AUGUSTUS II. .... ADVENTUS.

Héliogabale vainqueur vient à Antioche, & sauve cette ville du pillage.

Il adresse une Lettre au Sénat, & un Edit au peuple, prenant, en vertu des seuls suffrages des soldats, tous les titres de la puissance Impériale.

Il promet de ne point conserver de ressentiment des délibérations prises par le Sénat contre lui & contre la mémoire de Caracalla : & il tint parole.

Il fait mourir les principaux amis & partisans de Macrin, & plusieurs illustres personnages.

Il se transporte à Nicomédie, où il commence à manifester son goût

pour la débauche, & pour un luxe insensé.

Il tue de sa propre main Gannys; à qui il avoit les plus grandes obligations.

Divers mouvemens de révolte, qui demeurent sans effet.

M. AURELIUS ANTONINUS AUGUSTUS II. ....SACERDOS. An. R. 970. De J. C. 219.

Héliogabale comptoit le Consulat qu'il prenoit cette année pour le second, parce qu'il s'étoit ridiculement attribué celui de Macrin.

Sa folie pour le culte du Dieu Héliogabale, dont il étoit Prêtre, & dont il porte le nom dans l'Histoire.

Il vient à Rome. Son ayeule & sa mére entrent au Sénat avec lui.

Sénat de femmes.

Il bâtit à son Dieu un temple, dans lequel il transporte tous les objets les plus sacrés de la vénération des Romains. Lui-même il préside aux cérémonies religieuses, & célébre les fêtes de ce Dieu étranger avec une pompe & une dépense infinies.

Tous les événemens de son régne se réduisent à ses débauches mons-

trueuses, & à la fureur de son luxe.

Sujets indignes mis dans toutes les places.

An. R. 971. De J. C. 220. M. AURELIUS ANTONINUS AUGUSTUS III.
EUTYCHIANUS COMAZON.

Le Collégue d'Héliogabale dans le Consulat étoit un affranchi, à qui son premier métier de farceur avoit fait donner le nom de Comazon, qui a cette signification en Grec. Il fut aussi Préfet du Prétoire, & trois fois Préfet de Rome.

An. R. 972. De J. C. 221. GRATUS SABINIANUS. SELEUCUS.

Colonie d'Emmaüs, autrement Nicopolis, renouvellée & rétablie par le ministére de Jule Africain, savant Chronologiste Chrétien, qui finissoit sa Chronique à cette année.

Prétendu phantôme d'Aléxandre, qui parcourt avec quatre cens hommes la Mœsie & la Thrace, & disparoît en Asie.

Héliogabale, sur les sollicitations de Mæsa, adopte Aléxien son cousin, fils de Mamée, le fait César, le désigne Consul pour l'année suivante avec

lui, & change ſon nom en celui d'Aléxandre.

Il le prend en haine, & veut le dépouiller des droits & des titres qu'il lui avoit donnés; & le faire périr. Sédition des Prétoriens, qui force Héliogabale de ſe réconcilier avec ſon fils adoptif.

M. AURELIUS ANTONINUS AUGUSTUS IV. AN. R. 973. De J. C. 222.
M. AURELIUS ALEXANDER CÆSAR.

Héliogabale renouvellant ſes mauvais deſſeins contre Aléxandre, eſt tué avec ſa mére dans le camp des Prétoriens le onze Mars.

Sa mémoire eſt déteſtée, & ſon nom effacé des Faſtes.



§. III.

HELIOGABALE.

Inconvéniens d'un gouvernement militaire, prouvés par l'élevation d'Héliogabale. Il préserve Antioche du pillage. Il écrit au Sénat, & adresse un Edit au peuple. Il s'attribue sans décret du Sénat tous les titres de la puissance Impériale. Son acharnement sur Macrin. Il s'approprie ridiculement le Consulat de Macrin. Il fait mourir un grand nombre d'illustres Personnages. Diverses conspirations tramées par des gens de néant. A Nicomédie Héliogabale tue de sa propre main Gannys. Il donne toute sa confiance à Eutychien. Second Consulat d'Héliogabale. Il dédaigne l'habillement Romain, & y substitue le luxe de Phénicie. Il vient à Rome. Mæsa entre au Sénat, & y fait la fonction de Sénateur. Sénat de femmes. Zêle insensé d'Héliogabale pour le culte de son Dieu. Indécence & extravagance de ses mariages. Ses dé-

bauches monstrueuses. Autres indécences de sa conduite. Son luxe insensé. Toutes les places données à d'indignes sujets. Projet de guerre contre les Marcomans. Prétendu présage de la chûte d'Héliogabale. Indignation de tous les Ordres, & en particulier des soldats contre ce Prince. Caractére aimable d'Aléxien son cousin fils de Mamée. Mæsa engage Héliogabale à adopter son cousin. Il change son nom d'Aléxien en celui d'Aléxandre. Il veut pervertir son fils adoptif, & en est empêché par Mamée. Il le prend en aversion, & veut s'en défaire par des embûches furtives. Il l'attaque ouvertement. Une sédition des Prétoriens l'oblige à feindre de se réconcilier avec lui. Il reprend bientôt ses premiers desseins. Il fait sortir tous les Sénateurs de Rome. Les Prétoriens se soulévent, & le tuent avec sa mére. Rétablissement de la Colonie d'Emmaüs.

L'HISTOIRE n'offre aucun exemple plus capable de faire sentir les inconvéniens & les dangers horribles d'un gouvernement militaire, & d'une

Inconvéniens d'un gouvernement militaire, prouvés par l'élection d'Héliogabale.

élection de souverain laissée au caprice des soldats, que l'élévation d'Héliogabale sur le trône des Césars. Un enfant de quatorze ans, Syrien d'origine & n'ayant rien de Romain, dont la plus puissante recommandation étoit d'être reputé bâtard d'un des plus méchans Empereurs qui aient jamais été, voilà celui que la licence effrénée des gens de guerre mit à la tête de l'Empire Romain, & aux mains duquel elle confia le sort de la plus belle & la plus noble portion de l'Univers.

Les suites vérifiérent l'imprudente témérité de cet indigne choix. Héliogabale fut un monstre par une impudicité qui lui assigne le premier rang d'infamie entre tant de Princes décriés pour leurs mœurs abominables, par un luxe poussé jusqu'aux derniers excès d'extravagance, par le mépris de toutes les loix, & même, ce qui peut sembler étonnant dans un tel caractére, par la cruauté. Tout jeune qu'il étoit, il avoit déjà fait preuve d'une partie de ces vices, & la souveraine puissance lui donna moyen de les déployer sans aucune retenue.

Il préserve Antioche du pillage.

Il débuta néantmoins par un trait qui a quelque chose de louable. Le

lendemain de sa victoire sur Macrin, il vint à Antioche, & ses soldats vouloient piller cette grande & opulente ville. Héliogabale les en empêcha moyennant la promesse qu'il leur fit de leur distribuer deux * mille sesterces par tête. Il est vrai qu'il ne lui en coûta rien, & que la somme à laquelle se montoit cette largesse fut tirée des habitans d'Antioche : mais ils se trouvérent heureux d'en être quittes à si bon compte.

Dio, lib. LXXIX.

D'Antioche, il écrivit une lettre au Sénat, & adressa un Edit au peuple Romain. Ces deux piéces étoient remplies d'invectives contre Macrin, auquel il reprochoit surtout la bassesse de sa naissance, & l'audace qu'il avoit eue de se faire Empereur n'ayant pas encore le droit d'entrée au Sénat. Ce reproche étoit bien déplacé dans la bouche d'un Empereur de quatorze ans. Avec aussi peu de jugement il insistoit sur le bas âge de Diaduméne, nommé Empereur par son pére avant sa dixiéme année accomplie. Il en vouloit singuliérement à ce jeune Prince, qu'il regardoit avec des yeux de rival : & dans la suite il répandit con-

Il écrit au Sénat, & adresse un Edit au peuple.

Lamprid. Hélioq. 8.

* Deux cens cinquante livres.

tre lui toutes ſortes de bruits injurieux; qu'il obligea même des Ecrivains à inſérer dans leurs ouvrages.

Dio.

Pour ce qui le concernoit lui-même, Héliogabale dans ſa lettre & dans ſon Edit prodiguoit les plus magnifiques promeſſes. Il s'annonçoit comme devant prendre pour modéles de ſa conduite Auguſte & Marc-Auréle. Il s'engagea en particulier à ne tirer aucune vengeance des délibérations priſes contre lui, ou contre la mémoire de Caracalla, en vertu des ordres de Macrin : & ſur cet article, il tint parole. D'autres objets & d'autres crimes l'occupérent, & le paſſé ſortit de ſon eſprit.

Il s'attribue ſans décret du Sénat tous les titres de la puiſſance Impériale.

Il fit ſentir tout d'un coup combien il auroit peu de conſidération pour le Sénat & pour les anciennes maximes, en s'attribuant ſur le ſimple ſuffrage des ſoldats tous les titres de la puiſſance Impériale. Dans les deux piéces dont je viens de donner le précis, il ſe qualifioit *l'Empereur Céſar, fils d'Antonin, petit-fils de Sévére, le Pieux, l'Heureux, Auguſte, Proconſul, revêtu de la puiſſance Tribunicienne.* Aucun de ſes prédéceſſeurs n'en avoit uſé ainſi. Tous avoient voulu devoir à un Décret du Sénat & à

une Ordonnance du peuple, les titres de puissance & d'honneur qui caractérisoient le rang suprême. Cette innovation étoit d'une dangereuse conséquence, & elle marquoit dans le Prince & dans son Conseil ou une grande ignorance ou un grand mépris des Loix.

L'indignation que les Sénateurs en conçurent fut étouffée par la crainte, d'autant plus qu'il y avoit ordre à Pollion actuellement Consul, d'employer la force & les armes, s'il se trouvoit quelquun qui fit résistance. Ils décernérent donc à Héliogabale tous les titres dont il s'étoit emparé. Il est vraisemblable qu'ils décorérent aussi alors Mæsa & Soæmis du nom d'*Augusta*, qu'elles prennent sur leurs médailles. Ils regrettoient Macrin, & détestoient Caracalla : & leur misérable servitude les avilissoit au point, que contraires à tous leurs voeux, ils chargérent Macrin d'opprobres, & le déclarérent ennemi public, honorérent Caracalla des plus grands éloges, &, pour comble d'ignominie & d'infortune, témoignérent souhaiter que son fils lui ressemblât.

Dio ap. Vales.

Tillem. Hél.

Dio.

Son acharnement sur Macrin.

L'acharnement d'Héliogabale sur

Macrin, quoique peu étonnant de la part d'un ennemi, choqua néantmoins, comme poussé à l'extrême. Dans la vûe de rendre odieux son prédécesseur aux gens de guerre, & de s'en faire aimer par comparaison, il rendit publics les Mémoires secrets des arrangemens que cet Empereur avoit projettés pour la réforme des armées, & la lettre dans laquelle il se plaignoit beaucoup des soldats à Marius Maximus Préfet de la ville.

Il s'approprie ridiculement le Consulat de Macrin.

On trouva aussi non seulement de l'excès, mais de l'extravagance dans la fantaisie qu'il eut de s'approprier le dernier Consulat de Macrin. Ce Prince s'étoit fait Consul ordinaire au commencement de l'année, & n'ayant géré sa charge tout au plus que quatre mois, il en étoit sorti avant qu'il fût en aucune maniére question d'Héliogabale, & dans un tems où celui-ci se jugeoit bien honoré du titre de Prêtre du Soleil. Le nouvel Empereur se rendoit donc souverainement ridicule, en substituant son nom à celui de Macrin dans les Fastes & dans les Actes publics: de façon qu'il s'attribuoit un Consulat dont il n'avoit pas pû voir l'idée même en songe. Mais

ce font là des taches légéres, & qui ne valent pas la peine d'être remarquées dans un Héliogabale.

Il fait mourir un grand nombre d'illuftres perfonnages.

Sa cruauté fe manifefta avant même qu'il eût quitté la Syrie. Les principaux amis & créatures de Macrin éprouvérent fa vengeance, tels que Julianus Neftor Préfet du Prétoire, Fabius Agrippinus Gouverneur de Syrie, plufieurs Chevaliers Romains, Réanus Commandant en Arabie, Claudius Attalus Proconful de Chypre, Décius Triccianus, qui commandoit au tems de la révolution les Prétoriens du camp d'Albe, après avoir été, comme je l'ai dit, Gouverneur de la Pannonie. Des ordres furent pareillement envoyés à Rome pour mettre à mort plufieurs grands perfonnages, que les liaifons qu'ils avoient eues avec Macrin rendoient fufpects au nouveau Gouvernement. D'autres, que l'on ne pouvoit accufer d'avoir eu aucune part aux troubles précédens, mais qui par leur crédit, par leurs places, par leurs talens, fembloient capables de fe faire craindre, furent facrifiés aux ombrages que l'on avoit conçus d'eux. Dion en nomme plufieurs, qui ne nous font pas

d'ailleurs connus, quoiqu'ils eussent un rang considérable dans la République : & cet Historien observe qu'Héliogabale, en abattant un si grand nombre de têtes illustres, ne daigna pas même en écrire un seul mot au Sénat.

Ce Prince & son Conseil traitérent tout-à-fait cavaliérement les affaires les plus graves, & ils sembloient se jouer de la vie des premiers hommes de l'Empire. Silius Messala & Pomponius Bassus furent déférés par ordre du Ministére, comme mécontens du Gouvernement, & sur cette accusation vague condamnés à mort. Après le jugement arriva une lettre d'Héliogabale au Sénat, dans laquelle commençant dabord par se plaindre de ce que ces deux Sénateurs s'étoient rendu les censeurs de sa conduite, & les inquisiteurs de ce qui se passoit dans le Palais, il ajoutoit : « Je ne » vous envoie point les preuves de la » conspiration qu'ils avoient tramée » contre moi, parce que ces piéces » seroient maintenant inutiles, & les » trouveroient déja morts.

Diverses conspirations

Au reste les soupçons qu'il se formoit d'intrigues concertées pour en-

vahir le trône, n'étoient pas sans quelque fondement. Après l'exemple de son élévation, & dans la confusion où étoient toutes choses par la licence militaire & par le mauvais Gouvernement, il n'étoit personne qui ne crût pouvoir aspirer à l'Empire. Dion cite jusqu'à cinq entreprises de cette nature, toutes tentées par des hommes plus méprisables les uns que les autres : & ce ne sont pas les seules, mais les plus importantes dont il ait eu connoissance. Deux de ces chefs de conspiration étoient Sénateurs, mais l'un avoit servi longtems comme Centurion, l'autre étoit fils d'un Médecin. Un fils de Centurion, un ouvrier en laine, eurent la même audace. Un homme du peuple essaya de soulever la flotte de Cyzique, pendant que l'Empereur étoit à Nicomédie. Tous ces mouvemens demeurérent sans effet, & ne causérent que la perte de leurs auteurs. Mais ils n'en prouvent pas moins l'affreux désordre, où l'altération des anciennes maximes, & l'indignité de ceux qui remplissent la premiére place, sont capables de plonger les plus puissans Etats. Et ce n'est ici encore que l'échantillon du trouble & de la com-

tramées par des gens de néant.

bustion où nous verrons l'Empire Romain dans un certain nombre d'années.

A Nicomédie Héliogabale tue de sa propre main Gannys.
Dio ap. Val.

Je viens de parler du séjour d'Héliogabale à Nicomédie. Il s'y étoit transporté pour s'approcher de Rome, & il y passa l'hiver. En y arrivant il se souilla d'un meurtre plus criant encore que tous ceux que j'ai rapportés jusqu'ici. Il avoit les plus étroites obligations à Gannys, instituteur de son enfance, & principal instrument de sa haute fortune. C'étoit Gannys qui avoit tramé l'intrigue, soulevé les soldats, introduit le jeune Héliogabale dans le camp, contribué plus qu'aucun autre à la victoire sur Macrin. Gannys étoit estimé de Mæsa, & ne plaisoit que trop à Soæmis. Peu s'en fallut même qu'il ne l'épousât avec le consentement du Prince son fils, qui ne s'éloignoit pas de lui donner le nom de César. Avec de grands vices il réunissoit des qualités très-estimables. Il aimoit le plaisir, il recevoit volontiers de l'argent. Mais il n'exerça jamais sur personne aucune véxation odieuse, & il se montroit même bienfaisant. Nous avons vû qu'il étoit brave & entendu dans la guerre. Ministre appliqué, Gouverneur atten-

tif, il vouloit que son éléve se donnât de bonne grace aux affaires, & observât les regles de la sagesse & de la retenue dans sa conduite. C'est par cet endroit qu'il s'attira la colére d'Héliogabale, qui fut assez lâchement cruel pour lui porter le premier coup de sa propre main, parce qu'aucun soldat n'osoit commencer l'exécution. Cette horrible ingratitude dévoila pleinement le mauvais cœur du nouveau Prince, & le rendit l'objet de la détestation publique.

Non moins digne de blâme dans ses amitiés que dans ses haines, Héliogabale accorda toute sa faveur & toute sa confiance à Eutychien, flatteur & imitateur de ses vices, homme sans aucun sentiment de pudeur, bouffon & farceur de profession, ensorte que le surnom même lui en fut donné, & qu'on le désignoit aussi communément par le nom de *Comazon*, qui signifie en Grec *Farceur*, que par son vrai nom. Héliogabale combla ce misérable de dignités & d'honneurs. Il le fit Préfet du Prétoire, Consul avec lui, &, ce qui étoit sans exemple, trois fois Préfet de la ville. Il n'écoutoit que lui & ses semblables : & Mæsa

Il donne toute sa confiance à Eutychien. *Dio, lib. LXXIX.*

Herod. l. V.

elle-même, à qui il devoit tant, & dont la morale n'étoit nullement austére, perdit une partie de son crédit auprès de lui, parce qu'elle entreprit de lui faire quelques remontrances.

Second Consulat d'Héliogabale. Il dédaigne l'habillement Romain, & y substitue le luxe de Phénicie.
AN. R. 970.
Dio, & Herod.

Héliogabale prit à Nicomédie un Consulat qu'il compta pour le second, parce qu'il s'étoit attribué celui de Macrin. Dion observe que ce Prince, contempteur de toutes les bienséances, parut contre l'usage, le jour des vœux annuels, trois Janvier, avec la robe triomphale. Ses excès en ce genre furent poussés bien plus loin, au rapport d'Hérodien. Il dédaignoit tous les habillemens & toutes les étoffes à la mode des Grecs & des Romains. La laine étoit trop vile pour lui : il lui falloit de la soie teinte en pourpre, & relevée en broderie d'or. On sait combien la soie étoit alors une marchandise rare & précieuse. Le luxe même le plus hardi n'osoit encore l'employer qu'en la mêlant avec d'autres matiéres, si l'on en excepte quelques femmes, qui en avoient porté rarement des étoffes pleines. Héliogabale fut le premier des Romains qui adopta cette mollesse jusques-là inconnue aux hommes. La forme des vête-

Lamprid. Heliog. 26.

Herod.

mens dont il usoit ne répugnoit pas moins aux mœurs Romaines. Il s'habilloit en Prêtre du Soleil, & non en Empereur. Une robe à la Phénicienne, un collier, des brasselets, une maniére de tiare ou de couronne toute brillante d'or & de pierreries. Et en cet équipage il célébroit publiquement les fêtes de son Dieu chéri, & il exécutoit les danses qui faisoient partie de la cérémonie.

Mæsa, qui avoit du jugement & du sens, conçut combien ce violement de tous les usages pouvoit nuire à son petit-fils. Elle lui représenta, que se disposant à aller à Rome, il choqueroit tous les yeux par un habillement qui seroit regardé comme étranger & barbare, indigne de la gravité d'un homme & d'un Empereur, & pardonnable seulement à la mollesse des femmes. La conséquence qu'il tira de ces avis de son ayeule est singuliére. Il en conclut qu'il devoit façonner les yeux des Romains à sa maniére de se vêtir, avant que de se montrer à eux en personne. Dans cette vûe il se fit peindre en pied avec ses ornemens sacerdotaux, ayant à côté de lui la figure du Dieu dont il étoit le Prêtre : & il or-

donna que ce tableau fût placé dans le Sénat au lieu le plus apparent, audessus de la statue de la Victoire, afin que tous les Sénateurs, à mesure qu'ils entreroient, lui offrissent de l'encens & des libations de vin. Hérodien ne nous dit point quel fut l'effet de cette précaution bizarre. Mais il est aisé de penser qu'elle ne fit que hâter l'indignation des Romains, en exposant à leurs regards ce qu'ils ne connoissoient encore que sur le rapport de la Renommée. Pour achever de les irriter, il commença à leur manifester alors son zêle insensé pour le culte de son Dieu, dont il ordonna à tous les Prêtres de prononcer & d'invoquer le nom dans leurs sacrifices avant celui de toute autre Divinité.

Il vient à Rome.

Comme Mæsa souhaitoit beaucoup de retourner à Rome, où elle avoit autrefois brillé, & où elle alloit reparoître avec un prodigieux accroissement de grandeur, il est probable qu'Héliogabale s'y rendit le plûtôt qu'il fut possible. A son entrée dans sa capitale, il fit au peuple les largesses accoutumées en pareils cas, & donna des jeux magnifiques.

Mæsa entre au Sénat, &

L'ambition de Mæsa l'empêcha de

de se dire à elle-même * ce qu'elle avoit si bien remontré à son petit-fils. Elle ne craignit point d'irriter & de blesser les esprits par une nouveauté encore plus choquante que la parure d'Héliogabale. Elle entra & fit entrer sa fille avec l'Empereur au Sénat : elle dit son avis, comme membre de la Compagnie : elle fut nommée à la tête du Sénatusconsulte, comme ayant assisté à sa rédaction. C'est un exemple unique dans l'Histoire Romaine. Jamais ni Livie ni Agrippine elle-même n'avoient attenté rien de pareil : & dans la suite nulle Princesse ne s'autorisa de ce qui avoit été accordé à Mæsa & à Soæmis, pour revendiquer les mêmes prérogatives.

y fait fonction de Sénateur. *Lamprid. Héliog.* 4.

Les affaires d'Etat ne touchoient pas beaucoup Soæmis, qui vivoit, selon l'expression de Lampride, en courtisane. Elle étoit faite pour le frivole; & son fils la servit dans son goût, en établissant sur le mont Quirinal un Sénat de femmes, dont il la nomma

Sénat de femmes. *Lamprid.* 2. & 4.

* *J'attribue principalement à l'ayeule d'Héliogabale ce que Lampride dit de sa mére, parce que les soins & les traits d'ambition paroissent mieux convenir au caractére de Mæsa qu'à celui de Soæmis. D'ailleurs le même Lampride rapporte expressément en deux endroits (12. & 15.) qu'Héliogabale menoit son ayeule au Sénat.*

Préfidente. Il fe tenoit en ce lieu dès auparavant des affemblées de Dames en certains cas de cérémonie. Métamorphofées en Sénat, ces affemblées décidérent de ce qui regardoit les ajuftemens des femmes, la diftinction des voitures dont il feroit permis à chacune de fe fervir felon la différence des conditions, le cérémonial des falutations entre elles, & autres affaires de cette importance.

Zèle infenfé d'Héliogabale pour le culte de fon Dieu.
Dio. Herod. Lamprid. 3. 6. 7.

Les affaires dont s'occupoit l'Empereur n'étoient pas plus férieufes. Il n'eut rien plus à cœur, dès qu'il fut arrivé à Rome, que d'y établir le culte du Dieu qu'il révéroit, fur les ruines de tout autre culte. Il ne fe contentoit pas de lui donner la préférence fur les autres Dieux, & même fur Jupiter Capitolin : ce n'étoit pas affez pour lui de les dégrader tous, & de les faire valets de chambre du fien, fes intendans, fes fecrétaires : il vouloit qu'aucun autre Dieu que ce nouveau venu ne fût honoré dans Rome, & pour cet effet, dans le temple qu'il lui conftruifit fur le mont Palatin, il concentra tous les objets les plus facrés de la vénération des Romains. Il y fit tranfporter la pierre de Peffinon-

te qui étoit appellée la grande mére des Dieux, le Palladium, le feu éternel de Vesta, les boucliers de Numa. Il eut encore intention d'y réunir les cérémonies religieuses des Juifs & des Samaritains, & même, par le plus insensé de tous les projets, le rit Chrétien, ennemi irréconciliable de tout culte profane. Il ne pouvoit pas réussir dans ces derniéres vûes. Les Payens furent plus traitables : & Héliogabale eut la satisfaction d'assembler autour de son Dieu tout ce qu'il y avoit de plus grand dans l'Empire, le Sénat & l'Ordre des Chevaliers qui l'environnoient en amphithéatre, les gardes Prétoriennes qui l'accompagnoient pendant qu'il faisoit les fonctions de son sacerdoce. Il en résulta néantmoins dans les esprits un vif sentiment d'indignation, mais qui cédoit à la politique.

Je n'étalerai point ici le luxe & la profusion qui régnoient dans les ornemens du temple, & dans la pompe des sacrifices, les hécatombes de taureaux, les amas de parfums, le vin le plus vieux & le plus exquis répandu par tonnes, & coulant par ruisseaux avec le sang des victimes, les entrail-

les des animaux immolés portées dans des bassins d'or par les plus illustres personnages de l'Etat, qui étoient forcés de se tenir honorés de ces vils ministéres. Héliogabale lui-même, oubliant toute décence, se donnoit en spectacle vétu de sa robe sacerdotale à la Phénicienne, ayant le tour des yeux peint, les joues colorées de vermillon, a & déshonorant, dit l'Historien, par ce fard artificiel le beau & gracieux visage qu'il avoit reçu de la nature. En cet état il dansoit & chantoit marchant à reculons devant la statue du Dieu portée en procession. Les réjouissances publiques, les illuminations, les largesses de viandes, d'animaux, de vases d'or & d'argent, d'étoffes précieuses, rendoient la fête compléte.

Ces comédies n'étoient pas un pur jeu de la part du Prince. La persuasion réelle, ou, si nous voulons parler plus juste, la superstition y entroit pour beaucoup. On ne peut guéres ce semble attribuer qu'à ce motif la circoncision, à laquelle il se soumit, & la loi qu'il s'imposa de s'abstenir de chair

a φύσει τε προσωπου φαῖς ἀσχήμοσιν. Hero- ωεχῖον ὑβρίζων βα-dien.

de

de porc. Je ne sais si l'on doit croire qu'il eut même la pensée de se faire eunuque, pour imiter les Prêtres de Cybéle. Mais il n'y a point de raison de se refuser au témoignage des Historiens qui assurent qu'il portoit sur lui des amulétes sans nombre, & de toutes les espéces; qu'il pratiquoit des cérémonies magiques; & que joignant, comme il est ordinaire, la cruauté à l'impiété, il immoloit des enfans, dans la vûe de chercher l'avenir dans leurs entrailles.

Dio, & Lamprid. 8.

Un trait moins odieux, mais ridicule & extravagant au suprême dégré, c'est qu'il voulut marier son Dieu. Il eut dabord la pensée de lui donner Pallas pour épouse: mais cette Déesse guerriére n'étoit pas un parti convenable pour un Dieu tout pacifique, & même voluptueux. Il rejetta donc ce projet, & se fixa à la Vénus céleste de Carthage, Déesse originaire de Phénicie, où elle étoit honorée sous le nom d'Astarté. D'ailleurs elle passoit pour être la même divinité que la Lune: & nul arrangement n'étoit plus sortable, que de marier la Lune au Soleil. La statue de Vénus Céleste fût donc apportée de Carthage à

Dio, & Herod.

Rome : & Héliogabale prit pour sa dot tout l'or & toutes les richesses qui se trouvoient dans son temple. Il célébra le mariage du Dieu & de la Déesse avec toute la magnificence possible, & il voulut que tous les peuples & toutes les villes de l'Empire leur fissent des présens de noces.

Indécence & extravagance de ses mariages.

Il usa de pareilles exactions à l'occasion de ses propres mariages, où se fait sentir la même folie & la même extinction de pudeur, que dans tout le reste de sa conduite. En moins de quatre ans qu'il régna, il épousa quatre femmes. La premiére fut Cornélia Paula, Dame d'une rare beauté & d'une grande naissance. Elle * avoit été mariée à Pomponius Bassus, dont j'ai rapporté la condamnation & la fin funeste. Un des crimes de cet infortuné Sénateur étoit d'avoir une belle femme. A peine eut-il été mis à mort, qu'Héliogabale épousa Paula, sans donner le tems à cette Dame d'achever le deuil de son mari. Il lui donna le titre d'*Augusta*, & il fit à ses noces une dépense prodigieuse. Non seule-

* *M. de Tillemont distingue Paula de la veuve de Bassus. En examinant de près les termes de Dion, il m'a paru que cet Historien en faisoit une seule & même personne.*

ment les Sénateurs, mais leurs femmes, & les Chevaliers Romains reçurent tous des préſens. Le Prince fit diſtribuer aux citoyens du peuple ſix cens * ſeſterces par tête, & ** mille aux ſoldats. Il donna des combats de gladiateurs, des combats de bêtes, dans leſquels cinquante-&-un tigres furent tués à la fois. Après tout ce grand appareil de réjouiſſances, Héliogabale renvoya ignominieuſement Paula, la réduiſant à la condition privée, & la privant de tous les honneurs qu'il lui avoit déférés.

* *Soixante-&-quinze livres.*
** *Cent vingt-cinq livres.*

Il conçut enſuite, ou voulut paroître avoir conçu une paſſion effrénée pour une Veſtale, qui ſe nommoit Aquilia Sévéra. La plus puiſſante amorce qui l'attirât, étoit ſans doute l'illégitimité & l'impiété de l'entrepriſe. Il alla lui-même arracher ſa proie par force du temple de Veſta, & il oſa écrire au Sénat « Que d'un » grand Prêtre tel qu'il étoit, & d'une » Prêtreſſe, naîtroient des enfans » agréables aux Dieux ». C'eſt ainſi qu'il ſe glorifioit, dit l'Hiſtorien Dion, d'une action digne des plus grands ſupplices, & pour laquelle il méritoit d'être battu de verges dans la place

& ensuite étranglé dans la prison.

Il ne garda pas longtems cette Vestale déshonorée. Il prit bientôt une troisiéme femme, puis une quatriéme, & enfin il revint à Sévéra.

Ses débauches monstrueuses. Ces déréglemens outrés ne sont encore rien en comparaison des infamies monstrueuses dont se souilla d'ailleurs Héliogabale, & qui lui procurent cet avantage qu'un Ecrivain modeste ne peut en faire le récit. Quel moyen de raconter la vie d'un Prince qui fit le métier de courtisane, qui se maria comme femme, qui habillé en femme, travaillant en laine, vouloit être appellé *Madame & Impératrice* ?

Son mari étoit un certain Hiéroclès, esclave Carien d'origine, & conducteur de chariots dans le Cirque. Ce misérable acquit un pouvoir qui surpassoit celui de l'Empereur même.

Lamprid. 10. Il vendoit * toutes les graces : il promettoit aux uns, menaçoit les autres, & tiroit de l'argent de tous en les trompant. « J'ai parlé de vous à l'Em» pereur, disoit-il aux avides courti-

* *J'attribue à Hiéroclès ce que Lampride dit de Zoticus, dont il sera bientôt parlé dans mon texte. Le crédit de celui-ci fut, selon Dion, de si courte durée, qu'il n'eut pas le tems d'en abuser.*

» ſans : vous obtiendrez telle charge : » ou au contraire, vous avez beau» coup à craindre ». Souvent il n'étoit rien de tout cela : & néantmoins Hiéroclès ne laiſſoit pas de ſe faire bien payer. [a] Il vendoit de la fumée, pour me ſervir de l'expreſſion uſitée alors parmi les Romains : il ſe faiſoit un gros revenu de ſon crédit : artifice qui réuſſit, dit l'Hiſtorien, non ſeulement auprès des mauvais Princes, mais auſſi auprès de ceux qui ayant de bonnes intentions négligent les affaires. Sa mére, qui étoit encore eſclave à la naiſſance de ſa faveur, fut amenée à Rome en pompe avec un cortége de ſoldats, & miſe au rang des Dames dont les maris avoient été Conſuls. Héliogabale étoit tellement ſoumis à Hiéroclès, qu'il ſe laiſſoit battre par lui, & frapper au viſage, juſqu'à en porter les marques : & il tiroit vanité de ces mauvais traitemens, comme de témoignages d'un amour paſſionné. Il voulut en récompenſer l'auteur en le faiſant Céſar, & ſon attachement pour Dio.

a Qui .... omnia Heliogabali dicta & facta venderet fumis .... ut ſunt homines hujuſmodi, qui ſi admiſſi fuerint ad nimiam familiaritatem Principum, famam non ſolùm malorum, ſed etiam bonorum Principum vendunt.

cet infame fut une des principales causes de sa ruine.

Hiéroclès craignit pourtant un rival. Aurélius Zoticus, natif de Smyrne, fils d'un cuisinier, plut à Héliogabale. Mais son crédit fut de peu de durée. Hiéroclès le lui fit perdre par une voie que la pudeur ne permet point de rapporter. Zoticus fut chassé de Rome & de l'Italie : & sa disgrace lui fut avantageuse. Elle lui sauva la vie, au lieu qu'Hiéroclès périt dans la révolution qui mit sur le trône Aléxandre Sévére.

Autres indécences de sa conduite. *Lamprid.* 10. & 11.

Après ce qui vient d'être dit, je ne tiens compte, d'observer qu'un Prince si impudent dans ses actions, l'étoit aussi dans ses discours. Je n'insisterai point non plus sur certaines indécences qui seroient des taches énormes dans la vie de tout autre Prince, mais qui dans celle d'Héliogabale méritent à peine d'être relevées. Il conduisoit des chariots dans les jeux du Cirque, auxquels présidoient ses Préfets du Prétoire, les premiers Sénateurs, sa mére, son ayeule, & d'autres Dames : & dans l'exercice de cette vile fonction, il saluoit, comme s'il n'eût été qu'un simple cocher,

Dio.

les arbitres du prix, & les soldats : il demandoit son salaire, & recevoit dans la main quelques piéces d'or. Il dansoit, non seulement sur le théatre, mais dans les momens d'occupations les plus sérieuses, donnant ses audiences, & haranguant le peuple.

Ces travers lui ont été communs avec quelquesuns de ses prédécesseurs. Mais son luxe insensé fut poussé à des excès, qui effacent les Vitellius & les Néron : & plusieurs des traits que Lampride nous en administre dans un long article, lui paroissent à lui-même incroyables. N'ajoutons point foi à ce qui passe la possibilité de la nature. A cette seule exception près, tout est croyable d'un monstre en qui l'extravagance le disputoit à la corruption.

Son luxe insensé.
Lamprid. 18-32.

Il commença de bonne heure, & n'étant encore que particulier, c'est-à-dire, avant l'âge de quatorze ans, il disoit déja qu'il prétendoit être un Apicius. En effet les tapis de ses lits de table étoient d'étoffes d'or : il ne marchoit jamais qu'avec un cortége de soixante voitures. Envain son ayeule Mæsa le reprenoit, lui représentant qu'il ruineroit ses affaires, & qu'il se mettoit en danger de de se réduire au

plus trifte état. « Mon plan, répon-
» doit-il, eft d'être moi-même mon
» héritier ».

Devenu Empereur, il lâcha la bride à toutes fes fantaifies. Toute l'occupation de fa vie fut de chercher de nouveaux plaifirs. Il propofoit des prix à ceux qui inventeroient des ragoûts jufques-là inconnus. S'ils réuffiffoient, une robe de foie, préfent alors très riche & d'un grand prix, étoit leur récompenfe. Si leur fauffe ne plaifoit point, ils étoient condamnés à ne manger rien autre chofe, jufqu'à ce qu'ils euffent réparé leur faute par une meilleure & plus heureufe invention.

On n'attend pas de moi que je donne un détail exact de toutes les folies du luxe d'Héliogabale. Je choifirai ce qui me femblera de plus frappant.

Ses lits, foit de table, foit de chambre à coucher, étoient d'argent maffif. Il fe faifoit fervir des plats remplis de foies de furmulets, de cervelles de grives & d'oifeaux étrangers, de têtes de perroquets, de faifans, & de paons. Doit-on s'en étonner, pendant qu'il nourriffoit fes chiens de foies d'oies, & les lions de fa ménagerie de perroquets & de faifans ? Jamais il ne dé-

pensa pour son souper moins de cent* mille sesterces ; souvent le triple.

* Douze mille cinq cens livres.

Amateur de l'extraordinaire & du bizarre, il se plaisoit à faire un seul repas en cinq maisons d'amis différentes & situées en différens quartiers. Chacune de ces maisons devoit fournir son service. On alloit de l'une à l'autre, & un repas duroit ainsi un jour entier.

S'il se trouvoit près de la mer, il ne mangeoit point de poisson : à une grande distance, sa table étoit couverte de poissons de mer. Quelquefois dans des villages au milieu des terres il nourrissoit les paysans de laitances de murénes. La cherté & la difficulté étoient pour lui des ragoûts : & il aimoit qu'on lui grossît le prix des viandes, disant que ce surhaussement lui aiguisoit l'appétit.

C'est[a] bien de lui que l'on peut dire qu'il savoit dissiper, & non pas donner. Il faisoit souvent jetter par les fenêtres les mêmes mets que l'on servoit sur sa table, & en pareille quantité. Au lieu de confitures séches, ou autres semblables bagatelles, que l'on

a *C'est ce qui est dit d'Othon dans Tacite, Hist. I. 30.* Perdere iste sciet, donare nesciet.

donne souvent aux convives pour emporter chez eux, ceux d'Héliogabale recevoient des eunuques, des chevaux de selle avec leurs harnois, des carrosses ou chars à quatre chevaux, mille piéces d'or, cent livres pesant d'argent. S'il faisoit des largesses au peuple, ce n'étoit pas en monnoies d'argent ou d'or qu'il distribuât. Il exposoit au pillage des bœufs gras, des chameaux, des ânes, des cerfs *. Le pillage excitoit des batteries, où il périssoit souvent bien du monde, & dont le Prince se faisoit un divertissement. Car il se plaisoit à mal faire, & l'esprit tyrannique se mêloit dans ses folies.

Lamprid. 8. & Herod.

Il appelloit à ses repas de débauche les premiers de la ville, & il les forçoit de boire audelà de toute mesure. Au contraire il se réjouissoit à tourmenter par la faim ses parasites, dont il faisoit couvrir la table de mets en ivoire, ou en cire, ou en verre, ou en bois peint. Quelquefois il les étouffoit sous les tas de violettes & d'autres fleurs, qu'il faisoit accumuler en une si énorme quantité, que ces malheu-

* *Le texte porte des esclaves, servos. Saumaise croit qu'on doit lire cervos, afin que toutes les parties du dénombrement se rapportent, & qu'il soit partout question d'animaux.*

reux y demeuroient ensevelis sans pouvoir en aucune façon s'en tirer.

Je crains de fatiguer le Lecteur par ces misères, qu'il ne m'étoit pas permis de supprimer totalement, parce qu'elles font voir jusqu'où peut être poussé l'abus du pouvoir suprême & de l'opulence Impériale; mais qu'il est inutile de suivre dans les plus menus détails, parce que les traits que j'ajouterois à mon récit, n'ajouteroient rien à l'instruction.

Je ne puis néantmoins me dispenser de dire un mot de ce qui regarde le luxe d'Héliogabale dans ses habillemens & sur sa personne. Il porta des tuniques d'étoffes d'or enrichies de pierreries, dont le poids étoit si considérable, qu'il ne pouvoit s'empêcher de s'en plaindre, & de dire [a] qu'il succomboit sous le fardeau de la magnificence. Il ornoit ses souliers de pierres gravées par les plus grands maîtres: comme si le travail de ces savans Artistes, qui a besoin d'être vû de très près, eût pû briller & se faire admirer sur ses pieds.

Il voulut aussi ceindre son front

a Quum gravari se diceret onere voluptatis. *Lamprid.* 23.

d'un diadême décoré de pierres précieuses. Il trouvoit que cet ornement relevoit la beauté de son visage, & lui donnoit un air plus féminin. Il s'en servit effectivement dans l'intérieur du Palais. Mais il n'osa paroître en public avec cette marque de royauté trop détestée des Romains.

Jamais il ne porta de linge blanchi, disant que cet usage ne convenoit qu'à des mendians : jamais il n'usa deux fois des mêmes souliers, ni, dit-on, de la même bague. Il faisoit sabler de poudre d'or & d'argent les portiques par où il devoit passer pour arriver à son cheval ou à son carosse. Il prodiguoit les pierreries jusques sur ses voitures, pour lesquelles les embellissemens d'or & d'ivoire lui paroissoient trop communs.

Finissons ce fastidieux dénombrement d'extravagances par observer que bien loin d'en rougir, Héliogabale sembloit en savourer l'ignominie. Fabius Gurgès & le fils du premier Scipion l'Africain étoient renommés dans l'Histoire pour les désordres de leur jeunesse : & l'on disoit que leurs péres, pour essayer de les corriger par la honte, les avoient fait paroître aux

yeux du public avec une ſorte d'ha-billement ſingulier. Le Prince dont nous parlons affecta cet habillement, tournant en ornement pour lui ce qui avoit été une correction pour de jeunes débauchés.

J'obſerverai que certaines inventions de luxe que cet Empereur ſi décrié mit le premier en uſage, ſe conſervérent après lui. Lampride en fait 19. 22. 31.
la remarque en trois différens endroits, & nous donne ainſi lieu de conclure que le luxe a de ſi puiſſans attraits pour les hommes, qu'il ſe perpétue même d'après les exemples les plus capables de le décréditer.

Toutes les places données à d'indignes ſujets.

On juge aiſément de quelle maniére & à quel genre de perſonnes les places & les charges étoient données ſous Héliogabale. J'ai déja remarqué qu'il n'eut pas honte de faire Préfet du Prétoire, Préfet de la ville, & Conſul avec lui, le farceur Eutychien. Mais en général il avilit & ſouilla tou- Lamprid. c. 11. 12.
tes les dignités par la baſſeſſe & par les vices infames de ceux qu'il choiſiſſoit pour les remplir. Il fit ſes affranchis Gouverneurs de Provinces, Lieutenans de l'Empereur, Proconſuls. Il prit ſur les théatres, dans le Cirque,

& sur l'arêne, les officiers du Palais Impérial. Des cochers, des danseurs, devenoient les premiers personnages de l'Etat. Au défaut d'autre recommandation, l'argent pouvoit tout. Le Prince vendoit, soit par lui-même, soit par ses esclaves & par les ministres de ses voluptés, tous les emplois civils & militaires. On étoit admis dans le Sénat par le mérite de son argent, sans distinction d'âge, de naissance, ni même de revenus & de biens fonds.

Projet de guerre contre les Marcomans. Lamprid. 9.

Ce Prince perdu de vice, & noyé dans l'infamie, eut pourtant la pensée d'acquérir la gloire des armes en faisant la guerre aux Marcomans. Mais c'étoit une saillie momentanée d'un esprit léger, qui se passa sans aucun effet, & s'en alla bientôt en fumée.

Prétendu présage de la chûte d'Héliogabale.

Voilà ce que les Auteurs nous fournissent de plus remarquable sur le gouvernement & la conduite personnelle d'Héliogabale. Il ne me reste plus à raconter que sa chûte, qui fut annoncée, selon Dion, par plusieurs présages, & en particulier par un prétendu prodige, dont le récit ne fait pas beaucoup d'honneur au jugement de l'Historien.

Un génie, dit ce crédule Ecrivain, se disant Aléxandre le Grand, & imitant son équipage & son armure, se manifesta subitement, sans que je puisse dire en quelle maniére ni avec quelles circonstances, sur les bords du Danube. Delà il traversa la Mœsie & la Thrace, accompagné de quatre cens hommes qui voyageoient en Ministres de Bacchus, vêtus de peaux, ayant des thyrses en main, & ne faisant mal à personne. Il fut partout honoré & bien traité. On lui préparoit des hotelleries, on lui fournissoit abondamment les vivres : & nul n'osa l'arrêter ou lui résister, ni officiers, ni soldats; ni Intendans, ni Gouverneurs. Il déclara qu'il vouloit passer en Asie : & on le conduisit en pompe, au jour qu'il avoit marqué, jusqu'à Byzance. Il aborda à Chalcédoine : mais là ayant offert de nuit un sacrifice, & enfoui en terre un cheval de bois, il disparut.

Dion.

Afin qu'on ne doute point de cette merveille, Dion a soin de certifier qu'il étoit alors sur les lieux : & il paroît persuadé que ce phantôme désignoit Aléxandre Sévére, qui alloit bientôt succéder à son cousin Hélio-

gabale. Pour moi je ne vois ici qu'un avanturier, qui eut l'adresse de vivre quelque tems aux dépens du Public, & à qui le souvenir récent de l'admiration folle de Caracalla pour Aléxandre de Macédoine, fit naître l'idée de prendre le nom de ce conquérant, & de copier, pour preuve de ressemblance, la fantaisie qu'il avoit eue de se rendre l'émule de Bacchus. Ces sortes de prestiges ne peuvent pas durer longtems: & lorsque notre avanturier vit que le charme alloit se rompre, il se renferma prudemment dans l'obscurité. Mais sans nous amuser à un événement si peu sérieux, passons à des objets plus dignes de nous occuper.

Indignation de tous les Ordres, & en particulier des soldats, contre ce Prince. *Dio, & Lamprid. 5. & 10.*

L'horrible conduite d'Héliogabale avoit indisposé contre lui tous les esprits. Non seulement les Sénateurs, & les honnêtes gens de la ville, mais les soldats même en étoient irrités. Dès le tems qu'il s'étoit fait connoître à Nicomédie par ses premiers désordres, ils avoient commencé à se repentir de leur choix: & depuis cette époque les excès d'Héliogabale n'ayant fait que croître, la haine des soldats s'étoit augmentée dans la même proportion. Au contraire ils étoient por-

tés d'inclination pour son cousin, dont l'enfance aimable & vertueuse donnoit les plus heureuses espérances.

Caractére aimable d'Aléxien son cousin fils de Mamée.

Tillem. Héliog. & Aléx. Sev.

Aléxien, c'étoit le nom du jeune Prince, étoit né vers l'an de J. C. 208. ou 209. dans la ville d'Arcé en Phénicie, de Généfius Marcianus, & de Mamée. Tout ce que nous savons de son pére, c'est qu'il étoit Syrien, & qu'il parvint au Consulat. Mamée sa mére, seconde fille de Mæsa, est très célébre. Née dans une famille livrée à la corruption, elle se préserva de la contagion du mauvais exemple. Il ne tint pas à sa mére, que sa réputation ne souffrît une grande tache, & que son fils ne passât pour être né de Caracalla. Toute voie qui menoit à la fortune, étoit bonne à l'ambitieuse Mæsa. Mais ce discours, que l'intérêt rendoit déja suspect, est réfuté par la netteté de la conduite de Mamée depuis le tems où elle est bien connue dans l'Histoire ; & la sévérité des maximes dans lesquelles elle éleva son fils, doit opérer auprès des esprits raisonnables la justification de la mére.

Euseb. Hist. Eccl. VI. 21.

On a même prétendu qu'elle étoit Chrétienne : & il faut convenir que les termes dans lesquels Eusébe s'exprime

à ſon ſujet, autoriſe cette penſée. Il la traite de Princeſſe très [a] pieuſe envers la divinité : ce qui dans la bouche d'un Chrétien & d'un Evêque doit ſignifier la profeſſion du Chriſtianiſme. Il ajoute que frappée de l'éclat de la réputation d'Origéne, elle le manda pendant un ſéjour qu'elle fit à Antioche, & reçut de lui des inſtructions ſur la gloire du Seigneur & ſur la doctrine Evangélique. Mais enfin il ne dit pas qu'elle ait embraſſé la Religion Chrétienne : & il ne faut pas toujours preſſer les paroles d'Euſébe, qui, tout Evêque qu'il étoit, avoit l'ame très mondaine. Ce qui ne peut être révoqué en doute, c'eſt qu'elle conſerva de l'inclination pour les Chrétiens, & qu'elle en inſpira à ſon fils.

[a] θεοσεβεστάτη.

Lamprid. Al. Sev. 3. Elle l'éleva avec un très grand ſoin, & elle lui donna d'excellens maîtres pour le former dès l'enfance à toutes les parties des beaux Arts, & à tous les exercices militaires. Le jeune Aléxien, qui avoit un heureux naturel, ſe prêta de bonne grace à l'inſtruction : & il ſe fit une régle qu'il ſuivit toute ſa vie, de ne paſſer aucun jour ſans donner quelque tems & aux lettres, & aux exercices qui ſe rapportent au

métier des armes. Il réussit mieux dans l'éloquence Grecque, que dans la Latine. Le Grec étoit sa langue naturelle. Né en Syrie de péres Syriens, il n'est pas étonnant qu'il ait pris moins de goût pour le Latin, qui étoit pour lui une langue étrangére. Mamée eut encore plus d'attention à l'instruire dans la vertu que dans les Lettres : & elle trouva en lui une ame disposée à recevoir toutes les bonnes impressions. D'ailleurs il étoit beau de visage, bien-fait de sa personne, robuste pour son âge : il avoit le regard vif & plein de feu. Ainsi il ne lui manquoit rien de tout ce qui est capable de concilier l'affection.

4. & 14.

Mæsa engage Héliogabale à adopter son cousin.

Herod. l. V.

Ce fut donc avec raison que Mæsa porta sur lui ses espérances, trompées par les affreux débordemens d'Héliogabale. Elle voyoit que l'indignation des soldats se joignant à celle de tous les autres Ordres de l'Etat ne laisseroit pas longtems l'aîné de ses petits-fils sur le trône. Elle craignoit le contrecoup qui retomberoit sur elle-même, & qui la menaçoit au moins de rentrer dans la condition privée. Pour prévenir ce danger, elle résolut de faire adopter Aléxien par Héliogabale.

Elle ne fut point arrêtée par le ridicule d'une adoption qui donneroit à un enfant de treize ans un pére de dix-sept. Cette considération céda aisément à de plus importantes. Mais la difficulté étoit de faire consentir Héliogabale à une démarche qui devoit lui déplaire, & dont il pouvoit appréhender les suites. Elle l'y amena très adroitement. Elle entra dans sa façon de penser. « Vous devez, lui dit-elle, » vous occuper des fonctions de votre » sacerdoce, des mystéres, des fêtes, » de tout ce qui appartient au culte » de votre Dieu. Prenez un aide sur » qui roule le soin des choses humai- » nes, & qui chargé de l'administra- » tion des affaires vous laisse tout l'é- » clat & toute la douceur de la puis- » sance Impériale, en vous en sauvant » les embarras & les désagrémens. Cet » aide, vous l'avez sous votre main : » & pendant que vous avez un cousin, » il ne seroit pas raisonnable de penser » à un étranger ».

Héliogabale n'étoit pas un esprit fin. Il gouta la proposition de son ayeule : il se forgea dans ce nouvel arrangement une félicité qui satisferoit ses plus chéres inclinations. Plein de

cette idée, il entra au Sénat accompagné de Mæsa & de Soæmis, & déclara qu'il adoptoit Aléxien, & le nommoit César. Il se félicita même de pouvoir se donner tout d'un coup un tel fils; & il protesta qu'il n'en désiroit point d'autre, & qu'il étoit bien-aise qu'un héritier unique préservât sa maison de troubles & de divisions intestines. Il ajouta que son Dieu lui avoit inspiré la démarche qu'il faisoit, & que ce même Dieu vouloit que son fils adoptif fût appellé Aléxandre. Il lui communiquoit par l'adoption les noms de Marc-Auréle : & il est bien probable que la vénération de Caracalla pour la mémoire du vainqueur de l'Asie & des Indes fut le motif qui engagea Héliogabale à changer le nom d'Aléxien en celui d'Aléxandre. Il paroît par les médailles que ce fut dans ce même tems que le nom de Sévére lui fut donné, sans doute pour rappeller le souvenir du Prince auteur de toute la grandeur de cette maison. Le nouveau César fut désigné Consul avec l'Empereur pour l'année suivante.

Dio.

AN. R. 972.

Il change son nom d'Aléxien en celui d'Aléxandre.

Herod.

Tillem. note 2. *sur Alex. Sev.*

Herod.

La satisfaction qu'eut dabord Héliogabale de cette adoption, ne fut pas de longue durée. Comme revêtu

Il veut pervertir son fils adoptif, & en est empêché par Mamée.

de l'autorité paternelle ſur Aléxandre, il prétendit préſider à ſon éducation : & l'on peut juger ce que c'étoit qu'un plan d'éducation dirigé par Hélioga-
Lamprid. 31. bale. Il lui étoit arrivé de dire plusieurs fois qu'il ne ſouhaitoit point d'avoir des fils, de peur qu'ils ne lui donnaſſent le déplaiſir de ſe tourner au bien. Il s'étoit mis lui-même dans le cas qu'il appréhendoit, par l'adoption de ſon couſin, dont toutes les inclinations ſe portoient à la vertu. Il entre-
Herod. prit donc de le pervertir. Il voulut le former ſur ſon modéle, l'aſſocier aux fonctions de ſon ſacerdoce, lui faire exécuter des danſes indécentes & laſcives. Il trouvoit une grande oppoſition de la part de Mamée, qui éloignoit ſon fils de toutes actions & pratiques indignes du rang auquel il étoit deſtiné, & qui continuant ce qu'elle avoit heureuſement commencé, nourriſſoit en lui les progrès de la ſageſſe par les leçons des maîtres les plus habiles & les plus vertueux. Elle prenoit ſoin auſſi de lui fortifier le corps, comme je l'ai dit, par des exercices convenables à un Prince, lui faiſant apprendre à lutter, à manier les armes, à monter à cheval.

Héliogabale fut très irriré de cette conduite de Mamée. Il chaſſa du Palais tous les maîtres d'Aléxandre, alléguant qu'ils lui corrompoient ſon fils, parce qu'ils le diſpoſoient à devenir homme de bien. Quelquesuns des maîtres furent envoyés en exil, d'autres mis à mort. Parmi ces derniers Lampride cite Silvinus Rhéteur. Le fameux Juriſconſulte Ulpien en fut quitte pour une diſgrace, à laquelle mit bientôt fin la mort de ſon perſécuteur; & nous le verrons jouir de la plus haute faveur auprès d'Aléxandre Sévére.

Il le prend en haine, & veut dabord s'en défaire par des embuches furtives.
Lamprid. Heliog. 16.

Héliogabale ne s'en tint pas là. Il prit abſolument en haine ſon fils adoptif, & il eſſaya dabord de s'en défaire par le poiſon. Mais la vigilance de Mamée rompit toutes ſes meſures. Perſonne n'approchoit de la perſonne du jeune Prince, que ceux qu'elle avoit elle-même choiſis. Elle ne ſouffroit point qu'il fût ſervi par les officiers du Palais: & il ne prenoit rien, ſoit en nourriture ſoit en breuvage, qui n'eût été préparé & ne lui fût préſenté par des mains fidéles & attentives. Mamée s'attachoit auſſi à entretenir par des largeſſes ſécrétes les diſ-

Lamprid. 13. 17. Herod. Dio.

positions favorables où les soldats étoient déja par rapport à son fils, pendant qu'Héliogabale par la continuation des mêmes déréglemens s'attiroit de plus en plus leur mépris & leur haine, & ajoutoit encore un nouveau dégré à leur indignation par son acharnement contre Aléxandre.

Mæsa secondoit puissamment Mamée, & protégeoit son ouvrage. Princesse habile & exercée depuis longtems dans tout le manége de Cour, c'étoit un jeu pour elle que de déconcerter les mauvais desseins d'Héliogabale, qui cherchoit toutes sortes de moyens de perdre Aléxandre & sa mére, mais qui vain, indiscret, léger, divulguoit lui-même ses projets avant que de s'être donné le tems de les mûrir.

Il l'attaque ouvertement.

Après donc bien des tentatives inutiles pour faire assassiner ou noyer dans le bain le jeune Prince, rebuté du peu de succès des entreprises furtives, Héliogabale se résolut à éclater ouvertement. Ayant pris la précaution de se retirer dans des jardins à une extrémité de la ville, il envoya ordre, d'une part au Sénat, & de l'autre aux Prétoriens, de dépouiller Aléxandre du titre

titre de César ; & en même tems il aposta des meurtriers pour le tuer, si dans le trouble ils pouvoient s'en procurer l'occasion.

Le Sénat ne répondit aux ordres de l'Empereur, que par un profond silence, & une consternation universelle. Mais les soldats agirent : & lorsqu'ils virent que les officiers du Palais envoyés par Héliogabale couvroient de boue les inscriptions mises au pied des statues d'Aléxandre, transportés de fureur, ils partent dans le moment. Les uns vont au Palais pour mettre la vie du jeune César en sûreté : les autres, résolus de le venger, courent aux jardins où se tenoit renfermé l'indigne Empereur.

Une sédition des Prétoriens l'oblige à feindre de se réconcilier avec lui.

Les premiers trouvérent Aléxandre avec sa mére & son ayeule bien gardés par une troupe fidéle, & ils les amenérent au camp. Ceux qui avoient dirigé leur marche contre Héliogabale, le surprirent au dépourvû. Il attendoit avec une pleine sécurité l'exécution de ses ordres, & ne songeant qu'à s'amuser, il se préparoit à briller dans une course de chariots dont il prétendoit remporter le prix. Effrayé du tumulte & du bruit qu'il entendit,

il alla promptement se cacher, & envoya Antiochianus, l'un des Préfets du Prétoire, audevant des soldats, pour les appaiser. Ils étoient un assez petit nombre, & leur Tribun Aristomachus, en retenant le drapeau dans le camp, avoit engagé la plus grande partie de la cohorte à y rester. Moins fiers, parce qu'ils n'étoient pas en force, ils écoutérent les représentations d'Antiochianus, qui leur rappella le serment qu'ils avoient prêté à l'Empereur, & les exhorta à ne point se souiller d'un crime horrible en répandant un sang si sacré. Ils se laissérent fléchir, à condition qu'Héliogabale se rendroit au camp.

Il y vint humilié & tremblant : & les soldats, arbitres de leurs Princes, dictérent des loix à Héliogabale. Ils exigérent qu'il éloignât de sa personne les indignes compagnons de ses désordres, les Comédiens, les conducteurs de chariots, les gens de mauvaise vie, & tous ceux qui faisoient trafic de leur faveur & de ses graces. Héliogabale consentoit à tout, si ce n'est à leur livrer Hiéroclès. Il prioit, il pleuroit ; il se découvroit la gorge en criant, « Frappez, perçez-moi plutôt

» moi-même. Accordez-moi la vie de » ce ſeul ami, ou tuez votre Empe- » reur ». Les ſoldats, qui s'étoient déja relâchés une premiére fois, uſérent encore ici d'indulgence, & ils cefférent de demander la mort d'Hiéroclès. Mais ils recommandérent à leurs Préfets de ne point ſouffrir que l'Empereur continuât la vie licentieuſe qu'il avoit juſques-là menée. Ils les chargérent auſſi de veiller à la conſervation d'Aléxandre, & d'empêcher que ce jeune Prince ne vît aucun des amis d'Héliogabale, de peur que leur exemple ne devînt funeſte à ſon innocence. Les Prétoriens avoient raiſon dans tout ce qu'ils demandoient. Mais quel gouvernement, que celui où les troupes donnent les ordres, & où les Princes & leurs premiers officiers reçoivent la loi!

Il reprend bientôt ſes premiers deſſeins.

La réconciliation de l'Empereur avec ſon fils adoptif ne dura qu'autant de tems, que la crainte qui l'avoit extorquée. Dès que le danger fut paſſé, Héliogabale reprit ſes premiers deſſeins, & recommença à tendre des embuches à la vie d'Aléxandre. Il ne voulut pas même ſe gêner pour cacher ſa haine: & le premier Janvier étant AN. R. 974.

arrivé, où il devoit prendre possessio du Consulat avec le jeune César, & aller avec lui en pompe au Sénat, & delà au Capitole, il refusa longtems de remplir ce cérémonial indispensable. Enfin sa mére & son ayeule, en lui montrant une sédition des soldats prête à éclater, s'il s'opiniâtroit à témoigner une aversion si marquée pour son cousin, obtinrent de lui sur le midi, qu'il se revêtît de la robe prétexte, & se rendît au Sénat. Mais il n'y eut pas moyen de l'engager à aller au Capitole : & il fallut que le Préfet de la ville offrît les sacrifices dans lesquels, en ce jour solennel, devoit intervenir le ministére des Consuls.

Il fait sortir tous les Sénateurs de Rome.

Il n'étoit occupé que de la pensée de faire tuer Aléxandre : & craignant qu'après sa mort le Sénat ne se déterminât à le remplacer par un autre choix, & n'élût un Empereur, tout d'un coup il envoya ordre à tous les Sénateurs de sortir de Rome. Il s'étoit accoutumé dès longtems à mépriser cette Compagnie auguste, qui faisoit la gloire de l'Empire, & il traitoit tout communément les Sénateurs d'esclaves [a] travestis en grands person-

Lamprid. 20.

[a] Mancipia togata.

nages. Ce fut pour eux une nécessité d'obéïr sur le champ. On ne leur donna pas le tems de faire leurs apprêts de voyage, & ceux qui n'avoient point leurs voitures sous leurs mains, furent obligés d'en louer. Le seul Sabinus, personnage Consulaire, ne se pressa pas de partir. L'Empereur en étant informé, donna ordre à un Centurion d'aller le tuer. Heureusement il parla fort bas, & le Centurion, qui étoit un peu sourd, crut être chargé seulement de conduire Sabinus hors de la ville : erreur qui sauva la vie à ce Sénateur.

Les Prétoriens se soulévent & le tuent avec sa mére.

Héliogabale, en se débarrassant du Sénat, n'avoit écarté que le moindre danger : & il est étonnant qu'il ne vît pas que c'étoit surtout les soldats qu'il devoit craindre. Il voulut les sonder en faisant répandre le bruit qu'Aléxandre étoit menacé d'une mort prochaine, & sa tentative lui réussit très mal. Les Prétoriens à cette nouvelle entrérent en fureur : ils refusérent de lui envoyer à lui-même sa garde accoutumée, & ils demandérent à grands cris qu'on leur montrât Aléxandre, & qu'on l'amenât dans leur camp.

L'Empereur céda, & prenant le jeune Prince dans son char pompeux & tout brillant d'or & de pierreries, il vint au camp chercher la mort. Les Prétoriens lui annoncérent tout d'un coup leurs sentimens, en le recevant avec froideur, pendant qu'ils accueilloient de mille applaudissemens son fils adoptif, ou plutôt son rival. La haine & la jalousie s'allumérent dans le cœur d'Héliogabale, & oubliant, bien mal-à-propos, les ménagemens timides dont il avoit usé jusqu'alors, il entreprit de faire arrêter les plus audacieux des soldats, & ceux qui se distinguoient par l'ardeur de leur zêle pour Aléxandre. Cet ordre fut le signal d'un combat. Quelquesuns obéissoient encore à Héliogabale, & se mettoient en devoir de lui livrer ses victimes. Les autres, en plus grand nombre, prirent hautement la défense de leurs camarades maltraités. Mamée & Soæmis, qui étoient venues au camp, échauffèrent encore les esprits, en se mettant chacune à la tête du parti de son fils. La victoire ne fut pas douteuse. Héliogabale, toujours lâche, prit la fuite au premier cri, & se hâta d'aller se cacher dans un honteux asyle.

Les ministres & les complices de ses débauches abandonnés par lui, éprouvérent les premiers la fureur du soldat vainqueur, qui les fit périr par des supplices également cruels & proportionnés à l'infamie de leur conduite. On le chercha ensuite lui-même, & ayant été bientôt découvert, il fut tué avec sa mére, qui le tenoit étroitement embrassé.

Ainsi devinrent inutiles les précautions qu'il avoit prises pour porter le luxe jusques dans les instrumens & le genre de sa mort. Car prévoyant bien que sa fin seroit funeste, il avoit fait provision de cordons de soie pour s'étrangler, d'épées à lame d'or pour s'égorger, de vases d'un grand prix pour y avaler le poison qui termineroit ses jours. On dit même qu'il avoit construit une très haute tour, dont le pied étoit pavé de pierres précieuses, afin qu'en se précipitant il se brisât richement & magnifiquement la tête & les membres. C'étoit bien de la dépense, pour finir par être massacré dans des latrines. *Lamprid. 33.*

On lui coupa la tête, & à Soæmis Princesse aussi criminelle que malheu-

reuſe, &, pour tout dire en un mot; mére digne d'un tel fils. Leurs corps nûs furent traînés par la ville avec toute ſorte d'ignominie. On ne nous dit point ce que devint celui de Soæmis. Pour ce qui eſt du cadavre d'Héliogabale, la populace outrageuſe voulut l'enfermer dans un des égoûts de la ville : mais l'entrée s'étant trouvée trop étroite, il fut jetté dans la riviére. Il ne méritoit pas une plus honorable ſépulture.

Il n'étoit âgé que de dix-huit ans lorſqu'il périt, & il avoit régné trois ans, neuf mois, & quatre jours, à compter du jour de la bataille qu'il gagna contre Macrin. Ainſi ſa mort doit tomber au onze Mars.

Jamais on n'a parlé de ce Prince, qu'avec horreur & mépris. Le Sénat fit effacer ſon nom des Faſtes. Jamais ni Dion, ni Lampride, ne lui donnent le nom d'Antonin, qu'il déshonoroit par ſes vices. Dion l'appelle Faux-Antonin, Aſſyrien, Sardanapale : & après ſa mort, par une alluſion inſultante au dernier ſort de ſon cadavre jetté dans le *Tibre*, on le ſurnomma *Tiberinus*.

Avec lui périrent Hiéroclès, les Préfets du Prétoire, le Préfet de la ville Fulvius : & aucun presque de ceux qui avoient eu part à ses crimes, n'échappa au supplice. Aurélius Eubulus natif d'Emése, surintendant de ses finances, auteur de véxations criantes, & qui pour satisfaire l'avidité d'un seul s'étoit rendu l'ennemi de tous, fut déchiré & mis en piéces par le peuple & par les soldats.

On ne cite d'Héliogabale d'autres ouvrages publics, que le temple de son Dieu, & des portiques autour des bains de Caracalla. Encore laissa-t-il imparfait ce dernier édifice, qui fut achevé par son successeur.

Rétablissement de la Colonie d'Emmaüs. *Euseb. Chron. Tillem. Hist. Eccles. tom. III. not. 3. sur Jule Africain.*

La colonie d'Emmaüs, fondée par Vespasien après la prise de Jérusalem, comme je l'ai rapporté au Livre XVI. de cette Histoire, étoit tombée dans un état de dépérissement. Jule Africain, qui, à ce qu'on croit, en étoit natif, Chrétien de religion, Auteur célébre d'une savante Chronologie, dont Eusébe nous a conservé de grands morceaux, fut député à Rome sur la fin du régne d'Héliogabale pour obtenir le rétablissement de cette Colonie,

& il l'obtint d'Aléxandre Sévére son successeur. On peut douter si ce ne fut point alors qu'Emmaüs changea son nom en celui de Nicopolis.

Fin du Tome IX.



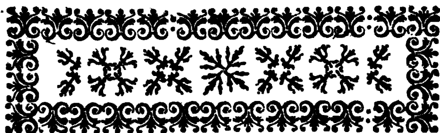


TABLE
DU NEUVIEME VOLUME
DE L'HISTOIRE
DES EMPEREURS
ROMAINS.

SUITE DU LIVRE VINGT-ET-UNIEME.

PERTINAX.

DIDIUS JULIANUS.

LIVRE VINGT-DEUXIEME.

SÉVÉRE.

LIVRE VINGT-TROISIEME.

CARACALLA.

MACRIN.

HELIOGABALE.

Fin de la Table des Sommaires.

